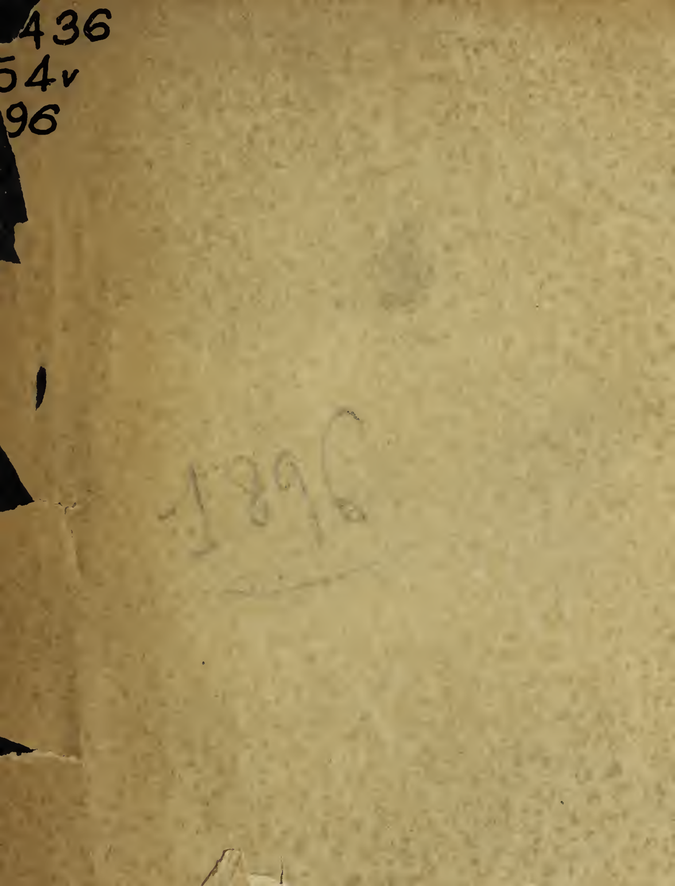

436
54v
96

LA VIE A PARIS

1896

Eugène **FASQUELLE**, éditeur, 11, rue de Grenelle.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

La Vie a Paris (1895)............................ 1 vol.

Brichanteau, comédien français, (roman parisien)
10e mille.. 1 vol.

JULES CLARETIE

de l'Académie Française

LA VIE A PARIS

1896

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1897

LA VIE A PARIS

I

Une année romanesque. — Roman d'aventures, roman d'amour, roman judiciaire. — Le Transvaal. — La baronne Double. — L'affaire Lebaudy. — Les tristesses d'un millionnaire. — L'envers des bonheurs. — « Étincelle ». — Heureuse comme une reine! — Un procès parisien : une mariée de banlieue et les auteurs de la *Revue Sans-Gêne*. — Des personnalités du théâtre. — Aristophane et les huissiers. — Londres, Bruxelles et Paris. — Lamartine, Dumas, Proudhon, le roi des Belges et le prince de Galles sur la scène. — Un épisode de revue : Vigeant et le directeur de Stanislas. — Le maître d'armes de Molière. — Brisez les épées!

9 janvier.

Aimez-vous les romans? L'année 1896 me paraît d'humeur à nous en fournir, et de toutes sortes. Elle débute par le roman d'aventures de M. Jameson, docteur et flibustier, par le roman judiciaire de la baronne Double et par le roman très parisien des

chantages Lebaudy. Tous les genres sont représentés. On a là sous la main, et selon ses goûts, du Gustave Aymard ou du Rider Haggard, du Gustave Droz ou du Xavier de Montépin. Romans africains, romans de *high life*, romans de villes d'eaux, avec des types fort originaux de boucaniers des salons et de médecins de mines d'or. Le tout donne un assez joli lot d'aventuriers et prouve une fois de plus que la fantaisie, l'incroyable et l'improbable, ne sont certes point bannis de la vie moderne. Au contraire, nous coexistons avec l'impossible.

Ce docteur Jameson, qui a risqué délibérément la fusillade, la corde ou l'apothéose, appartient moins à la causerie de Paris qu'aux télégrammes internationaux. Son roman de « frère de la côte » s'achève par des notes diplomatiques et si le prologue fut tracé dans quelque taverne sentant la poudre et l'old irish whiskey, l'épilogue est, du moins, rédigé par les chancelleries. Le funèbre lendemain du roman du *petit sucrier* est d'ordre plus intime, mais non moins poignant.

L'or — accessoire éternel de tout roman et de toute comédie — l'or, non plus sous forme de pépites ou d'actions de compagnies minières, mais de bank-notes et de chèques, y joue également son rôle et c'est ici, comme en bien d'autres choses, que l'accessoire devient le principal. Il n'était pas mort, le pauvre petit *tringlot*, que des vers pullulaient déjà autour de lui, sur lui, et que des larves rongeaient sa débilité et spéculaient sur ses terreurs. On analysait ses crachats pour y découvrir, non des bacilles, mais des moyens de

battre monnaie avec cette phtisie, de tirer de l'or de ce triste placer ambulant et toussant. L'atroce *Légataire universel* est le plus gai des vaudevilles comparé à cette agonie. Je ne crois pas (on l'a souvent répété depuis que M. Max Lebaudy a disparu), non, je ne crois pas que jamais la misère du million ait été étalée avec plus de cruauté, et le procès nous montrera tous ces corbeaux battant des ailes et fouillant du bec non pas un cadavre, mais un être vivant encore, anémié et condamné.

Balzac se fût diverti à ce drame social et le roman du « pauvre millionnaire » procède décidément beaucoup plus de la *Comédie humaine* que des récits judiciaires de Gaboriau.

L'affaire de Mme la baronne Double c'est, au contraire, du Gyp ou du Droz, mais toujours avec la puissant sa griffe de ce diable de Balzac. Là aussi nous apparaît, dans toute son élégante horreur, la misère de la fortune. Le baron Double, le collectionneur célèbre, l'homme qui, de son salon, avait fait un Louvre, un musée de curiosités uniques, avec tel vase de porcelaine, le fameux vase de Fontenoy, qui valait quatre cent mille francs, le baron, libre de sa destinée et de sa vie, rencontre, un jour, une femme charmante, d'un esprit délicat et supérieur, avec de la bonté dans cet esprit, — ce qui est rare ; il s'en éprend, il veut l'épouser, il la supplie de lui donner sa main, et, comme elle est mariée, séparée, comme il faut du temps pour le divorce, on demande le secours d'une législa-

tion étrangère, ainsi que dans *Madame Caverlet*, et l'on divorce en Saxe. Le mariage a lieu, le père du baron adore sa belle-fille, les salons de la baronne s'ouvrent à tout ce que Paris compte de notoriétés et même d'illustrations. On y donne la comédie, on y écoute des opéras, on y cause surtout, et ils deviennent clairsemés les salons de Paris d'où la causerie n'est pas exilée !

Cependant, le baron meurt et la famille aussitôt dispute à la baronne Double ce nom et ce blason qu'elle a fort bien portés et que lui avait volontairement donnés l'homme qui l'a aimée et qui l'avait choisie. Une influence étrangère est venue se jeter à travers ce bonheur. Cherchez la femme, l'autre femme. A côté de la baronne, la lectrice, la dame de compagnie. Et le drame n'est pas difficile à reconstruire entre ces trois personnages. Il est à la fois poignant et banal. Ici, comme en bien des cas, c'est le milieu, c'est le décor qui lui donne son prix.

Celle qui est devenue, pour la société parisienne, la baronne Double porte un pseudonyme qui a fait d'elle une puissance. C'est *Étincelle*. Elle décrit les réceptions mondaines et les réceptions académiques. Elle détaille les toilettes des Parisiennes élégantes et cite les *mots* des Parisiens un peu cotés. Elle a de la grâce et de l'amabilité, lorsqu'elle pourrait avoir de la malice. Une épithète d'elle a son prix. Elle connaît toute la nocivité d'un adjectif sur l'épiderme frémissant d'une jolie femme. Et son épithète est rare et son adjectif est caressant. *Étincelle* n'égratigne personne. C'est elle, pourtant, dont, — autour d'elle, à côté d'elle, —

dans le luxueux intérieur du collectionneur, on sape lentement l'influence, elle qu'on supplante, qu'on écarte, que l'on combat par ces influences secrètes et profondes de toute nouvelle passion remplaçant la passion de la veille.

Oh! les lettres d'amour, écrites dans la fièvre, les lettres suppliantes, les lettres qui implorent, les lettres qui débordent d'enthousiasme et de promesses, comme elles deviennent lugubres et désespérément ironiques, lorsqu'elles s'étalent ensuite, avec leurs promesses fausses et leurs serments trahis, dans le jour blafard d'une salle d'audience! Lettres sacrées, autrefois trempées de larmes et maintenant maniées, en plein tribunal — comme des ailes déchiquetées d'amours défunts — par les doigts de l'avocat ou la main lourde du greffier!

Ainsi, nous les avons entendues, les lettres du baron Double à Étincelle, et nous avons pu voir tout ce qu'il y avait de sincérité dans l'affection profonde du baron voulant à tout prix épouser Mme de Peyronny. Mais quoi! c'est surtout en matière de sentiment qu'on peut modifier le mot de Wellington : « On ne peut pas dire d'un homme : Il est brave; on doit dire : Il a été brave *tel jour!* » Eh! oui, on est sincère *tel jour*. On est sincère la veille et on est sincère le lendemain. On est sincère quand on promet. On est sincère quand on ne tient plus. On est sincère quand on jongle avec l'*éternité*. On est sincère quand on jure à une femme d'assurer son bonheur. On est sincère quand on fait son malheur et qu'on pense à une autre. On est sincère toujours, et c'est cette sincérité-là qui

fait de l'homme le plus inconscient bourreau qui soit au monde. Que l'on abolisse partout la peine de mort : — l'homme, exécuteur sans le vouloir, sans le savoir parfois, conservera toujours cette peine de mort morale qui s'appelle la trahison ou l'abandon, et il la pratiquera souvent, le pauvre fou débile, sur les êtres qu'il aime le mieux. Et quand je dis l'homme, je dis la femme. Nos sinistres faiblesses n'ont pas de sexe.

Et c'est pourquoi une femme digne de toutes les sympathies, distinguée et honorée, n'a plus d'autre titre aujourd'hui que celui qu'elle s'est conquis elle-même, mais — en attendant que le dernier mot soit dit sur cette affaire — ne peut-elle pas, Étincelle, écrire le roman de cette douleur, la confession de cet amour où la foi et la bonne foi furent égales des deux côtés et apporter — comme dirait un médecin — à la littérature psychologique *cette contribution* à l'étude des souffrances d'une âme condamnée à toutes les petites misères de notre pauvre humanité dans le milieu le plus artistique, le plus luxueux et le plus délicat?

Je me rappelle un vieux roman d'un conteur oublié, Alphonse Brot, qui portait ce titre ironique : *Heureuse comme une reine!* Ah ! les sombres histoires que pourraient écrire ceux qui savent le fin mot des souffrances d'un Max Lebaudy ou les angoisses féminines de la baronne Double, — et sous quel joli titre : *Heureux comme des Millionnaires!*

Mais les *procès parisiens* ne sont pas tous tragiques.

Il est des causes gaies comme il est des causes grasses. Voici des auteurs de revues de fin d'année qui viennent de recevoir du papier timbré pour avoir traîné sur la scène une de leurs contemporaines. Assignation, que nous veux-tu? Ils sont trois : M. Blondeau, M. Monréal et M. Delilia, qui ont, l'an dernier, lestement écrit pour un petit théâtre une revue satirique : la *Revue Sans-Gêne*. On voyait là, parmi les scènes épisodiques de toute bonne satire cursive, cette mariée de la banlieue qui avait laissé là son mari, en plein repas de noces, parce que le mari réclamait une partie de l'argent de la dot. L'aventure avait fait du bruit et défrayé les chroniques. La *Mariée de Suresnes*, ou de Courbevoie — j'oublie la localité — quelques-uns s'en souviennent peut-être.

Et les auteurs de la revue n'avaient eu garde d'oublier cette *actualité*. Je me rappelle la scène, qui était drôle, et l'actrice, vêtue de blanc, qui était charmante. Mais — réalité de la vie mêlée ironiquement à toutes ces fantaisies! — pendant que la comédienne jouait la revue et chantait les couplets de la mariée fugitive, un huissier (M. Loyal n'est pas toujours sur la scène) constatait, suivi d'un sténographe, le délit reproché aux auteurs de la *Revue Sans-Gêne*, et la mariée des chroniques défuntes réclame aujourd'hui des dommages-intérêts aux auteurs de la scène oubliée et des couplets envolés.

Voilà du moins une cause originale. Que devient la revue de fin d'année si l'on ne peut y railler personne? Qu'est-ce que des événements quelconques auxquels on ne peut pas toucher? Aristophane serait fort

embarrassé aujourd'hui et le spectre noir de l'huissier se dresserait devant lui et paralyserait sa verve.

— Prends garde, Aristophane, au papyrus timbré!

Nos voisins les Belges n'y regardent pas de si près, et à l'heure qu'il est, tout Bruxelles court, paraît-il, voir une revue où le roi Léopold en personne est représenté visitant une des curiosités parisiennes qui n'est point un monument. N'ai-je point vu, dans un *music hall* d'Oxford street, à Londres, un chanteur de café-concert, vêtu et grimé comme le prince de Galles, et racontant, sur un air de gigue, ses affaires de ménage au bon public londonien riant de son futur roi, entre deux sherry coblers?

J'aime ces revues de fin d'année, souvent très niaises, parfois très brutales et très lourdes, où l'on repasse, comme dans une vision de rêve, avec des soubresauts singuliers et des apparitions un peu disloquées, tous les longs mois qui viennent de s'écouler. C'est comme un livre d'histoire illustré de croquis narquois. On revit le passé en une sorte d'hallucination caricaturale. Mais ces plaisanteries ne sont amusantes que lorsqu'elles ont toute liberté de railler. Et croyez-vous que ces railleries soient jamais bien meurtrières? M. Bérenger, l'ennemi de la pornographie, est devenu plus populaire par ces lazzis de fin d'année et ces calomnies de vaudeville que par ses beaux travaux personnels. J'ai vu, jadis, sur la scène des Variétés, Alexandre Dumas en mousquetaire et Jules Janin en *bravo* de Venise (le stylet du critique, vous comprenez), et ni le bon Janin, ni le grand Dumas ne s'en portaient plus mal.

Est-ce que tel passant, dont l'aventure aura diverti le public pendant quelques heures, va devenir plus sacré pour les revues de fin d'année que M. Sarcey qui s'en amuse ou M. Zola dont on abuse? Les auteurs de la *Revue Sans-Gène* ont confié à Me Cléry leur cause qui est originale et que le maître avocat plaidera avec tout son esprit, sa verve ironique. Voilà une divertissante affaire, et particulière et point du tout banale : Aristophane devant les juges.

Mais ce pauvre diable de Max Lebaudy, l'an dernier, on nous le montrait encore sur les planches, avec son petit chapeau de feutre rond et sa tournure de jockey, et il ne se fâchait point lorsque Fordyce ou un autre l'incarnait de pied en cap, devant une foule!... Mais on a traîné Lamartine sur la scène et on a fait de Proudhon un compère de revue et un diable de féerie! Mais c'est de la gloire à l'envers ou c'est, si vous voulez, l'envers de la gloire que ces exhibitions de célébrités de tous rangs et de toutes sortes dans les tableaux des satires parisiennes!

Le théâtre serait-il privé des libertés qu'a le journal, le crayon du caricaturiste, et Clairville serait-il coupable où Forain et Caran d'Ache ne le sont pas? En vérité, à pousser les choses plus loin, l'auteur dramatique et le romancier finiraient par n'être plus libres de rien prendre dans la vie de tous les jours, dans le monde qui les entoure, ni les faits, ni les noms même des personnages. Les réclamations et les procès surgiraient de partout :

— Votre comédie, c'est mon aventure!

— Votre roman, c'est mon histoire!

— Ce nom de Marcelle, c'est mon nom !

— Je m'appelle Fromont, comme votre héros ! Bovary, comme votre héroïne !

On en serait réduit à revenir aux Dorante, aux Cléante, aux Dorimène, aux Éliante du temps de Molière. Et même La Bruyère ne pourrait plus écrire ses *Caractères* sans recevoir un exploit l'accusant d'avoir tracé des portraits. De telle sorte que le théâtre et le roman, dont les libertés sont tout naturellement tempérées, — surtout celles du théâtre — par le sentiment public, par la pudeur même du spectateur — qui, dans une salle de spectacle, a surtout la *pudeur des autres*, — le théâtre et le roman seraient moins libres au total et en fin de compte que la feuille volante qui garderait, elle, la liberté de la calomnie et celle de l'injure, et en use volontiers et si largement.

La cause des auteurs de la *Revue Sans-Gêne* est de celles qui intéressent le public et Me Cléry en tirera une plaidoirie des plus alertes. Les *scènes de revue !* Mais elles pullulent dans notre existence quotidienne, et ces mêmes satiriques, à qui la mariée d'Asnières intente un procès, n'ont-ils point tout trouvé pour leur prochaine revue des Variétés, un épisode des plus comiques avec l'aventure de Vigeant, le maître d'armes, perdant la clientèle du collège Stanislas parce qu'il s'était battu en duel avec Rue?

— Sacrilège, le duel, péché mortel (plus mortel souvent que le duel lui-même).

Vigeant ayant commis ce péché sans rémission, le supérieur du collège Stanislas lui a signifié son congé. Mais vraiment pourquoi donc le supérieur laissait-il

donner par Vigeant des leçons d'épée aux élèves du collège Stanislas? Était-ce donc simplement pour leur faire des muscles et leur assurer un peu de gymnastique? Ne lit-on point Molière à *Stanislas* et ignore-t-on que la meilleure de toutes les leçons d'armes est celle du *Bourgeois gentilhomme?*

— De cette façon donc, dit M. Jourdain, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être pas tué?

— Sans doute, répond le maître d'armes. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

C'est ce que Vigeant démontrait aux élèves de Stanislas et c'est ce dont le supérieur s'avise tout à coup, comme si l'escrime était pure pantomime et le fleuret inventé surtout pour chatouiller ou éventer un adversaire. Leçons d'armes platoniques! Voyez-vous un soldat excommunié parce qu'il a fait feu sur l'ennemi? L'évangélique Tolstoï approuverait peut-être la décision du directeur de Stanislas. Toute vie humaine est sacrée, tout duel est absurde, toute goutte de sang versé est une horreur, soit. Mais alors brûlez les canons et cassez les épées. Et, en attendant, laissez les couplets de fin d'année se divertir de nos inconséquences. Il est toujours bon qu'en ce pays de France tout finisse encore par des chansons.

II

Une diversion littéraire. — La réception de M. Jules Lemaître à l'Académie française. — M. Victor Duruy et M. Gréard. — Les comédiennes à l'Institut.—Un regret de M. Camille Doucet. — Pourquoi les actrices sont moins qu'autrefois assidues à l'Académie. — Mlle Mars et Victor Hugo.—Yoyo. — Paul Verlaine. — Une lettre de Leconte de Lisle. — La *Bonne Chanson.* — Les souffrances des poètes. — L'agonie de Lamartine. — Un cri. — Lettre inédite. — Les découvertes des Parisiens. — Les scandales qu'on savait. — Les dîners en ville. — De l'utilité d'avoir un mauvais estomac.—Un groupe de bronze au square Montholon.—L'*Aigle et les Vautours* d'Auguste Cain. — Une inauguration qui n'a pas lieu. — Comment ce groupe a été fait. — Un don à la Ville. — L'art plane et dédaigne.

16 janvier.

La réception de M. Jules Lemaître à l'Académie française va, demain, pendant un moment, permettre aux bonnes gens de s'entretenir d'autre chose que des scandales qui salissent. Eau bénite d'Institut, diront les sceptiques. Soit. Elle lavera peut-être un peu de boue. La figure d'un honnête homme tel que M. Victor Duruy, évoquée par un maître de la valeur

morale de M. Gréard et par un écrivain du talent délicieux de M. Lemaître, aura l'air d'une ironie ou d'un reproche. Ce vieux Romain solide eût été dur pour notre Byzance.

J'aimais sa cordialité robuste, sa simplicité, sa force, cette beauté d'une âme droite qui se reflétait sur son visage de marbre antique. Ce n'était point par hasard, par habitude du professorat, qu'il s'était épris de Rome et qu'il en revivifiait les annales, c'était par une sorte d'amour atavique. Il se sentait chez lui en remontant vers ce passé. L'historien était impeccable, l'homme était charmant. Mais à quoi bon faire son portrait? Il est achevé et de mains de maîtres.

Le noble souvenir, un peu austère, de M. Duruy ne suffirait pas à donner à la séance de demain un caractère « essentiellement parisien » si le récipiendaire n'était point, comme l'auteur des *Rois* et du *Pardon*, mêlé au monde du Théâtre et aussi connu, aussi apprécié des familiers du *Chat Noir* que des salons mondains et des réunions érudites. Mais les comédiennes qui n'ont point toutes pour les réceptions académiques la passion et la curiosité qu'elles apporteraient, par exemple, à la *première* d'une revue de fin d'année, s'agitent, cette fois, et sollicitent et s'inquiètent d'avoir un strapontin quelconque à la réception de Lemaître. L'excellent Camille Doucet, l'homme du monde qui aima le mieux l'Académie, serait content.

Il tenait, en effet, à ce que la tradition ne fût point perdue qui lie, par exemple, l'Académie française à la Comédie! Il s'étonnait que les sociétaires d'aujourd'hui ne missent pas, comme celles d'autrefois, le

même empressement à se rendre à ces fêtes littéraires. Il maudissait les Matinées classiques qui emprisonnent les artistes et les suppriment pour toute *première* académique. Il rappelait le temps où, lorsque Victor Hugo prenait séance, on se montrait Mme Dorval assise à côté de Mme de Girardin, de la comtesse Merlin ou de Mme Thiers. Il trouvait, avec raison, que la comédienne élégante, en sa toilette supérieurement choisie, donne à l'aspect même de la salle une note particulière, agréable, piquante, comme on dit précisément sous la coupole.

Et tandis que l'auteur, devant son pupitre, parle, lit sa harangue, tourne ses feuillets, revêtu du bel habit vert tout neuf qu'on étendra, un jour, sur le drap noir (et puisse-t-il être très usé ce jour-là !) le spectateur, sans rien perdre du discours, pose et repose son regard sur quelque joli visage qu'il a l'habitude de voir par delà la rampe électrique et qu'il retrouve là, toujours séduisant, modifié pourtant, comme une apparition de rêve qu'on rencontrerait dans la réalité.

Les femmes du monde sont les premières à souhaiter le voisinage des comédiennes ou à regretter leur absence. Elles interrogent les places du centre, elles lorgnent les gradins, elles cherchent. « Je ne vois pas Mlle Bartet ! — Vous rappelez-vous Renan ne lisant son discours que pour la seule Mlle Reichenberg ?... » Quand elles découvrent dans cette foule choisie la comédienne applaudie la veille, c'est une joie. « Elle a un chapeau d'un goût !... — Elle est encore mieux à la ville qu'à la scène ! — Charmante ! » Ou le contraire. Mais généralement le sentiment admiratif domine dans

les appréciations des femmes du monde sur les comédiennes. Et cela est si vrai qu'à tout prendre les comédiennes donnent le ton et mènent la mode. Une robe inaugurée dans telle ou telle pièce nouvelle en fait naître et apparaître cent autres pareilles dans les salons. C'est ce qui donne parfois au couturier en renom le droit, dont il use, de dire : « *Ma pièce*, *mon œuvre*, *mon succès.* »

D'ailleurs, — et encore une fois M. Camille Doucet le constatait avec déplaisir — les comédiennes d'aujourd'hui sont moins friandes que celles d'autrefois de ces représentations de l'Institut. Une réception de ce genre ne leur est pas du tout une occasion rare de se mêler au monde. Elles ont beaucoup plus que jadis la faculté de voir de près les mondaines. Les salons? Mais elles les ont conquis ! Elles en conservent même les traditions, en dépit des salons eux-mêmes. Il leur semblait autrefois qu'elles entraient dans le monde en franchissant la porte de cette Académie que leur ouvrait l'huissier à chaîne d'argent. Le monde! C'est en poussant les deux battants qu'il les accueille. A quoi bon aller à lui autre part que chez lui ?

Et c'est pourquoi des académiciens tout à fait *parisiens*, comme M. Lemaître, attirent seuls les comédiennes autour de la tribune aux harangues, sous les regards de marbre de Fénelon et de Bossuet et sous la protection de cette Vertu frisée et quasi coquette, dont le buste préside à ces séances avec un sourire.

En 1841, tandis que Victor Hugo parlait de son prédécesseur Népomucène Lemercier — un fier poète lorsqu'il écrit la *l'anhypocrisiade !* — on cherchait du regard

Mlle Mars, qui jetait si bien à la foule le fameux vers :

> Vous êtes mon lion superbe et généreux!

Demain, pendant que Jules Lemaître nous dira la noble existence de Duruy, j'espère bien apercevoir le visage virginalement narquois de cette Mlle Yahne, qui laissait tomber avec tant de finesse son :

— Tu sais que c'est mufle, ce que tu me dis là ?

De doña Sol à Yoyo, quelles étapes !

Ainsi les auteurs dramatiques ajoutent aux réceptions académiques un grain de *parisine* qui a bien son prix, et je ne crois pas du tout que les plus graves s'en plaignent. Au contraire. La mémoire de l'ancien grand maître de l'Université ne perdra rien à avoir été applaudie par ces petites mains.

Puis, après cette séance, on s'occupera des futures élections académiques. Le *pauvre Lélian* qu'on a enterré, l'autre jour, Paul Verlaine eût peut-être encore posé sa candidature. Il avait voulu unir les honneurs officiels à cette sorte de souveraineté littéraire qu'il exerçait sur la jeunesse du haut de sa mansarde ou du fond de son hôpital.

> Et roulant roi de guinguette en guinguette
> Du pauvre peuple il chanta les amours !

C'est d'Emile Debraux que parlait Béranger lorsqu'il écrivait ces vers. Paul Verlaine avait, voilà plus de vingt ans, chanté la *Bonne Chanson*, avant tant de poésies douloureuses. Qui croirait que ce qu'on louait — et qui ? Leconte de Lisle ! — dans ses vers d'autrefois, c'était le « repos heureux de l'esprit » ?

Je retrouve cette lettre, signée de ce grand nom, qui dit en peu de mots toute la jeunesse de Verlaine avant la guerre, avant le mariage, avant les épreuves, avant les *Confessions* — à l'heure où Sainte-Beuve disait à l'auteur des *Poèmes saturniens :* « Vous ne vous contentez pas de l'inspiration, cette chose fugitive... »

Saint-Ideuc-Paramé, 9 août 1870.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu la *Bonne Chanson* et je vous remercie bien cordialement de votre aimable souvenir. Vos vers sont charmants ; ils respirent le repos heureux de l'esprit et la plénitude tranquille du cœur. Recevez-en mes meilleures félicitations.

« Voici que la pauvre poésie est bien malade, et pour longtemps. Nous sommes ici dans une inquiétude effroyable des événements. Si la bataille qui doit se livrer à l'entrée des Vosges est perdue, les Prussiens seront à Paris dans huit jours. Tout le pays où nous sommes est consterné ; on ne rencontre sur les chemins que des gens qui pleurent à chaudes larmes. Quel désastre et quelle misère !

« A bientôt, mon ami, si toutefois vous n'êtes pas envoyé à la frontière.

« Tout à vous.

« LECONTE DE LISLE. »

Paul Verlaine ne fut pas « envoyé à la frontière » ; mais je le revois encore, durant les journées du siège, en costume de garde national. Il a beaucoup souffert et beaucoup chanté, depuis le jour où Leconte de

Lisle lui disait : « La poésie est malade, et pour longtemps ! » C'est pourtant la poésie qui devait nous consoler de nos désastres et tirer des chefs-d'œuvre de nos malheurs.

De tout temps, les poètes ont souffert. Alfred de Vigny eût ajouté, avec Verlaine, une figure dolente à cette salle d'agonie où, tour à tour, sur Chatterton et sur Chénier, le docteur Noir donne ses consultations. Mais je sais un faiseur de vers, un des plus grands parmi les plus grands, qui a souffert plus que tous les autres, et de malheurs plus immérités. Celui-là avait été, non seulement un admirable poète, égal aux prophètes bibliques (c'est Jules Lemaître qui le disait naguère), mais un admirable citoyen. Il avait fondé, il avait sauvé la République. Il était tombé du pouvoir pour rentrer dans le travail et la pauvreté. Après avoir subi l'amertume des ingratitudes humaines, il supportait, il essayait de secouer l'énorme fardeau d'une dette écrasante. Par son labeur seul, avec sa plume — en vendant ses vignes et son toit aussi — il avait, en quelques années, remboursé à ses créanciers quatre millions sur cinq qu'il leur devait. Quatre millions gagnés à la fatigue de son cerveau, trouvés dans cette encre à laquelle il mêlait son sang !

C'était en 1863. *Raphaël* était vieux, Lamartine était las. Il essayait de lutter, de lutter encore. La mort venait. Il la sentait venir. Elle le pressait de tous les côtés. Elle le frappait dans les êtres chers, dans les amis, dans les proches.

C'est alors, c'est au milieu de cette agonie que Lamartine poussa dans une lettre à un ami — lettre iné-

dite et que voici — ce cri à la fois épouvantable et sublime qui me fait trouver parfois un peu moins cruelles les névroses dont se plaignent si fort nos raffinés.

Écoutez-le, ce *lamma sabacthani* du poète au Golgotha. Lamartine ne prend pas même la peine d'y achever ses phrases. La ponctuation n'existe pas. L'orthographe n'existe plus. Il crie, tout simplement, il crie, et après plus de trente ans la plainte nous fait frissonner encore :

« Mon cher ami,

» Excusez mon silence.

» Ma femme à l'agonie pendant vingt-huit jours. — Mieux.

» Valentine l'âme et l'ange de la maison à l'extrémité vingt-trois jours. — Moins mal mais pas sauvée encore.

» Notre excellent ami et médecin Pascal mort en neuf jours en soignant ses chers malades.

» Sa femme qui le soignait lui-même morte de ses fatigues.

» Laure devenue folle de chagrin sur son tombeau après le départ de Mornand.

» Moi très soufrant (*sic*) de corps et très mort de cœur, allant depuis huit jours d'un lit à un cercueil !

» Pendant ce temps-là, vingt huissiers à mes portes et pas un acquéreur à mon aide.

» Voilà le bulletin.

» Voilà l'excuse.

» Voyez encore Mirès — la providence, — ma lettre à la main. Lisez-la-lui et supliez-le (*sic*) de m'acheter

quelque chose Monceau, Mily surtout, même *Saint-Point* aux conditions qu'il voudra ! — Presque rien à payer qu'à son aise, à son temps avec les années et les années.

» Qu'il y pense avec son amitié très souvent prouvée pour moi, et qu'à mon retour à Paris, au milieu de janvier, il m'écoute.

« Je n'ai pas besoin de plus de 200.000 en un an sur le prix de Mily pour désintéresser tous les pressés.

« Mais tâchez d'obtenir 20.000 tout de suite pour dissiper la nuée des créanciers urgents et faire mes annonces. Vente ou non, je les lui rembourserai dans deux mois quand mon réabonnement aura commencé. Si cependant cela vous répugne trop, n'y allez pas et livrez-moi au sort.

« Vous en direz ce que vous en voudrez, mais je mourrai avec la consolation de bien aimer les hommes comme vous, mais de bien maudire la France ! Et l'on appelle cela une patrie !

« A vous.

« Lamartine. »

Ne croyez pas à cette malédiction suprême. L'homme qui avait donné sa vie à son pays lui donnait encore son râle — comme un remords, comme un exemple. Mais la douleur était trop forte et, entre deux numéros du *Cours de littérature* (des pages de premier ordre), ce rugissement de lion blessé, abandonné, mourant, cette plainte qui n'avait rien de littéraire soulageait le poète traqué...

J'avoue que ces misères me touchent plus que les malheurs d'un aventurier arrêté dans son évolution ou même que la mort, pourtant terriblement atroce, d'un Max Lebaudy. Je ne veux pas répéter aujourd'hui toutes les réflexions que font naître les vérités, d'ailleurs banales, que démasquent, traînent en pleine lumière, ces drames tout parisiens. Lorsqu'on découvre tout à coup certains mystères qui stupéfient la galerie, voilà que les initiés, les malins, ou plutôt la grande majorité des gens à qui l'on dit : — Vous ne saviez pas cela ? répondent, comme don Salluste à Ruy Blas : — *Mais si, je le savais !*

On le savait, et on continuait à vivre gaiement dans la promiscuité de ceux qu'on attaque sans pitié lorsqu'ils sont tombés. On le savait, et non seulement on coudoyait ces étranges personnages, mais on acceptait leur intimité et on recevait avec plaisir leurs cartons chiffrés portant une invitation à dîner. *Réponse, s. v p.* Et, certes, on répondait. On répondait vite. A Paris, un bon cuisinier arrange bien des choses. Je mets en fait que pour ne point risquer de se commettre en compagnie hasardeuse, rien ne vaut a bonne fortune d'avoir un mauvais estomac.

L'homme qui a un mauvais estomac peut être un personnage fort désagréable, mais il a grand'chance de rester honnête et de ne fréquenter que de bonnes gens. La cuisine ne le tente pas. Il n'est point le pique-assiette de ce que le peuple appelle pittoresquement l'assiette au beurre. Alceste a peut-être une gastrite, mais il a le cœur bien placé. Les *five o'clock* de Célimène, avec vin de Samos ou d'Alicante, et même les

soupers de Célimène ne le séduiraient point, à moins que la coquette n'accordât un tête à tête.

Le mauvais estomac, faiblesse organique, est une force morale. Et, par le temps qui court, avant peu cette maladie deviendra une vertu.

Je contemplais hier, au crépuscule, à travers les arbres du square Montholon, l'œuvre d'un maître artiste qui avait à la fois un bon estomac et un bon cœur et qui se piquait même, avec raison, d'être un cuisinier émérite, comme Dumas père. C'est Auguste Cain que je veux dire. Il avait laissé, en mourant, un groupe admirable, *Aigle et vautours se disputant un ours mort*, que sa veuve et ses fils qui pouvaient vendre fort cher une telle œuvre, ont offert à la Ville pour obéir au vœu de l'artiste, Parisien-né, amoureux de son Paris.

Depuis quelque temps, le groupe avait été placé au milieu du square Montholon et j'attendais que la toile qui le recouvrait fût enlevée pour rappeler, à propos de la cérémonie attendue, les souvenirs de ce charmant homme, peindre l'intérieur de cette maison de la rue de l'Entrepôt, de cette ruche où, depuis le vieux grand-père Mène jusqu'aux petits-fils, les peintres Georges et Henri Cain, tout le monde travaillait, et où j'ai vu couché Auguste Cain, souriant encore dans la mort.

Il me semblait qu'un legs de cette valeur méritait qu'on lui fît fête. Et, il y a dix ou douze jours, après avoir attendu vainement quelque avis officiel, Mme Cain

et ses fils décachetaient ce pli de la direction des travaux de la Ville :

« Je reçois l'ordre d'enlever la bâche qui recouvre le groupe *Aigle et vautours se disputant un ours mort.* Il n'y aura pas d'inauguration, les cérémonies d'inauguration étant réservées à des monuments ayant un caractère historique. »

Pauvre Auguste Cain ! Il savait bien qu'en ajoutant ce monument à tous ceux dont il a orné Paris, il attirerait sur son nom la reconnaissance publique ; mais encore pouvait-il espérer que cette reconnaissance se manifesterait d'une façon quelconque. Quoi ! pas un mot, pas un discours ! Une bâche enlevée, et c'est tout ? Le moindre médaillon d'un politicien de quatrième ordre sera inauguré en grande cérémonie et on ne fêtera point la mémoire de l'artiste qui dote sa ville natale d'un chef-d'œuvre ?

Il avait pourtant coûté bien de la peine à Auguste Cain, ce groupe immense dont la première pensée est à Fontainebleau, au bassin d'Avon. C'était le premier grand groupe de l'admirable *animalier* dont l'Institut des beaux-arts met aujourd'hui le *Rhinocéros et les tigres* sur la même ligne que le *Chant du Départ* de Rude et la *Danse* de Carpeaux, puisqu'il en réclame le surmoulage. Auguste Cain l'avait exécuté, voilà trente ans environ, au quatrième étage de la rue de Paradis, dans une chambre, et, lorsqu'il voulait juger l'effet de l'envergure des ailes étendues, il devait se coucher sur le dos, étendu sur le parquet. Tel Delacroix peignant la *Barque du Dante* à genoux ou sur le dos aussi, sous les toits, dans un grenier, chez sa sœur, mariée à

M. Verninac de Saint-Maur, et forcé d'ouvrir la lucarne de la mansarde pour développer sa toile.

Et le sculpteur se disait :

— Ce groupe ferait bien dans un square de Paris !

Il songeait à le donner. Ceux qui portent son nom, généreusement, ont fait ce qu'il rêvait de faire. C'est quelque chose comme vingt ou trente mille francs que Mme Cain et ses fils ont offerts à Paris, et peut-être pouvait-on leur en adresser publiquement un *accusé de réception* qui eût été un hommage au maître sculpteur. On ne l'a point fait et je le regrette. C'est pourtant, ce me semble, un monument historique que celui qui rappelle l'art robuste d'un pétrisseur de terre et de bronze dont le profil pouvait être fort bien placé dans le rocher que surmonte l'aigle aux ailes étendues. Et alors la cérémonie eût été toute naturelle : Parisien comme ses fils, Auguste Cain, enfant du faubourg et élève de la vie ! On eût en lui salué l'effigie d'un glorieux Parisien de Paris !

Qu'importe ! L'œuvre est là et je la regardais hier, dans la nuit, l'aigle immense semblant prêt à s'envoler du bloc farouche que j'entrevoyais à peine dans l'ombre. Les arbres grêles formaient autour du groupe un décor lugubre. Les lumières lointaines mettaient des reflets aux grandes ailes de bronze. J'entendais le bruit des fiacres, des omnibus, les sonneries des bicyclettes roulant autour du square désert. Et je me disais que tout le brouhaha de la vie, et les échos et la cohue et la boue de la rue — tout cela n'est rien... Les œuvres seules durent, les créateurs seuls survivent — et sans qu'on ait daigné appeler sur lui l'attention de

la foule qui passe, il sera toujours debout, le groupe d'Auguste Cain, lorsqu'on ne parlera plus de nos scandales, de nos misères — et, au-dessus de ce qu'il y a de caduc et de misérable dans la vie de Paris, l'Art plane et demeure et dédaigne — comme l'aigle du sculpteur, avec ses grandes ailes sans tache...

III

CHARLES FLOQUET. — SOUVENIRS INTIMES

1865-1870-1896

23 janvier.

Les haltes sont cruelles et amèrement douces aussi devant les souvenirs des compagnons d'autrefois que la mort vient frapper. On s'arrête, on songe au passé. La tristesse présente en est souvent plus acerbée, mais les jours enfuis renaissent. On revoit ce qu'on a vécu. Les disparus semblent encore présents.

Trente ans! Il y aura trente ans bientôt qu'avec Charles Floquet nous parcourions les rues de Florence à la veille des batailles qui devaient amener l'Italie à Custozza en conduisant à Kœniggrætz les grenadiers prussiens. J'étais fort jeune et le futur président du Corps législatif avait trente-sept ans à peine. Nous étions partis de Paris pour envoyer, lui au *Siècle*, moi à l'*Avenir national*, des correspondances de la guerre,

et notre cœur battait lorsque, sur la place de la Seigneurie, des volontaires défilaient, suivant la bannière de Venise, où le lion de Saint-Marc était voilé de deuil, et chantant l'hymne de Brofferio et criant : « Liberté ! L'Italie libre des Alpes à l'Adriatique ! »

Nous n'étions pas moins enthousiastes que les Italiens, et lorsque, le soir, aux Cascines, nous allions faire une promenade en calèche découverte, Floquet se levait quand passait quelque officier de bersaglieri, et, levant son chapeau, répétait : *Guerra! guerra!*

Elle n'était pas encore déclarée, cette guerre que nous allions voir de près, et le gouvernement italien se tournait, un peu inquiet, du côté de la France. De bons Florentins, fort prudents et très aimables, nous demandaient : « Croyez-vous que les zouaves viendront? » En attendant, nous étions là un petit groupe de journalistes, très amis l'Italie et très résolus à pousser à sa délivrance : Charles Habeneck, entre autres, dont la vie fut courte et qui nous présenta à un peintre français habitant alors un des plus beaux coins de la Toscane, Marcellin Desboutin, le graveur, logé dans une ville où jadis avait vécu Galilée et qui portait ce joli nom de romance : l'*Ombrellino.*

Nous passions nos journées au Parlement italien ou dans les musées. Je vois encore Charles Floquet, dont la destinée militante devait être si belle, causant avec celui qui devait être, un jour, le premier ministre Crispi. Georges Lafenestre, membre de l'Institut aujourd'hui, nous menait droit aux œuvres d'art qu'il étudiait sur place depuis de longs mois, aux préraphaélites, aux Ghirlandajo, aux Botticelli que l'admi-

ration des *snobs* n'avait pas banalisés et dont nous jouissions comme d'une rare et exquise découverte. Il nous parlait d'un jeune poète qui rimait sous le ciel toscan ses premiers vers et qui se nommait Sully Prudhomme. Avec lui, avec Jules Amigues, nous mettions une sorte de hâte à tout voir, sentant bien que le canon pouvait, d'une heure à l'autre, nous détacher des della Robbia et de Donatello.

Nous allions, chaque matin, avec Charles Floquet, chercher nos lettres à la Signoria, poste restante, et nous rentrions écrire à l'hôtel notre courrier. Floquet voulait suivre surtout l'expédition que Garibaldi projetait sur le Tyrol. J'avais, moi, obtenu un permis de prendre place à bord d'un vaisseau de l'amiral Persano. Il me semblait que la description d'un combat naval serait, pour le lecteur parisien, plus pittoresque et plus originale que le récit d'un engagement dans les montagnes. J'ai conservé l'autorisation qui me donnait le droit d'aller rejoindre la flotte à Bari ou à Barletta. « A quoi bon aller si loin ? Traverser toute l'Italie ! me disaient Floquet et Habeneck. On se battra au delà du Pô avant huit jours. » Ce fut pour rester avec mes compagnons que je ne partis point, et, probablement, si j'avais utilisé le laissez-passer, aurais-je pris place sur le *Re d'Italia*, qui coula sous les boulets de l'amiral Teghetof, avec un ou deux députés italiens, curieux aussi de voir de près une canonnade maritime.

Un jour, à l'hôtel où nous étions descendus, nous vîmes arriver un grand géant, rieur et bon enfant, suivi d'un adolescent imberbe, blanc comme une femme, mais fort comme un taureau. Le géant roman-

cier apprécié dans les *illustrés* populaires, et pour le moment correspondant de journaux, était Louis Noir. Il nous dit, en nous montrant le jeune homme, l'air très doux et la tête crépue d'un mouton :

— Je vous présente mon frère. Il vient faire ses premières armes.

— A la plume?

— Ou à la carabine, comme on voudra.

Ce débutant de seize ans, qui n'avait plus que quatre ans à vivre, était Victor Noir.

Nous apprenions, chaque matin, qu'un correspondant nouveau se joignait à nous. Je reçus ainsi du rédacteur en chef de l'*Avenir national* l'avis qu'un collègue m'était adjoint, lequel était venu rue d'Aboukir, au bureau du journal, demandant qu'on le laissât partir et qu'on l'accréditât, fût-ce en qualité de rédacteur *volontaire*.

« Quand vous saurez son nom, m'écrivait-on de Paris, vous verrez que je ne pouvais guère résister à sa prière. »

C'était Alexandre Dumas père, qui, à plus de soixante ans, courait encore les grandes routes et voulait voir des mousquetades de près.

Je n'oublierai jamais la belle humeur, la bonté, les élans pleins de foi de Charles Floquet pendant ces journées lointaines. Il apportait à ses actes et à ses articles un enthousiasme juvénile et chevaleresque. Que de beaux rêves faits, le soir, quand tombait la nuit striée de lucioles, ou, le jour, dans les allées

des jardins de Boboli ou sous les oliviers gris !

J'ai toujours retrouvé, dans toutes les occasions et à toutes les époques, chez ce très courageux homme politique, les qualités rares et hautes qui me le faisaient aimer il y a tant d'années. Charles Floquet était alors pour nous, jeunes gens épris de liberté, un des vaillants de l'avant-garde, un des plus en vue parmi ces aînés qui sonnaient la diane. Le *Procès des Treize* l'avait mis en pleine lumière. Jules Ferry, dans son livre, *la Lutte électorale en* 1863, nous l'avait montré collant lui-même, en dépit du sous-préfet, des affiches de candidat à la députation sur les murs de Béziers — et, pour cette besogne d'afficheur, arborant, en même temps que le seau et la colle, un habit noir et des gants blancs. Et cela nous plaisait, cette affectation d'élégance dans la bataille et cette tenue de bal dans le combat. Comme la vieille garde impériale, la jeune garde républicaine se mettait en grande tenue pour charger.

Quand je dis affectation, je me sers d'un mot qui n'est pas exact. Charles Floquet n'affectait rien. Il était tout naturellement élégant, ayant horreur du débraillé. « Je n'étais pas riche, nous a-t-il dit souvent, et j'économisais pour avoir des gilets blancs; c'était mon goût... Il ne me paraît pas bien condamnable! » Cet Athénien, qui vivait un peu comme le Darthez de Balzac, eût volontiers, dans sa république idéale, sacrifié le luxe des repas à celui des vêtements.

Nous parlions beaucoup de l'avenir dans nos causeries d'Italie. Floquet n'avait que l'ambition du bien. Dans ses rêves d'affranchissement, sans nul doute il se donnait un rôle et songeait aux harangues qu'il pour-

rait faire, soit au peuple assemblé, soit du haut de la tribune relevée. Mais jamais souci personnel de pouvoir, de fortune ou d'honneurs ne se mêlait à ses belles visions libres. C'était une âme très noble et un cœur très droit. Sa vie lui a donné plus qu'il n'en attendait, je crois, en dépit des amertumes et des injustices de ces dernières années. Elle lui avait apporté le bonheur du foyer, la compagne la plus exquise, d'un dévouement et d'une supériorité admirables, et, avec le *home* consolant et cher, la popularité, la puissance, toutes les fiertés extérieures. De tout cela, de ces dons de la destinée, Charles Floquet avait été digne, par sa noblesse d'âme, sa bienveillance profonde, une simplicité dans la droiture que seuls ont pu apprécier ceux qui l'ont connu de près...

Il y a quelques mois, je revoyais les chemins où nous avions passé, quand nous étions jeunes. Au sortir d'une visite à la Chartreuse de Pavie, je m'arrêtai dans un restaurant où, sous la vigne courant, à l'antique, le long des colonnes de pierre, j'arrosai de vin d'Asti la cuisine du pays... En voyant, sous sa tonnelle, s'asseoir un Français, l'hôtelier quitta bien vite ses fourneaux, et sous prétexte de me demander si j'étais satisfait, vint me parler un peu de la France.

— J'aime la France, disait-il. J'ai connu Gambetta... Je l'ai servi... Et Floquet? Comment va-t-il, Floquet?... Nous n'oublions pas qu'il nous a aimés! Et quel honnête homme!

« *La postérité,* disait Dumas fils, *commence à la frontière.* » Il y a du vrai dans le mot. Je contai l'anecdote à M. Floquet. Il en parut heureux. Très brave, très

loyal, très simple encore une fois, il était aussi très sensible. Un souvenir, une parole émue lui causaient une joie. Il avait combattu ardemment des adversaires redoutables. Il n'avait contre eux gardé aucune haine. Ce n'était pas seulement la tête qu'il relevait, dans son attitude habituelle, c'était le regard qu'il portait haut. Il ne voyait pas, il ne soupçonnait pas (et ce fut à la fois sa force et sa faiblesse) ce qu'il y a de bas — en bas.

Habitué aux injures — à propos surtout de ce fameux *Vive la Pologne!* et crié par un autre, Charles Floquet n'était pas le vieux parapluie sur lequel il a tant plu, dont parlait M. Thiers, mais le bouclier très solide sur lequel tant de traits, et des plus violents, s'étaient émoussés.

« L'idéal de l'existence, c'est le rêve de la jeunesse réalisé dans l'âge mûr ! » La définition est de Gœthe. Elle aurait pu longtemps servir de devise à celui qui achetait, avec nous, là-bas, en Italie, un cheval pour suivre dans le Tyrol le libérateur Garibaldi et qui chevaucha, toute sa vie, ce coursier idéal. Les brutalités de la fin du rêve avaient cependant attristé Charles Floquet. Il restait le même pourtant, avec la même foi vivace, les mêmes pensées — d'autres diraient les mêmes illusions — généreuses.

Au mois d'août dernier, comme j'avais écrit, ici même, un article où, à propos d'une visite faite à la tombe des prisonniers français morts à Munich, je rappelais (c'était l'heure du *jubilé* allemand) les tristesses mais aussi les dévouements de « l'année terrible » — je recevais cette lettre que je donne ici,

malgré les éloges qu'elle contient, parce qu'elle montre l'état d'esprit du patriote, sa foi persistante, son besoin de pensées généreuses :

Rueil, 23 août.

« Mon cher ami,

» Si, comme je le crois, vous êtes *Candide*, je vous en félicite et surtout je vous en remercie de tout mon cœur encore ému par votre article du *Temps*. Il nous a relevés, fortifiés, consolés dans ce moment où tant de défections et de tristes conseils nous affligent et nous effrayent.

» Votre très dévoué,

» CH. FLOQUET. »

Il avait éprouvé le besoin de donner ainsi, comme un serrement de main, une pensée à l'écrivain qui parlait de patrie, et je me sentis très touché par ce fait seul que l'ancien journaliste du *Siècle*, le compagnon de ces journées de 1866 à l'odeur de poudre, devinait sous le pseudonyme d'un jour le publiciste qui n'a pas abdiqué la joie de juger les choses — lorsqu'elles passent — et de saluer les hommes, lorsqu'il les aime.

Que de morts parmi ces aînés qui partagèrent nos premiers rêves ! Gambetta, le grand cœur sans haine, Jules Ferry, l'homme d'État dont l'intelligente hardiesse a donné des territoires à notre France et qu'étrangla l'ingratitude, demain ceux que la mort semble menacer, aujourd'hui Charles Floquet, dont le

cercueil qui monte au Père-Lachaise semble avoir désarmé les injustices et les hostilités...

Ceux-là purent, comme tous les hommes en ce monde, commettre des fautes : ils eurent, avant tout, l'enthousiasme. Ils croyaient. Ils aimaient. Et leur talent et leur force étaient faits de persuasion et de charme. C'est dans sa maison de Rueil, les *Hortensias*, à quelques pas de la Malmaison, que j'ai vu Charles Floquet pour la dernière fois. Il semblait — et il était — tout heureux, parmi ses fleurs et ses livres, dans ce clair cabinet de travail où, pendant une heure, il nous parla du passé, du général Boulanger, à propos de ce *Journal de la Belle Meunière* qui venait de paraître et qu'il n'avait pas lu encore...

Il était souriant, avec un peu plus de mélancolie qu'autrefois, peut-être. Mais, solide d'aspect, dans les allées du jardin, je le trouvai bien portant.

Et comme je lui parlais de la présidence du Sénat :

— Oh ! non, dit-il, non ! Je me repose !

Puis, montrant ses arbres, il ajouta :

— Comme c'est curieux ! Quand j'étais jeune et que je passais devant la rue Médicis, je me disais : « Peut-on demeurer là !... » Et je m'y suis marié. Quand je revenais de voir Avenel, à Bougival, je me disais : « Peut-on habiter Rueil !... » Et j'y ai choisi une maison !

C'est la vie. Et Floquet ne devait pas, sans un plaisir attendri, songer à ces années de jeunesse où, avec Eugène Spuller, avec Ranc, il allait, en effet, voir à Bougival ce Georges Avenel qui l'aimait si profondément et qui parlait si bien, avec une éloquence rare,

curieuse, érudite et pittoresque, des hommes du XVIIIe siècle, Georges Avenel, le Sainte-Beuve des *Lundis révolutionnaires !*

Ranc aura dû penser, en parlant de Charles Floquet au nom de l'Association des journalistes républicains, à cet autre compagnon de la première heure, Georges Avenel, qui, dans le triomphe de ses idées, ne voulut voir et ne vit que le triomphe de ses amis, ne demanda rien, demeura l'écrivain ami de sa liberté, épris des lettres, après comme avant la République. Une figure oubliée de la génération nouvelle que celle de ce publiciste à qui M. Henri Avenel, son neveu, pourrait, un jour, donner une belle place dans son *Annuaire de la presse.*

Et ce fut surtout de l'ami d'autrefois, ce fut de Georges Avenel que nous parlâmes dans cette entrevue qui devait être la dernière, dans la bibliothèque de cette maison de Rueil où Floquet se reposait, disait-il, mais en travaillant toujours.

J'ai voulu ajouter ces simples traits aux discours éloquents qui seront prononcés aujourd'hui devant un cercueil couvert de couronnes. Il est juste que les chefs de l'État, les représentants des pouvoirs publics, célèbrent chez Floquet la fidélité aux convictions, la ténacité dans la foi au progrès, la chaleur d'âme du tribun ; il est peut-être bon que, dans un coin du journal, quelqu'un qui a aimé celui qui part et qui envoie son respect dévoué à la noble femme qui demeure, parle de la bonté de cœur du disparu et de sa fidélité à ses affections. C'est par cette fidélité aux amitiés passées qu'on juge les hommes. En montant

au pouvoir et en en descendant, Charles Floquet, qui n'avait jamais oublié un camarade, n'avait pas perdu un ami.

IV

Préparatifs de cavalcades. — Le bœuf gras. — Les défilés de la rue. — Ce qu'on peut voir à Paris avant le carnaval. — Une vision des pays de neige. — Le traîneau de Sibérie. — Les rennes et les Parisiennes. — Augustine Duverger. — Souvenirs d'autrefois. — *Antigone* et M. Charles Yriarte. — Comment Auguste Villemot aimait les paysannes au théâtre. — La *Fille des chiffonniers*. — Laferrière. — La vieillesse d'une comédienne. — Un plafond de Gérôme. — On regrette Frétillon. — Un mot de Dumas. — Les 104. — L'assaut entre Rue et Pini. — Un plastron indicateur. — L'escrime et l'électricité. — Adieu la cavalerie!

6 février.

Les étalages des marchands de vieilles gravures reflètent assez bien les préoccupations de la vie parisienne. Toute la légende napoléonienne a défilé, en images d'Épinal ou en lithographies oubliées, aux devantures des boutiques, et voici que réapparaissent, avec leurs cortèges mythologiques, les antiques planches abolies représentant le défilé du bœuf gras. Les caricatures d'autrefois, les *charges* plus souvent féroces

d'il y a soixante ans reprennent, comme jadis, leur place derrière les vitrines, et j'ai aperçu, par les rues, le dessin fameux de J.-J. Grandville représentant la promenade du Budget, figuré par un gros compagnon de saint Antoine, escorté des ministres et des pairs qui l'engraissent pour le saigner.

Le bon Grandville, si mélancolique et si doux, emportait le morceau lorsqu'il travaillait pour la *Caricature*, et son crayon *appuyait* terriblement. La caricature politique tient toujours un peu trop du pamphlet et du pamphlet momentané. Le philosophe moraliste, à la Gavarni ou à la Forain, est beaucoup plus près de la vérité et, par conséquent, plus certain de la durée. Quoi qu'il en soit, voilà que renaissent les lithographies d'autrefois, et la résurrection du Bœuf gras fait s'épanouir les feuilles mortes dans la vallée de Josaphat des vieux journaux.

Le Carnaval! Il montre déjà son nez de carton au coin des carrefours. Les sacs multicolores de confetti s'entassent chez les fabricants de cette mitraille de nos gaietés. Les masques suspendus aux devantures des loueurs de costumes contemplent, de leurs yeux creux, avec le rictus de leurs bouches vides, les passants que ces cartonnages et ces coloriages amusent. A tout prendre, le Carnaval et la couleur existent à l'état constant et apparaissent à toute heure dans le bariolage de nos mœurs nouvelles, dans la polychromie de nos murailles, dans les archéologies bizarres de nos brasseries *moyen-âgeuses* ou franco-russes.

La grande ville internationalisée offrirait à Sébastien Mercier des tableaux inattendus que le bonhomme

n'avait point prévus, et l'auteur du *Tableau de Paris* croirait volontiers à un perpétuel Mardi gras s'il errait par nos rues, comme au temps jadis, pour en noter les curiosités.

C'est ainsi qu'il n'eût point manqué, l'autre jour, de prendre, au crayon, sur son cahier de poche, ce croquis rapide, qui eût paru fantastique il y a cent ans et qui semble tout naturel et tout simple aux Parisiens d'aujourd'hui :

Chose vue en descendant la rue Pigalle. Un traîneau, un véritable traîneau de Sibérie, attelé de deux rennes aux cornes bizarres, semblables à des branchages dénudés, et comme feutrées d'une mousse brune, descend la rue non plus en glissant sur les ferrures des patins, mais en tressautant sur des roulettes, au choc des pavés. Un conducteur le guide, vêtu de peaux de bêtes, de fourrures toutes grises, la tête coiffée d'un bonnet poilu, et la sonnette du traîneau jette à travers la rue parisienne une sorte d'appel mélancolique. Sur le siège une peau de bête est étendue comme le relief d'une chasse à des fauves ! et, tout à côté, très jolie et les cheveux blonds fins et dénoués, marche une jeune fille des pays de neige, coquette sous son bonnet de drap vert doublé d'étoffe rouge, qui semble avoir la forme d'un bonnet de police de vivandière de la République. Elle aussi, comme l'homme qui conduit l'équipage, est vêtue de peausseries, mais au lieu des grosses bottes fourrées où il enfouit son pantalon, elle a de petites bottines parisiennes, qui font ressortir la cambrure et la gentillesse frétillante de ses pieds. Et le traîneau avance avec la sonnette qui sonne, et les rennes

qui, de leurs naseaux largement ouverts, soufflent dans l'air humide et froid une buée chaude, comme une haleine blanche, pareille à un brouillard d'argent dans la grise atmosphère de février. Tout à coup, en apercevant à la devanture d'une boutique des images coloriées, des dessins de Steinlen ou de Willette, la petite Sibérienne s'arrête et, de ses grands yeux bleus étonnés, elle regarde les fillettes perverses des croquis parisiens, les silhouettes des errantes aux chapeaux énormes, aux robes élégantes, et cette créature de songe qui fait rêver les passants à quelque vision de brume, aux pays des vastes espaces blancs, aux plaines de neige, rêve elle-même — et de quoi? — de notre Paris et de ses piments, devant ces images de notre vie quotidienne. Ce qu'elle évoque pour nous, l'attrait de l'inconnu, ces gravures l'évoquent pour elle. Et l'homme marchant toujours se retourne alors presque inquiet vers sa compagne demeurée là-bas, un peu loin, sur le trottoir, devant la boutique de libraire. Son œil clair a soudain je ne sais quelle angoisse. Il va arrêter net son traîneau bleu de ciel, les rennes tout fumants, pour appeler la jeune fille, lorsque celle-ci, en toute hâte et le vent fouettant ses longs cheveux d'or fin autour de son visage rose, rejoint en courant de toute la vitesse de ses petits pieds, son compagnon vêtu de peaux de bêtes.

Et cette vision est le lendemain ironique du défilé des équipages à l'Exposition du Champ de Mars, c'est le reliquat et comme le *post-scriptum* attristé de l'exhibition hippique où, ce dernier été, les Tcherkess et les Circassiens se fusillaient debout sur leurs petits che-

vaux emportés dans un galop fantastique. C'est tout ce qui reste à Paris de l'*Exposition russe.* Et, traîneau, rennes, conducteur, conductrice, tout cela ne sert plus qu'à promener à travers Paris des annonces de bals publics, de grands écriteaux multicolores annonçant la prochaine *fête de nuit*, la prochaine *redoute* travestie et la *grande bacchanale* avec illuminations et tapages. O antithèses internationales! Cependant la jolie fille a repris place dans le traîneau, derrière son compagnon, qui fouette les rennes sommairement harnachés de cuir et attelés de simples cordes. Et les rennes aux longs poils et aux naseaux fumants, le Sibérien au bonnet fourré, la petite Sibérienne au nez rose s'éloignent, s'enfoncent dans le lointain de la rue, dans le brouillard, tandis que le bruit des fiacres parisiens étouffe peu à peu le son mélancolique, le tintement poétique et singulier de la clochette qui sonne, sonne, sonne le viatique des voyages, des courses à la chimère, l'appel argentin vers l'inconnu, vers ce rêve évoqué par la vision bizarre, et se perd, étouffé, anémié, devenu imperceptible, dans la rue de Paris comme là-bas, là-bas, dans la neige...

Je doute que les plus nombreuses cavalcades me donnent la furtive sensation d'art que m'a apportée la rencontre du petit traîneau bleu. Auguste Villemot disait de Mlle Duverger, lorsqu'elle jouait des rôles de paysanne avec de petits bonnets en dentelles coûtant tout au plus la bagatelle de six mille francs, que c'était ainsi qu'il aimait les laitières. Je dirais volontiers que

j'aime les cavalcades et les défilés pittoresques de la rue lorsqu'ils sont archaïques et vrais. On me désolerait profondément si l'on m'annonçait et me prouvait que ma petite Sibérienne, hypnotisée par les Montmartroises de Willette et si peu parente de la *jeune Élisabeth* de Mme Cottin, est une Sibérienne des Batignolles. Mlle Duverger, jouant avec Levassor, au Palais-Royal, dans le *Lait d'ânesse*, un rôle de petite laitière avec du point d'Alençon au bonnet, enchantait l'excellent Villemot.

Je viens de rouvrir, pour y trouver ce nom de Mlle Duverger, les deux seuls volumes de causeries qu'ait réunis Auguste Villemot et qu'il a appelés *la Vie à Paris*. Je ne crois pas que les recueils du XVIIIe siècle, ceux des Grimm, des Bachaumont et des Métra, soient plus spirituels. Et ils ont moins de bonhomie. Ce bourgeois de Paris a jugé son temps avec une finesse incomparable. Narquois, indulgent, dupe de personne, me disant, un jour : « Mon cher, je passais, un jour, sur le pont des Arts. C'était le 25 février. Un voyou me croise, me toise et m'enfonce mon chapeau sur les yeux. Je lui demande pourquoi ; il me répond : « C'est que nous avons la République ! » — et voilà pourquoi je suis moins républicain que vous » — ; mais libéral, le bon Villemot, et sans se poser en matamore, menant très bravement la petite guerre et faisant le coup de feu et le coup de *mots* pour les idées indépendantes, une sorte de voltairien malicieux mais attendri, honnête au possible, journaliste exquis, tel je l'ai revu en feuilletant ces pages de la *Vie à Paris* où je voulais retrouver ce qu'il disait de Mlle Duverger lorsqu'il la suppliait de

ne pas mettre de paille dans ses sabots en jouant des paysannes en chemisettes ruchées de cent louis : « Je me plais à penser que Mlle Duverger ne descendra pas à ces lâches concessions et ne consentira jamais à se mettre sur la paille. »

Villemot disait encore de Mlle Duverger, célèbre par les dédits qu'elle payait, qu'elle donnait plus d'*appointements* pour s'en aller qu'elle n'en recevait pour jouer la comédie. Ce fut une des figures caractéristiques de son temps, que cette grande belle fille brune, les yeux superbes, inquiétants, d'une douceur froide qui semblaient animer un visage de marbre. Nous ne l'avons aperçue que dans ces mélodrames de la Gaîté où elle jouait les filles de chiffonniers avec 500.000 francs de diamants sur sa poitrine, et dans les avant-scènes où, les soirs de première elle apparaissait aux côtés de cet Œdipe russe, à demi aveugle, dont elle s'était faite l'Antigone. C'était même ce nom d'*Antigone*, un surnom ironique dont un écrivain, qui traçait d'une plume alerte, ou plutôt d'une pointe sèche mordant le cuivre, égratignant le métal, des *Portraits parisiens* très lus dans le *Figaro*, l'avait gratifiée. *Antigone!* Le portrait du *marquis de Villemer* (c'était M. Charles Yriarte qui signait ainsi) fit fureur vers 1865 et mit en fureur le beau modèle, assez irritable.

L'écrivain racontait la légende de la jolie fille qui, à peine nubile, « belle comme un rêve », avait suivi, sur la grande route, dans un voyage officiel, la voiture d'un prince royal, en lui jetant, à chaque relais, des jasmins et des roses. Il disait les passagères amours de la créature exquise avec un poète — qui fut plutôt le

La Rochefoucauld de la prose dramatique — et avec un peintre qui paya son caprice comme un roi. Mais il disait surtout l'âpreté de la belle Antigone, et sa soif d'acquérir et son besoin d'entasser les obligations dans les portefeuilles, les rubis dans les écrins et les orfèvreries sur les dressoirs.

La première elle avait eu « pignon sur rue » et, grande dame de la beauté, étonné les patriciennes par son luxe solide et de bon aloi. Et toujours elle aima l'argent, elle vécut dans ce luxe des ors et des pierreries dont ses beaux yeux calmes avaient besoin. J'entends encore le vieux Laferrière qui, avec elle, avait joué la *Dame aux Camélias*, superbe de passion dans Armand Duval devant cette Marguerite Gautier, scintillante de diamants dans l'acte du bal et de l'insulte. Je l'entends me peindre la vie retirée, verrouillée, solitaire, d'Augustine Duverger, retraitée dans une petite maison d'Auteuil ou de Passy, et là, baignant ses belles mains, ses mains de sexagénaire sans rides, dans les pierres précieuses, ses prunelles de ruminante endormie dans la contemplation de ses aiguières...

— Tu as beau tirer le verrou, lui disait Laferrière, tu as trop de richesses ici, ma chère, et, veux-tu que je te dise? on te trouvera quelque jour étranglée dans ta chambre ou égorgée auprès de ton coffre-fort!

La vieille femme, toujours belle, souriait, très calme. Et ces reflets d'argenterie qui amenaient seuls le sourire à ses lèvres ne lui rappelaient peut-être aucun souvenir. Quelles images pourtant elles pourraient évoquer, ces créatures de luxe et de passion, qui ont vu tant de puissances prosternées à leurs pieds; qui ont

entendu tant de voix impératives se faire timides, haletantes et suppliantes; qui ont connu tant de secrets, deviné ou causé tant de drames; qui savent si bien, comme dit l'argot boulevardier, *où est le cadavre* et qui ne gardent peut-être de tout ce passé que le souvenir falot d'un défilé d'images indistinctes, de profils effacés et d'ombres vaines.

En revanche, on leur rend l'oubli. Je parlais de cette disparue avec un de ses contemporains, qui l'a connue au temps de sa splendeur, avant l'achat et l'usage qu'elle avait fait de cette *Eau de beauté* inventée par Laferrière, et je lui demandais un souvenir de cette Célimène d'avant-scène qui fouettait la moustache de Barbey d'Aurevilly du bout de son éventail.

— Je ne me rappelle d'elle qu'une chose, dit le vieux Parisien qui a absorbé tant de *parisine*, c'est le plafond de sa chambre peint par Gérôme, avec une *Nuit* dans un ciel plein d'étoiles !

Oui, pas d'autre souvenir d'Antigone, morte loin de Paris, au bord de la mer bleue. Entre Frétillon et Aspasie, il est des degrés, et la bonne fille de Béranger laisse aux moins indulgents une mémoire souriante. Mlle Duverger fut loin d'être une redoutable créature; mais peut-être ne lui avait-on pas assez dit que le rachat de la fortune et de la beauté, c'est la bonté. On ignore trop, dans ce monde-là, que les fleurs les plus exquises sont les fleurs les plus simples. Bonne fille ! Ce devrait être l'épitaphe des vierges folles. La sagesse et la prudence portent facilement d'autres noms dans certains milieux. Alexandre Dumas fils, qui avait tracé dans l'Albertine du *Père prodigue* un type saisissant

de courtisane parcimonieuse, me disait un jour :
« Je viens de rencontrer Duverger. Elle m'a rappelé ma jeunesse... Mais pas la sienne ! »

Jeunesse brillante, éclatante, calculatrice aussi et qui s'achève comme tout finit — non pas toujours par des chansons — mais par des *requiescat!* Et c'est après tout le dernier refrain, que la pièce ait été un gai vaudeville avec Déjazet, Frétillon, ou une âpre comédie de mœurs (je ne dis pas une tragédie) avec Antigone.

Et j'avoue qu'il ne me déplaît point de reparler, un moment, de ces oubliés qui entrent dans le néant après être rentrés dans la coulisse. N'est-ce pas plus nouveau que de s'entretenir des arrestations courantes ou d'une des 104 listes des 104 ? Il y a bien eu l'assaut entre Rue et Pini qui nous a donné une sensation inattendue; mais le reste devient du rabâchage. C'est une pièce qui aurait besoin de coupures.

Rue, debout, en blanc, costume d'assaut, ferme et droit devant Pini courbé, veste blanche et pantalon noir, Pini tassé, ramassé, la main droite sur le ventre, Pini bondissant, criant, attaquant par des mouvements d'hélice, rampant, insaisissable, quasi invisible pour son adversaire, le spectacle était vraiment pittoresque. C'était mieux qu'un assaut, c'était le duel de deux écoles et de deux races; un chacal contre une statue. Je dois dire que Rue et Pini se sont également tirés à leur honneur de cette rencontre. Et voilà cet assaut, si attendu, classé désormais dans l'histoire anecdotique de l'escrime.

Mais, comme à tout prendre, on pourrait discuter les résultats de la rencontre (les uns tiennent pour Pini et je donnerais volontiers l'avantage à Rue), voilà qu'un vieux maître d'armes, M. Cabot, vient de découvrir un *plastron enregistreur* qui n'admet plus la discussion dans les coups portés. Au moyen de l'électricité (je ne me perdrai pas dans les explications) chaque coup d'épée est enregistré par une sonnerie. Ni cri : *Toccato !* ni réponse : *Touché !* Un tintement de sonnette, *drelin*, *drelin*, comme dit l'Argan de Molière.

Comment nier une sonnerie? L'assaut à la pile électrique est le dernier progrès, mais aussi, peut-être, un nouveau coup porté à la chevalerie. C'est l'indication pure et simple du manque de franchise des tournois modernes. Cervantes avait raillé don Quichotte, Édison le force à ne pas nier un coup de pointe et la sonnette électrique empêche tout manque de franchise. Cela est à la fois très ingénieux et très ironique. Oh! ce *drelin*, *drelin* dans les assauts! Les grands escrimeurs ne l'auraient jamais accepté et je doute même que l'invention fasse fortune.

Il y a des experts dans les assauts. La pile électrique les supprime. Adieu les juges du camp! Nous n'avons plus besoin que d'un compteur et, quand un des adversaires romprait un peu trop, le compteur devrait même se faire kilométrique. Le vieux maître d'armes qui a trouvé la sonnerie de l'épée se doute-t-il qu'il voudrait moderniser tristement un des coins encore poétiques de notre vie moderne et substituer un instrument à ce qu'il y a de plus noble, de moins contes-

table et, je crois, de plus sûr : la parole d'un honnête homme?

Hélas ! on en viendrait quelque jour à construire, à l'électricité, quelque *machine à serments !*

V

De la difficulté qu'il y a à écrire l'histoire. — L'Académie fait parler d'elle. — Une thèse sur Gilbert et une pièce de vers inédite du poète. — Cas de conscience. — Gilbert et le concours de poésie de 1771. — Une lettre ouverte après cent ans passés. — Publions! publions! — Ce qui est imprimé est sauvé. — Le bolide madrilène. — Un modèle d'atelier : Sarah Brown. — Jules Lefebvre et *Lady Godiva*. — Une tsigane. — La *Phryné* de Gérôme. — Un pastel de Doucet. — Le *Cinématographe*. — Photographies animées. — Scènes vivantes. — L'avenir. — Ce qu'on pourra faire au théâtre. — L'avant-goût du miracle. — La curiosité et le bonheur.

13 février.

L'Académie fait parler d'elle. La proposition de M. Legouvé sur la discussion des candidats et de leurs titres a déjà coûté presque une aussi grande quantité d'encre que la question de savoir si c'est Léon Gambetta, ou Eugène Delattre, ou Charles Floquet qui, en 1867, a crié devant le tsar : « Vive la Pologne ! » Et, toute enquête terminée, il m'apparaît que ce n'est ni Delattre, ni Gambetta, ni Floquet, mais Sal-

vetat, mort, je crois, préfet des Bouches-du-Rhône, qui a poussé le cri historique. On doute fort de l'histoire d'hier lorsqu'on voit combien il est malaisé d'écrire l'histoire d'aujourd'hui.

L'Académie fait parler d'elle; mais je ne saurais, moi, parler d'elle et de ses secrets, pas plus que des affaires intimes de la Comédie-Française. Où en est la candidature de M. Zola ? Et celle de M. Gaston Paris? Ce sont là points d'interrogation qu'il faut laisser poser aux faiseurs d'*interviews*; il ne nous est point permis d'y répondre. Ce qui est bien certain, c'est que la fameuse grève de candidats que prédisait Gérard de Nerval, il y a une soixantaine d'années, est loin de paraître prochaine. Victor Hugo qui fut, en même temps que le plus révolutionnaire, le plus académique des poètes, avait coutume de conter la manière dont il s'assurait que ses amis, ses hôtes, *devenaient* candidats à l'Académie française.

— Oh ! c'est bien simple, disait-il en riant de ce bon rire des dieux. Je me mets, sans avoir l'air de rien, au milieu du dîner, à lancer contre l'Académie quelque plaisanterie énorme. Si, parmi ceux de nos auditeurs qui sont gens de lettres, il en est qui ne rient pas, je suis fixé. Ceux-là sont ou vont être candidats aux élections prochaines. J'ai fait l'expérience sur Théophile Gautier. Je savais qu'il tournait au candidat bien avant qu'il se présentât.

Et comme, un soir, il ajoutait : « C'est immanquable! » le poète, avec sa bonhomie narquoise, dit gaiement en se tournant vers un de ses convives :

— Tiens, voilà Flaubert qui ne rit pas!... Flaubert,

vous n'avez pas ri !... Messieurs, Flaubert sera bientôt de l'Académie française !

— Jamais ! répondit de sa voix de tonnerre l'auteur de *Salammbô*.

— Vous pouvez dire *jamais* tant que vous voudrez, vous n'avez pas ri ! Vous n'avez pas ri, mon cher Flaubert. J'ai diagnostiqué le premier symptôme de la fièvre verte !

Victor Hugo ajouta ensuite d'un ton grave :

— Vous auriez raison de vouloir être de l'Académie, et l'Académie aurait tort de ne pas souhaiter de compter parmi ses membres un écrivain tel que vous, un maître de la langue française !

On a dit et redit, de la plupart des colères excitées par l'Académie chez bien des gens de lettres que c'était du *Dépit amoureux*. Gros-René ne rend pas, en effet, sans tristesse à Marinette son couteau de six blancs et ne lui redemande point sans grimace ses billets doux de candidature. On ne compte guère qu'un académicien, qui, une fois élu, ait pesté contre l'Académie et demandé qu'on la supprimât : c'est Chamfort, l'ingrat lauréat des Académies de Paris et de Marseille. En revanche, le nombre est grand des soupirants éconduits qui se révoltent (parfois avec raison) contre la cruelle.

Il vient d'arriver — et c'est pourquoi je donne place en cette causerie à ces propos académiques — une aventure posthume assez singulière à un concurrent évincé des prix de l'Académie, il y a plus de cent ans, et dont la diatribe contre les *rapsodies plates ou emphatiques* couronnées d'un *laurier prétendu immortel*

est demeurée célèbre. C'est Gilbert, le poète Gilbert, le pauvre diable que la légende fait mourir à l'Hôtel-Dieu en avalant la clef de sa cassette (une cassette vide, hélas!) dans un accès de fièvre chaude :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs...

Un futur docteur, qui prépare sur le poète de la *Mort d'Abel* une thèse en Sorbonne, M. Laffay, a découvert — dans La Harpe, je pense — que Gilbert avait concouru deux fois pour le prix de poésie proposé par l'Académie française et que deux fois il avait été battu par quelque concurrent heureux. De là, sans doute, la colère de Gilbert contre ces prix, ces « palmes annuelles qui ne sont jamais échues qu'à des talents médiocres » et qui « dégradent les nobles mains qui les dispensent ». De là, sa question irritée :

— Pour qui sont *fondées* ces couronnes? (L'image est étrange.) Est-ce pour des poètes? Est-ce pour des écoliers?

Ce point spécial d'histoire littéraire est, ce me semble, assez curieux.

En 1771, lorsque Gilbert concourut pour le prix de poésie, il avait vingt ans. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il se présenta au concours pour la seconde fois. Il échoua, du reste, en 1774 comme en 1771, et il serait intéressant de savoir (la recherche est facile) le nom du poète qui lui fut préféré. Toujours est-il que M. Laffay a acquis la certitude que la pièce de vers non couronnée de Gilbert est conservée encore dans les archives de l'Académie, et aussi bien a-t-il demandé

au secrétaire perpétuel, M. Boissier, d'être autorisé à en prendre connaissance. Une pièce inédite de Gilbert, pour une thèse sur Gilbert, c'est assurément une bonne fortune.

Mais, voilà où se compliquait l'aventure et où se posait le problème. Les concurrents qui adressent une pièce de vers à l'Académie ne donnent leur nom que sous enveloppe cachetée et portant l'épigraphe mise en tête du manuscrit soumis aux juges du concours. Les enveloppes ne sont ouvertes, les cachets rompus, que lorsque la pièce de vers a été trouvée digne d'être couronnée, et encore en demande-t-on l'autorisation à l'auteur, simplement désigné jusqu'à la dernière heure par son numéro d'inscription :

— La pièce de vers couronnée porte le numéro *tant*. L'auteur désire-t-il se faire connaître?

Si la réponse est affirmative, l'enveloppe est ouverte.

Or, elle est fermée, elle est scellée depuis 1771, l'enveloppe qui contient le nom de Gilbert. La Harpe a dénoncé le poète comme un des concurrents malheureux de cette année-là et il lui a fait ainsi payer les sarcasmes demeurés célèbres :

Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire
C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique?

Mais si La Harpe, blessé par ces vers, nous apprend avec joie qu'un poème de Gilbert est enfoui dans les cartons où dorment, oubliés, les vaincus des duels aca-

démiques, il ne nous dit pas, il ne savait pas quel numéro portait la pièce de vers de Gilbert. Il y a, pour cette seule année 1771, cinquante manuscrits restés sur le carreau, c'est-à-dire cinquante enveloppes cachetées, cinquante plis à ouvrir si l'on veut arriver jusqu'au nom et jusqu'à l'œuvre de Gilbert.

C'est le très curieux cas de conscience que l'Académie a été appelée à résoudre, et cette petite anecdote de la *Vie à Paris* d'il y a cent vingt-cinq ans intéresse comme une *actualité* la *Vie à Paris* de 1895.

Avons-nous le droit de briser le cachet d'une enveloppe à nous confiée, à nous, dans la personne de nos prédécesseurs, en 1771?

— N'y a-t-il pas prescription? Et la postérité n'a-t-elle point commencé, depuis longtemps, pour Gilbert?

— Et si la pièce de vers ignorée, inédite, de l'auteur du *Poète malheureux* et du satirique du *Dix-huitième siècle* était un chef-d'œuvre?... Si ces vers inconnus du poète ajoutaient une auréole à sa gloire? s'ils redoraient ses rayons un peu éteints?

Je ne sais rien de plus captivant que ce petit problème de casuistique littéraire qui mettait en présence les droits momentanés de l'écrivain et les droits éternels de la postérité. Supposez — par impossible — Virgile brûlant ses vers et une copie retrouvée par quelque érudit. Celui-ci devra-t-il anéantir aussi la copie pour obéir à la lointaine volonté de l'auteur?

L'Académie a résolu de laisser M. Laffay prendre tout à loisir connaissance de la pièce inédite de Gilbert et de briser, par conséquent, les cachets des en-

veloppes de 1771. Il serait piquant que le futur auteur de la thèse en préparation y découvrît, non seulement un chef-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre. J'en doute. Et nous verrons si Gilbert, concurrent furieux, battu et mécontent, avait le droit de maudire ses juges !

Nous avons suivi là une doctrine excellente, mise en pratique dans toutes les archives. On communique librement aux Archives nationales toutes les pièces qui vont jusqu'à 1800. Aux archives du ministère des affaires étrangères, on communique tous les papiers historiques jusqu'à 1830. Et comme on a raison, comme on devrait partout livrer au public les documents précieux encore ignorés de la foule! Un incendie peut les détruire. L'autre jour, des dépêches du duc d'Albufera relatives aux opérations de Catalogne étaient mises en cendres au ministère de la guerre. On connaît Suchet, on a lu ses dépositions, sa gloire est en pleine lumière. Mais que de coins peut-être éclairaient encore d'une lueur plus vive ces papiers qui ont flambé, l'autre semaine! Cherchons, publions, imprimons, on ne connaît jamais assez bien et jamais assez l'histoire.

Et qui sait ce que l'avenir nous garde? Tout ce qui est imprimé est sauvé.

— Le ciel se fait anarchiste, me disait hier un ami en lisant le récit de cette chute d'un bolide s'abattant sur Madrid avec un bruit d'explosion formidable.

Peut-être n'est-on pas satisfait, là-haut, de ce qui se passe ici-bas. Nous allons tâcher de nous étourdir, la

semaine prochaine, et de nous égayer au son des cornets à bouquins. Les mascarades qui s'apprêtent manqueront d'une importante figurante, de cette étrange fille rousse dont les journaux ont annoncé la mort par un entrefilet spécial, comme s'il s'agissait d'un personnage officiel : *Mort de Sarah Brown.*

Ce n'était pourtant qu'une pauvre créature, tapageuse et bonne, qu'une folie de Carnaval avait mise en lumière, et qui, un moment, aux jours d'émeute dans le quartier latin, avait été comme une sorte de Théroigne de Méricourt de ces bagarres, mais une Théroigne qui ne voulait la mort de personne. N'est-ce pas Sarah Brown qui, lorsqu'on l'arrêtait, sautait lestement sur les épaules du sergent de ville et se laissait mener au poste dans l'attitude d'un débardeur de Gavarni à cheval sur le cou d'un *malin* de la Halle?

Elle pouvait sauter ainsi lestement, la jolie fille. Elle avait été jadis écuyère ou clownesse. Elle ignorait où elle était née, en Hongrie, en Belgique ou sur un bateau, en pleine mer. Dans l'atelier de Jules Lefebvre ou de Rochegrosse, lorsqu'on lui en parlait, elle disait gaiement: « Je ne sais pas! »

Car Sarah Brown était modèle. C'est elle que M. Jules Lefebvre a représentée dans la splendeur de son corps de marbre dans cette *Lady Godiva* promenée nue sur un cheval par les rues de la vieille ville. Il avait encore, d'après Sarah Brown, peint une exquise *Clémence Isaure.* Elles sont tour à tour des déesses et des muses, ces filles folles, si tôt disparues. Mais le portrait véritable de Sarah Brown existe au musée de Caen : c'est un pastel de Lucien Doucet, qui a précédé

de si peu dans la mort son modèle, un envoi de Rome qui fit sensation et que le jeune peintre avait exécuté d'après Sarah Brown.

Ce nom, *Sarah Brown*, semble forgé pour le roman. Celle qui le porte est-elle morte, comme on l'a dit? Et d'où vient que l'annonce de cette disparition — maladie ou suicide — a frappé les indifférents? C'est que la belle fille qui passe inspirant à l'artiste son œuvre d'art nous donne la sensation d'être comme une sorte de collaboratrice du tableau ou de la statue. Si le peintre ou le sculpteur donne son talent, elle apporte sa beauté. Elle est, par la forme achevée, une poésie vivante. Étudiants, nous suivions des yeux la jolie statuette dont Gérôme, autrefois, avait tiré parti dans sa *Phryné devant les juges*. Celle qui avait conservé ce nom, Phryné, évoquait à la fois pour nous et l'œuvre du maître présent et l'image de la païenne disparue. Sarah Brown devait être, pour les *jeunes* d'aujourd'hui, ce qu'était pour notre génération cette Phryné, morte à l'hôpital, comme tant d'autres.

Mais Sarah Brown est-elle morte? Ne va-t-elle point reparaître, dans son éclat et ses cris, sur quelque char de carnaval, auréolée de confetti, dans le défilé qu'on prépare? Elle était bizarre, inquiète, insouciante, inconsciente, très bonne, nous disait Jules Lefebvre. Sa résurrection soudaine serait une originalité nouvelle. Les Goncourt, dans leur *Manette Salomon*, nous ont montré le modèle rapace et la beauté morbide. Il en est aussi, il en est encore qui se dépensent sans compter, qui jettent au vent leur jeunesse, comme à la brise leurs cheveux dénoués, blonds ou roux, qui

demandent à la vie peu de jours, vident et brisent rapidement le verre levé, et, fières et folles de leur corps à la fois, disent en riant, reconnaissantes envers la nature de ce qu'elle a fait pour elles :

— Nous aurons eu l'existence courte ! Courte et bonne ! Eh bien ! peintres, sculpteurs, poètes, nous vous offrons la beauté qui passe; donnez-nous, en revanche, si vous pouvez, l'immortalité !

Courte et *bonne ?* Pas toujours. S'il n'y a pas d'heures sans rires, il y a des jours sans pain. Mais elles n'y pensent guère et, au bout du fossé, la culbute !

C'est quelque chose après tout que de laisser de soi uue image exquise, jeune éternellement, — d'une éternité de poussière, — dans un coin de musée de province !

Ces images, que nous ne laissons même pas après nous, ne seront-elles pas, un jour, fixées, dans leur mouvement habituel, par ces photographies animées qu'on nous montre, dans un sous-sol du Grand Café, boulevard des Capucines, et qui sont bien le spectacle le plus extraordinaire qu'on puisse voir? Nous étions là, vendredi dernier, devant les scènes animées du cinématographe, M. Sardou, M. Sorel, M. de Vogüé, le docteur Guyon, et cette transposition de la vie, ce transfert d'êtres allant, venant, respirant, si je puis dire, sur une toile, comme dans la rue, nous comblaient d'étonnement.

On se demande ce qu'on pourra, en art, au théâtre,

par exemple, réaliser avec ces photographies agissantes, ambulantes. C'est la réalité même. Des baigneurs se jettent dans la mer, la vague déferle, se brise en paquets d'écume. Un train arrive sur une voie ferrée ; les voyageurs en descendent, s'étirant visiblement las; d'autres accourent, ouvrent les portières, montent dans les wagons. Le conducteur les éperonne, les pousse. Une rue de Lyon, avec ses fiacres, ses passants, ses chevaux, ses tramways, nous donne l'illusion d'un voyage. L'arrivée d'un bateau-mouche à une station sur la Saône, donne l'aspect grouillant de passagers pressés, se précipitant sur la passerelle dans toute la hâte trépidante de la poussée moderne. Ils sont là, saisis sur le vif avec leurs tics et leurs coutumières allures. Il en est qui fument et leur cigare jette à l'air son petit nuage. Visiblement, c'est la vie, la vie de tous les jours, scrupuleusement notée par un instrument qui, avec ses huit cent cinquante instantanés, nous rend, par la rotation, les mouvements (un peu saccadés) de ce microcosme.

Chose curieuse, lorsque la scène est *composée*, lorsqu'on nous montre, par exemple, deux amis se querellant à propos d'un article de journal, ou un gamin posant le pied sur le tuyau d'arrosage d'un jardinier, la sensation de vérité absolue, de réalité stricte disparaît. Il faut à ces photographies animées l'instantané pris sur la vie sans pose. Au moindre apprêt, adieu l'illusion !

— C'est là tout le théâtre, nous disait Sardou. Il faut qu'on y oublie qu'on est au théâtre!

Et nous nous demandions ce que sera le théâtre,

précisément lorsque ces images qu'on nous présente à l'état de fusains animés pourront être polychromes, lorsque les personnages de ces photographies vivantes seront tels que nous les coudoyons, avec la couleur de leurs vêtements et de leur épiderme, lorsqu'il sera possible à un Detaille de nous montrer une bataille d'Iéna *animée*, lorsqu'en même temps on pourra, par le phonographe perfectionné, rendre le son même de la voix, lorsque tels drames, tels opéras pourront être transportés par ballots, avec leurs premiers rôles et leurs gestes, leurs figurants et leurs mouvements de foules, leurs décors, leurs musiques, leurs chœurs. En vérité, il n'est qu'un désagrément dans la mort, pour ceux qui, comme l'Angély, *vivent par curiosité*, c'est que nous entrons en plein dans le miracle scientifique et que plus nous irons, plus il sera curieux de vivre.

Maintenant, la curiosité satisfaite donne-t-elle le bonheur? Et ce merveilleux cinématographe, qui nous rend les spectres des vivants, nous donnera-t-il, en nous permettant d'en conserver le fantôme, et les gestes, et le son de voix même, la douceur et les caresses des chers êtres disparus? Ce sont là d'autres questions. Je note simplement le spectacle entrevu et stupéfiant. Nos petits-neveux en verront bien d'autres! Et qu'ils s'étonneront de nos étonnements!

VI

Antithèses parisiennes. — L'histoire courante et le carnaval. — Trois jours de gaieté : *les trois joyeuses*. — Confetti au cimetière. — Le carême. — Pourquoi se déguise-t-on? — Philosophie du travestissement. — Le *moi* et le *non moi*. — Un bœuf gras mouillé. — Une impression de collège de Gustave Droz. — 1847. — Ambroise Thomas. — Souvenir à propos d'*Hamlet* à la Comédie-Française. — La musique d'un drame. — Ambroise Thomas et le centenaire de l'Institut. — Le centenaire du Conservatoire. — Bernard Sarrette. — Les attaques contre le fondateur de l'établissement et contre l'établissement. — 1802-1849. — Alexandre Dumas et les comédiens. — La direction dédoublée. — Cherubini. — Les *illustres* jusqu'en 1860. — Les déjeuners de juillet et Ambroise Thomas. — Les disparus.

20 février.

Si la malice des événements se plaît, comme Victor Hugo, à rechercher les antithèses, il faut avouer qu'elle a réussi dans ce carnaval de 1896 sur qui maintenant tombent les cendres. Un soleil qui resplendit, une mascarade qui passe, de jolies filles en couleurs claires sur des chars dorés, des bœufs triomphalement promenés par les rues, toute une ville qui

s'amuse, et, dans un coin du Palais de justice, les comparses ou les acteurs de la grande comédie contemporaine : Arton, Dupas, qui montrent leur profil entre les shakos des gardes de Paris, tandis que, dans les sphères plus hautes, on cherche la solution de ce conflit entre la Chambre et le Sénat dont pourrait souffrir la République.

Voilà un spectacle auquel l'historien des mœurs courantes n'assiste pas tous les jours, et il me serait facile d'insister sur l'ironie de ces rencontres. J'aime mieux constater, une fois de plus, la bonne humeur de ces Parisiens en vacances, se mitraillant avec des confetti. La pluie multicolore est tombée partout, les confetti avaient tout envahi et — pour ne citer que deux traits caractéristiques — au lieu de livres, les libraires des boulevards avaient garni leurs étalages de sacs de confetti; les rondelles du carnaval chassaient l'in-18 et les in-8, débusquaient les romanciers et les poètes, ce, pendant que du haut de ce pont Caulaincourt, jeté sur le cimetière Montmartre qu'il traverse et qu'il surplombe, les confetti rouges, bleus, jaunes, polychromes, les confetti des gamins et des masques tourbillonnaient pour aller, au bas du pont de fonte, moucheter non plus les passants, mais les tombes.

Des confetti tombant, au lieu de pleurs, sur les pierres grises, sur le caveau provisoire où dort Dumas, avec un bouquet quotidien de fleurs fraîches. Les confetti au cimetière, des confetti au lieu d'immortelles, c'est encore une antithèse de carnaval parisien qui fait songer, surtout à l'entrée du carême.

Et je dirais que voici le carnaval terminé si, pendant les jours maigres, la mode ne continuait pas de se travestir comme au temps des jours gras et, par exemple, de dîner *en têtes.* « *Pourquoi se déguise-t-on?* C'est une question plus profonde qu'elle n'en a l'air. On ne se revêt pas seulement d'un costume inaccoutumé, on ne se met pas une perruque, on ne se masque ou se maquille point, on ne change point sa *tête* seulement pour se divertir, mais pour s'évader de soi-même, pour être *un autre* pendant quelques heures, et, instinctivement, en rêvant d'endosser tel vêtement, tel costume du temps passé, on fait aussi le songe de changer d'état d'esprit, de sensations, d'échapper à la vie courante, au *déjà éprouvé,* au *déjà vu.* On se déguise, comme on voyage, pour s'affranchir de l'existence quotidienne, pour devenir un personnage fictif, envié ou admiré, tout en restant *soi.*

Car, cela est très singulier, si la plupart des hommes — on pourrait dire tous les hommes — sont mécontents de leur sort, presque tous sont satisfaits de leur propre *moi.* Ils voudraient bien, par exemple, avoir la puissance, comme tel personnage politique, ou la fortune, comme tel milliardaire, ou le talent, comme tel peintre, mais en restant eux-mêmes, en n'abdiquant aucune molécule de leur être, en annexant tous ces dons ou ces pouvoirs à leur personne.

Et le travestissement donne ce plaisir, *la tête* qu'on se façonne apporte cette illusion. On se croit, pour un soir, la reine Cléopâtre ou Marie-Antoinette, le cardinal de Richelieu ou le beau Buckingham, et on jouit soi-même de cette métamorphose et de ce spec-

tacle. Le miroir est là pour constater le miracle.

Quant à endosser, avec le costume, le sort même de ceux qu'on *veut être*, mais pour un moment et comme en passant, jamais, cela! J'en suis encore à chercher un mortel, fût-il disgracié du sort, qui consentirait à devenir, tout à coup et de pied en cap, celui-là même qu'il envie le plus. Avoir les millions de ce millionnaire, soit, mais, ses rhumatismes et sa dyspepsie, non! Il suffirait de mettre les plus dolents au pied du mur pour leur entendre répondre :

— Je sais ce que j'ai avec mon *moi*. Je ne sais pas ce que j'aurais avec le *moi* d'autrui!

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère!

Seulement, le Carnaval et le travestissement nous permettent de dorer la guenille — comme on dorerait sa pilule — ou de nous figurer que nous en changeons, et c'est pourquoi la mascarade est éternelle, car éternellement elle donnera ce dont nous sommes le plus naturellement friands : l'illusion.

A cette illusion, le beau temps n'a point manqué et Nice avait envoyé à Paris ses rayons. Nous avons vu défiler sous nos yeux étonnés un fermier colossal, une fermière immense et leur fille, qui rappelaient le géant Gayant. Mme Gayant et leur fils, *ch'tiot binbin*, le « petit bambin », haut comme une maison des mascarades du Nord, c'est, depuis le moyen âge, *monsieur, madame et bébé* amusant le bon peuple de Flandre.

Tout justement, je relisais de Gustave Droz, de

Gustave Droz collégien, une curieuse lettre où, déjà satirique, le lycéen de 1847 traçait à un correspondant le tableau de ce qu'est une mascarade à qui manque le soleil.

Quand on pense à ce qu'eût été ce gai Carnaval qui s'achève, si la pluie s'était mise de la partie. La pluie, c'est le sifflet des comédies en plein air!

« Nous venons d'avoir pour congé, écrivait Gustave Droz en 1847, dimanche, lundi, mardi et mercredi. C'était bien beau, quatre jours de congé, et c'eût été par trop extraordinaire d'en jouir complètement. La température le comprit et s'engagea à les baigner dans une pluie continuelle. C'était chose de rigueur. Dimanche, en revenant de la messe avec maman, nous nous sommes trouvés nez à nez avec le Bœuf gras, précédé de tout son cortège et suivi de l'Olympe lui-même. Tous mouillés jusqu'aux os, dieux et déesses, la pluie n'avait rien épargné. De plus, un affreux vent soufflait, malgré Jupiter, bouleversait les perruques, heureuses quand elles n'étaient pas emportées dans les airs. Quant à la barbe, aux moustaches, aux favoris, etc., ils avaient depuis longtemps abandonné leurs maîtres qui, lâchant pour un moment les brides de leurs valeureux coursiers, s'efforçaient en vain de rattraper les fugitifs. Jupiter Olympien n'était pas lui-même exempt de cette calamité; il envoyait un baiser aux mortels et alternativement recollait sa barbe. Quant à Cupidon, l'aile pendante et la mine piteuse, il se tenait le mieux possible sur son trône étroit. En somme, tout le cortège était peu splendide. Il est de fait que pour la divinité c'était peu gracieux : des-

cendre une fois par an sur la terre et se trouver sur le pavé de Paris assailli par une horrible pluie, n'ayant pas même le riflard d'une portière voisine pour se mettre à couvert. Il faut être de bonne foi, cela est peu agréable. »

Ce croquis d'un *Bœuf gras* mythologique du temps de Louis-Philippe, d'un Bœuf gras inondé et trempé, est déjà d'un artiste et le rhétoricien voit vite et voit *drôle.* Nous avons évité ce désastre, et Février a été clément au cortège. Il le sera (quelle antithèse encore !) aux funérailles du vieux maître qui attend, dans un caveau d'église, la fin des jours de liesse, et que nous escorterons, samedi, jusqu'à sa tombe.

Ambroise Thomas aura recueilli en disparaissant le plus juste tribut d'hommages qu'on puisse rendre à un homme illustre et bon. C'était une âme bienveillante et timide. Point de pose, une cordialité profonde, naturelle et sans rien de factice. Une générosité grande, vraiment digne d'un artiste et dont je ne citerai qu'un exemple, qui m'est personnel.

Lorsque la Comédie-Française joua *Hamlet* — c'était le premier grand ouvrage que je montais — on me fit savoir que le directeur du Conservatoire s'était spontanément offert à signer la partie musicale du drame de Paul Meurice et Dumas père. M. Perrin avait quasi accepté ; il ne lui déplaisait point que le compositeur de l'*Hamlet* donné à l'Opéra fût celui qui écrivît quelques morceaux pour la Comédie.

J'écrivis donc à M. Ambroise Thomas qu'il m'était agréable de tenir la promesse de mon prédécesseur et le maître se mit à l'œuvre Il ne nous donna certes

pas une partition nouvelle — seulement un air à boire, au prologue, une marche, des sonneries, çà et là, des appels de trompettes pour le duel entre Hamlet et Laërte, une mélopée que M. Thomas fit répéter à Mlle Reichenberg pour la chanson d'Ophélie — mais, au total, le travail, fait de si bonne grâce, constituait une œuvre, une dépense de talent et de temps.

Lorsque je voulus parler à Ambroise Thomas de la part de droits d'auteur qui pouvait lui revenir :

— A moi? me dit-il, et de très bonne foi, mais j'ai à peine griffonné quelques notes! Non, non, je ne veux rien. C'est moi qui vous remercie de m'avoir laissé toucher encore une fois à un tel sujet.

Et comme j'insistais :

— Je vous en prie, fit-il avec cette brusquerie apparente qui cachait une âme délicieuse, n'insistez pas. Si vous voulez mon opinion, je suis assez payé par l'honneur que vous avez fait au musicien d'*Hamlet* de le consacrer à la Comédie-Française !

Encore une fois, cette modestie était un don de nature, comme sa bonté. Rien de cherché. Ambroise Thomas fut, de pied en cap et dans toute sa vie, l'honnête homme et l'artiste probe. Les honneurs lui vinrent. Il n'en était pas vain. Le succès ne le modifia jamais. C'est hier qu'il présida — avec quelle simplicité qui lui donnait l'autorité suprême — les fêtes du centenaire de l'Institut, en qualité de directeur de l'Académie des beaux-arts. Ambroise Thomas ne prononça pas, en cette circonstance solennelle, une parole qui ne fût juste, parfaite et profonde. Sa haute taille, sa belle tête fluviale ajoutaient à l'impression

qu'il fit sur nos hôtes étrangers. C'était vraiment là *un homme.*

Il espérait avoir une autre joie, qui lui tenait plus au cœur : présider aux fêtes du Centenaire du Conservatoire. Il les voulait éclatantes, dans quelque grand cadre, celui des Concerts de l'Opéra, par exemple. Il se promettait de montrer tout ce qu'a produit, en cent ans, ce Conservatoire si attaqué, toujours attaqué, déjà bombardé de diatribes plus nombreuses que les confetti de 1896, dès le lendemaiu presque de sa fondation par J.-B. Sarrette.

On ferait un tas énorme de paperasse, avec tous les articles et toutes les brochures qui ont critiqué l'œuvre de ce Bordelais, Bernard Sarrette, capitaine de la garde nationale de Paris, fondateur de l'établissement qui a donné tant de gloires au pays, depuis un siècle. Je sais bien que le Conservatoire a ses défenseurs et, au premier rang, ces protestations vivantes : les élèves devenus des maîtres et sortis de ses rangs.

Pour répondre aux attaques dont Bernard Sarrette et son œuvre étaient l'objet, les membres du Conservatoire décidèrent, en manière de protestation, qu'ils élèveraient « *au citoyen Sarrette* » un monument de gratitude. Le monument fut voté, en principe. C'était en 1802. La décision ne fut pas exécutée.

En 1849, le Conservatoire était encore vivement et, cette fois, officiellement attaqué devant la commission présidée par M. Vivien, et chargée de préparer une loi sur les théâtres. Alexandre Dumas s'écriait alors devant la commission :

— Donnez-moi n'importe qui, un garde municipal

licencié en février, un boutiquier retiré, j'en ferai un acteur; mais je n'en ai jamais pu former un avec les élèves du Conservatoire!

L'auteur des *Trois Mousquetaires* était fort oublieux. Entre Talma qui inaugure la liste des élèves fameux du Conservatoire, et Frédérick Lemaître et Rachel qui la fermaient alors, il y avait eu cependant quelques gloires.

Et si je relevais sur les registres du vieil établissement du faubourg Poissonnière les noms des lauréats, dans l'art du chant, de la composition musicale ou de la déclamation dramatique, on serait étonné de la quantité d'artistes illustres que l'enseignement du Conservatoire a produits.

Mais il faut bien critiquer, il faut bien innover aussi, et le besoin de nier et l'injuste habitude d'attaquer sont, après tout, des éléments et des instruments de progrès. Seulement, rien n'est nouveau sous le soleil; les attaques d'aujourd'hui sont les attaques d'hier, et Auber, galant et coquet, a été aussi critiqué que le citoyen Sarrette ou que l'austère et loyal Ambroise Thomas.

L'idée de *dédoubler* la direction du Conservatoire, émise ces jours-ci, n'est même pas nouvelle, et vous trouverez dans le livre consacré par Lassabathie à cette institution que Charles X voulant donner à Habeneck, directeur de l'Opéra, une marque de bienveillance, l'avait nommé, en 1824, *directeur honoraire* de l'École royale de musique et de déclamation.

A quoi le vieux Cherubini répondit :

— Mon *trône-fauteuil* est trop étroit pour être partagé!

C'est à M. Réty, l'homme qui connaît le mieux et qui aime le plus profondément le Conservatoire, qu'il faudrait demander de faire connaître tout ce que le Conservatoire a instruit, formé, donné à l'art de talents remarquables et divers.

Sans doute, un professeur n'enseigne pas le génie; mais il apprend à l'artiste l'orthographe même de son art. Et, pour m'en tenir à la seule déclamation dramatique et en m'arrêtant à l'année 1860 (pour oublier nécessairement les Sarah Bernhardt, les Bartet, les Barretta, les Croizette, les Reichenberg, les Mounet-Sully et d'autres, plus nouveaux, dont les noms se pressent sous ma plume, sortis du Conservatoire depuis trente-cinq ans — des débuts de Talma à l'année 1849, où Alexandre Dumas attaquait si vivement l'enseignement officiel, voici les noms que je relève :

Les hommes : Talma, Dailly, Gonthier, Samson, Perlet, Menjaud, Ligier, Provost, Saint-Aulaire, Volnys, Guyon, Bocage, Lockroy, Frédérick Lemaître.

Les femmes : Mmes Lange, Rose Dupuis, Maillard, Brocard, Mante, Noblet, Plessy, Guillemin, Moreau-Sainti, Allan-Dorval, Augustine Brohan, Allan-Despréaux, Guyon, Melcy, Rachel.

Et encore et depuis — toujours en prenant 1860 pour point d'arrêt. — *Hommes* : Albert, Beauvallet, Berton, Bignon, Clarence, Dupuis, Delaunay, Delannoy, Fechter, Gouget, Got, Leroux, Lacressonnière, Lemoine, Montigny, Michelot, Eugène Monrose, Maubant, Numa, Perlet, Régnier, Rouvière, Saint-Germain, Taillade, Thiron, Volnys, Worms.

Femmes : Mmes Anna Chéri, les trois Brohan, Bonval, Rose Chéri, Brindeau, Crosnier, Déjazet, Denain, Doze, Émilie Dubois, Delaporte, Desclée, Figeac, Favart, Fix, Granger, Jouassain, Mélingue, Rimblot, Saint-Marc, Sarah Félix, Thierret, Thénard, Théric, Valérie.

Pour le chant, les illustrations seraient aussi nombreuses et M. Ambroise Thomas eût pu fièrement présider, avec sa noble attitude, le centenaire de ce Conservatoire dans la petite cour qui sera, dans quelques heures, transformée en chapelle ardente et d'où partira le convoi du vieux maître.

C'est pour moi, c'est pour ceux qui ont connu et aimé ce grand vieillard accueillant et dévoué, un chapitre de notre existence même qui s'achève. Depuis tant d'années nous nous retrouvions, côte à côte, à ces examens du courant de l'année ou, en juillet, dans la loge du jury, aux jours caniculaires du concours! Ambroise Thomas avait eu la pensée de réunir, en un déjeuner annuel, présidé avec une bonne grâce exquise par Mme Ambroise Thomas, les membres de la commission d'études, ce jour-là transformés en juges. Et c'était un plaisir de raffinés que de se retrouver là, chaque année, — entre la tragédie et la comédie, — dans l'appartement du maître, parmi ces objets précieux et ces œuvres d'art qui nous parlaient de son passé, de ses jeunes années laborieuses — portrait de lui fait à Rome par Flandrin, couronnes d'or jetées à l'auteur d'*Hamlet*, médaille frappée à la Monnaie de France — puis, à cette table hospitalière, de causer, d'écouter, d'entendre Alexandre Dumas fils jeter non

seulement des mots mais des idées à poignées, Camille Doucet retrouver dans telle concurrente nouvelle quelque ressouvénir de Mars ou de Plessy, Thiron conter doucement, malicieusement — comme eût conté un financier ou un abbé du XVIIIe siècle — quelque fine anecdote de théâtre qu'il ciselait et disait en Charles Monselet de la scène ; le pauvre Henry Régnier, si remarquable, esprit administratif tout à fait supérieur, mort si jeune, rappeler l'enseignement, les préceptes de son père...

Je ne parle ici que des disparus. D'année en année, il y a eu un vide à la table de ce déjeuner de juillet. Les voix éclatantes se sont tues. D'autres convives se sont assis à la place des aînés. Les dernières causeries étaient toujours spirituelles et charmantes, mais pouvions-nous ne pas chercher des yeux encore, à leur place accoutumée, les convives d'autrefois?

Maintenant, c'est le maître du logis lui-même qui disparaît et c'est la mort qui ferme brusquement la porte de notre hôte. Il y aura pour moi un coin de plus où, avec des souvenirs profonds, je ne retrouverai que d'amers regrets.

VII

A propos d'un banquet. — Vive Lamartine ! — Deux hommes de Février. — M. Emmanuel Arago. — Un sénateur qui fut poète. — *Des vers*. — Ce que M. Arago chantait en 1832. — Hoffmann. — Le Sabbat et le satanisme d'aujourd'hui. — Pierre Leroux. — Un monument sur la place de Boussac. — L'argent. — Un mot de S... sur l'argent. — Ce que fut Pierre Leroux. — Les traités de George Sand. — Pierre Leroux homme d'affaires. — Une lettre de Mme Sand. — De Talleyrand à Théodore de Banville. — La caricature. — L'inventeur du mot *socialisme*. — La *Grève de Samarez*. — Victor Hugo. — L hôtel de Jean Raynaud. — Un juste, un simple. — La solidarité.

27 février.

Je voudrais connaître le nom du convive de l'avenue de Saint-Mandé qui, au banquet du Salon des Familles, a tant de fois crié : *Vive Lamartine !* pour fêter l'anniversaire du 24 Février. Celui-là n'est pas un ingrat (1). On l'a tout d'abord applaudi, puis le cri, trop souvent répété, a fait rire, et c'est ainsi que va la gloire. Naguère, je parlais ici même du courage de Lamartine contre l'adversité et de sa lutte pour la dette, et je

(1) Il s est nomme à moi : c'est M. Charly.

recevais peu de jours après une longue lettre, d'ailleurs bien tournée, où il m'était prouvé que Lamartine, en son malheur, n'avait jamais eu que ce qu'il méritait. Il ne faut pas être vaincu.

M. Emmanuel Arago a éloquemment parlé de ces défaites. Il nous a semblé voir se dresser un ancêtre un peu ironique, un burgrave des temps d'héroïsme, lorsque l'orateur a parlé, en toute vérité, de ces braves gens qui sortirent des affaires publiques aussi pauvres qu'ils y étaient entrés. M. Arago avait le droit de rappeler ce souvenir et d'en faire gloire à ses amis d'autrefois. Je ne répondrais point que, sous l'ardeur de sa parole toujours vibrante, il n'y eût pas un peu de malice. Il a bien de l'esprit M. Emmanuel Arago, et il sait ce que parler veut dire.

J'espère qu'il ne fera point comme son oncle Etienne et qu'il ne jettera pas au feu les *Mémoires* qu'il a rédigés. Il a tant vu de gens, assisté à tant de scènes dramatiques, vu l'histoire de si près ! C'est un causeur exquis, très gai avec sa voix de tonnerre, et c'est un écrivain de verbe solide et sain. Je ne sais s'il se souvient d'un de ses premiers livres — qui date de soixante-quatre ans, s'il vous plaît — et qui est un volume de vers. Ce livre porte même tout simplement ce titre : *Vers* (*Vers, par Emmanuel Arago*), et fut publié en 1832 chez Paulin. Le futur ambasssadeur de la République française auprès de la République helvétique avait commencé par être un poète romantique, et je dirai, à sa louange, qu'il lui en est resté quelque chose. Le romantisme était une religion artistique généreuse et ces romantiques avaient la foi.

Il croit à tout ce qui fut le rêve d'une génération entière, l'auteur de ces *Vers*, introuvables aujourd'hui : il chante les morts de Juillet et les Polonais, les marines d'Isabey et Bonaparte à Sainte-Hélène, il raille le bal de l'Opéra et les fêtes de charité où les riches, au profit des pauvres, valsent et vont au buffet,

Gorgés de tout, buvant du punch au bénéfice
Des malheureux râlant la faim.

Il est comme ceux de son temps, fanatique d'Hoffmann et de ses *Contes* et, fidèle aux évocations des *Odes et Ballades*, il décrit aussi un sabbat, dès la première pièce du recueil, *Méphistophélès* :

Le toit ardoisé
S'écroule, brisé ;
La grêle sorcière
Me frappe le flanc
D'un fouet de bruyère
Dégouttant de sang ;
Elle me fait boire
Dans le saint ciboire
Une âpre liqueur
Qui brûle le cœur.

Le satanisme en littérature ne date pas d'hier et les saisissantes messes noires de M. J.-K Huysmans, les envoûtements de M. Jules Bois, les magies, les sorcelleries, les mystères remis à la mode sont des résurrections du romantisme aboli. Seulement Emmanuel Arago avait trop d'esprit, même en pleine fureur romantique, pour chevaucher longtemps le grêle balai des sorcières. Son sabbat n'est qu'un faux sabbat, ses aspioles et ses vampires ne sont que des rêves. Son Wal-

purgis est un décor de Cicéri. Au moment où Méphisto entr'ouvre les portes de l'enfer, le fin Parisien qu'est toujours resté Arago se retrouve bien vite et se réveille à Paris :

On ouvre une porte
Et je vois briller....
C'est Jean qui m'apporte
De quoi m'habiller.

Je suis certain qu'en ses *Mémoires* M. Emmanuel Arago nous contera comment, et par quelles étapes, un jeune poète romantique devient un des doyens respectés et aimés d'une démocratie qu'il a bien servie. Il nous dira peut-être que de passer du *Walpurgisnachtstraum* au Parlement, c'est encore rester dans le sabbat. Mais je suis bien certain que ses souvenirs seront une piquante et importante contribution à l'histoire de notre temps.

J'ai entendu si souvent Emmanuel Arago invoquer le passé, les figures disparues, avec une bonne grâce un peu narquoise mais une si pittoresque allure ! D'un trait, il sait peindre un homme. Il connaît le prix de l'anecdote qui est le tableau de genre de l'art historique. Le vieux Dupin, par exemple, l'ancien président de la Chambre des députés, mort sénateur de l'Empire après avoir dit de la confiscation des biens de la famille d'Orléans : « C'est le premier vol de l'aigle, » comment le mieux peindre que par cette vivante anecdote, le *petit fait* à la Stendhal que voici :

— Le jour où Montalembert prononça un de ses plus terribles discours, violemment clérical, admirable d'ailleurs, d'une élévation singulière, Dupin, la séance

étant suspendue, court à l'orateur de la droite, le félicite, lui serre les mains, l'embrasse, puis, à la reprise de la séance, et Emmanuel Arago demandant la parole, glisse à l'oreille de l'orateur de la gauche, ces simples mots avec un sourire : « *Et maintenant, échinez le calotin* ! »

Et, ces souvenirs qui rappellent tout un temps disparu, Emmanuel Arago les fait revivre avec une belle humeur cordiale, en brave homme, qui n'a jamais eu de haine et qui, s'il l'eût fallu, serait mort en souriant, comme il a vécu.

Au 31 octobre 1870, il disait à Félix Pyat, un moment prisonnier :

— Quel dommage que j'aie été forcé de te faire arrêter ! Je t'aurais défendu !

L'avocat, l'avocat entraînant, d'une éloquence plus tribunitienne que judiciaire, persistait dans le membre du gouvernement de la Défense, et Arago, qui avait fait son devoir, l'avait fait sans colère et sans rancune.

On a là un exemplaire aimable et sympathique des hommes de Février. A l'heure même où l'on célébrait ici bien moins une révolution passée qu'une évolution future et que le Sénat semblait porté sur la carte des mets, le souvenir de Pierre Leroux était évoqué dans une petite commune de la Creuse où, sur la proposition d'un conseiller municipal, M. Gomet, on va élever un monument à celui qu'on a très justement appelé le *philosophe de Boussac*.

Pierre Leroux ! Pour le juger, cet homme dont le

cerveau fut un foyer encyclopédique et le cœur un trésor de bonté candide, Sainte-Beuve avait un mot expressif. Un soir, dans les bureaux de la rédaction du *Globe* où Pierre Leroux causait, discutait volontiers, semant au hasard, en prodigue, ses idées, qui semblaient sortir d'une tête bouillante, Sainte-Beuve disait :

« Pierre Leroux ? C'est un dictionnaire vivant à la Bayle. Quand je veux avoir un sujet d'article, je le fais parler. *C'est ma vache à lait !* »

Cette « vache à lait » en nourrit bien d'autres. Leroux fut le meilleur des hommes. Il vécut pauvre, il mourut pauvre. Il travailla beaucoup. Il aima le peuple et reste peuple. Et, en parlant de cette république de 1848 dont il saluait l'avènement de son feutre à larges bords de paysan limousin, sur la petite place de Boussac, il avait dit : « Puisse la République n'être pas une ploutocratie ! » L'argent, cette toute-puissance, il redoutait l'argent. Louis Blanc disait de lui : « Pierre Leroux a tout su, excepté gagner de l'argent. »

Il n'en savait point le prix. Je me rappelle un mot d'un ministre d'hier, écrivain de talent, penseur profond et de mœurs antiques, très simples : « Moins on a d'argent, mon cher ami, moins on l'aime ! » Pierre Leroux était de cet avis. George Sand, dont il fut, un moment, le conseiller, l'avait chargé de discuter avec son éditeur, M. Delavigne, qui m'a conté le fait, le prix d'achat d'un nouveau livre de la romancière.

Delavigne trouva Pierre Leroux dans une petite chambre ayant pour tous meubles une table en bois blanc, une chaise et, en guise de canapé, une malle

sur laquelle le chargé d'affaires de Mme Sand invita l'éditeur à s'asseoir.

Alors, Pierre Leroux :

— Voyons, monsieur, George Sand a achevé un ouvrage nouveau en quatre volumes. J'ai pleins pouvoirs pour traiter en son nom. Qu'est-ce que vous lui offrez par volume?

— Mais ce que je donne d'habitude, cinq cents francs par volume !

Pierre Leroux paraissait étonné :

— Je vous ai dit qu'il y avait quatre volumes !

— Parfaitement.

— Ce serait donc deux mille francs que vous offririez pour un roman!

— Deux mille francs tout juste, oui, monsieur !

Alors Pierre Leroux, levant les bras au ciel :

— Deux mille francs! Deux mille francs pour une œuvre d'imagination, pour un roman, je vous l'ai dit, un *ro-man* — mais cela n'a pas de bon sens!

— Ce sont mes prix, je vous l'ai déclaré, faisait Delavigne, se méprenant sur la pensée du philosophe.

Mais Pierre Leroux ajoutait bien vite :

— Cela n'a pas de bon sens. Je le disais à George Sand. C'est trop cher, beaucoup trop cher. Un roman ne vaut pas ça !

L'éditeur était stupéfait, mais le plus étonnant c'est que l'*homme d'affaires* était sincère et que Mme Sand lui donnait raison.

Le comité du monument de Pierre Leroux à Boussac publie de l'admirable écrivain une lettre où elle déclare qu'elle « n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un

« disciple fanatique du même idéal, mais disciple muet « et ravi devant sa parole ».

Cette lettre est de 1843; George Sand ajoute :

« Avez-vous lu *Consuelo?* Il y a de bien ennuyeux chapitres, ils sont de moi. Il y a aussi des pages magnifiques : *elles sont de lui*. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du Maître. Otez-vous donc de l'esprit que je sois un grand talent. Je ne suis rien du tout qu'un croyant docile et pénétré.

« D'*aucuns*, comme on dit en Berry, prétendent que c'est l'amour qui fait les miracles. L'amour de l'âme, je le veux bien, car de la crinière du philosophe je n'ai jamais songé à toucher un cheveu, et n'ai jamais eu plus de rapports avec elle qu'avec la barbe du Grand Turc.

« Je vous dis cela pour que vous sentiez bien que c'est un acte de foi sérieuse, *la plus sérieuse de ma vie*, et non l'engouement d'une petite dame pour son médecin et son confesseur. »

George Sand, qui achevait alors la *Comtesse de Rudolstadt*, disait encore de Pierre Leroux : « C'est la source où j'ai puisé ma vie. »

L'écrivain que Talleyrand, après la lecture de ses premiers articles, avait voulu connaître et qui avait fermé sa porte à Talleyrand, l'homme qui, à la veille de 1830, répondait à M. Guizot : « Je ne serai jamais ministre », le penseur que M. de Rémusat comparait à Leibnitz et dont Théodore de Banville, un poète, a écrit lorsque Pierre Leroux mourut, tandis que

grondait le canon de la Commune : « *C'était un juste!* » n'a pourtant été célèbre — le croirait-on ! — que par la caricature! Daumier et Cham s'étaient emparés de cette *crinière* dont parle George Sand, et le pauvre Pierre Leroux était devenu plus populaire par les calomnies lithographiées du *Charivari* que par ses propres ouvrages. Nous sommes ainsi, dans notre France. Avant d'étudier un homme, nous le raillons. La chevelure embroussaillée et les longues redingotes, aux larges poches bourrées de livres, de Pierre Leroux étaient tout ce que le grand public connaissait du rêveur à qui la petite ville où, se faisant typographe, aidé des siens, il imprimait les numéros de sa *Revue sociale*, va élever un monument, l'an prochain, cent ans après la naissance de ce parisien devenu citoyen de la Creuse.

Cet homme fut un précurseur. On ignore sans doute que c'est lui qui, dès 1832, dans un article de la *Revue encyclopédique*, a écrit, le premier, créé le mot *socialisme*. Il en est le père, il l'opposait à l'*individualisme* qui commençait à avoir cours. Littré ne donne pas cette origine et on a quelquefois attribué le mot à un autre qu'à Pierre Leroux. Mais c'est Pierre Leroux qui l'a inventé, comme aussi cet autre : *solidarité*, qui a fait fortune. Dans le *socialisme* le doux philosophe voyait surtout la fraternité et l'harmonie : « Nous sommes tous des hommes; nous sommes tous frères, nous devons tous être heureux ensemble et les uns par les autres. La société est instituée pour réaliser parmi nous l'harmonie et le bonheur. C'est *en nous aimant*, c'est *en nous respectant*, c'est *en nous aidant* que nous

arriverons au but assigné par Dieu à l'humanité. » On voit bien que le fondateur du *Globe* n'est pas de notre temps.

Le socialisme de Pierre Leroux ne déplairait point, je pense, à M. Brunetière, si le maire de Boussac voulait réaliser cette *société socialitaire* dont a parlé, un jour, M. Victor Cherbuliez. L'auteur de la *Grève de Samarez* n'était donc point de ceux qui doivent effrayer. Et, puisque j'ai cité la *Grève de Samarez*, qu'on lise ce livre si on le rencontre. C'est un des plus puissants et, comme on dit, des plus suggestifs de notre époque. Samarez est la petite ville, près de Saint-Hélier, où Pierre Leroux passa à Jersey une partie de son exil. Je me rappelle une conversation de Victor Hugo, errant sur la grève, avec son compagnon de proscription, qui est bien la page la plus extraordinaire qu'on puisse lire. Pierre Leroux, au surplus, n'est pas toujours juste pour Victor Hugo qui, en revanche, n'était point, dans ses propos, toujours tendre pour le philosophe de Boussac.

Il lui reprochait... mais que vais-je ramasser les souvenirs de ces querelles? Le pauvre Pierre Leroux était trop franc, sans doute, étant trop simple. Il a dû faire souvent à Victor Hugo des observations pareilles à celle qui, certain jour, étonna un peu Jean Raynaud, l'ancien collaborateur de Pierre Leroux à la *Revue encyclopédique*.

Jean Raynaud faisait à son vieil ami les honneurs d'une installation nouvelle, et quand la visite fut finie :

— Voyons, Raynaud, dit Pierre Leroux doucement, presque avec tendresse, voyons, mon ami, tu as un

hôtel, tu as des tapisseries, tu as une robe de chambre, et je vis à Jersey avec 1.200 francs par an que tu m'envoies ; est-ce juste ?

Et ce n'était pas de la révolte, ce n'était pas de l'envie, c'était vraiment l'expression d'un sentiment de justice. Son mot de *solidarité humaine* n'était pas pour Leroux un vain mot. Pauvre, il acceptait; riche, il eût donné et je crois bien qu'il eût tout donné. Il y avait une âme d'enfant chez ce grand esprit généreux, et les bonnes gens de Boussac (le nombre en décroît tous les jours) qui l'ont vu marcher lent et pensif par leurs rues, et les jeunes qui ont gardé, par la tradition, le souvenir du *bon monsieur Pierre*, du « citoyen Leroux, imprimeur », verront avec plaisir, avec émotion, ce visage barbu et chevelu, l'œil songeur, le front superbe, apparaître, là-bas — sans doute sur la place du Marché — comme l'image d'un ancêtre paisible, ami du rêve, chercheur d'harmonie, poète d'une humanité apaisée et débonnaire...

Le bronze ou le marbre aura vengé ainsi Pierre Leroux du crayon de la caricature. Et, puisque les banquets du 24 février ont ramené l'attention sur les hommes de 1848, il m'a semblé bon d'en saluer deux aujourd'hui, l'un, l'ancêtre très solide, très vivant et toujours vaillant, l'autre un peu oublié de nos générations pratiques et personnelles, mais dont on parle encore avec sympathie, comme d'un passant légendaire, à la Franklin, sous les châtaigniers limousins et dans les maisonnettes de Boussac.

VIII

ARSÈNE HOUSSAYE

28 février.

Je ne dirai pas que c'est le dernier des romantiques qui s'en va. La race en est forte et j'en aperçois d'autres, çà et là, encore debout comme des chênes non abattus dans une forêt coupée. Mais c'est un romantique d'une espèce particulière qui disparaît, un poète de la fantaisie et du caprice ; admirateur de Hugo et de Sterne à la fois, voyageant à son gré à travers la vie, un indépendant qui courut après les papillons et les libellules et qui trouvait, comme le peintre Chaplin, que le rose est dans la nature aussi bien que le bitume et l'ocre jaune.

Arsène Houssaye aura été une figure très particulière en un temps où les personnages semblent coulés dans de certains moules, uniformes. Il aura, jusqu'à la fin de sa vie, incarné une génération disparue, une jeunesse depuis longtemps défunte, la libre et élé-

gante jeunesse des poètes de la rue du Doyenné, des Gérard de Nerval, des Gautier, des Nanteuil, des Camille Roqueplan. Cet octogénaire semblait n'avoir pas donné prise au temps.

Sa barbe d'or jadis, de neige maintenant

gardait les reflets d'autrefois. Il y a déjà longtemps que Théophile Gautier avait dit de son ami : « L'hiver ne vient pas pour lui. »

Arsène Houssaye avait le don de sympathie. Nulle voix, caressante et chaude, ne fut plus charmante que la sienne. Il causait avec une bonne grâce et une sorte de mélancolie souriante, de verve attendrie et comme traînante qui étaient exquises. Sa grande vertu, c'était la bonté. « Je ne crois pas, me disait Alexandre Dumas fils, que jamais, en sa vie, il ait fait sciemment du mal à personne. » Et Dumas ajoutait encore, pour peindre la séduction du vieillard : « Je crois bien qu'il est le seul qui, à son âge, puisse parler d'amour à une femme sans être ridicule. »

Arsène Houssaye n'avait, du reste, d'amour que pour ses souvenirs. Il revivait depuis des années son passé et l'évoquait en des *Mémoires* où le brouillard doucement bleu colorait la vérité de plaintes indulgentes. Indulgentes pour autrui. Que de vérités dures Arsène Houssaye aurait pu dire et qu'il taisait ! Ses plus chères images sortaient du fond de cette rue du Doyenné où il avait rimé ses premiers vers à Cidalise. Il revoyait Gérard de Nerval et Gautier, ses amis les plus tendres, et Jules Sandeau avec qui il collabora longtemps lorsque *Jules Sand* eut quitté George Sand.

Houssaye avait écrit, avec le futur auteur de *Mademoiselle de la Seiglière : Milla, Marie, Mademoiselle de Kérouart, les Revenants* (illustrés par Houssaye lui-même, comme Théophile Gautier illustrait le *Serpent sous l'herbe* de Houssaye), et un jour que je lui parlais de ces romans de jeunesse : « Je n'ai pas, m'écrivait-il, » ces chefs-d'œuvre sous la main et je veux bien que » le diable m'emporte si je me souviens des histoires. » Je sais bien que les 9.000 francs de ces volumes ont » servi à mettre des bijoux et des rubans dans la cor- » beille de deux belles mains, celles de Mme Jules San- » deau et de Mme Arsène Houssaye, car nous nous » sommes conjoints la même année (Édouard Ourliac » le même jour que moi). Ces romans étaient des réim- » pressions prises dans la *Revue de Paris*, notre mai- » son littéraire (1836 à 1844). Après la bohème du » Doyenné, je m'étais perché avec Jules Sandeau, rue » du Bac, 102, berceau de *Marianna*, du *Docteur Her- » beau*, de nos six volumes, de la *Belle au bois dor- » mant*, les *Portraits du dix-huitième siècle...* »

Ils firent sensation, ces portraits, lorsque les publia Arsène Houssaye. Aujourd'hui on n'en veut voir que les erreurs ; mais alors quel mouvement décisif ils déterminèrent vers l'art délicieux, si français, du siècle passé ! Ils firent sensation et révolution. Watteau, Fragonard, Boucher, Lancret, ces dédaignés, ces exilés de Tibère-David, ces peintres des fêtes galantes, eurent leur entrée dans l'histoire comme ils allaient l'avoir au Louvre. Arsène Houssaye relisait Diderot, ressuscitait Favart, allait de Greuze à Sedaine. C'est un musée, en son genre, que sa *Galerie du dix-huitième siècle*, et,

pour être moins authentiques que les toiles de la collection Lacaze, ces tableaux, ces sanguines et ces pastels ont leur prix. Arsène Houssaye avait précédé là les Goncourt et les Paul Mantz.

Je me trompe. Il ne les avait pas seulement précédés, il leur avait mis la plume à la main. Toute la littérature indépendante et militante a débuté dans l'*Artiste*, dont la collection est si précieuse et si vivante. Les frères de Goncourt y donnaient leurs premières sensations d'Italie, Flaubert ses premières scènes de la *Tentation de saint Antoine*. Arsène Houssaye accueillait un jeune homme de Laon, Jules Fleury, et en faisait Champfleury. Il conseillait à Monselet de signer *Charles Moncelay*. Il ouvrait l'*Artiste* aux ballades sentimentales de Mürger comme, plus tard, la *Revue de Paris*, aux audaces de Zola. L'*Artiste* ne pourra pas être oublié sans injustice dans l'histoire littéraire de ce temps.

Par décret en date du 15 novembre 1849, Arsène Houssaye fut nommé *commissaire-administrateur* du Théâtre de la République. Il allait être nommé administrateur par un nouveau décret du 27 avril 1850. Le 1er février 1856, M. Empis succédait à Arsène Houssaye. Les registres de la Comédie portent que ce jour-là « M. Empis a pris les rênes de l'administration ». Pendant plus de six ans, Arsène Houssaye a donc dirigé ce grand théâtre. Il y trouvait une troupe admirable, mais un peu prévenue contre lui — parce qu'il avait été le candidat de Mlle Rachel, hostile à ses camarades — et il y apportait l'activité, la vigueur d'un homme de trente-quatre ans qui tient à faire

vivre la scène d'une vie nouvelle. La première pièce qu'il donna fut *Gabrielle*, d'Emile Augier ; la dernière, les *Pièges dorés*, d'Arthur de Beauplan. Le jour même de son départ, le jour de l'entrée en fonctions de M. Empis, la Comédie reprenait *Guilleri*, d'Edmond About, qu'Arsène Houssaye n'avait pas voulu jouer.

Arsène Houssaye avait pour comédiens les Samson, les Ligier, les Beauvallet, les Geffroy, les Régnier, les Provost ; pour comédiennes, Mmes Desmousseaux, Anaïs, Noblet, Mélingue, et ces reines du drame et du rire qu'il célébrait, en vers, entre deux répétitions :

RACHEL

Champmeslé, Lecouvreur et Clairon se sont tues,
Mais tu règnes, Rachel, cœur qui bat, front savant,
Devant toi Phidias eût brisé ses statues,
Muse de la terreur, cœur fier, marbre vivant !

AUGUSTINE BROHAN

Où donc es-tu, Molière, âme forte et savante ?
Reviens en ta maison, car voici ta servante,
Mais c'est aussi Suzanne avec son œil ardent.
Que dis-tu, Beaumarchais, de son esprit mordant ?

Ce fut Arsène Houssaye qui eut l'honneur d'admettre au sociétariat MM. Got, Delaunay, Maubant, Bressant, Mmes Madeleine Brohan, Nathalie, Fix, Favart, Emilie Dubois, et de les léguer à son successeur.

La Comédie-Française représente souvent encore plus d'une œuvre que M. Houssaye a laissée à son répertoire. L'heureux temps, où les succès éclatants, le *Chandelier* de Musset, le *Joueur de flûte* d'Augier, la *Charlotte Corday* de Ponsard, se soldaient par des chif-

fres qui sembleraient dérisoires pour les budgets d'aujourd'hui !

Je lisais, tout à l'heure, que M. Arsène Houssaye fut, à la Comédie, un courtisan de l'Empire. Sans parler de la facon dont il quitta le Théâtre-Français, il ne faut pas oublier qu'au lendemain du 2 décembre, lorsque Victor Hugo était proscrit, Arsène Houssaye mit volontairement sur l'affiche un drame de Victor Hugo. Napoléon III, disons-le, eut le bon goût, malgré ses familiers, de n'en pas tenir rigueur à l'administrateur général de la Comédie-Française.

Arsène Houssaye regrettait ce temps enfui. On regrette toujours sa jeunesse. Il suffirait cependant de lire ses *Mémoires* pour se rendre compte des difficultés qu'il eut à vaincre et des attaques qu'il dut supporter. Les petits journaux ne l'épargnaient guère. La *Chronique de Paris* du très puissant Villemessant lui faisait une guerre acharnée. Mais, avec son bel optimisme, Arsène Houssaye poursuivait sa tâche, continuait sa route, faisait de son mieux et laissait dire. Il n'ignorait point que tout passe.

Et puis, un jour, il reprit sa plume. Je pense qu'il en éprouva quelque joie. Il écrivit le *Roi Voltaire*, dont Pontmartin, qui n'aimait pas Voltaire et qui devait finir par aimer Houssaye, lorsqu'il le connut, disait : « Un roi de comédie raconté par un directeur de théâtre. » Il écrivit l'*Histoire du 41e fauteuil*, qui restera, et, au lendemain de la publication de ces deux livres, dont le succès fut grand, Villemain conseillait à Arsène Houssaye de poser sa candidature à l'Académie :

— Nous avons assez d'esprit pour vous reprendre ce

quarante et unième fauteuil, disait Villemain : Arsène Houssaye eût été élu, certainement. Il répondit :

— Non, je ne me présenterai pas tant que Théophile Gautier ne sera pas académicien.

C'était, me disait-il un jour, le *moment psychologique*. Théophile Gautier se présenta, lui, et ne fut pas élu. Et Arsène Houssaye attendit vainement, comme son vieil ami. Mais il ne regrettait rien. Ce qu'il avait fait lui semblait bien fait. La tendresse dévouée qu'il gardait à Théo lui suffisait et il se disait peut-être que le véritable discours de réception d'Arsène Houssaye, Théophile Gautier l'avait écrit lui-même, dans ce *Rapport sur les progrès des lettres*, où le grand poète de la *Comédie de la mort*, passant en revue les poètes de son temps, disait de l'auteur du *Paradis perdu* et de la *Poésie dans les bois :*

« Arsène Houssaye ne s'est fixé sous la bannière d'aucun maître. Il n'est ni le soldat de Lamartine, ni de Victor Hugo, ni d'Alfred de Musset..... Aujourd'hui, il peindra au pastel Ninon ou Cidalise ; demain, d'une chaude couleur vénitienne, il fera le portrait de Violantes, la maîtresse du Titien. Si le caprice le prend de modeler en biscuit ou en porcelaine de Saxe un berger et une bergère rococo enguirlandés de fleurs, certes il ne se gêne pas. Mais, le groupe posé sur l'étagère, il n'y pense plus; le voilà qui sculpte en marbre une Diane chasseresse ou quelque figure mythologique dont la blancheur se détache d'un fond de fraîche verdure. Il quitte le salon de lumière pour s'enfoncer sous la verte obscurité des bois, et quand, au détour d'une

allée ombreuse, il rencontre la muse, il oublie de retourner à la ville, où l'attend quelque rendez-vous donné à une beauté d'Opéra. »

Sainte-Beuve avait dit d'Arsène Houssaye, que Gautier compare à Diaz : « C'est le poète des roses et de la jeunesse. » Le bon Théo ajoute, lui qui a connu son ami : « Mais dans ces roses, la goutte de rosée est souvent une larme. »

« Le livre le plus difficile à écrire, disait Arsène Houssaye lui-même, c'est le livre de la vie. ». Il en a bien rempli les feuillets, et à chaque page on y trouverait une parole exquise et une bonne action. Il eut des douleurs et ne maudit point la vie. Il demeura souriant, aimable, accueillant jusqu'au dernier jour. Sa dernière joie fut la réception de Henry Houssaye sous la coupole. Il lui sembla — et le fils, tendrement, n'eut garde de l'oublier — qu'on recevait aussi, ce jour-là, l'auteur du 41e *fauteuil*. Je suis certain qu'il pardonna même à M. Brunetière de lui avoir fait entendre de si durs jugements sur les romantiques. Mais Arsène Houssaye était plutôt un fantaisiste qu'un romantique, et, en rentrant, il rouvrit les livres des vieux amis, les *Émaux et Camées* de Gautier, l'*Orient* de Gérard, et il reprit son rêve ensoleillé en regardant quelque idéale *Venise* de son cher Ziem...

Le rêve est fini maintenant. Il a été long, et cependant il a été beau. Le violon de Franjoli est brisé, mais sans avoir rendu une plainte. Arsène Houssaye s'est endormi, en murmurant peut-être les vers de ses vingt ans :

Bruyères, doux pays de mes bruyères roses,
Où ma joyeuse enfance a couru les buissons,
Où s'empourpre la vigne, où fleurissent les roses,
Mes chantantes forêts et mes bleus horizons!...

Du bleu, des roses, des buissons fleuris, des bruyères, des fleurs, des sentiers champenois, c'est tout ce que reflétait la loyale prunelle de ce Parisien qui rêve des Cythères de Watteau et des marbres d'Athènes, des valses de Métra et des sanglots de Musset — et qui meurt après avoir écrit tant de pages printanières et sans avoir, à quatre-vingt-un ans, connu la haine, appris l'envie et commis une mauvaise action.

IX

Thermidor. — La vente de la galerie Alexandre Dumas. — Un livre unique vendu 23.000 francs. — L'*Affaire Clémenceau*, illustrée. — *Cabotins!* avec illustrations. — Du boulevard et des boulevardiers, à propos de Gustave Claudin. — Ce qu'on entend par *boulevardier*. — De la rue Drouot à la place de l'Opéra. — De quoi le boulevardier se préoccupe. — La transformation du boulevard. — L'art nouveau. — Restaurants d'autrefois, brasseries d'aujourd'hui. — Comment les mots et les mœurs se déforment. — La fin du monde. — Le boulevard enfiévré. — Le procès de Riom et les nouvelles d'Italie. — Marie Michel. — Le *Forçat innocent*. — La bataille d'Adoua. — Une soirée de Paris.

5 mars.

On ne s'attend point, je pense, à ce que je parle de *Thermidor*. Ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Je ne crois pas qu'on ait tout dit sur l'aventure et je pourrais, en contant l'histoire, étonner bien des gens sans doute. Ce sera pour plus tard, si Dieu me prête vie. Mais, en ces libres causeries de moraliste sur la vie de Paris, je ne dois choisir que certains sujets où ne se glisse point la polémique, et me souvenir qu'a-

près tout je prends ici mes vacances. Le moulin n'en va pas moins, là-bas, et ce n'est pas le meunier qui peut parler du grain qu'il moud ou qu'on lui empêcha de moudre — et dont on jeta au vent la farine.

De la vente des tableaux d'Alexandre Dumas fils, de cette dispersion du musée choisi qui entourait le maître, il me serait, en revanche, facile de dire quelques mots et d'accrocher un souvenir à chacune de ces toiles aujourd'hui dispersées. Il y aurait une étude à écrire : *Dumas amateur*. Octave Tassaert et Vollon semblaient, par exemple, les deux peintres dont Dumas aimait à s'entourer. Dans son cabinet de travail de l'avenue de Villiers, près de la chambre où il allumait son feu lui-même dès le matin, il avait suspendu la plupart des peintures argentées de Tassaert, ce Corrège de la chair en haillons. Il travaillait là, devant une vaste table encombrée de papiers, de manuscrits, de pièces de théâtre que, de tous côtés, on lui apportait en le suppliant de les lire et qu'il lisait, le crayon à la main, oubliant ses propres œuvres pour le labeur des autres. Ses Tassaert le réjouissaient. Il se rappelait la façon dont il les avait rassemblés, trouvant la *Femme au traversin* dans l'atelier de Diaz, déterrant cet autre petit chef-d'œuvre dans quelque arrière-boutique de la rue Pigalle.

D'autres œuvres, comme les Meissonier, lui venaient du maître lui-même, son vieil ami. Il avait emporté, malgré Jules Dupré, ce merveilleux coucher de soleil, du *studio* de Dupré, qui ne trouvait jamais que ses tableaux dussent quitter son chevalet.

— Mais ce n'est pas fini! disait Dupré. On n'a jamais

fini! Est-ce qu'une pièce de Molière est finie? Non, puisqu'il n'y a pas de dénouement!

— Vous êtes, lui répondait Dumas, le dernier enthousiaste, le dernier peintre sincère!

En quoi il se trompait. La sincérité et même l'enthousiasme, qui est plus rare, sont des plantes qui refleurissent avec plus ou moins de vigueur à chaque génération nouvelle.

J'avais donné à Alexandre Dumas une sorte de joie particulière en écrivant une notice spéciale sur cet exemplaire de l'*Affaire Clémenceau*, tiré sur papier de Hollande, et qu'il avait fait illustrer, page à page, par quelques peintres différents et par des maîtres. J'ai publié sur cette *Affaire Clémenceau* une plaquette, à peu près introuvable aujourd'hui, intitulée *Un livre unique*. Meissonier avait dessiné là pour son ami une des rares études de nu qu'on rencontre dans son œuvre : Iza posant devant son mari. Gérôme, Detaille, Heilbuth, Beaumont, Leloir, Boulanger, avaient apporté leur contribution à cet exemplaire demeuré en feuilles, non relié, et qui a été disputé sous les enchères.

Les livres ainsi illustrés de dessins originaux, d'aquarelles, sont fort à la mode et forment les pièces capitales de la collection de certains bibliophiles. M. Pailleron a commencé de la sorte un exemplaire de sa comédie *Cabotins!* qui vaudra l'*Affaire Clémenceau* illustrée. On pourrait comparer ces œuvres d'art, où chaque feuillet porte ainsi un lavis ou un croquis de quelque artiste célèbre, à des missels laïques.

J'envie l'amateur qui a emporté, de haute lutte, l'*Affaire Clémenceau*. Chacun a sa passion, Gavarni

disait sa *toquade*. « La turlutaine des livres, pour parler comme Giboyer, vaut bien celle des tabatières. » Il vient de disparaître un homme qui, né provincial, comme la plupart des Parisiens, n'avait d'autre passion, d'autre folie que le boulevard. Il fut même, ce bon Gustave Claudin, le type absolu du boulevardier invétéré, du boulevardier qui n'aime et ne comprend dans Paris qu'un segment de Paris, qui coupe, dans la grande ville, une petite tranche dont il fait une petite ville, une petite ville à la Picard, avec tous ses cancans, ses susurrements, ses jalousies, ses haines, ses rancunes, ses légendes.

Le *boulevardier?* C'est un type. Et, dit-on, un type qui s'en va. Comme si l'amoureux du boulevard pouvait périr jamais! Lorsqu'un boulevardier meurt, il en naît cent autres, et la vie du boulevard continue. C'est un autre bal de l'Opéra, qui, avec plus ou moins d'esprit, selon les temps, a toujours ses masques.

Boulevardier? Le mot fut créé, lancé pour la première fois par Louis Veuillot dans ses *Odeurs de Paris*. Il en faisait un terme de mépris. Les amoureux du boulevard le ramassèrent et l'arborèrent comme un titre. Tels les *gueux* flamands se parant glorieusement de l'injure dont on les souffletait.

Le boulevardier est un provincial à rebours. Il ne s'occupe que de ce qui se passe entre le carrefour Montmartre et la place de l'Opéra. Il ne respire à l'aise que dans cet espace restreint où il se promène lentement, comme un prisonnier volontaire dans son préau

Tout ce qui n'a pas de répercussion immédiate dans le petit monde qui s'agite là n'existe point pour lui. La nouveauté littéraire ou dramatique, le *pòtin* de coulisses, le *racontar* de journal, pèsent plus à ses yeux que les discours de Crispi, les proclamations de Ménélik ou les opinions de lord Salisbury sur la question d'Égypte. Maxime du Camp me contait un trait qui peint l'état d'esprit du boulevardier ou plutôt *littératurier*.

C'était en 1859, au moment où la France attendait des nouvelles d'Italie, où grondait le canon de Magenta.

Du Camp entre à la Librairie Nouvelle (qui était alors le quartier général des boulevardiers, la *corbeille* de la bourse aux nouvelles à la main) et demande :

— Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a, répond un romancier fameux, très fameux, qui se trouvait là, feuilletant des livres, il y a que la *Fanny* de Feydeau en est à sa dixième édition et que c'est irritant ! Voilà.

De nos soldats engagés dans les rizières, du Quadrilatère à affronter, de la mauvaise humeur réunie de l'Allemagne et de l'Angleterre, il n'était pas question. Les *nouvelles*, pour le romancier préoccupé de ses livres et de ceux d'autrui, c'étaient les éditions multiples de *Fanny*.

— Un chien qu'on écrase sur le boulevard intéresse plus les Parisiens, disait Villemessant, qu'un tremblement de terre qui détruit une ville en Amérique.

Villemessant était le boulevardier par excellence, un boulevardier de nature spéciale pourtant, un boulevardier bourgeois, le boulevardier qui se console et se guérit du boulevard en rentrant au logis, où l'atten-

dent sa femme, ses enfants, sa robe de chambre et le coin de son feu. Mais le boulevardier pur sang, comme Gustave Claudin, comme Nestor Roqueplan, comme Aubryet, comme tant d'autres qui ont vécu du boulevard et qui en sont morts, est, par essence, célibataire. Le boulevard suffit au boulevardier. C'est sa demeure. Le boulevardier peut loger à l'hôtel garni, comme Henri Delaage, ou dans un pied-à-terre, comme Claudin; sa salle à manger, c'est le cabaret où il a sa table attitrée; son cabinet de travail, c'est le bureau de rédaction où il écrit son feuilleton ou sa chronique, à deux pas de l'imprimerie; son jardin, c'est l'asphalte et les arbres grêles qu'il préfère à toutes les allées des bois voisins et auxquels, du reste, il préfère plus encore les décors, la rampe, les portants et les toiles de fond.

Sans doute il est des boulevardiers artistes, collectionneurs, épris de tableaux, de livres rares, de bibelots précieux. Mais le vrai boulevardier ne s'embarrasse pas de ces accessoires. Une bibliothèque, une galerie, une collection ? Autant d'*impedimenta.* Dumas, qui dictait ses mots au boulevard, comme un souverain ses proclamations, n'était pas un boulevardier. C'était un simple qui souhaitait tout simplement, en quelque coin bien à l'abri du reportage, un endroit clos où l'on pouvait causer entre amis devant une table frugale. Victorien Sardou, qui règne sur le théâtre, n'est pas un boulevardier. C'est un bénédictin passionné de choses rares qui tient à vivre heureux entre ses êtres chers, et ses livres précieux, et ses gravures admirables. Il y a très peu de boulevardiers uniquement épris du boulevard. Meilhac serait volontiers un boulevardier dans

le vrai sens du mot, et Ludovic Halévy est un spectateur et un sage.

Il est bon d'aimer le boulevard ; mais c'est un amour qui fait des victimes, comme tous les amours de ce monde. Et puis, il faut à ces amoureux de l'asphalte la jeunesse pour que leur passion ne les trahisse point. Le boulevardier doit être jeune. S'il vieillit, s'il se laisse toucher, comme ce pauvre Claudin, c'est fini. Il ressemble à une ombre errant parmi des ruines. Je me trompe : il ressemble à une ruine vivante dans un cadre rajeuni, pomponné, remis à neuf.

Tout le monde n'a pas, comme Aurélien Scholl, le privilège de garder le panache et de se transformer avec le boulevard lui-même. Je m'imagine ce qu'a dû souffrir Gustave Claudin lorsqu'il a vu disparaître Tortoni, lorsqu'il a vu les faïences ultra-parisiennes de Forain remplacer l'architecture du café Riche, et le *Café de Paris* rejoindre dans les souvenirs archéologiques et culinaires de la vie parisienne le *Rocher de Cancale* et les *Frères Provençaux.*

Gustave Claudin prit son parti de l'invasion allemande imposée par la brutale raison des canons Krupp ; il n'accepta jamais l'invasion des rastaquouères, la modification des mœurs, l'alluvion yankee-péruvienne, l'internationalisme, l'antiparisianisme, et, comme disait en ses accès d'hystérie athénienne Xavier Aubryet, le *panmufflisme :* il avait contre l'argot des garçons de restaurant, autrefois silencieux et corrects, bruyants maintenant et affairés, le même sentiment de colère qu'éprouvait le poète de *Kaïn* lorsqu'on lui parlait de réformer l'orthographe. Claudin

était aussi choqué par ces mots *nègres :* une *côte nature*, un *verre de vieille*, une *chablis première*, que Leconte de Lisle par une rime indigente.

— Le jour où un filet a cessé d'être un filet pour devenir un *chateaubriand*, disait-il, où un haricot de mouton s'est appelé un *navarin*, où le garçon s'est écrié : « *Moniteur, pendule!* » pour indiquer que ce journal était demandé par le client placé sous la pendule, ce jour-là Paris a été véritablement découronné!

Il avait des révoltes nerveuses lorsqu'il entendait un garçon répéter : *Voyez au quatre!*

— Mon ami, répétait ce boulevardier intransigeant et raffiné, on doit s'exprimer comme on le faisait autrefois. On doit dire : *Allez à la table n° 4!*

Si l'amoureux du boulevard — demeuré légendaire à Rouen parce qu'il se faisait luxueusement apporter un verre d'eau sucrée dans sa cabine de bain (était-ce bien sa cabine de bain ?) — si le flâneur, le causeur grisé de *parisine* s'indignait de ces modifications dans les mots, combien devait-il souffrir en assistant à tant de transformations dans les choses !

Oui, c'est pimpant, et joli et gai comme un nid du printemps, la vie du boulevardier de vingt ans qui pose son pied conquérant sur le trottoir des Italiens! Tout lui rit aux yeux et lui répète un doux refrain à l'oreille. Les amis sont présents, chaque jour, à la table accoutumée, parlant l'un du roman qu'il veut écrire, l'autre du roman qu'il vient de vivre ! Les théâtres, le soir, sont pleins de jolies filles qu'on lorgne et qui saluent. Il y a de beaux songes partout, qu'on touche de la main quelquefois, et l'avenir est rose,

tout rose, oh! combien rose! Mais l'existence solitaire du boulevardier qui a vu, un à un, partir à peu près tous les compagnons d'autrefois! Le boulevardier qui survit aux amis, aux illusions de jadis, au boulevard lui-même tel qu'il fut aux heures défuntes! Le boulevardier qui n'a plus la loge où on le retrouvait, immuable, aux *premières;* le boulevardier qui, s'il veut conter ses *mots* aux camarades, doit aller leur parler à travers la pierre, dans les allées des cimetières; le boulevardier septuagénaire, à demi oublié, rasant les murs qui lui sont devenus des appuis; le boulevardier sans amis, sans famille et dont, lorsqu'il disparaît, on emporte la dépouille en quelque petite ville de province, quelle destinée il s'est faite, ce forçat du boulevard! Il a été heureux peut-être, un moment. Il a eu ses succès et sa minute. Il a eu sa gloire comme tout le monde, palsambleu!

Mais que je préférerais à cette destinée dont s'est contenté le brave et bon garçon, la mort obscure du travailleur sans nom qui s'éteint, entouré des siens, les membres las, le cœur tranquille, ne sachant même pas ce que c'est que le boulevard, les boulevardiers, les modes qui changent, les cafés qui se transforment et l'esprit qui passe!

Laissons le boulevard se transformer et les établissements où coule la bière et où fume la soupe à l'oignon y remplacer les élégants cabarets d'autrefois. C'est à la fois l'art nouveau et la vie nouvelle et l'on ne peut, sous peine de ressembler à un burgrave, regretter,

devant cette démocratisation du cabaret, les séductions évanouies, comme les compères des revues de fin d'année qui célèbrent leur vieux Paris, le Paris de leur jeunesse, sur des airs du Caveau.

Le boulevard, qui n'entend pas vieillir, cherche un nouveau maquillage, et c'est tout simple. Mais, sous le travail des émailleurs bouchant ses rides, il reste le même qu'autrefois et les nouvelles s'y répandent et s'y répercutent comme jadis, au Palais-Royal, sous l'arbre de Cracovie. On n'y entendait, hier soir, parler que de l'Italie et des Italiens, de Ménélik et de Crispi. C'était le boulevard des grands jours d'orage, celui qui oublie Paris un peu, par aventure, et se souvient qu'il y a un monde au-delà de son microcosme. Çà et là, des passants s'entretenaient pourtant de ce drame de la cour de Riom, aussi poignant qu'un mélodrame de l'Ambigu, et qui se pourrait appeler : *l'Innocence du forçat*.

Est-il innocent, ce Louis Cauvin que Marie Michel a fait condamner d'abord aux travaux forcés à perpétuité et que, tout en pleurs, la fille vient défendre en disant : « Ce n'est pas lui qui a tué Mme Mouttet, c'est moi. Je l'ai accusé par vengeance, je viens m'accuser par remords. » Il semble, à bien étudier de près l'affaire, qu'il y ait de l'hystérie, et de l'hystérie religieuse, dans le cas de Marie Michel. Elle a peur de l'enfer. C'est à la suite d'une confession qu'elle va se livrer à la justice. Quand a-t-elle menti ? Autrefois, ou hier ? — La mise en présence du forçat Cauvin et de Marie, qui a lieu aujourd'hui, donnerait au théâtre une situation admirablement dramatique : cette enfant,

peut-être innocente, qui s'accuse pour sauver un homme, peut-être coupable !

Mais la réalité n'arrive pas toujours à l'effet théâtral que donne la scène. J'ai vu Pranzini regarder en face sa maîtresse, qui, d'un mot, pouvait le livrer au bourreau. Jamais scène ne fut, dans sa donnée, plus tragique. Cela n'arrivait pas, très sincèrement, à l'émotion d'un drame de d'Ennery. Ce crime de la Blancarde, cette accusatrice qui, affolée, vient crier : « J'ai menti ! » Cet archiprêtre de Toulon qui pousse la pénitente vers le procureur de la République, ce président qui ordonne à l'accusée de simuler l'horrible pantomime de l'étranglement d'une vieille femme — les doigts au cou, les pouces dans la bouche — tout cela n'en est pas moins fait pour secouer les nerfs d'un auditoire et je sais plus d'un boulevardier qui, moins obstiné que Claudin en son temps, regrette de n'avoir pas fait, pour assister à cette *première*, le voyage de l'Auvergne.

— Marie Michel ! Le désastre d'Adoua ! La baisse des fonds italiens ! Le suicide de Baratieri !

Voilà les noms et les nouvelles qu'on se répétait hier sur le boulevard un peu effervescent, tandis que, calmes, presque graves, comme chargés d'une mission, les crieurs ramenaient le public aux réalités de la vie courante en répétant dans le brouhaha des passants et des fiacres :

— Demandez la nouvelle loi, la loi du 29 février sur les vélocipèdes ! Dix centimes !

Et c'était — ô hystérie de la bicyclette ! — ce petit papier qui se vendait plus encore que les journaux apportant des nouvelles d'Abyssinie !

X

Qui a vu Ménélik ? — Un hôte de Théodoros. — Un voyageur en Abyssinie. — Le *négus* et la photographie. — *L'écriture est sacrée.* — Comment on se fait une *bonne presse.* — Les reporters. — Souvenir de 1870. — Pas de réclame à cette guerre! — L'affaire Max Lebaudy. — Ce qu'on entend par le *chantage.* — Les miniatures du chantage, les chantages de tous les jours. — Electeurs et députés. — Députés et ministres. — — Ce qu'on devrait regarder en face. — Autre ironie de la langue : *Une Campagne.* — Il y a *campagne* et *campagne.* — Le journalisme instrument de lumière. — Chateaubriand et Carrel. — Une homélie. — Les mascarades de la mi-carême. — La *Vache enragée* et ceux qui en mangèrent. — On demande du soleil.

12 mars.

J'ai connu un homme qui fut, un moment, célèbre parce qu'il avait été l'hôte du négus Théodoros. C'était le voyageur Guillaume Lejean. Il admirait le souverain qui venait de se faire sauter la cervelle pour ne pas devenir prisonnier des Anglais et il contait de lui plusieurs traits qui témoignaient d'une rare grandeur d'âme. Pendant toute une saison, M. Lejean bénéficia

de cette originalité. Il fut « *le monsieur qui a connu Théodoros* ». On ne le présentait pas autrement. Les *interviewers* ne triomphaient point alors et les détails sur Théodoros étaient simplement donnés par le voyageur en des causeries intimes.

Aujourd'hui, M. Gaston Vanderheym, qui a vu de près le négus actuel, est un personnage à feuilleter comme jadis Guillaume Lejean. Il est *le monsieur qui a connu Ménélik*. On l'interroge, on l'assiège, et les interviews l'accablent. Il pourrait répondre qu'il a noté ses souvenirs dans un livre spécial, en ce moment sous presse. Mais les reporters sont de terribles juges d'instruction et ils n' admettent guère le mutisme. M. Vanderheym a donc parlé des mains énormes de Ménélik — des mains assez larges pour saisir un empire — et de ses pieds, qui sont fort grands et qu'il chausse de souliers Molière, sans lacets.

Il nous a dit — ce qui est plus significatif — le respect que l'empereur portait au président Carnot et la colère que ressentit le négus lorsqu'il apprit le crime de Caserio. Par ses soins, une couronne fut envoyée en France. Il y a une couronne de Ménélik dans le caveau du Panthéon.

Les reporters auront appris encore avec un plaisir spécial que le négus a donné l'ordre à ses soldats de ne point maltraiter les journalistes italiens qui pourraient être faits prisonniers. « *L'écriture est sacrée !* » a dit Ménélik. Le négus lit les journaux et connaît toute la puissance de la lettre moulée. Il a tenu à mettre les reporters de son côté. Ménélik veut une *bonne presse*.

Il est, du reste, de son temps. Les *instantanés* ne le terrifient point et il ne croit pas que le diable soit logé dans un kodak ou un appareil-détective. M. Vanderheym l'a photographié plusieurs fois, et comme les prêtres de sa cour reprochaient à l'empereur d'avoir laissé un Européen reproduire ses traits au moyen d'un instrument inventé par le démon :

— Idiots, leur dit Ménélik, c'est au contraire Dieu qui a créé les matières qui permettent l'exécution d'un pareil travail. Ne me racontez plus de telles sornettes, ou je vous fais rouer de coups.

Si le négus admet la photographie, il n'aime point le parlementarisme. De Molière, il ne goûte pas seulement les souliers, mais encore les coups de bâton. Quoi qu'il en soit, sa tendresse pour les *reporters* lui sera comptée. Les reporters sont de très puissants négus en leur genre. Au début de notre malheureuse guerre de 1870, un journaliste du *Figaro*, Alfred d'Aunay, qui était bien le meilleur et le plus inconscient des hommes, fut envoyé, comme d'autres écrivains, à Metz d'où il se proposait de partir pour suivre cette belle armée qu'on appelait déjà l'armée du Rhin.

Seulement, il fallait à ces touristes de la guerre une permission du quartier général, et le commandant en chef n'en accordait pas. Napoléon III avait dit : « Surtout, pas de journalistes. Les effets de nos mitrailleuses vont être si terribles et ces gens-là en feraient de telles descriptions que nos batailles auraient l'air de simples massacres et que le monde en aurait horreur. Qu'on en parle le moins possible, qu'on n'en parle même pas du tout ! » Pauvre homme, qui comp-

tait sur ces seules armes nouvelles et gémissait déjà sur les cadavres des ennemis !

Bref, impossibilité pour les reporters de suivre la campagne autrement qu'à leurs risques et périls, à l'aventure et sans autorisation officielle.

Le bon gros d'Aunay était suffoqué. Il arrivait à Metz avec des lettres de recommandation spéciale du ministère ; mais les généraux se montraient inflexibles. Le général de Saint-Sauveur, grand prévôt de l'armée, répondait seulement avec la plus parfaite politesse :

— Arrangez-vous comme vous pourrez, suivez l'armée en amateur. Cela ne nous regarde pas !

Alors d'Aulnay eut un mot sublime, un mot que Ménélik a connu peut-être et qui l'aura fait réfléchir :

— Très bien, général, répondit le reporter. Oh ! très bien ! A votre aise ! Eh bien, c'est très simple : puisque vous y mettez une telle mauvaise volonté, *nous ne ferons pas de réclame à cette guerre-là !*

Réfléchissez un peu ; cette parole est profonde. Alfred d'Aunay montrait à nu l'âme du journaliste reporter. Il savait que la publicité est tout en ce monde, que cette grande commère, la gazette, donne le ton à l'histoire, et il raisonnait et répondait en conséquence, comme le préfacier de l'avenir.

« *L'écriture est sacrée !* a dit Ménélik, plus habile ou plus rassuré que le souverain de 1870, et sachant bien, lui, que les ruisseaux de sang versé ont moins d'importance que quelques filets d'encre d'imprimerie. Il n'ignore pas, l'Abyssin, comment naissent, comment se fabriquent les légendes, il soigne la presse, il flatte

doucement les avant-coureurs de la postérité. Il faut toujours avoir les reporters pour soi.

Mon Dieu, c'est ce que pensait ce pauvre Max Lebaudy, qui visiblement se préoccupait des journaux autant qu'un ministre inquiet de sa majorité. L'impuissance de la presse n'est qu'un paradoxe d'Emile de Girardin et la vérité serait plutôt dans la constatation de son pouvoir absolu.

Elle peut tout, étant l'opinion, ou plutôt façonnant, forgeant l'opinion. Des gens qui ne redouteraient pas une épée nue ou une batterie toute chargée tremblent devant un article de journal, et ils sont peu nombreux les hommes publics qui peuvent dire, comme lord Palmerston : « Les gazetiers m'ont accusé de tous les crimes et n'ont jamais su me signaler une seule de mes fautes. »

Le procès, tout à fait *parisien* (très parisien, ou le mot ne signifie plus rien), qui se déroule devant le public de la correctionnelle n'est pas assez avancé encore — bien que les révélations en aient été escomptées d'avance — pour qu'on en tire une moralité décisive. Mais il est bien permis d'en conclure que l'art de vivre aux dépens d'autrui n'a jamais été aussi habilement pratiqué qu'aujourd'hui.

Voilà des gens qui, pour la plupart, n'ont aucun moyen d'existence avéré et qui mènent hardiment, largement, la vie la plus facile, la plus tapageuse et la plus luxueuse. Ils pourraient même passer, aux yeux d'observateurs superficiels, pour le dessus du panier

de notre société. A ne les juger que sur les titres qu'ils portent, ils appartiennent à ce que le *high life* a de plus choisi. La nomenclature de leurs invités brille aux échos mondains des journaux. Ils donnent la comédie autrement que par leur existence. Cependant, à tout prendre, on connaît le secret de leurs débuts, et, dans le tas du panier en question, on n'ignore point que ce sont là des fruits un peu piqués, comme les pêches à quinze sous du *Demi-Monde*. N'importe, on les salue, on les reçoit, on accepte leur invitation, — on les sollicite au besoin, on les fréquente, on leur sourit, on les redoute.

On les redoute, tout est peut-être là. La fameuse *écriture sacrée* de Ménélik devient souvent mordante, acide comme une eau-forte. On ne craint pas seulement qu'ils ne fassent point *de réclame à cette guerre-là*, comme disait naïvement Alfred d'Aunay, mais on a peur d'une réclame à l'envers, de cette publicité dont ils disposent et qui amuse d'autant plus le public qu'elle est plus narquoise, plus maligne ou plus indiscrète.

— Ah! la belle comédie à écrire, ironique et tragique à la fois : *le Chantage!* C'est le mal de l'époque. Il est partout, à l'état latent, il est entré dans les mœurs par une sorte d'infiltration lente et sûre. Il y a si bien pénétré la vie moderne qu'on se demande où il commence en vérité et où il s'arrête. L'électeur qui va soutirer une faveur à son député et qui, en dehors de toute divergence d'opinions politiques, le menace d'une *campagne* si la faveur n'est pas accordée, fait du chantage de la façon du monde la plus candide et la plus

sûre. Le député, à son tour, qui réclame du ministre une nomination quelconque et qui montre les dents, agite le spectre de son vote, si on la lui refuse, fait du chantage.

Que de chantages *a la croix*, lorsque arrive l'époque des nominations de la Légion d'honneur!

— J'en suis, me disait un ministre ami, effaré avant et écœuré après !

Ce qui est frappant, ce qui dénote un état moral très particulier, c'est l'inconscience dans la menace, la simplicité dans le chantage courant, dans le chantage homéopathique et qui semble légitime. Les tout petits et apprentis chanteurs quotidiennement frôlés dans la vie parisienne, bons garçons aimables et ne pensant pas du tout mal faire en se vengeant par un mot, un écho, un racontar, une calomnie ou une drôlerie, du camarade qui n'a pas pu les obliger, doivent certainement mépriser beaucoup ceux qu'ils nomment des *maîtres-chanteurs* et qui, les malheureux, aboutissent dans leur maîtrise à la police correctionnelle où ils apparaissent si écrasés qu'ils font pitié.

Il faut pourtant bien se dire qu'à côté du chantage vaste et peint à fresque, si je puis dire, il y a le petit chantage, le chantage en miniature, qui ne relève d'aucun tribunal que de ce huis clos de la conscience, dont on se moque fort, mais qui n'en est pas moins bel et bien du chantage, qu'il s'appelle comme on voudra, du dépit, de la colère ou de la vengeance.

Un auteur dramatique fait représenter une pièce nouvelle. Il n'a qu'un nombre trop limité de billets à donner à ses amis. « Le jour d'une *première*, disait à ce

propos Dumas fils, on n'a d'amis que ceux qui ne vous demandent pas de billets. » Pourtant on en demande à ce malheureux auteur éperdu, et il n'en peut donner, hélas ! à tout le monde.

— Très bien, lui répond un critique vexé, mon compte rendu vous traitera comme vous me traitez vous-même !

C'est du dépit, soit — peu amoureux -- mais, disons-le entre nous, cela peut passer pour du chantage, du chantage minuscule, du chantage à petite dose, du chantage atténué, du chantage indéterminé, mais du chantage.

Le peintre dont on sollicite une esquisse pour une vente de charité, et qui, ne la donnant pas, se voit pilorié par l'organisateur de cette vente ; l'homme célèbre qui, refusant de répondre à un *interviewer*, lit, le lendemain, la description caricaturale de son physique ou le tableau ironique de la pauvreté ou du manque de goût de son appartement ; l'acteur qui redoute de jouer un rôle où il ne se sent pas à l'aise et qui rencontre dans la gazette l'appréciation injuste et méprisante de son talent : autant de victimes d'aimables et « honnestes » gens qui trouvent tout naturel, très simple et de bonne guerre de répondre à ce qu'on appelle un *mauvais procédé* par un *mauvais procédé*, et qui, ne comprenant point que tout homme a le droit de refuser, en pleine liberté, son temps, ses confidences et sa peine, commettent le plus doucement et le plus honnêtement du monde de ces miniatures de chantages devenues courantes dans notre vie de tous les jours.

La loi ne saurait les atteindre. Pas même la loi mon-

daine. Cela est ainsi. C'est accepté, c'est parfait. Ce sont même ces miniaturistes qui se révoltent le plus des audaces des *maîtres*. Il suffirait cependant de ne redouter ni les blessures de ceux-ci ni les égratignures de ceux-là pour avoir raison de telles mœurs. « *Ils chantent, ils payeront,* » disait Mazarin, qui parlait là des éternels contribuables. Je crois bien que, si l'on ne payait point, au contraire, et si l'on ne chantait plus, si l'on regardait droit devant soi toute menace, les petites romances et les grands morceaux, les chansonnettes et les partitions, tout serait bientôt indolent, caduc et inutile ! Mais Beaumarchais prétend qu'on ne saurait résister au *rinforzando* de la calomnie.

Un homme politique des plus remarquables, resté jusque dans l'action un lettré exquis et un philosophe, me disait récemment :

— Lorsque nous ne faisons point ce qu'on prétend exiger de nous, on nous menace de ce qu'on appelle *une campagne*. Avez-vous remarqué l'ironie de ce mot? Il s'applique à la fois au chef d'armée qui sert bravement son pays, au soldat qui défend sa patrie et à l'écrivain qui nous poursuit d'articles personnels et — comment dit-on dans l'argot nouveau? — tendanciels. Le général Duchesne, que Dunkerque va fêter, vient de faire *une campagne*, et le pamphlétaire qui tient à *faire sauter* un fonctionnaire ou à se venger d'un confrère fait également *une campagne*. Ce qu'il y a de plus noble le dévouement du troupier au devoir, le sacrifice au drapeau, et ce qu'il y a de plus vil, l'acharnement de

la haine ou les calculs de l'intérêt, portent le même nom. L'expédition militaire, avec ses dangers et sa gloire, et la combinaison de stratégie calomnieuse sont également des *campagnes*. « Tant de campagnes, tant de blessures, » répond le soldat libéré en montrant son livret, ses années de service. Les vieux routiers du journalisme agressif en pourraient dire de même. Ce sont les excentricités de la langue et les paradoxes du Dictionnaire.

On achève les *campagnes* militaires par des victoires. On fait cesser les *campagnes* de presse par des capitulations, trop de capitulations. Et je crois bien qu'il est beaucoup plus simple de répondre aux adversaires qui mobilisent ainsi leurs adjectifs : « Oui, j'écoute, je sais, j'entends, mais je ne me rends pas. »

Est-il bien utile d'ajouter que le journalisme a aussi ses campagnes vraiment nobles, glorieuses et périlleuses ? Ce serait oublier et ses titres et son histoire. Cet admirable métier, instrument de lumière et de vérité, est celui de tous qui, étant le plus puissant, peut et doit être le plus utile. Il a été souvent compromis, en ces dernières années, par des écrivains d'aventure. Tel qu'il est, il rend impossibles les abus d'autrefois, les brutalités ou les injustices, jadis cachées. Bien avant l'invention de Rœntgen il avait trouvé le moyen de traverser de rayons lumineux l'opacité des hommes et des choses. Chateaubriand était fier de se dire journaliste, et Carrel, débitant ses articles comme un simple vendeur, faisait personnellement campagne sur la place de la Bourse. Ils reviendraient parmi nous qu'en dépit des nausées ils referaient de même. Une armée

qui suit un drapeau n'est pas déshonorée par les *fricoteurs* qu'elle traîne à sa suite. Seulement, il faut élever ce drapeau plus haut encore afin qu'au-dessus des traînards qui le cachent et des trafiquants qui s'en moquent on l'aperçoive — et on le salue — de plus loin.

Voilà une causerie bien sérieuse. C'est que, si l'on veut réfléchir, tout cela est fort triste, obscur et douteux, du reste, et qu'à tout prendre il se dégage de l'affaire autant de pitié — je répète le mot — que de dégoût. Il y a même là, dans le tas, de pauvres diables déchus qui semblent avoir déjà expié et dont l'aspect seul désarme, attendrit presque. Et puis, pourquoi n'aurions-nous point frisé l'homélie puisqu'aussi bien nous sommes en carême, un carême qui va dénouer sa robe de bure pour remettre demain le masque du carnaval et souffler, à joues pleines, dans le cornet à bouquin des cavalcades? *Estudiantina* et *Vache enragée*, duel de mascarades entre Montmartre et le boulevard.

La *Vache enragée* est l'originalité de cette mi-carême.

Les reporters ont interrogé quelques gens célèbres pour savoir ce que pensaient les *gens arrivés* de cette coriace nourriture de leurs vingt ans. Quelques-uns en ont gardé pour leurs vieux jours une mélancolique gastrite. On dit bien que c'est du lait de la vache enragée qu'est nourri le génie. Mais il y a tant de bacilles dans ce lait saumâtre que la maigre nourrice conduit très vite à l'hôpital la plupart de ses nourrissons.

— C'est pourtant elle qui vous a mené à l'Institut ! disait-on au peintre H...

— Peut-être. Mais si j'avais à m'en nourrir encore, je la mènerais bien vite à l'Institut Pasteur !

On n'a pas encore détruit les bacilles de la misère. C'est déjà quelque chose de s'en moquer et de traiter la vie et la *lutte pour la vie* comme un bal travesti en plein vent. Et puis, la charité est au fond de ces mascarades. Allons, soleil, toi que Phèdre tutoie, un peu de lumière et de gaieté sur les oripeaux de la mi-carême ! Chaque rayon de plus est un peu plus de consolation et d'argent pour les pauvres.

XI

Le printemps à Paris. — Un dimanche aux Champs-Élysées. — Pourquoi s'enferme-t-on ? — Le prix du soleil. — Liberté, lumière. — La morale *parisienne.* — Ce qu'on entend par là. — Combien y a-t-il de morales ? — Désiré Nisard. — Une morale par province, une morale par quartier. — Le mot d'une malheureuse. — Grands boulevards et boulevards extérieurs. — La bonne vieille morale de jadis. — Ce qu'on voit au Palais de justice un jour de printemps. — La correctionnelle. — Les voleuses de grands magasins. — Une journée du *Louvre* et une plaidoirie de Me Henri Robert. — Le procès Dupas. — Croquis d'Arton. — Les yeux de nuit. — Fenêtre ouverte sur la liberté. — Une et indivisible.

26 mars.

Je ne sais rien de plus charmant qu'une première journée de printemps à Paris. Ni les grands arbres et les guinguettes du Prater, ni les pelouses d'Hyde park, ni la promenade du Prado ne donnent la sensation d'élégance sans apprêt, de pittoresque exquis, rencontrée dimanche dans les Champs-Élysées, avec le fourmillement ou plutôt le glissement lent de leurs promeneurs humant le soleil.

Toutes les chaises occupées, tout l'asphalte pris par la foule. Des ombrelles rouges ou des ombrelles écrues mettant leurs notes claires sur le fond sombre des vêtements noirs, des robes d'hiver. Au-dessus des têtes, comme d'énormes grappes de groseilles, des ballons d'enfants, des ballons roses oscillant dans la lumière. Au loin, les guirlandes de verre dépoli, toutes neuves, des cafés-concerts. Le tournoiement des chevaux de bois tout frais repeints et emportés au galop mécanique. Comme décor, les marronniers ouvrant déjà leurs minuscules éventails verts, les saules déjà feuillés, d'un vert clair, un peu acide. Un pan de ciel bleu sur les toits en fête. Des bourgeons à tous les arbres, des éclairs de vie dans les yeux. Je ne sais quelle gaieté latente dans cette foule assise regardant circuler l'autre foule qui passe.

C'est la *première* du printemps.
Au spectacle de la Nature
On va commencer l'ouverture...

Les cerceaux, les balles élastiques, les joujoux, les bonbons, rayonnent, multicolores, aux devantures des marchandes de jouets. Et, dans les petits théâtres de toile et de bois, les théâtres en plein vent où s'arrêtait Nodier pour voir l'éternelle comédie du bâton de Polichinelle, les artistes en vedette, acclamés de leur public, Guignol et Guignolet, pavoisent leurs établissements de drapeaux aux trois couleurs françaises et aux couleurs russes, tandis que les jets d'eau s'irisent au soleil et ajoutent leur gai murmure aux rires indistincts des promeneurs qui causent...

Il faut aller bien loin pour trouver une aquarelle aussi séduisante, un tableau de genre d'une élégance si particulière, et c'est bien là qu'on s'aperçoit que Paris, notre Paris, a comme une saveur spéciale, une grâce toute personnelle. Pourquoi cette foule, qui n'est point parée, est-elle agréable et avenante ? Pourquoi ce coin de terre, — avec ces restaurants, ces petites boutiques, ces bancs, ces chaises, ces chevaux de bois — est-il plus souriant au regard que tel parc ambitieux, telle promenade solennelle? Ce n'est pas le *beau*, ce n'est pas le *joli*. C'est l'irrésistible. Ce printemps parisien a le *je ne sais quoi* que possède la Parisienne elle-même. On connaît des villes plus grandioses, on a rencontré des créatures plus admirables. On n'en sait pas de plus délicieuses. Ce n'est ni dans ses soirées de gala, ni dans ses fêtes priées, ni dans ses réceptions officielles qu'il faut voir Paris pour en comprendre tout le prix, c'est dans cette grâce de tous les jours, dans ce raccourci de sa vie quotidienne pris, en passant, par un beau soleil de mars, sous les premières frondaisons des arbres des Champs-Elysées.

Et quand je pense que, pour tant d'êtres humains — sans parler de l'immense armée des gens de peine — le printemps, ce grisant printemps de Paris, se résume en de longues journées emprisonnées par la tâche obligatoire! Quand je songe aux malheureux qui s'enferment pour écouter un procès à sensation, une discussion politique ou économique, une pièce qu'on répète, une conférence qu'on épèle, un opéra qu'on écorche, un monologue qui entend faire rire ou une chanson qui prétend faire pleurer, je me demande

pourquoi la nature persiste à faire feuiller les bois, chanter les ruisseaux et flamber, dans le bleu du ciel, ses clartés printanières, puisque l'homme moderne ne goûte ces spectacles-là que par aventure, le dimanche, lorsqu'il n'a rien de mieux à faire, et apporte moins de hâte à voir dans les squares ou les jardins de Paris la répétition générale du printemps qu'il ne mettrait d'ardeur à se calfeutrer pour assister à la répétition d'un vaudeville nouveau...

Ce reverdissement des promenades parisiennes contraste fort avec les préoccupations actuelles. La question d'Égypte, l'impôt sur le revenu, le procès Arton, le procès des Sept, autant de sujets de causerie qui n'ont rien de printanier. Je ne noterai qu'une observation, à propos de cette affaire Lebaudy qui finit aujourd'hui même. J'ai lu, çà et là, que cette cause *essentiellement parisienne* devait être jugée, pesée avec des balances spéciales. Il en serait d'elle comme de certaines plaisanteries qui ne sont plus comprises en dehors des fortifications, comme de ces revues de fin d'année dont on ne saisit plus la saveur, le sel spécial en province.

Ce qui reviendrait à dire qu'il y a une morale parisienne et une morale — comment m'exprimer? — provinciale. Une action serait morale ou plutôt licite ou sans importance, de la Madeleine à la Bastille. Elle prendrait un tout autre caractère à Versailles ou à Laon. Elle devrait être appréciée d'une façon plus sévère entre Dijon et Marseille.

Ce pauvre M. Désiré Nisard, qui fut un parfait honnête homme, a traîné longtemps après lui, comme une casserole retentissante attachée à son habit, la fameuse théorie des *deux morales* qui nous avait irrités si fort sur les bancs du collège. Il prétendait qu'il est une morale pour les souverains et une autre morale pour les individus. Et vous devinez la révolte généreuse de nos dix-huit ans! M. Nisard n'avait cependant point prévu cette morale toute nouvelle, très moderne et quasi contemporaine qu'on vient de baptiser la morale parisienne.

C'est une morale atténuée, diluée, homéopathique, une morale en globules, une morale facile à suivre, même en voyage, une morale pour cercles, casinos et villes d'eaux. Je sais bien qu'il est toujours un peu ridicule de sembler maussade et mécontent. *I Puritani* n'auraient plus de succès aujourd'hui. Mais l'invention toute récente de la morale *parisienne* ne va pas sans étonner bien des Parisiens qui ne sont ni bougons, ni renfrognés, ni boutonnés. Ils se demandent avec l'anxiété qui résulte de tout cas de conscience si, une morale spéciale existant décidément pour Paris, cette morale est praticable sans péril pour tous les quartiers de Paris.

Car il faut être de bonne foi. Paris n'est pas un agglomérat de caractère unique. Il est composé d'une quantité de petits Paris adaptés les uns aux autres. Le Marais ne pense pas comme l'avenue Friedland et le faubourg du Temple a de tout autres conceptions de la vie que le boulevard des Capucines.

Y a-t-il, dans Paris, une morale pour chaque quar-

tier de Paris? Pour un petit rentier des Batignolles une action humaine a-t-elle le même caractère que pour un marchand de vin de Bercy ou un toucheur de bœufs de la Villette?

Morale parisienne, cela est bientôt dit. On arriverait bien vite à faire de la robe déjà bien déchiquetée de cette pauvre douairière la Morale une sorte de costume troué d'Arlequin. L'autre soir, j'assistais à une terrible scène réaliste et navrante : l'arrestation, sur le boulevard de Clichy, d'une pauvre fille en cheveux, le foulard rouge au cou, que des sergents de ville traînaient au poste sous les rires de la foule, qui a des sévérités ou des pitiés instinctives, sans trop savoir pourquoi.

A un moment donné, la fille se retourna sous les quolibets féroces et, regardant un gros monsieur bien mis qui mêlait ses lazzis à ceux des curieux, lança dans la nuit cette sorte de protestation qui me rendit songeur :

— Oui, oui, riez! *Je suis aussi honnête que celles qui font les grands boulevards!...*

Ainsi, pour la pauvre rôdeuse sans nom, il y avait une aristocratie et, par conséquent, une morale spéciale, jusque dans le lugubre métier auquel la condamnait le sort. Moralité des boulevards extérieurs. Moralité des grands boulevards. Une morale par arrondissement. Où irions-nous si l'on détaillait la morale par tranches et si chaque quartier et chaque état avaient leur morale particulière à l'usage des moralistes faciles? C'est peut-être là qu'en dépit de toutes les observations très justes des philosophes, des observateurs et des voyageurs, — et même des voyageurs du boulevard,

— la théorie du *bloc* est applicable. La morale est une, le bien est le bien, le mal est le mal. Paris n'a pas une morale particulière et *deux et deux* y font *quatre* absolument comme à Carpentras, à Quimper-Corentin, à Pékin ou à Tombouctou. Cette banalité risque de faire accuser de prud'homie les esprits rétrogrades qui s'en tiennent, humblement, à la vieille morale d'autrefois. Mais nous n'avons pas protesté, à vingt ans, contre M. Nisard — dont nous goûtions, d'autre part, le brillant et ferme système, son vif amour de *l'esprit français*, pour applaudir à cinquante la théorie des morales diverses dont on changerait comme de mouchoirs de poche.

J'ai pu voir hier, durant une journée passée au Palais de justice, en allant d'une chambre à une autre en attendant le début d'un procès — combien on pourrait fractionner la morale, faire de cette assise d'une société une mosaïque brisée qu'effriterait bien vite le pas des passants.

Quelle formidable ruche que ce Palais de justice! On y travaille partout, partout on s'y agite. Le printemps, qui reluit sur les arbres verts, entre par bouffées, par les fenêtres ouvertes, dans les salles où, devant les christs variés, se débattent contre l'accusation des agents tombés comme Dupas ou des malfaiteurs pris en flagrant délit, dont le défilé lugubre rend monotone et navrante une séance de la correctionnelle.

J'entre là, parce que j'ai devant moi une heure, avant que commencent les débats qui m'intéressent.

C'est, devant les juges, une longue et pénible théorie de femmes surprises au moment où elles volaient quelque coupon d'étoffe ou de dentelles dans un grand magasin de nouveautés, le Bon Marché ou le Louvre. Femmes du peuple ou filles élégantes, elles arrivent, tête basse, balbutient quelque explication vague. Elles ont pris sans savoir pourquoi, tentées par le monceau de soieries, le tas de cravates, l'énorme quantité de rubans. L'une d'elles a été arrêtée avec son enfant sur les bras, un petit être qui sait ce que c'est que le vol et la prison avant de savoir ce qu'est la vie. Presque toutes pleurent. On les condamne à quinze jours, un mois de prison, on leur applique la loi Bérenger et on les renvoie, tête basse !

On se demande si elles ont bien l'exacte notion du juste, si elles comprennent ce qu'elles ont fait, si elles se sentent bien des voleuses. A la Cour d'assises, où j'entre en sortant de la correctionnelle, Me Henri Robert plaide précisément pour un employé du Louvre qui a dérobé je ne sais combien de milliers de francs à la maison, et j'entends cette théorie un peu étrange de l'éloquent avocat, cette explication paradoxale — qui sait? — profonde peut-être, que cet homme qui a failli ainsi, ces femmes, de toutes les classes, de tous les âges, qu'on arrête quotidiennement alors qu'elles volent les magasins du Louvre, ne voleraient point, n'auraient certainement rien dérobé dans une boutique quelconque, dans un petit magasin.

C'est l'énormité de l'établissement, c'est le luxe, la richesse de ces docks du vêtement et de la parure, c'est l'espèce d'avalanche de ces tapis, de ces soieries,

de ces lingeries qui fait que les coupables, en puisant comme au tas de ces marchandises amoncelées, n'ont ni le remords, ni la sensation de voler *quelqu'un*. Ils dépouillent qui? Une collectivité, un agglomérat, un anonymat.

Et voyez-vous le déplacement immédiat de la morale? Vol chez le petit mercier du coin, simple emprunt et manie de collectionneur peut-être dans les magasins du Bon Marché.

Pour donner une idée du ruissellement des capitaux dans ces docks immenses, dans ces léviathans du commerce, Me Henri Robert rapportait aux jurés d'hier un propos de M. Chauchard, entendu dans les coulisses de l'Opéra, lors de l'étalage du mois d'octobre dernier.

— Aujourd'hui, le Louvre a réalisé la plus forte recette qu'il ait pu faire encore depuis sa fondation. Nous avons encaissé en un jour *trois millions six cent cinquante mille francs !*

On aperçoit, je le répète, la théorie de la morale déplacée, atténuée, daus toute sa splendeur : qu'est-ce qu'un coupon de taffetas ou une douzaine de paires de gants pour un magasin-monstre qui absorbe des milliers et des milliers de francs par minute!

Mais on irait loin avec ce système, et la bonne vieille morale dont je parlais s'en tient encore à ce qui est tout simple : voler le millionnaire ou voler le pauvre, c'est tout un.

J'ai vu Arton, pendant mes allées et venues à tra-

vers le Palais. Peut-être, lui aussi, a-t-il sa morale particulière. Il était assis, en qualité de témoin, à la 9e chambre, entre deux gardes municipaux coiffés du simple képi. Lorsqu'il comparaîtra en qualité d'accusé, il aura droit à deux soldats coiffés du shako. Il y a deux tenues, s'il n'y a pas deux morales.

Arton, que j'ai bien étudié, paraissait être là comme au spectacle. Il écoutait en souriant le réquisitoire du procureur de la République, et parfois essuyait, comme il eût fait d'une jumelle de théâtre, les verres de son binocle, pour mieux voir. Son banc de prisonnier ne lui semblait qu'une stalle d'orchestre. Et je me disais, en le voyant de près, que cet homme, gros, solide, vêtu d'une redingote de drap cheviot anglais, la barbe châtaine, un peu grisonnante, avec une moustache tirant sur le roux et qu'il frisait de temps à autre, cet homme court, l'oreille rouge et le teint fleurissant, avec des cheveux déjà rares, n'a guère que l'allure d'un comparse dans la grande comédie contemporaine et ne répond pas du tout à l'idée qu'on peut se faire d'un manieur d'âmes et d'un acheteur de consciences. Rien de méphistophélique, rien même d'un personnage de Balzac. L'aspect d'un agent d'affaires qui traite volontiers ses clients en arrosant de vin clair les escargots de Bourgogne dans les restaurants de Bercy.

Quoi! c'est là Arton, le *Sphinx* moderne? Peut-être Cornelius Herz lui-même, ainsi vu de près, n'a-t-il pas plus de prestige? Cependant, je dois dire que, lorsque les yeux bruns, un peu hagards, d'Arton se fixent sur le regard qui l'étudie, la prunelle prend tout

à coup une expression de défiance, un caractère belliqueux qui n'est plus vulgaire. On a devant soi les gros yeux de quelque oiseau nocturne. Puis les paupières s'abaissent et le sourire revient aux lèvres, sous la moustache roussâtre.

Ils regardaient, hier aussi, — allant du tribunal à la fenêtre ouverte, — ces yeux rusés et parfois pleins de défi, ils contemplaient les sculptures, les arceaux, les vitraux, les ornements trifoliés de la Sainte-Chapelle qui, là, par la large baie, découpait sa silhouette grise sur le bleu du ciel, avec des ornements d'or, là-haut, délicats comme une frêle couronne. Et c'était une antithèse navrante, ces clochetons, ces ogives, cette masse de pierre si finement ouvrée se dressant dans l'air libre, à deux pas des accusés, et ces pauvres diables ou ces premiers rôles, à qui le printemps, ce printemps de Paris, donnait un si ironique décor, posait une toile de fond si pittoresque, comme pour faire mieux sentir à tous le prix de cette chose unique (une et indivisible comme la morale) : la liberté !

XII

Comment on devient prophète. — La voyante de la rue de Paradis. — Pourquoi les prophètes sont-ils toujours sombres? — Mlle Couesnon. — Une hallucinée. — La possédée du sorcier Ledos. — Les devineresses de la Salpêtrière. — La foi aux chiromanciennes. — Les consultations de Mme de Thèbes. — Une comédienne. — L'archange Gabriel et l'archevêque de Paris. — Exorcise-t-on les anges?

3 avril.

Nul n'est prophète en son pays, dit le proverbe. Le proverbe a tort. Il est extrêmement facile de devenir prophète, même dans son quartier.

Qu'un homme descende brusquement dans la rue et se déclare envoyé par Dieu sur la terre pour révéler l'avenir à ses semblables, il sera immédiatement suivi d'une foule énorme et on le croira sur parole. Que si, au contraire, par crainte du sergent de ville, il se contente de *rester chez lui*, à la façon de M. Choufleury, les curieux, les empressés, les fanatiques, les badauds, les reporters et les docteurs graviront en hâte ses

quatre ou cinq étages et iront écouter, bouche bée, les prophéties que Jérémie semble généralement dicter à Pécuchet.

C'est un peu, ce me semble, ce qui arrive à Mlle Couesnon ou Couédon, qui me paraît avoir logé Pathmos dans un appartement de la rue de Paradis-Poissonnière. Quand je dis Pathmos, je me trompe fort; ce n'est pas un prophète seulement, c'est un archange qui a pris, rue de Paradis, un pied-à-terre temporaire. L'archange Gabriel donne ses audiences à qui les lui demande par la poste; il est accueillant, accessible et bavard; mais il ne reçoit qu'à travers Mlle Couesnon. Il s'incarne en Mlle Couesnon et, familier comme c'est son droit, il vous tutoie par la bouche rose de cette jeune fille. Mlle Couesnon, porte-parole de l'ange Gabriel, est, en ce moment, la Parisienne dont on parle le plus à Paris.

Ce début d'une visionnaire, brave petite bourgeoise vivant honnêtement en famille, est, du reste, tout à fait de saison. Il devait se produire durant la semaine sainte, à une date où le théâtre fait concurrence à l'église et où les drames sacrés envahissent les planches comme aux temps lointains des mystères. La révélation de Mlle Couesnon arrive, on peut le dire, comme Mars ou marée en carême.

Mais j'y vois mieux qu'une *actualité;* j'y découvre une preuve nouvelle et éclatante de notre étrange état d'esprit. Les miracles et les phénomènes de ce genre n'apparaissent guère, en effet, qu'aux moments troublés où l'homme s'agite, comme un malade sur sa couche, sans savoir exactement quel remède ou quelle

consolation il désire. *Ægri somnia.* Le rêve et l'inconnaissable sont les préoccupations des sociétés qui, déçues ou effrayées, se réfugient dans le songe pour fuir la réalité poignante ou l'angoisse. Le baquet de Mesmer et les escamotages de Cagliostro enflammaient, à la fin du dernier siècle, les cerveaux que hantait la terreur de quelque chose de sinistre, de très proche et d'inconnu. Cazotte, prophète de malheur, apparaît alors comme un tragique monologuiste qui prédit une lugubre agonie aux puissances de son temps.

Et c'est une singulière spécialité qu'ils ont, ces visionnaires, d'annoncer, presque avec plaisir, une infinité de catastrophes. Mlle Couesnon ne manque pas à la coutume. Elle égrène tout un chapelet de désastres. Elle prédit les massacres d'Arménie, le bolide de Madrid, les fusillades de Cuba et l'incendie de l'hôpital de Lille. « Rappelez-vous les deux cents personnes brûlées au Portugal, dit doucement à un reporter la mère de la prophétesse, *elles n'étaient pas mortes que nous priions pour elles.* » Cette prière part de belles âmes. Mais si Mlle Couesnon a le don de déchiffrer l'avenir, que ne se précipitait-elle au télégraphe et n'envoyait-elle bien vite une dépêche aux pauvres Portugais, leur disant : « Prenez garde! veillez! Vous vous exposez à être brûlés! »

On me répondra que les prophétesses ne sont pas ici pour envoyer des télégrammes. Mlle Couesnon n'est — c'est son mot — que l'agent de transmission de l'archange Gabriel. L'archange Gabriel ne se préoccupe ni des messages électriques ni des messages téléphoniques; il vient visiter la jeune inspirée en des heures d'extase

et il nous annonce par sa voix, en des verselets qui rappellent naïvement les *Prophéties* de Nostradamus, les maux prochains dont nous sommes menacés :

Paris, pauvre cité
De l'incrédulité,
Pour toi, plus de gaieté !

Mlle Couesnon est trop modeste. Ces prophéties en chambre, ces *five o'clock* de l'archange sont, au contraire, fort gais à mon avis. Le malheur est que des milliers de gens prendront au sérieux les soliloques d'une pauvre fille qui croit évidemment à sa mission et prédit avec une facilité délicieuse d'abondants châtiments à la France. « *La France doit être châtiée!* » Grand merci ! Et pourquoi ? Il me semble qu'elle a déjà eu sa part d'épreuves et que cette nation de braves gens ne mérite pas toutes les tristesses qu'elle a pu subir. Si Mlle Couesnon s'en mêle, en vérité, que deviendrons-nous ?

On nous apprend que l'escalier qui conduit à l'appartement où Mlle Couesnon sibyllise ruisselle de visiteurs. On court là-bas comme au théâtre, un jour de *première*. C'est, vers la maison de la rue de Paradis, une tumultueuse poussée de curiosités. Toutes les crédulités y accourent avides, anxieuses, indiscrètes. Des maris viennent demander à l'archange Gabriel si leur femme les trompe. Des fiancés interrogent Mlle Couesnon sur la tournure que prendra leur ménage. Ce sont les rabelaisiennes questions faites à Panurge adressées,

cette fois, à un être angélique. On m'a parlé de financiers qui seraient tout prêts à supplier la prophétesse de leur dicter des ordres de Bourse. La possédée pourrait aussi nous renseigner sur l'avenir de l'Egypte et le régime futur de Madagascar. Quelle simplification de la politique si Gabriel pouvait intervenir à heure fixe! Gouverner, c'est prévoir. Les prévisions seraient faciles avec les prédictions de l'archange.

Je voudrais sourire et le fait en effet, en réalité, est attristant. Ce temps-ci, qui ne croit plus à grand'chose, ajoute trop facilement foi à tous les charlatanismes et à toutes les billevesées. Il prend les canards pour des aigles. Il prend les bulles de savon pour des mondes. Il est hanté par l'invisible, le ténébreux, l'inquiétant, l'indistinct, l'impossible. *Je n'ai plus foi qu'en la superstition*, me disait un Parisien narquois. Et la superstition même ce n'est qu'une faiblesse de croyant ou une quasi-crédulité de sceptique, ce n'est point ce noir mystère où se penche, affamée de bizarrerie, la raison humaine un peu détraquée.

Non, non, je ne veux pas grossir outre mesure un petit fait divers sans importance; mais le seul intérêt que porte tout à coup le public enfiévré au cas d'une névrosée livrant aux *interviewers* ses conversations avec les anges, cette curiosité qui fait qu'on parle autant et plus de Mlle Couesnon que de la question ministérielle, ce besoin de spectacles singuliers, de *cas* de tératologie morale, de nouveauté dans l'étrangeté, accuse un terrible nervosisme dans la foule. La foule croit tout, absolument tout, à de certaines heures. Un de mes souvenirs d'enfance les plus nets

est celui-ci. Le bruit se répandit, un jour, à Limoges qu'on avait vu un crucifix sanglant apparaître dans les airs du côté du cimetière, vers l'avenue de Louyat. C'était précisément durant la semaine sainte. Qui l'avait vu, ce crucifix? Personne n'eût pu citer un nom. On ne savait pas, au juste. Une bonne femme de la campagne ou une cuisinière de la ville, sans doute. Mais il avait été vu, certainement vu, cela suffisait. Alors, en deux jours, des milliers et des milliers de bonnes gens allèrent, comme une immense procession effarée, vers l'endroit où avait été aperçu le crucifix sanglant. Et *tous le virent*, oui, tous, à la même place, là-haut, dans les airs, avec ses grands bras qui saignaient. Une vieille bonne me montrait, au loin, l'horizon vide, et me disait : « Tu ne vois donc pas? » Non, mes yeux écarquillés n'apercevaient rien. Elle *voyait*. Le mot de suggestion n'était pas alors d'usage courant. Les gens de sang-froid haussèrent les épaules, dirent : Quelle bêtise !

Ce n'était point de la bêtise, c'était de la foi à l'envers, une perversion de ce besoin de croire qu'ont les pauvres êtres débiles que nous sommes. Et, tout naturellement, dans la pensée de la foule qui avait *vu* et revu le rouge crucifix du cimetière, cette croix et ce sang annonçaient les pires des malheurs. Comme le mal est ce qu'il y a de plus certain au monde, les prophètes absolument ont raison de le prédire, à tout hasard, à la *mauvaise* franquette, s'ils veulent garder leur réputation. Il arrive toujours un moment où l'on s'écrie :

— Tout de même, ils nous l'avaient bien dit!

On nous a doctement parlé de la banqueroute de la science. J'espère bien assister, quelque jour, à la faillite du mysticisme. Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous en sommes loin. Le ténébreux tient bon et la magie de même renaît comme si rien n'était définitivement aboli en ce monde. Lorsque le soleil est couché, comme il faut toujours se diriger dans la nuit, on se contente de lumignons. Pour nos débilités la foi aux hystéries est un lumignon comme un autre. M. Gilles de la Tourette doit bien rire des prophéties de l'archange Gabriel. Et je suis un peu habitué moi-même à ces superstitions étranges. Je connais une comédienne du plus rare talent qui, par exemple, ne consent presque jamais à accepter un rôle sans avoir consulté Mme de Thèbes.

Mme de Thèbes est une chiromancienne, grande amie d'Alexandre Dumas fils, qui lit dans la main comme Ruggieri lisait dans les astres ou comme Mlle Couesnon lit dans l'archange de l'Annonciation. On va l'interroger, et que de fois j'ai entendu, aux répétitions, ce mot extraordinaire :

— J'aurai du succès! Mon rôle est bon! Mme de Thèbes me l'a dit!

Peut-être ces crédulités, qui sont comme de la foi à dose homéopathique, ne font-elles de mal à personne, et je verrais avec étonnement l'archevêque de Paris interdire aux prêtres d'aller visiter, interroger cette Couesnon que certains ecclésiastiques parlent même d'exorciser. A qui la pauvre inspirée peut-elle nuire? J'ai connu jadis une possédée que *lança* dans Paris le doux Henri Delaage et que présentait dans les

salons le bon sorcier Ledos. Elle jeta, pendant quelque temps, à travers Paris, quelques lugubres prophéties, annonça peut-être, pour les esprits crédules, la guerre de 1870 dès 1864, comme le médium Douglas-Home avait, dit-on, prédit Sedan à Napoléon III dès 1857, pendant une séance aux Tuileries ; puis elle disparut, se maria, je crois, et porte sans doute encore le nom d'un brave homme.

Il est inutile de lancer contre ces pauvres filles les foudres de l'Église ou de rééditer l'arrêt porté jadis contre les convulsionnaires de Saint-Médard :

De par le roy, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu !

La vie se charge de les faire rentrer dans l'existence commune. J'ai retrouvé, promenant de beaux enfants aux joues roses, une créature solide et d'aspect souriant, du reste, que j'avais vue en état d'extase, prophétisant, elle aussi, comme au hasard, dans le *service* de M. Charcot. Elle ne se rappelait ni ses prédictions ni ses extases. La Salpêtrière demeurait pour elle comme une sorte de villa *suburbaine* où elle avait passé tout un printemps, sous les lilas, assise auprès des vieilles *reposantes*, sur les bancs de pierre grise. Il n'y avait plus d'hystérique, il n'y avait plus de *sujet* à qui les internes suggéraient les inventions dramatiques. Il n'y avait qu'une mère de famille qui souriait, heureuse, à ses enfants, beaux comme des *babies* de Reynolds ou de Carolus.

Un peu de bromure à la prophétesse de la rue de Paradis lui vaudrait mieux qu'un exorcisme.

XIII

Ce qu'on peut voir dans une vieille carte de restaurateur. — La carte du 9 juillet 1810 au restaurant Véry. — La vie à Paris d'autrefois et d'aujourd'hui. — La cuisine de nos pères. — Le prix des plats. — Cartes du café Anglais en 1846 et en 1866. Louis-Philippe et Napoléon III. — Ce que coûtait un poulet il y a soixante ans. — Les habitués de Véry. — Le maréchal Duroc. Le prix des huîtres en 1825. — Ce que valait jadis une douzaine d'huîtres. — Souvenirs de M. Joseph Bertrand. — La cuisine bourgeoise et la question exotique. — La statistique et les mœurs. — Chamfort et la question sociale. — Les brasseries. — Un cours de cuisine. — Chrysale et le pot-au-feu. — Deux morts : le baron de Hirsch, M. Léon Say. — Un grand libéral. — Le mot de M. Gladstone.

23 avril.

Une large carte de restaurant, d'un format presque égal à celui d'une carte d'un théâtre de la guerre, Abyssinie ou Madagascar, attirait mon regard, rue Richelieu, l'autre jour. *Que de choses dans un menuet!* disait Vestris. Que de souvenirs dans une carte de restaurateur! Toute la vie passée, en ses intimités curieuses, tient dans ce grand papier divisé en quatre

colonnes et entouré de rinceaux d'un goût spécial, à l'antique. Si jamais on a pu étudier les variations des mœurs d'après la façon de vivre des gens, c'est par des documents de ce genre.

La carte, que j'ai précieusement recueillie, porte en lettres majuscules, au-dessus de la liste des mets, cette adresse : *Véry*, *restaurateur*, *Palais-Royal et Jardin des Tuileries*, *terrasse de Rivoli*. Et je m'explique, en voyant ce vaste placard où, d'un seul coup d'œil, on pouvait autrefois se rendre compte des plats à choisir, pourquoi autrefois on disait *la carte*, tandis qu'aujourd'hui, en demandant le petit papier où l'on a totalisé la dépense, on dit *l'addition*. La carte n'est plus maintenant qu'une liste apportée dans une reliure mobile, gaufrée et dorée. Elle garde toujours le nom d'autrefois, mais elle a changé d'aspect.

Celle que j'ai prise — y trouvant un sujet intéressant de comparaison entre un temps disparu et le nôtre — était vraiment une carte, aussi grande, je le répète, qu'une carte de géographie. Elle porte une date : 9 juillet 1810. Quatre-vingt-six ans! Et elle évoque, par un seul nom, *Véry*, tout un Palais-Royal étincelant de vie et de luxe, les galeries encombrées de belles filles aux bras nus, les épaules à l'air, tandis que passent auprès d'elles, faisant traîner leurs sabres d'Essling ou d'Iéna, les beaux officiers, les grenadiers d'Oudinot ou les cavaliers de Curély.

Cuvier reconstruisait tout un mastodonte avec un débris d'ossement. Il est beaucoup plus facile de faire revivre toute une époque avec une carte de restaurateur. C'est vraiment la *Vie à Paris* que ce document

ressuscite, et on pourrait suivre les transformations de nos mœurs sur les modifications des prix des mets et sur la disparition même de certains plats dans les restaurants de jadis et dans ceux d'aujourd'hui.

9 juillet 1810 ! — C'est presque au lendemain du mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche que cette carte de Véry a été imprimée. Elle date du jour même où l'empereur annexait purement et simplement à la France les États de son frère Louis, roi de Hollande. On dut politiquer autour de ce papier, légèrement taché, que j'ai là comme un vestige vivant du passé. La nouvelle de la bataille de Talavera, arrivée à Paris à ce moment précis, dut faire chercher, dans la liste des vins, quelque muscat pour boire à la santé de Soult accourant dégager le roi Joseph, et à la revanche de Talavera.

Les vins sont en 1810 les crus qu'on déguste encore aujourd'hui. Mais les liqueurs ont changé de nom et leur orthographe est d'une autre époque. On lit, sur la carte de Véry, des désignations de crèmes et de sirops qui, sur les étiquettes des bouteilles, font l'effet des vignettes anacréontiques des vieux romans de ce temps-là : « noyau de Phalsbourg, *cuirasseau* de Hollande, *cuirasseau* d'Hernay et l'*Huile de rose*, l'*Huile de Vénus*, l'*Eau de la Côte*, le *Cédras*, la *Crème des Barbades*, le *Mirobolanty* ». Liqueurs familiales, douces, sucrées, mieux faites pour les lèvres roses des jolies dîneuses, ou pour les lèvres rasées des *pékins* que pour les grosses moustaches des hussards de Murat ou des dragons d'Exelmans.

Cependant l'absinthe, l'effroyable absinthe, l'absin-

the qu'on aperçoit partout aujourd'hui, avec sa couleur de chrysopase opalisée sur les tables, aux devantures des cafés, l'absinthe, qui deviendra la folie de nos contemporains, apparaît déjà sur la liste des liqueurs du restaurant Véry. Elle porte ce nom : *extrait d'absinthe*, et vaut dix sous le verre.

Car les prix sont tout naturellement marqués sur cette carte et l'on y voit exactement ce que coûtait la vie dans un des restaurants les plus fameux de Paris, il n'y a pas un siècle. Un potage vaut dix sous, comme l'extrait d'absinthe. Potages très bourgeois que ceux-là, et qui ne sentent pas encore les épices de la bisque ou du *turtle soup*. Potages à la julienne, au riz, à la purée, à la Conti. Le seul potage exotique est le riz à la turque. Il coûte quinze sous. La soupe aux choux n'en vaut que dix, comme le printanier, la purée ou le vermicelle clair. Le consommé en vaut quinze.

Les plats de résistance sont très simples. Point de complication dans cette bonne et solide nourriture française que les officiers de grenadiers, les capitaines de grognards, amaigris et bronzés par les rudes étapes, affamés aussi, viennent retrouver gaiement entre deux campagnes. Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es. La dyspepsie, la grande maladie moderne avec le nervosisme, n'était pas fréquente alors. Je ne m'imagine pas les belles créatures solides et saines, peintes par David ou Gérard, et les cuirassiers de Géricault ou les cavaliers du baron Gros affligés de ce que nous appelons si couramment une dilatation d'estomac.

Après les hors-d'œuvre — très simples, olives du

Luc à quinze sous, beurre et raves à douze sous, cornichons, anchois au citron — le bœuf, le bon bœuf, à toutes sauces, au naturel ou à la poulette, — puis le mouton, gigot braisé aux laitues, poitrine à la Sainte-Menehould, carbonnade aux pois ou à l'oseille, — la volaille, depuis le filet de poularde aux concombres jusqu'à la caille financière, en passant par le *fricot* de poulet garni (il y a tout un temps dans ce mot : *le fricot*), la cuisse de poulet en papillottes et la salade de volaille aux anchois, — enfin le veau de Pontoise, en blanquette, à la poulette, à la jardinière. Tous ces plats, depuis trois livres, deux livres dix sous, jusqu'à une livre, une livre dix sous.

C'est le menu du bonhomme Poirier voulant traiter ses vieux amis de la rue des Bourdonnais, menu banal qui révolte le successeur de l'illustre Vatel. Je note dans la liste des plats qui me semblent, comme on dit, de l'*époque :* l'oreille de veau farcie et frite. Mais déjà les curiosités de la cuisine exotique se glissent dans la carte de Véry. La campagne d'Italie nous a valu le poulet à la Marengo, qui coûte cinq livres (la moitié, deux livres dix sous). La campagne d'Égypte nous a dotés peut-être du *Kariz* ou *Pilot* à l'égyptienne, qui vaut trois livres et ne se débite pas en demi-poulet.

Les poissons de la vieille carte de Véry sont les carpes, les goujons, les perches, les anguilles des rivières françaises, les écrevisses des ruisseaux de la Meuse, avec les raies et les morues envoyées de la mer. Rien à noter de particulier dans cette liste. Mais c'est dans les entremets et les desserts que les goûts se modifient; c'est par là, comme par les modes, que les

générations se diversifient. Il est des pâtisseries qui ont disparu, comme les manches à gigots, des desserts dont la recette est perdue, comme la race pure des carlins.

Chez Véry, en 1810, les *entremets de sucre* et les desserts gardent le caractère patriarcal des dîners de famille où l'on chantait au dessert, autour de la nappe, des refrains de Gouffé et des couplets de Désaugiers; omelettes aux confitures, beignets de pruneaux, tourtes de cerises, compotes d'abricots, macarons, fromage à la crème. Encore une fois, ce qui est frappant, c'est le peu de complication de ces menus, c'est le caractère profondément bourgeois de cette cuisine de restaurant à la mode. Il en est, à cette heure, pour les estomacs comme pour les vêtements. Une robe d'organdi ou de mousseline, un chapeau de paille, et — Mme de Chastenay nous le dit en ses *Mémoires*, — l'on allait au bal avec un ruban de satin, à plat, pour toute parure. La coiffure à la grecque et la cuisine à la française suffisaient.

En 1810, chez Véry, une tasse de café vaut dix-huit sous, la demi-tasse dix sous. Une glace coûte une livre. Deux prunes à l'eau-de-vie, quinze sous, une pêche à l'eau-de-vie, dix-huit.

C'est l'heure des repas sains et solides. Le bourgeois de Paris qui va au Palais-Royal pour *se payer*, en famille, un bon dîner ; le soldat, tout heureux d'avoir échappé à la mitraille, qui vient *se refaire* dans un restaurant à la mode, laissent à la table de Cambacérès — le seul endroit où l'*on dîne*, partout ailleurs l'*on mange*, dit Napoléon — les complications et les raffinements

d'une cuisine épicée. Ni eaux digestives, ni pains spéciaux. Les dents sont solides, mâchent bien, et le suc gastrique contient assez de pepsine pour faire les digestions faciles.

Quant aux prix, ils sont abordables.

Les prix varient peu, du reste, à travers les années. Cette carte, quasi séculaire, du restaurant Véry m'a donné l'idée de rechercher, à diverses dates caractéristiques de notre vie parisienne, ce qu'on payait dans un cabaret de premier ordre sous Louis-Philippe, par exemple, puis du temps de Napoléon III.

J'ai là les prix courants du café Anglais vers 1846 et vers 1866. Deux époques bien différentes. Pour les incarner en des personnalités excentriques, dont les noms disent tout sans grandes explications, l'une est l'époque de Lola Montès ou de Mogador, l'autre celle de Cora Pearl ou d'Anna Deslions.

La carte du café Anglais du temps de Louis-Philippe porte des observations assez suggestives. Le titre d'abord : *Déjeuners, dîners et soupers*. Puis cet avis qui eût semblé naïf aux habitués du *Grand Seize*, aux soupeurs du second Empire : *Les salons sont ouverts toute la nuit pour les soupers*. Et cette note : *La plus grande partie des mets ne se faisant qu'au moment où on les demande, on est invité à les commander d'avance pour éviter d'attendre*. Puis encore : *Les garçons étant responsables de tout ce qui se casse, les objets cassés seront portés sur les cartes au prix d'achat*. Sur les *cartes*, on ne dit pas encore l'addition. Et quelles

mœurs encore patriarcales ! Les garçons responsables de la casse, mais faisant payer le client !

Tout sera prévu, du reste, un peu plus tard, vers 1860, dans le sens restrictif qui impose au consommateur certaines majorations de prix, selon l'endroit où il dîne, salle commune ou cabinets. Le petit pain, qui vaut 25 centimes, sera porté à *cinquante* dans les cabinets, sous Napoléon III. Le potage à la tortue, qui vaut 10 francs couramment, vaudra 12 francs *dans les grands dîners.*

En *primeurs*, la tomate vaut un franc la pièce. Si l'on en prend plusieurs, on fait, dit la carte, *une petite réduction.* « En saison » la portion coûte 2 fr. 50. Les prix des fruits varient selon la saison aussi.

Mais, sans parler encore de la carte de 1866, que nous sommes loin déjà, sous Louis-Philippe, du catalogue bourgeois et simple du restaurant de 1810 ! L'exotisme a envahi la cuisine française, Véry ne s'y reconnaîtrait plus, M. Poirier pousserait les hauts cris. Les estomacs, fatigués sans doute, ont besoin de condiments et de piments. Les eaux digestives ne figurent pas encore sur la carte. Avant peu, elles y prendront la première place.

Et il en faut bien pour *faire couler*, comme on dit, ces sandwiches, ces caviars (il vaut trois francs sous Louis-Philippe), ces canapés à l'anglaise, ces potages à la turque ou à l'italienne, ces bisques de poularde, ces mayonnaises, ces coquilles d'huîtres, de homard, de turbot ou de saumon, qui figurent, en nombres pressés, sur la carte. Le bœuf, le brave et bon bœuf des repas de 1810, est rôti, sauté, piqué sous toutes

les formes et de toutes façons, à la chasseur, à la Soubise, à la napolitaine, à la bordelaise, à la béarnaise. Il valait *douze sous* au naturel ou à la sauce aux cornichons (ô temps des repas idylliques!) en 1810, *quinze sous* à la sauce tomate, *une* livre en filet sauté dans sa glace; — il vaut *deux francs* au naturel sous Louis-Philippe, il vaudra *trois francs* sous Napoléon III; — en filet sauté trois francs cinquante vers 1846, quatre francs en 1866 — et, quand il s'appellera filet Chateaubriand, il coûtera sept francs sous le gouvernement de Juillet, lorsque les soupeurs seront Roger de Beauvoir ou Nestor Roqueplan, et huit francs sous le consulat de Gramont-Caderousse.

La volaille, elle aussi, est triturée, arrangée, servie et sertie de toutes manières. Le poulet de Véry, qui coûte *cinq livres* en 1810, vaut à l'estragon ou au gros sel quatorze francs en 1846, seize francs en 1866. On le sert à la chasseur, à la tartare, à la diable, en coquille, en croquettes. Le *fricot* de nos pères s'appelle le *fritot*. Un *poulet Régence* sous l'Empire coûte trente francs.

Ces augmentations de prix, qui sont comme l'étiage de notre vie courante, ne s'arrêteront plus, du reste. Les prix montent et montent toujours. Je ne vois pas, sur ces cartes diverses, le prix des huîtres. Mais veut-on savoir ce que coûtaient, il y a soixante ans, les huîtres qui valent aujourd'hui d'un franc quatre-vingts centimes à deux francs la douzaine?

M. Joseph Bertrand, qui sait tout, même les plus petites choses, me le disait naguère. Vers 1836, à Saint-Malo, les huîtres se vendaient couramment *dix*

sous le cent. M. Bertrand se rappelle fort bien avoir entendu sa mère s'écrier, en revenant du marché :

— Les huîtres aujourd'hui sont *hors de prix :* elles coûtent *trois sous la douzaine !*

L'illustre savant avait neuf ans lorsqu'à Cancale un de ses parents le mena déjeuner avec des camarades et des amis. On se trouva, sans crainte superstitieuse, treize à table, et chacun mangea du plus bel appétit, avec l'air de la mer pour apéritif. Combien ces treize personnes purent-elles consommer de centaines d'huîtres, servies sans compter, apportées en tas? M. Bertrand l'ignore, mais il se rappelle fort bien le prix de ce pantagruélique repas ? *un franc par tête !*

Les prix du café Anglais vers 1868 et même vers 1848 sont tout naturellement plus élevés et les mets, encore une fois, plus recherchés à mesure que le temps marche. La carte du temps de Napoléon III est compliquée, choisie et ressemble à une encyclopédie des *harnois de gueule.* Nous sommes loin de la carte de chez Véry qui, au Palais-Royal ou sur la terrasse des Feuillants, suffisait à Duroc, l'hôte habituel et le protecteur du *chef* illustre, et aux aides de camp du maréchal, et rendait peu à peu millionnaire ce petit paysan de la Meuse, Véry, qui, avant de tenir *tout Paris* par l'estomac, avait débuté par être un garçon de cuisine, un humble *gâte-sauces.*

Un poète anglais, pour louer la France, s'écriait qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer le pays qui a enseigné au monde *six cent quatre-vingt-cinq manières* de préparer et de servir les œufs. Je voudrais bien connaître ces six cent quatre-vingt-cinq recettes. Tou-

jours est-il que les œufs, qui tiennent si peu de place sur la carte de 1810, remplissent toute une page de la carte de 1866. Et les prix grossissent à mesure que le nombre des diverses recettes augmente.

Il nous est né toute une école d'historiens statisticiens qui étudient nos mœurs, celles du passé et celles du présent, par les variations des prix des immeubles, des vêtements, des denrées. M. Georges d'Avenel est de ceux-là. Il tire éloquemment des déductions à la Michelet de l'arithmétique des chiffres, si arides et si vivants. Je lui signalerai tout ce qu'il pourrait trouver ainsi dans une carte jaunie de restaurateur disparu. « Messer Gaster, premier maître ès arts du monde, est le premier des guides à suivre, si on veut écrire l'histoire, et ce diable de Chamfort me semble avoir résumé et deviné toute la question sociale, lorsqu'il disait, à propos de la cuisine : « Ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, c'est le petit nombre ; et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners, c'est le grand. »

On pourrait aussi trouver que la brasserie succédant au restaurant, — la brasserie avec son faux art de vitraux modernes, sa *moyenâgerie* factice, — c'est le dîner à peu près luxueusement servi mis à la portée de « ce plus grand nombre » qui veut avoir, en temps de démocratie, le décor aristocratique. Mais, dans la brasserie moyen âge comme dans le cabaret à la mode, c'est fait, semble-t-il, des simplicités de la cuisinière bourgeoise, de celle que le bonhomme Chrysale réclame en son terre-à-terre pratique de la ménagère qui doit écumer son pot.

Il y a réaction, du reste, et Molière serait heureux de voir, tout près de sa Maison, galerie d'Orléans, en une boutique où fut jadis une librairie allemande, un cours public de cuisine fait à des femmes et des jeunes filles par des professeurs, des *professeuses* plutôt, qui enseignent là l'art utile du pot-au-feu, comme d'autres enseignent l'art de la diction, la littérature courante et le moyen de briller en société en débitant des monologues. Combien sont plus utiles ces institutrices en tablier blanc, la noble écumoire à la main.

Peut-être cet enseignement nous rendra-t-il bien des plats oubliés, dédaignés, les plus simples, les plus sains, les vieux plats aimés de nos pères ! Et voilà pourtant les réflexions, les regrets et les souhaits qu'a fait naître la carte du restaurant Véry, retrouvée en passant, parmi les vieilles gravures et de vieux papiers !

Je ne savais, lorsque je commençais cette causerie, ni la mort soudaine du baron de Hirsch, le financier international, ni celle de M. Léon Say, l'homme d'Etat au cœur et à l'esprit si français. Voilà une sorte de dynastie bourgeoise qui disparaît avec le petit-fils de Jean-Baptiste Say, tout un chapitre de l'histoire de l'économie politique dans notre pays, toute une tradition de famille dans la fidélité à la liberté, aux lettres, à ce clair génie de notre France qui répugne, en fin de compte, aux étroitesses sectaires et aux grandiloquences nébuleuses des rhéteurs. Je ne m'étonne pas que M. Gladstone ait si vivement aimé et si justement apprécié M. Léon Say. L'homme d'État anglais avait

été séduit par la science, dissimulée sous une infinie bonne grâce, de l'homme politique français. Il avait retrouvé en lui un lettré de sa race, aimant les livres, les arts, érudit sans être pédant, souriant même aux heures périlleuses et, en dépit de son sourire, prenant tout au sérieux sans rien pousser au tragique.

M. Léon Say était un causeur délicieux. Nous l'écoutions, à l'Académie, avec un plaisir infini. Il avait la raison persuasive et le mot qui résume et fait balle. D'une courtoisie bien française, aimable et accueillant, on fut un peu étonné lorsque M. Gladstone, précisément pour le juger, dit à M. Félix Faure, tout récemment :

— Quant à M. Léon Say, c'est *un roc*.

Cela prouve que le *grand old man* se connaît en hommes. Un roc peut être souriant aussi et les fleurs poussent sur les rochers. On pouvait ne voir en M. Léon Say que la bonne grâce et les fleurs — la solidité était dessous et celui-là fut un de ces hommes d'État qui trouvent que les idées de liberté ont d'autant plus de force dans le monde qu'on sait les rendre plus génereuses, et pour les faire mieux comprendre, les faire mieux aimer.

XIV

Question parisienne. — Le modèle de Falguière. — Statues et portraits. — Mlle Lange. — George Sand. — Le chah de Perse à l'Opéra. — Souvenirs de 1889. — Une soirée de gala. — M. Carnot. — Le roi Dinah-Salifou. — La *Tempête*. — M. de Lesseps. — Le *Journal* du chah en 1873. — Impressions de voyage. — L'empereur Guillaume. — M. de Bismarck. — Les *Souvenirs* du général du Barail. — Mac-Mahon et Victor Hugo. — Une revue et un feu d'artifice. — Le chah de Perse et la monarchie. — Rêve de renaissance. — Pourquoi Nasr-ed-Dine fut populaire. — Un pendu. — Le divertissement de Thomas Diafoirus. — Un Goya. — L'art dramatique de l'avenir. — Le rapport de M. Henri Lavedan à la Société des auteurs. — Dumas fils. — Les maîtres et les jeunes. — Morts et vivants. — L'avenir.

5 mai.

A ne lire que certains journaux on pourrait croire vraiment que la grande préoccupation actuelle de Paris, ce n'est point le ballottage des élections municipales ou les conséquences que peut avoir pour l'Europe l'assassinat d'un souverain dans une ville d'Asie, mais la grave question de savoir si, oui ou non, M. Falguière

en sculptant sa *Danseuse* a pris pour modèle une ballerine très connue.

Que d'esthétique et que de propos d'alcôve autour de l'œuvre du statuaire! « Je ferai votre portrait en pied dans un roman, disait une femme de lettres illustre, irritée contre un sculpteur célèbre ; je vous peindrai, prenez-y garde, au moral et au physique ! — Et moi aussi, dit le statuaire. Je vous exposerai nue au Salon, et tout le monde vous reconnaîtra. » Ces étalages ou ces vengeances ne datent pas d'aujourd'hui : Mlle Lange n'ayant point payé son portrait à son peintre, celui-ci la transformait en Danaé et la montrait, sous la pluie d'or, sans voiles, aux désœuvrés du Directoire.

Il n'y a certes aucune pensée de pilori dans l'œuvre de M. Falguière. Tout au contraire, et la danseuse dont tout le monde parle aurait grand tort de s'en fâcher. La calomnie, en pareil cas, ne commence qu'au moment précis où la beauté cesse. Avec Falguière, un tel danger n'était pas à craindre. Il a sans doute été indiscret, il n'a pas même été médisant.

La statue eût fait la joie du pauvre chah de Perse que je revois encore, lorgnant de sa jumelle énorme, après avoir relevé ses lunettes d'or jusqu'à son bonnet, les danseuses de la *Tempête* à l'Opéra.

C'était en 1889, et le chah visitait Paris pour la troisième fois. Il avait vu l'Exposition dernière, il se promettait bien de voir l'exhibition de 1900. Il aimait Paris et c'est bien aussi pourquoi cet assassinat de Nasr ed Dine par un fanatique a ému nos Parisiens comme s'il s'agissait d'une personnalité du boulevard. Le chah avait fini par devenir, en quelque sorte, pour

nous une figure familière. C'était un personnage des *Mille et une Nuits* mis à la portée de nos curiosités baguenaudières.

Ce soir lointain de la représentation de gala à l'Académie de musique, où il nous apparut, couturé de pierreries, m'est resté présent comme une vision tout à fait précise. Oui, je le revois, étincelant, dans la loge d'honneur élevée pour lui au-dessus de l'amphithéâtre, au centre de la salle, deux émeraudes et un rubis à chaque épaulette, son sabre à poignée de diamants soutenu par un baudrier de topazes, le lion de Perse, un lion éblouissant au bonnet, un ordre gros comme un œuf, diamants encore, pendant à son cou, et, sous ces constellations de pierreries, l'air froid, intelligent, presque féroce. Assis et promenant son regard sur la salle à travers ses lunettes rondes, il se levait tout à coup d'un mouvement brusque, comme d'un soubresaut, laissait là M. et Mme Carnot, placés à ses côtés, et qui s'entre-regardaient un peu surpris, puis suivaient leur hôte au fond du salon pour obéir à l'étiquette ; il revenait, se rasseyait, saluait rapidement, et je le vois encore plantant son regard dur sur le visage de je ne sais quel membre de l'Institut incliné devant lui. Il semblait s'ennuyer parfaitement. L'« enlèvement des âmes », dans la *Tempête*, parut cependant lui plaire, le distraire un peu et il regarda alors M. Carnot d'un air satisfait.

Mais la bonne grâce exquise de Mme Carnot et la bonté patiente du président n'arrachaient pas à la physionomie du chah ce je ne sais quoi de soucieux, de morne et de brusque qui nous frappa. A un

moment donné, Nasr ed Dine parut sourire et fit de la main un signe bienveillant à M. de Lesseps qu'on lui présentait. Il lorgna encore une fois la salle et la scène, puis, avant la fin du spectacle, s'en alla, un peu maussade en apparence, et comme déçu.

En même temps que cet Oriental solide et agile, nerveux, agité, on pouvait voir, ce soir-là, à l'Opéra — non pas dans la loge d'honneur, mais aux fauteuils d'amphithéâtre — le roi Dinah Salifou, beau nègre portant sur la tête une toque de velours pourpre brodé d'or, le ruban de la Légion d'honneur sur sa robe noire, et à sa ceinture, le sabre que lui avait précisément, le matin même, donné le chah de Perse. Il était beau comme un bronze, d'un noir d'ébène, ce roi Salifou, et, placé à quatre pas de moi, à côté de la reine Phillis, jeune, l'air doux, le visage fin et le profil agréable, presque joli, devenant même tout à fait séduisant lorsqu'elle souriait, l'air bonasse et narquois à la fois, aux sauts énormes du Caliban du ballet d'Ambroise Thomas, tandis que, d'une adorable petite main que Falguière eût moulée, sans indiscrétion, elle maniait, aussi prestement qu'une Espagnole, avec une grâce tout à fait civilisée et coquette, un petit éventail de dix sous.

Que c'est loin, tout cela! Sept années! Et l'auteur du ballet qui tirait seul le chah de sa brusquerie sombre, et le *grand Français* qu'on amenait au souverain d'Asie comme une vivante gloire nationale, et le loyal et honoré chef d'Etat qui recevait alors le chah de Perse au nom de la France, tous ont disparu, le roi des rois tué par une balle, le chef de République frappé

d'un poignard. Qui nous eût prédit la destinée de ces hommes, acclamés par toute une salle, et averti que le meurtre était tapi derrière les draperies de velours rouge aux crépines d'or?

Errant, dépossédé, misérable, le roi Dinah Salifou reste seul. Mais depuis longtemps il a dû vendre sa toque pourpre galonnée et échanger contre des vêtements d'usage le sabre du chah dont il serrait si glorieusement la poignée. Et la reine Phillis, au naïf et pourtant malin sourire, qu'est-elle devenue, la petite souveraine étonnée, et saura-t-elle même jamais que cet homme est mort qui lui était apparu ruisselant de pierreries et qui avait donné un sabre d'honneur au petit roi d'Afrique ?...

Mais où sont les neiges d'antan?

Le chah de Perse a-t-il écrit le *Journal de son voyage de* 1889? C'est probable. Il ne l'a du moins pas publié, que je sache. Je n'ai là que la traduction anglaise de ses premières impressions de voyage en Europe (1873). Il n'y faudrait pas chercher l'esprit et les ironies des *Lettres persanes*, et ce Persan-là n'a rien du mordant de Montesquieu ; mais il voit bien, il note les incidents de route avec la fidélité scrupuleuse d'un *traveller* anglais, précis comme un horaire de railway. Il a de la bonhomie et de la franchise. Il va de Téhéran à Astrakan en vingt-six jours, reste quatorze jours en Russie, vingt jours en Allemagne et en Belgique, dix-huit jours en Angleterre, dix-neuf jours en France

et en Suisse, consacre trois semaines à l'Italie et à l'Autriche, onze jours à la Turquie, et rentre chez lui par la Géorgie — mais il ne se pique point d'avoir jugé tous ces peuples d'une façon définitive. Il les reverra.

La première page de son livre ne manquait ni de grandeur ni de couleur. Le chah trace gravement ces lignes avant de partir :

Au nom du Seigneur compatissant et miséricordieux.

« Ceci est le journal du voyage en Europe que nous nous proposons d'écrire, pour notre joie et sanctification, par la volonté du Dieu très haut, tout-puissant, incomparable, miséricordieux, bienfaisant. — Qu'il nous accorde la santé ! »

Le chah est d'ailleurs frappé, durant tout ce voyage, des spectacles extérieurs bien plus que des mœurs des pays qu'il traverse et des caractères des hommes qu'il rencontre. A Berlin, ce qui l'attire surtout, c'est l'*Aquarium*. Il y va deux fois et s'arrête avec une attention passionnée devant une tortue. Un unau ou *paresseux* le comble d'étonnement. Il écrit à propos des curiosités de l'établissement : « *C'est une des choses de ce monde dignes d'être vues.* »

Aucune appréciation sur le vieil empereur Guillaume ou l'impératrice Augusta : « *Visite d'adieu à l'empereur*. L'empereur entra, s'assit et nous causâmes. La femme de l'empereur m'offrit un vase de porcelaine. » Et c'est tout. Le chah désire tout naturellement voir

le prince de Bismarck. Quelle impression emportera-t-il du chancelier de fer ?

Oh ! la moins compliquée qu'il soit ! « *Vendredi* 6 » *juin.* — Nous allâmes rendre visite au prince de Bis- » marck. Il était chez lui, vint à notre rencontre. Sa « demeure est petite et simple. Sa femme et sa fille étaient » assises dans le salon. *Une longue conversation s'en-* » *suivit.* Puis nous partîmes et allâmes au musée. »

Et c'est tout? — c'est tout. On n'accusera pas le chah de Perse de trahir les secrets diplomatiques. Les impressions qu'il ressent à Paris sont du même genre. Il s'étend volontiers sur les curiosités du Jardin d'acclimatation et les séductions de Mabille. La flore et la faune des pays qu'il traverse l'intéressent par-dessus tout, comme les enfants. Même cultivés, ces cerveaux d'Asiatiques semblent embryonnaires encore. Le général du Barail, dans ses *Souvenirs* si intéressants, si amusants, si poignants aussi, en un mot si français et qu'il écrit *au galop*, dit-il, oui, mais avec une élégance et une *furia* de grand cavalier, a tracé, en quelques vigoureux coups de plume, le portrait du chah se gorgeant de sorbets, de pâtisseries, de tranches de melon glacé, pendant les fêtes officielles de ce temps. Le général était stupéfait de la capacité de l'estomac du souverain persan. Il regardait le docteur Tholozan comme pour lui demander s'il ne redoutait pas pour son auguste client une indigestion ou une apoplexie foudroyante. Je me rappelle Nasr ed Dine, debout, une soucoupe et une cuiller à la main, mangeant avidement, dévorant aussi des glaces, à Longchamps, pendant des heures, tandis que défilaient

nos soldats passés en revue par le maréchal de Mac-Mahon, pour le grand plaisir du chah de Perse.

Victor Hugo tira même parti de l'antithèse dans une pièce de vers où il déclarait que, vaincu et humilié, il saurait

Se garder de montrer son armée aux passants!

J'entends même encore le poète, dont on parlait de saisir le volume où ces vers venaient de paraître, nous dire :

— Que le maréchal m'envoie des témoins, soit : je les accepte! Mais un duel par la saisie, ce ne serait pas d'un soldat!

Je n'invente rien.

Le général du Barail — ce pittoresque écrivain militaire qui restera désormais comme le Marbot des guerres d'Afrique, du Mexique et du Rhin — raconte encore la fête donné au chah à Versailles et le feu d'artifice qui se faisait attendre, ne partait pas et amenait sur les lèvres du maréchal de Mac-Mahon ces mots de colère contre les artificiers :

— Ah çà! mais qui est-ce qui commande donc dans cette boutique-là?

Le chah, dont la patience n'était point la vertu, dut être satisfait de l'impatienee du maréchal. Ce qui rendit le chah si populaire chez nous, c'est qu'il venait nous visiter après nos défaites. Paris, en 1873, était en deuil depuis trois ans. La politesse lui imposait de fêter l'hôte qui lui venait du pays fabuleux d'un

Haroun-al-Raschid, car Paris confondait le khalife de Bagdad (Syrie) avec le souverain de Téhéran (Perse). Paris en profita et se rua vers les feux d'artifice, se pressa, se poussa sur le passage du chah avec la furie d'un peuple qui adore le plaisir et qui en était sevré, s'en privait depuis de longs mois, par décence. La *Marche persane* montant dans l'air parisien, avec ses bruits de cimbales, fut comme le signal d'un réveil de gaieté. On pouvait bien sourire, puisque c'était par courtoisie. La foule fit, vers le Champ de Mars où passait la retraite aux flambeaux, une *sortie torrentielle.* On sut gré au chah de Perse de nous avoir fourni le prétexte de retrouver un peu de belle humeur.

Ce qui fut très divertissant et très ironique — le général du Barail le constate spirituellement lui-même — c'est que les partisans de la monarchie crurent voir dans cette poussée du peuple de Paris vers une aigrette de diamants la preuve certaine des sentiments monarchiques de la population. On pouvait bien songer à proclamer roi le comte de Chambord, puisque les Parisiens criaient : *Vive le chah de Perse !*

Les vivats qui retentissaient sur le passage du bonnet d'astrakan de Sa Majesté asiatique prouvaient clairement que l'on pouvait ramener le drapeau blanc. « Vous le voyez, disait un ministre d'alors en montrant Gavroche et ses parents éblouis par la bijouterie du chah, ils réclament la monarchie ! » Les grands politiques ne raisonnent jamais autrement. Les illusions font partie du bagage des hommes d'État. Et peut-être faut-il qu'il en soit ainsi pour

CHRISTOFLE & Cie

PARIS — [illegible] RUE DE BONDY [illegible] — PARIS

Service à thé et Café, Petit Modèle, N 54

4250 Assiette à gâteaux 25 c[illegible] 50 [illegible]

Pot à crème 2 tasses 65 [illegible]

Sucrier Petit 95 fr

4020 Jatte à fruits 20 cent 55 fr

4370 Corbeille à bonbons 22 [illegible] 35 [illegible]

Cafetière 4 tasses 120 fr

Bouilloire, 12 [illegible] 220 fr

Théière 6 tasses 110 fr

3184 Corbeille à bonbons 17 [illegible] 25 fr.

Plateau, 57 cent 220 fr

3788 Bougeoir 35 fr

1965 Flambeau 2 lumières *La paire* 125 fr

2145 Porte-raviers 110 fr

3172 Lampe à pétrole 120 [illegible]

2945 Compotier 100 fr

3167 Lampe à pétrole 180 [illegible]

2946 Pied d'assiette 80 fr

3836 Corbeille à fleurs, 26 cent 80 fr

2926 Candélabre, *la paire* 400 fr

4613 Porte-fleurs 15 fr

2968 Jardinière Louis XV 420 fr

4611 Porte-fleurs 15 fr

2926 Candélabre, *la paire* 400 fr

2992 Bout de surtout glace 150 [illegible]

2993 Milieu de surtout glace, 50 cent 175 fr

2992 Bout de surtout glace. 150 fr.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy. — PARIS

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE



TARIF DE RÉARGENTURE

Ces prix sont susceptibles de réduction, variable suivant la quantité d'argent retrouvé dans le désargentage, quantité dont nous tenons compte intégralement.

Poids d'argent	Couverts et petite Orfèvrerie. (Réparations et brunissage compris)		PRIX
gr.			fr. c.
84	Couverts de table	*les 24 pièces.*	42 »
60	— de dessert	—	33 »
18	Cuillers à café	*les 12 pièces*	11 »
12	Louche ou cuiller à potage, grande	*la pièce*	6 »
10	— — — moyenne	—	5 50
8	— — — petite	—	4 75
6	Cuiller à ragoût	—	3 75

Grosse Orfèvrerie.

Pour les pièces de *Grosse Orfèvrerie*, il est impossible de donner les prix d'avance, ces prix variant suivant l'importance des réparations à faire avant de les réargenter.

Nous rappelons à notre Clientèle que nous réargentons tous les couverts et autres pièces d'orfèvrerie, *quelle que soit l'origine de leur fabrication.*

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy. — PARIS

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE

COUVERTS ET ORFÈVRERIE

MARQUE DE  FABRIQUE



SALON DE VENTE DE PARIS

EN VENTE CHEZ NOS REPRÉSENTANTS

Et chez tous les Orfèvres, Bijoutiers, Horlogers, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

— 1896 —

CHRISTOFLE & Cie

PARIS — 56 RUE DE BONDY 56 — PARIS

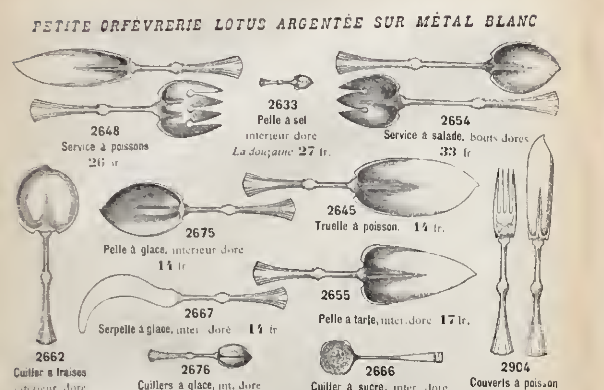


ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

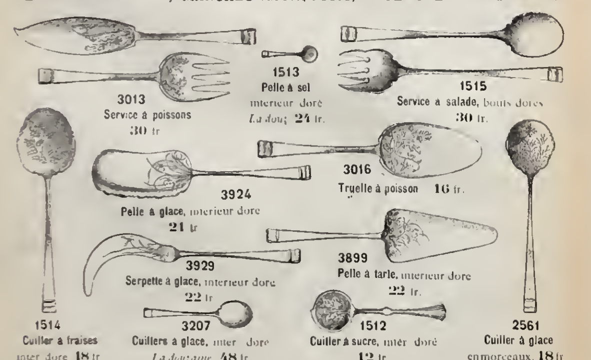
CHRISTOFLE & Cie

PARIS — 56 RUE DE BONDY, 56 — PARIS

PETITE ORFÈVRERIE LOTUS ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC



PETITE ORFÈVRERIE, MANCHES RETROUSSIS, ARGENTÉE MÉTAL BLANC



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

MARQUE DE FABRIQUE

COUVERTS CHRISTOFLE



ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC

Modèle N° 1 — Modèle N° 2 — **SÉRIE SIMPLE**

Modèle N° 3 — Modèle N° 3304 — **SÉRIE QUART-RICHE**

Modèle N° 3308 — Modèle N° 3309 — **SÉRIE DEMI-RICHE**

Modèle N° 3310 — Modèle N° 16 — **SÉRIE RICHE**

Modèle N° 3313 — Modèle N° 4409 — **SÉRIE TRÈS RICHE**

		PRIX N° 1 / N° 2	N° 3 / N° 3304	N° 3308 / N° 3309	N° 3310 / N° 16	N° 3313 / N° 4409
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Cuillers de table	la douzaine.	33 »	34 50	. 7 50	42 »	48 »
Fourchettes de table	—	33 »	34 50	3. 50	42 »	48 »
Couteaux de table	—	33 »	36 »	42 »	45 »	45 »
Cuillers de dessert	—	30 »	31 50	34 50	39 »	45 »
Fourchettes de dessert	—	30 »	31 50	34 50	39 »	45 »
Couteaux de dessert, lame acier.	—	27 »	30 »	36 »	39 »	39 »
— — lame argentée	—	33 »	36 »	42 »	45 »	45 »
Cuillers à café	—	17 »	18 »	21 »	24 »	27 »
Cuillers à moka, 10 centimètre.	—	14 »	15 »	18 »	21 »	24 »
Louche, grande	la pièce.	14 »	15 »	17 »	19 »	21 »
— petite	—	12 »	13 »	15 »	17 »	19 »
Cuiller à ragoût	—	9 »	9 50	10 »	11 »	12 »
Fourchettes à huîtres	la douzaine.	24 »	24 »	30 »	33 »	36 »
— à escargots	—	21 »	21 »	27 »	30 »	33 »
Cuillers à œufs	—	21 »	21 »	27 »	30 »	33 »
Service à hors-d'œuvre, 6 pièces	le service	25 50	27 »	30 »	33 »	36 »
Couteau à fromage, lame acier	la pièce.	5 25	5 50	6 »	6 25	6 25

		PRIX N° 1 / N° 2	N° 3 / N° 3304	N° 3308 / N° 3309	N° 3310 / N° 16	N° 3313 / N° 4409
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Truelle à poisson	la pièce.	10 75	11 »	13 50	13 75	13 75
Service à poisson	le service	17 50	18 »	25 »	25 50	25 50
Converts à poisson	la douzaine.	162 »	168 »	192 »	210 »	210 »
Cuiller à sauce	la pièce.	7 »	7 50	8 50	9 »	9 50
Service à découper	le service	14 50	15 »	16 »	17 »	17 »
Manche à gigot	la pièce.	9 75	10 »	10 50	11 »	11 »
Pelle à sel	la douzaine.	13 50	15 »	18 »	21 »	21 »
Cuiller à moutarde	la pièce.	1 75	2 »	2 25	2 50	2 75
Pelle à asperges	—	17 75	18 »	18 50	18 75	18 75
Service à salade	le service	11 50	12 »	24 »	24 50	24 50
Cuillers à glace	la douzaine.	24 »	24 »	30 »	33 »	36 »
Pelle à glace	la pièce.	9 75	10 »	12 50	12 75	12 75
Serpette à glace	—	11 75	12 »	14 50	14 75	11 75
Cuiller à sauce	—	8 »	9 »	10 »	11 »	12 »
Pince à sucre	—	6 »	6 50	8 50	9 »	10 »
Cuiller à compote	—	7 »	7 50	8 50	9 »	9 50
Pelle à tarte	—	9 75	10 »	12 50	12 75	12 75



CHRISTOFLE & Cie

PARIS — 56 RUE DE BONDY, 56 — PARIS



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

qu'ils puissent accomplir de grandes choses qui ne semblent petites que lorsqu'on les mesure à l'aune du succès. Mais c'est parce que le chah fut du bagage, c'est parce qu'il apporta aussi à notre pauvre Paris en robe noire l'illusion d'une renaissance, l'éclat d'une visite amie où il y eut bien des éclairs de fusées, vite éteintes, et bien des éclats de strass, qu'il est demeuré et demeurera populaire parmi nous, et c'est pour cela que les Parisiens suivront de loin, avec émotion, le convoi du chah assassiné après le noble président de notre République et endormi à son tour dans sa mosquée aux revêtements de faïence et de marbre doré, comme Sadi Carnot dans son Panthéon de pierre.

Nasr ed Dine a, un jour de notre histoire, incarné pour nous un rêve, celui de notre patriotique renouveau. Il n'y a que les rêves que l'homme n'oublie pas.

Le Chah revenant à Paris n'eût point manqué d'aller voir ce spectacle offert depuis quelques jours au public : un homme suspendu au bout d'une corde et tenant le pari qu'il restera en cette posture durant treize jours. Ce n'est pas là précisément un spectacle parisien. Yankee plutôt, bien que le patient soit français. Thomas Diafoirus offrait à Angélique de l'inviter, avec la permission d'Argan, à aller voir, pour se divertir, la dissection d'une femme sur quoi il devait raisonner. C'est un divertissement de ce genre que nous offre le pendu de la rue Fontaine, et Toinette le trouverait ironiquement aussi galant que la Comédie.

Ce n'est pas sans difficulté que j'ai pu voir ce pendu. A ma première visite, on ne pouvait le présenter au public. Il venait d'avoir une syncope et les médecins, me dit-on, s'occupaient à le frictionner. J'espérais, l'heure à laquelle je me présentai étant celle du déjeuner, que le pauvre diable prenait non de l'éther, mais de la nourriture. Un peu plus tard, il m'a été donné de le contempler au bout de sa corde. L'impression est assez macabre. Ce maigre corps, vêtu de toile blanche, et qui tressaille parfois dans le vide au bout de la corde, ce visage noir et crispé, le profil aigu, le menton ras, avec une expression de visible souffrance ; ces mains brunies du soleil, aux veines durement gonflées, font songer immédiatement à quelque lugubre eau-forte de Goya. On dirait une scène sinistre d'*in pace*.

L'homme d'ailleurs — qu'on prendrait au besoin pour un matelot pendu aux vergues du navire — demeure là-haut, les paupières closes, sans doute pour fuir le vertige du vide. Et les spectateurs regardent, stupéfaits, tandis qu'on leur offre de petits morceaux de corde qui doivent leur assurer « cinq cent mille francs à la fin du mois ».

— Ce n'est pas la corde d'un vrai pendu, répondait sèchement un monsieur, sans doute essentiellement classique et correct en ses superstitions.

— Précisément, répliqua le vendeur de corde, celle-ci porte chance, l'autre, plus funèbre, porte *guigne*.

Le monsieur a acheté son lambeau de corde et m'a paru sortir satisfait.

Auteurs dramatiques, mes amis, qui vous réunissez aujourd'hui en assemblée générale pour constater les recettes des vivants et saluer les œuvres de vos morts, vous aurez beau chercher, vous n'atteindrez jamais par le talent, l'esprit, l'impétuosité, l'étude des caractères, les inventions dramatiques, à l'intérêt poignant que fait naître brusquement, brutalement, un excentrique qui gage de passer des journées la corde au cou, et qui tient la funèbre gageure.

Et si c'était là l'art de l'avenir, par hasard, et si ces exhibitions devenaient fréquentes, le drame le plus noir semblerait bien vite assez fade. On demanderait le guillotiné après le pendu, et les Nicolet de l'excentricité féroce s'étudieraient à faire, dans le genre sombre, de plus en plus fort.

M. Henri Lavedan doit, dans la séance des auteurs qui a lieu aujourd'hui même, payer, dans son rapport de fin d'année, la dette du souvenir à ceux que nous avons perdus.

— Venez à la séance, me disait un ami, vous entendrez de Lavedan, sur Alexandre Dumas, un morceau tout à fait brillant, très remarquable et profondément courageux.

Brillant, remarquable, je n'en doute pas. Le jeune écrivain, déjà maître de son art et de sa forme, est un styliste supérieur. Mais n'y a t-il pas un signe des temps en ce simple fait qu'il est courageux, lorsqu'on est jeune comme M. Lavedan, de déclarer aux jeunes gens, ses compagnons, qu'on doit la reconnaissance aux maîtres d'hier et le respect à leur mémoire?

Il est *courageux* de déclarer que Dumas fils est une

des gloires de notre théâtre, une des impérissables renommées de la patrie. Il est *courageux* de protester contre les facéties des amateurs de paradoxes qui ne voulurent voir, au lendemain de la mort du maître, qu'un commis-voyageur spirituel dans cet homme en qui la grande âme de Tolstoï salue, avec raison, un apôtre. Il est *courageux* de dire qu'un génie français est un génie et que deux et deux font quatre.

Oh! la crainte de ne point paraître assez *avancé*, dont parlait si bien M. Paul Deschanel, l'autre jour, elle existe aussi en littérature, en art, en toutes choses, et elle conduit aux violences et aux injustices. J'aime à lire les revues des *jeunes*. J'y trouve bien de la sève, bien du talent — des talents divers, un bouillonnement d'idées nouvelles — et tant d'espérances! On s'apercevra même que la génération d'hier a eu son homme de génie, lorsqu'on réunira les pensées, les *reliquiæ*, les admirables esquisses laissées par ce Jules Laforgue que la mort a frappé trop tôt pour sa gloire et pour celle des lettres françaises. Ce qui manque à la plupart de ces nouveaux, c'est la naïveté, l'élan, l'illusion, le goût de la chimère et le besoin d'aimer. Parbleu, à vingt ans, on aimera toujours! Mais pourquoi s'attacher à paraître sec et froid, à nier, à déchirer, à démolir? Détester, c'est être dupe. Il n'est que la foi qui sauve!

J'en sais beaucoup parmi les jeunes qui pourraient, comme ces aînés qu'ils méprisent, Hugo, Musset, Sand, Dumas, devenir de grands créateurs : pourquoi s'attarder à n'être que de petits fossoyeurs?

XV

Paris et Moscou. — Le couronnement du tsar. — Paris pavoisé. — Un poète prophète. — La France et le prince Elim Metschersky. — Les *Roses noires.* — Vers russes. — Un crime. — La malle de Couville. — L'assassin Joseph Aubert. — Un faux poète. — Le *raté.* — Les graphomanes. — Le sang et l'encre. — Les *Mystères du bois de Boulogne.* — Le criminel-né et le criminel par étapes. — Le maître de la criminalogie. — — Cesare Lombroso. — L'*Homme criminel.* — Lombroso à Turin. — Un laboratoire. — Le médecin des scélérats. — Ce que deviennent les brochures d'années en années. — Le cas de Passanante. — La lutte pour la *pellagre.* — *L'Ennemi du peuple.* — Un apôtre. — Point d'interrogation sur les criminels.

28 mai.

Parmi les trois couleurs françaises, le bouton d'or du drapeau russe flotte aux façades des monuments, aux fenêtres pavoisées de Paris. Paris salue, de loin, le jeune tsar qui a posé hier sur sa tête la lourde couronne des vieux empereurs. Au son des cloches du Kremlin, les cœurs français ont tressailli, et c'est pour nous une fête aussi de la patrie que ces lointaines

acclamations dont les échos nous arrivent à travers l'espace.

Hier, dans une commune pensée de paix, d'affection et d'espoir, Paris et Moscou ont fraternisé...

Blanche Moscou, la ville aux cent coupoles,
La ville grande, admirée aux deux pôles,
La ville forte où Dieu s'est fait un fort,
La ville chaste aux pudiques murailles,
Qui pour les tiens as de tendres entrailles,
Pour l'ennemi de longs baisers de mort.

Qui chante ainsi? C'est un poète mort, un romantique venu de Russie, écrivant dans notre langue, au temps où Hugo était maître, où Musset était jeune, le prince Elim Metschersky, dont la vie fut un roman, la mort un poème et l'œuvre une œuvre française.

C'est lui qui, le premier, chanta les tours aux têtes crénelées, les lourds clochers, les longs bazars emplis de la foule, les portes dentelées de Moscou, la Ville sainte, montrant les icones des saints « sur son front respecté ».

Et je relisais, pendant ces fêtes russes, les vers écrits pour nous, à Paris, par ce poète dont Victor Hugo a dit : « C'était une destinée d'exception, il a eu une destinée d'exception », les vers consacrés par Elim Metschersky à cette Russie qu'il appelait patriotiquement sa *chimère*, à cette patrie, « son rêve de cristal », qu'il incarnait en une créature idéale et fière :

Blonde comme du seigle,
Riante comme un nid,
Avec des ailes d'aigle,
Des pieds de granit.

Les poètes sont des devins. Le prince Elim avait deviné que sa Chimère, avec sa parure de glaçons du pôle et sa neige traînant à ses pieds comme un manteau d'hermine, serait, un jour, la Russie pacificatrice des tsars et la Russie évangélique d'un Tolstoï.

Le Seigneur, qui l'inspire,
Lui donne l'avenir;
Elle vient pour sourire,
Elle vient pour bénir.
Elle vient, forte et sage,
Rendre aux peuples cassés
La sève du jeune âge,
L'esprit des temps passés.

Le poète des *Roses noires* et des *Boréales* nous avait ainsi, il y a plus de cinquante-six ans, ouvert sur l'âme russe des perspectives inattendues. Quelques délicats seuls écoutèrent ses vers; quelques érudits, assez peu nombreux, retinrent son nom. Qu'est-ce qu'une voix étrangère qui chante — et qui chante quand Hugo écrit, étouffant les autres voix comme le bourdon de Notre-Dame éteindrait les clochettes voisines? Mais tandis que Paris pavoisait pour célébrer le sacre du tsar, tandis que les drapeaux unis de France et de Russie flottaient au vent de mai, pour la joie, comme ils avaient été naguère crêpés pour le deuil, j'ai rouvert le poète oublié, le poète russe qui était fier de devenir un poète français et qui rappelait déjà, dans ses vers, après la retraite de Napoléon à travers la plaine blanche, l'attitude de la Russie et l'équité d'Alexandre du lendemain de la victoire :

Elle a, noble et sereine,
Pris, dans sa charité,
Sous son manteau de reine,
Paris ensanglanté.

Et, couvrant sa souffrance
De consolations,
Effacé sur la France
La dent des nations.

Où repose à présent le prince Elim, Elim Metschersky, le poète ? Dans sa tombe, il a dû frissonner de joie aux sons des cloches du vieux *Kreml*, aux clapotements joyeux des jeunes drapeaux à Paris et à Moscou, la Ville blanche. Le premier mot d'alliance littéraire — et c'est par les lettres et par les âmes que se font les accords durables — c'est peut-être ce prince-poète qui l'a prononcé.

Sous le pavoisement qui l'égaye, Paris a d'ailleurs eu son dramatique sujet de conversation courante. Joseph Aubert, qui vient d'assassiner un homme pour lui voler sa collection de timbres-poste, et sa maîtresse, Marguerite Dubois, si douce aux animaux et si tendre aux petits chats errants, sont des personnages de mélodrame qui viennent de faire brusquement leur entrée et qui intéressent.

Depuis l'affaire Gouffé, nous n'avions pas eu de cadavre mis aux bagages et transporté comme un colis. Et puis, à bien l'étudier, d'après les notes des reporters et les récits des journaux, ce Joseph Aubert n'est pas un brutal et un passionné, une sorte de

bête fauve humaine comme l'était Eyraud, ce rude et trapu étrangleur d'hommes. L'auteur de l'*Uomo deliquente*, M. Cesare Lombroso, ne reconnaîtrait point en lui, je pense, du premier coup, le *criminel-né*. Joseph Aubert me paraît bien moins un bandit qu'un bohème. Il est de ces *ratés* que Daudet nous peignit si comiques, et qui, lorsque la haine et l'appétit s'en mêlent, deviennent si parfaitement redoutables.

Assez jeune encore, cet homme a essayé de tous les métiers. Il est tour à tour négociant et placier. Il débite du vin en gros et prend des commandes à domicile. Il a cette demi-éducation terrible qui fait les déclassés et les réfractaires. Comme tant de gens sans état fixe, il rêve de cet état illusoire qui s'appelle la carrière des lettres. Il est ou se croit littérateur, ou plutôt sa manie d'écrire a un nom scientifique : il est *graphomane*.

Le graphomane pullule dans notre société, où la mêlée est si rude, les places à conquérir si rares. Le graphomane se croit du génie et mesure son œuvre à sa prétention. Il est fiévreux, nerveux, pressé, féroce. Il n'entend ni les conseils de la patience, ni ceux mêmes du bon sens. Il a hâte d'arriver. De quel droit *n'arrive*-t-il pas ? Un tel est bien là, debout, devant lui, qui lui barre le chemin et qui n'a pas plus de droits que lui à la renommée et à la vie !

Mais cet homme qui est là a travaillé trente ans de suite pour occuper le pauvre coin qu'il a conquis, de par son labeur et son talent — aidés aussi d'un peu de chance, je le veux bien, car le don n'est rien souvent sans un sourire de la capricieuse fortune.

— Qu'importe qu'il ait jadis lutté, cherché, voulu, bûché, souffert! Aujourd'hui, il me gêne. Le jour qui luit doit être à moi! J'y ai un droit absolu de par mon désir, ma résolution et mon génie!

Hélas! aucune commission du mètre n'est officiellement constituée pour mesurer, pour auner le génie. Le génie non plus ne se constate pas au poids. C'est l'impondérable et l'insaisissable. Et le graphomane passe à travers la vie, persécutant et se croyant persécuté, maudissant les obstacles et ne se disant pas que peut-être (qui sait?) la foule inattentive n'est pas si bête qui dédaigne les efforts incomplets et n'a qu'une dose de pitié mitigée pour les vocations malheureuses.

Lorsque le graphomane est un tendre et un résigné, il se contente de gémir sur la sottise humaine et s'arrête en chemin, caressant d'un œil doux l'amas de ses productions méconnues. Lorsque le graphomane est un bilieux, un révolté, un homme de colère ou de proie, il déchire, il mord, il devient le sanglier écumant qui découd non pas ceux qui le chassent, notez bien, mais ceux qu'il pourchasse lui-même. On ne saura jamais tout ce que le cœur d'un homme qui a non du sang, mais de l'encre dans les veines, contient d'amères vésicules toutes prêtes à crever. Enfin, quand le graphomane est un imaginatif qui, audacieusement, traduit ses rêves fous en pratique, il devient ce Joseph Aubert qui, de raté se fait criminel, et de romancier de pacotille se change brusquement en un romancier en action.

Il avait eu l'ambition de continuer et de compléter Eugène Suë et Paul Féval. Ne s'était-il pas avisé de

trouver qu'après les *Mystères de Paris* et les *Mystères de Londres*, la littérature romanesque gardait, béante, une lacune? Personne n'avait songé à écrire les *Mystères du Bois de Boulogne!* Quel étonnement! Le siècle pourtant attendait ce livre.

— Eh bien, cette œuvre à laquelle nul n'a pensé, c'est moi qui la ferai!

Et il l'a faite. Et il l'a lue à de pauvres diables qui ont peut-être été éblouis par les inventions du graphomane. (Oh! ces lectures entre intimes, ces succès de famille et de *five o'clock!*) Et il l'a proposée aux journaux, cette œuvre qui devait assurément — ou le monde est inique — lui assurer la fortune. Ces imbéciles de directeurs de journaux lui ont refusé ce chef-d'œuvre. A lire les vers que Joseph Aubert donnait sous le pseudonyme de Louis Castel à la *Gazette de Biarritz*, il est permis de croire que ses proses, comme on dit, étaient assez médiocres :

Il fait si noir sur le rivage
Qu'on ne voit rien à quatre pas.
Lourde atmosphère et temps d'orage,
Entendez l'ouragan là-bas!

Lacenaire, autre faux poète, dont les belles dames du temps de Louis-Philippe se disputaient les autographes, avait du moins une originalité : il savait rimer en argot. Joseph Aubert, méconnu et plein de désirs âpres, avide de jouir, d'avoir facilement l'argent qui donne le plaisir, un luxe relatif, l'amour ou ce qui s'appelle l'amour, a fait comme Lacenaire. A quoi bon la plume qui ne nourrit pas son homme? Lace-

naire prit le tiers-point. L'auteur des *Mystères du bois de Boulogne* choisit je ne sais quelle arme, et le pauvre Delahaeff, le collectionneur de timbres-poste, paya pour les canines du graphomane affamé...

Voilà l'histoire. La foule aime ces aventures mystérieuses et les chefs-d'œuvre les plus poignants du théâtre ne sont que des causes célèbres transformées par le génie. *Œdipe roi*, une sorte d'instruction criminelle faite par un magistrat souverain qui reconnaît, épouvanté, sa propre culpabilité. *Hamlet*, une cause judiciaire encore où le prince de Danemark se fait tour à tour le juge d'instruction, le président de la cour d'assises et l'exécuteur. La malle sanglante de Couville a fait une impression aussi grande que le plus violent des mélodrames de d'Ennery.

Et, encore un coup, le meurtrier n'est pas un criminel-né, un de ces êtres sur la face desquels la griffe du mal a imprimé ses stigmates. C'est un débile quelconque qui, de désirs en désirs, de lâchetés en lâchetés, dans l'hypertrophie de sa vanité de *littératurier* manqué, a glissé jusqu'au crime comme on glisserait dans du sang bizarrement mêlé à de l'encre.

Que je voudrais savoir ce que le grand criminaliste Lombroso pense de ce *deliquente!*

J'ai eu la bonne fortune de le voir, à Turin, dans son logis peuplé de *facies* de criminels, l'homme de génie qui a bouleversé la science, averti la jurisprudence, apporté la contribution la plus étonnante aux recherches de criminalogie et de psychiâtrie, au temps

où nous vivons. Cesare Lombroso doit, à cette heure, certainement se préoccuper du cas de Joseph Aubert.

Le cerveau de Lombroso est toujours en travail. Il faut le voir, en son logis, entre sa femme et ses enfants, causant de tout, de Crispi, de Bourget, d'Annunzio, de Zola, avec une éloquence rare, une curiosité ardente. Petit, nerveux, enflammé, il m'a rappelé Michelet. Il a l'intensité de regard, la lave volcanique du grand historien. Et sa demeure, où tout est labeur, a le calme des intérieurs bourgeois du XVIIIe siècle. Sous la lampe, à côté de ses deux charmantes filles, on le prendrait pour un *modèle* de Greuze.

L'auteur de l'*Homme criminel* est demeuré candide et doux en vivant parmi les meurtriers. Dans le taudis de la via di Pô que le gouvernement italien lui a donné pour laboratoire, et qu'il ne veut pas quitter, il a remué des idées nouvelles et bouleversé la science. Quel laboratoire que celui de M. Lombroso ! Deux chambres étroites, aux fenêtres délabrées, où l'hiver on gèle, où l'été la chaleur vous étouffe et dont l'entrée donne sur un couloir obscur et sonore où l'on risquerait de se rompre les os si l'on n'avait pour se guider le bruit des pas sur le plancher disjoint. En somme, deux cellules de moine dans un vieux couvent, deux cellules abandonnées remplies d'un bric-à-brac de livres, de crânes, de fémurs, d'objets fabriqués par les criminels, d'engins et de machines de toutes sortes. C'est là, dans cet antre, pareil à une cave de Rembrandt, que Lombroso a créé sa science, la

criminalogie. C'est là qu'il a bâti les fondements de son édifice.

Et seul jadis, sans disciples, sans collaborateurs, avec *huit cents francs* par an pour appointements, sur lesquels il fallait payer le bois de chauffage et la lumière! Du fond de ces cellules de misère une admirable œuvre est sortie.

D'année en année, elle a grandi cette œuvre!

L'*Homme criminel*, qui se compose aujourd'hui dans l'édition italienne de *quatre* volumes de 600 pages, était, en 1876, lors de sa première édition, une petite brochure de 150 pages. Vingt ans de recherches ont grossi de deux mille deux cent cinquante pages le travail primitif. L'*Homme de génie*, qui est à présent un volume de 700 pages, avait commencé par être, en 1864, une conférence dont le compte rendu ne comprenait pas plus de 12 feuillets. Et, durant tant d'années, Lombroso n'a jamais cessé d'amasser des faits, de recueillir des preuves, d'élargir ses recherches pour fonder sur des bases solides sa théorie. En cela vraiment il a cultivé la science par un pur amour pour elle, sacrifiant toutes les considérations matérielles d'argent ou de vanité à l'unique désir d'ouvrir des voies nouvelles à l'esprit humain, de créer un système d'idées qui pût être utile à la société présente ou future.

Un seul fait démontrera combien cet amour de la science est désintéressé chez lui; c'est que, pour pouvoir étudier les criminels sur le vif, il a accepté de devenir médecin des prisons de Turin, une fonction qui lui prend trois heures par jour et pour laquelle il

ne reçoit pas un sou d'appointements. Et cependant le savant tient à cette place plus qu'à toute autre, car sur ces trois heures il en garde une pour étudier, à son point de vue, ce personnel bizarre de criminels qui défile quotidiennement dans les prisons piémontaises. La prison, c'est sa clinique à ce médecin des esprits.

— Et c'est ainsi, me disait son élève filialement dévoué, le très distingué M. G. Ferrero, en ce moment à Paris, c'est ainsi que Lombroso a pu recueillir, *in anima vili*, tant d'observations originales. C'est ainsi qu'il s'est procuré tant de relations... dans le monde des filous et des scélérats. Il n'est pas rare du tout, en effet, qu'en se promenant avec lui par les rues de Turin, on ne le voie et on ne se voie salué par des hommes à mine patibulaire, auxquels il rend poliment un coup de chapeau. Ce sont ses anciens clients de la prison qui saluent leur docteur. Quelquefois, c'est un homme bien mis, d'une allure distinguée et de façons aimables, qui arrête Césare Lombroso dans la rue : « Comment! vous ne me reconnaissez pas, mon cher maître? » Et comme le médecin ne se souvient plus de ce passant, l'autre lui rappelle qu'il a eu l'honneur d'être soigné par lui. « Oui, oui, mon cher et illustre professeur... Rappelez-vous... rappelez-vous bien... A la prison!... » Et souvent le gentilhomme ajoute qu'il se trouve fort à son aise maintenant. Il a fait un héritage ou il a épousé une femme riche. Il porte une énorme chaîne de montre ; il n'en vole plus!

Et Lombroso, cet homme doux, modeste, conciliant, bon comme un apôtre, est un héros lorsqu'il

faut lutter pour ce qu'il croit être la vérité ! Un matin d'hiver, à Pavie, il y a plus de trente ans, il faisait, étant alors médecin de l'armée, l'autopsie du cadavre d'un soldat criminel. Celui-là avait tué son officier, je crois. En examinant, à l'intérieur, le crâne, Lombroso y trouve la fossette occipitale qui, d'ordinaire, n'existe plus chez les hommes et qui est un caractère propre des singes. L'idée lui vient tout à coup que le criminel représentait un être incomplet, un être arrêté dans son développement biologique et moral. En un moment, l'idée fondamentale et le projet de la développer furent conçus. Et toute la vie de Lombroso découle de cet *eurêka*.

De même l'idée du *Crime politique* lui vint un jour qu'il visitait, à l'Exposition de Turin de 1884, une section consacrée aux souvenirs de la révolution italienne. Lorsqu'il trouve ses idées, ses recherches confirmées par quelque ouvrage de littérature pure, il est heureux, d'une joie ingénue. La *Maison des morts* de Dostoïevsky l'a, en ce sens, transporté. Dostoïevsky et Shakespeare lui semblent les plus grands analystes de psychologie morbide. Il trouve, en revanche, un peu fantastique le criminel de Victor Hugo, Jean Valjean. Et, accueillant, simple avec les étrangers, tendre avec les siens, il est, je le répète à sa gloire, intransigeant lorsqu'il s'agit de son devoir et de la vérité. Il l'est obstinément, alors même qu'il est périlleux de l'être. On m'a cité, à ce propos, des pages admirables dans l'histoire de sa vie. Par exemple les incidents relatifs au cas de Passanante. Ce Passanante (c'est le nom du criminel qui tenta d'assassiner le roi

Humbert à Naples en 1879) était malade de cette espèce de folie qu'on appelle le délire de la persécution ; le fait était absolument évident pour les aliénistes. Pourtant, dans le monde officiel, on n'aimait pas qu'on admît l'état maladif du coupable, cet état dûment constaté devant diminuer la responsabilité et la peine de Passanante.

On eut donc la science et l'habileté de choisir des experts qui déclarèrent tout à fait sain d'esprit le criminel Passanante. Étaient-ils de bonne foi ? Eurent-ils peur de mécontenter les puissances ? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au point de vue scientifique leur expertise était frappée de caducité. Lombroso en fut révolté, et, sans se soucier des conséquences, cette expertise il l'attaqua, il l'attaqua publiquement en montrant les grossières erreurs dont elle était pleine.

Et le scandale fut terrible. Lombroso se vit attaqué de tous les côtés, traîné dans la boue, insulté avec une violence inouïe. Il ne broncha pas. « Je suis dans le vrai, » répondait-il, très calme. Treize ans après, une commission d'aliénistes où figurait plus d'un des experts qui avaient déclaré Passanante sain et responsable fut chargée par le gouvernement italien d'examiner le cuisinier fanatique alors détenu au bagne de Santo-Stefano. Et la commission déclara, à l'unanimité, que les premiers experts s'étaient trompés, que M. Lombroso avait eu raison et que Passanante était fou. Le détenu fut transporté dans une maison de santé. Mais le professeur Lombroso avait attendu treize années pour avoir raison.

Et la lutte de cet homme, timide encore un coup,

fait pour le foyer de famille ou le laboratoire paisible, sa lutte pour la *pellagre ?* Jeune alors, il enseignait la psychiâtrie à Pavie. Il avait vu entrer dans les hôpitaux de laville des malades de *pellagra*, maladie aux troubles digestifs, nerveux et cutanés, qui sévit affreusement dans les campagnes de la Lombardie, et il voulut chercher la cause du mal. Longues études, travaux acharnés. Enfin il arrive à cette conclusion que les malheureux paysans contractaient cette maladie parce qu'ils mangeaient du maïs gâté.

Arrivé là, un autre se serait arrêté. Lombroso continua ses recherches. Il trouva, il déclara que les grands propriétaires étaient en partie responsables de la maladie des paysans auxquels ils donnaient du maïs pourri qu'ils auraient dû détruire. Et il dénonça sans détours cette conduite égoïste. Alors, dans cette ville de Pavie, un drame intime se joua qui rappelle l'admirable *Ennemi du peuple* d'Ibsen. Pendant des années, Lombroso fut harcelé, attaqué, diffamé par ses collègues de l'Université, par la presse, par les hommes politiques. On le traita de fou, de charlatan, on l'accusa d'avoir *inventé* ses expériences, on le menaça de destitution, de procès, et ses adversaires étaient si puissants que le savant dut abandonner Pavie, continuant la lutte d'ailleurs, acharné et impassible, jusqu'à ce que ses idées, jadis bafouées, aient triomphé, comme aujourd'hui.

Cet homme, à la pensée libre, est pénétré du pur esprit chrétien. Il est pénétré de bonté pour les pauvres. Et ce n'est pas en lui attitude ou littérature, c'est le fond même de son âme. Il a poussé l'Acadé-

mie de médecine de Turin, dont il est président, à des enquêtes en faveur des misérables, entre autres sur les conditions hygiéniques des *steamers* qui transportent en Amérique les émigrants pauvres. Il méprise l'argent, il a l'horreur de la politique. C'est un sage, je dirai volontiers c'est un saint. A coup sûr, c'est un apôtre.

C'est Cesare Lombroso qui dirait, mieux qu'un juge, combien Joseph Aubert, ce criminel qui passe de l'exploitation du *rhum Léon XIII* à l'égorgement de l'avenue de Versailles, est différent du criminel-né, aux canines féroces, à la face asymétrique, et pourrait répondre à cette question tragique :

— Pour la société, lequel est le plus redoutable, du raté qui de chute en chute, comme le héros de *Crime et Châtiment*, tombe au meurtre — ou de la bête fauve à instincts de singe qui tue pour tuer et qui naît marqué pour le crime?

Je crois que le tigre humain est moins inquiétant encore que le *raté !* Il est moins fréquent. Et, en posant la question, j'ai voulu (on me pardonnera la longueur de cette causerie) faire connaître aussi l'illustre savant qui, là-bas, dans le laboratoire misérable et sacré de la via di Pô, est capable de la résoudre.

L'illustre professeur a bien voulu répondre à la question que je lui posais relativement *au cas* psychologique de Joseph Aubert, l'assassin à l'ordre du jour, et il m'écrivait une lettre dont j'extrais ces quelques lignes :

« Pour ce qui est de votre diagnostic, vous vous êtes montré un vrai aliéniste et vous êtes allé jusqu'au fond. Il me semble qu'Aubert devait être un demi-*mattoïde*, un demi-criminel poussé à bout par la vanité, comme vous avez vu Pel. Certainement, s'il avait pu assouvir ses passions sans crime, il en eût fait moins ; mais ce qui démontre sa criminalité, c'est son attitude au moment de retirer le cadavre. Certainement, il doit y avoir eu là une de ces obsessions des criminels qui retournent sur le lieu du forfait pour se prouver à eux-mêmes, par une sorte d'alibi moral, que ce ne sont pas eux qui ont commis le crime.

» Il est curieux de voir comment, chez les peuples les plus civilisés, maintenant les plus grands crimes sont commis par les gens les plus instruits et intelligents, médecins, avocats, etc. C'est que tout ce qu'on gagne en intelligence on le perd en sens moral, et les professions plus intellectuelles donnent une arme de plus aux coupables.

» Avez-vous vu, dans la femme Dubois, la confirmation du fait étrange que j'avais trouvé : à savoir que les fous moraux et les criminels-nés ont un amour singulier pour les animaux ! Voyez Eliogabale, Caligula, Lacenaire ; voyez aussi cet assassin de Berlin qui, après avoir tué une vieille femme pour la voler, donne à boire aux canaris, dans sa chambre, au risque d'être pris.

» Votre affectionné,

» C. LOMBROSO. »

XVI

Un salon politique et littéraire. — Le *grenier* de Jules Simon sous le second Empire et la troisième République. — Souvenirs de nos vingt ans. — Les causeries du philosophe. — Les *Mémoires* de Jules Simon. — L'Académie et la discussion des titres. — Un honnête homme. — La bonté. — Jules Simon hier et autrefois. — Les pétitions en faveur de l'instruction et la déclaration de guerre. — Les revanches de la mort. — Une fleurette fauchée. — Le *Chérubin* de Beaumarchais. — Mlle Olivier. — Alberte Thomsen. — La *petite Samary*. — Un deuil au théâtre.

10 juin.

On n'écrira pas l'histoire de la conversation et du mouvement des esprits en cette seconde partie du XIX[e] siècle sans donner un chapitre important, très particulier, attirant et charmant, à ce *grenier* de M. Jules Simon où, depuis cinquante ans, ont passé, dans toute la vigueur de leur jeunesse ou sous le poids de l'âge et des cheveux blancs, les hommes les plus remarquables, les talents les plus divers, les orateurs, les artistes, les littérateurs, les savants, les

politiques les plus distingués de plusieurs générations.

Il y eut là, du temps du second Empire, et jusqu'en ces dernières années, un asile spécial pour la libre causerie, supérieure et vraiment française. Il se fit, dans cet appartement d'homme de lettres, tout rempli de livres, un merveilleux échange d'idées et de paroles. Le maître du logis était le centre d'attraction des esprits d'élite. Ce salon de Jules Simon, dont on apercevait, du bas de la place de la Madeleine, les fenêtres éclairées, abrita pendant des années nos espérances de jeunesse et nos rêves de liberté.

On le redoutait aux Tuileries et l'on y voyait sans doute un repaire de conspirateurs de tous âges. Il n'y avait là, autour d'un merveilleux causeur, d'un hôte accueillant et exquis, indulgent à ses amis, paternel aux nouveaux, qu'une réunion sans cesse accrue de bonnes volontés et de dévouements. Sans doute, on y couvait la liberté future, on y regrettait la République disparue. Des noms que l'avenir devait rendre les plus contraires retentissaient en ce *grenier* artistique et érudit, depuis celui de Beulé, qui remuait alors la poussière des Césars défunts pour la jeter, par poignées, au front de César triomphant, depuis celui de Prévost-Paradol qui, souriant, décochait au coin de la cheminée, de sa fine lèvre rasée, quelque ailée et attique épigramme, jusqu'à ceux de Guépin, de Nantes, racontant ses souvenirs des vieux chouans soignés par lui, ou des survivants des grandes luttes parlementaires, les Barthélemy Saint-Hilaire, les Grévy, les Carnot et les Lanjuinais.

Nous, tout jeunes gens, nous regardions passer ces gloires des lettres et de la politique, nous écoutions et recueillions leurs propos. Eugène Pelletan jetait de temps à autre quelque parole vibrante, et le petit Glais-Bizoin, tout sec, tout nerveux, tout noir, dur comme une racine de genêt breton, animait les conversations du pétillement de son esprit. Au milieu des savants et des parlementaires, parmi les membres de l'Institut ou de la Chambre, apparaissaient des têtes énergiques et pensives d'ouvriers, électeurs du maître du logis, secrétaires des associations qu'il présidait avec un zèle infatigable. Les braves gens demeuraient respectueux, attentifs, et leurs paroles aussi, quand ils parlaient, avaient le poids décisif des choses senties.

Mais c'était Jules Simon lui-même qu'il fallait écouter, en ces soirs inoubliables. Il n'était pas seulement le plus charmant des hôtes, il était l'attrait, la science, la parure intellectuelle de son *grenier*. Il causait comme personne. On faisait silence lorsque, de sa voix, un peu basse d'abord, mais qui, peu à peu, s'élevait jusqu'à la vigueur retentissante, il traitait une question du jour ou évoquait un souvenir ou une figure du passé. L'entendre était un délice. Rien de prétentieux, une sorte de bonhomie malicieuse et émue tout à la fois, l'éloquence la plus entraînante sous la forme la plus simple, partant la plus pénétrante, irrésistible en un mot.

Je me rappelle un soir, où, à propos du scrutin de liste, Jules Simon répondit à Ricard, l'avocàt de Niort, géant taillé pour devenir centenaire, et qui

mourut foudroyé par une angine de poitrine. Simon, debout sur le seuil du salon, s'arrêta nonchalamment au moment d'aller prendre le thé dans sa bibliothèque, et là, sans apprêt, la main dans les poches, si je puis dire, et sans avoir l'air d'y toucher, improvisa le plus éblouissant discours que j'aie entendu de lui, — discours, non, causerie intime, mais causerie profonde, puissante, probante, d'une forme achevée, d'un tour magistral, d'une incomparable grâce, tenant ses auditeurs sous le charme, puis, comme s'excusant d'avoir tant parlé, s'arrêtant en souriant pour dire :

— Mais, le thé ! le thé refroidit !... A quoi pensé-je ?... Allons prendre le thé !

Volontiers, on eût applaudi. Un chef-d'œuvre.

Autrefois, du temps où Hérold, Floquet, Clamageran, Spuller, étaient de tout jeunes hommes, les fils de Jules Simon, agenouillés aujourd'hui autour du cercueil de leur père, étaient des adolescents dont notre vieux professeur Masimbert corrigeait encore les thèmes. Je revois ce milieu tendrement familial où la bonne grâce indulgente de Mme Jules Simon nous accueillait, nous, débutants, avec la même bienveillance que le maître du logis.

On se sentait entouré d'une atmosphère de sympathie dans ce milieu de bonté. La bonté, ce fut peut-être la qualité maîtresse et la force de Jules Simon. Une bonté non pas inactive et platonique, non pas la bonté désarmée et banale des neutres qui ne savent ni combattre ni haïr, non, la bonté indulgente

un peu mélancolique d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup encouragé, beaucoup espéré, beaucoup pardonné.

Je le conjurais parfois de raconter ses souvenirs, d'écrire enfin ces *Mémoires* qu'il nous donnait, çà et là, par chapitres exquis et comme par bribes.

— A quoi bon? disait-il. Si je ne disais pas la vérité, je me mépriserais; si je la disais, je ferais peut-être mépriser trop de gens. Oublier est chose si douce!

Il oublia, en effet, bien des ingratitudes. Il oublia, surtout, bien des insultes. Car cet homme, que je vois aujourd'hui loué en toute justice par la presque unanimité de cette presse dont il fut un des maîtres et dont il restera l'honneur, cet homme qui meurt sans fortune après avoir été tout-puissant, cet octogénaire qui, à demi-aveugle, dictait encore des articles, travaillait et peinait encore il y a douze jours, cet honnête homme, qui aima le peuple, combattit pour lui, adoucit ses souffrances, donna sa parole, son temps, sa vie, à toute œuvre d'émancipation et de charité, cet homme, que salue un empereur, fut un des plus outragés et par la plume et par le crayon. A quoi servent ces vaines attaques et qu'en reste-t-il à la clarté du tombeau?

Il n'y a pas trois mois, le jour où, dans une de nos séances de l'Académie française, M. Ernest Legouvé réclamait le rétablissement de la discussion des titres des candidats, M. Jules Simon avait pris la parole pour appuyer la proposition de son vieil ami :

— Je suis vieux, nous dit-il, mais je n'ai pas peur.

La lutte, c'est la vie. Le silence, c'est la mort. Nous sommes dans la vie pour recevoir des coups et pour en donner. Discutons hautement et n'ayons pas peur de faire aujourd'hui ce qu'on faisait il y a un siècle !

Partisan de la liberté et de la lumière. Jules Simon était à l'Académie ce qu'il était au Parlement, à quatre-vingt-deux ans ce qu'il avait été à trente, identique à lui-même. Je voudrais que quelqu'un de ma génération rappelât ce que furent pour nous les nobles livres et les premiers discours de Jules Simon, lors du réveil de notre France, aux élections de 1863. Quelle lueur d'aube, quelle sensation d'aurore, avec la brume chassée par les rayons roses!

Nous avions lu de Jules Simon le *Devoir*, l'*Ouvrière*, la *Liberté de penser*. Nous savions qu'au lendemain de décembre, ce professeur éminent, qui faisait verser des larmes sur la mort de Plotin lorsqu'il parlait à ses auditeurs, s'était, en refusant le serment, condamné, à trente-sept ans, à recommencer son existence, écrivant ces beaux livres pour vivre et acceptant de diriger un journal populaire, ce *Journal pour tous* qui fit révolution, grâce aux Hachette, et dont nous regardions les dessins, ceux de Doré ou de Bertall, et dévorions les feuillets dans nos pupitres, au collège. Mais nous ignorions alors la puissance persuasive de sa parole et il faut avoir eu vingt ans à l'heure de ce réveil pour savoir, à côté du tonnerre de Jules Favre, de l'ardeur marseillaise d'Ollivier, de l'alacrité parisienne de Picard, ce que fut, sonnant la diane, la musique délicieuse et redoutable de Jules Simon. Il est de ceux dont la lyre faisait tomber les murailles.

Vieillard harassé et condamné au labeur, comme Lamartine, je dirais volontiers que son éloquence était lamartinienne si l'humeur doucement obstinée et narquoise du Breton remplaçait le ton biblique.

Car il était Breton et Breton bretonnant, Jules Simon. Il le rappelait avec plaisir, et, un jour qu'il revenait de Brest où on l'avait, d'ailleurs, reçu avec un portrait de Napoléon III placé dans la mairie comme décoration, il nous disait joyeusement :

J'ai parlé breton. Cela a étonné là-bas Bretons et *Gallos*. Car il ne faut pas confondre Gallos et Bretons. Les *Gallos* sont blonds avec le teint rouge, les Bretons sont noirs avec les tempes saillantes. J'en ai le type. Il y a des parties *gallos* enclavées dans la Bretagne ; voilà quarante ans, c'était là un éternel sujet à rixes. Paul Féval nous l'eût conté. Les Gallos, on leur courait sus. Les Bretons les assommaient. Les chemins de fer, maudits par Brizeux, ont heureusement changé tout cela.

Est-ce à l'inauguration de la statue de Brizeux ou à celle de Victor Massé, dans sa vieille ville de Lorient, que M. Séché but « *à la statue de Jules Simon* » — toast glorieux — qui amena un si joli *Oh! plus tard!... plus tard!...* sur les lèvres du philosophe?

Jules Simon, qui avait inauguré tant de statues, trouvait à la fin qu'on en élevait trop et que le marbre, qui n'enrichit pas les sculpteurs, appauvrit les écrivains qui travaillent pour vivre et qui souscrivent. Il se souciait fort peu des hommages posthumes, peut-

être bien parce qu'il savait qu'ils étaient inévitables. Il n'était décidément plus heureux qu'auprès de ses petits-enfants, de ses fils, de son foyer et de ses livres.

Ah ! ses livres ! Etant ministre de l'intérieur il quittait souvent la place Beauvau pour aller s'enfermer, loin des dépêches des préfets, place de la Madeleine, dans sa chère bibliothèque. Il avait retrouvé, un jour, dans sa cheminée, au lendemain de la Commune, les feuillets plus qu'à demi brûlés d'un manuscrit en trois volumes : l'*Histoire du stoïcisme romain* — un beau livre achevé et devenu cendres ! Absolument comme l'*Histoire des salons au* XVIIIe *siècle*, de Louis Blanc, brûlée dans l'incendie des docks de la Villette, et le dernier volume du maître livre de M. Joseph Bertrand, consumé chez lui.

Mais cette *Histoire du stoïcisme* anéantie, il restait à Jules Simon des raretés de bibliophile, des Alde, la *Chronique de Nuremberg*, l'édition princeps du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, un exemplaire du *Platon* que M. Thiers avait fait copier jadis avec la permission du grand-duc de Toscane, et dont seuls, Thiers, Victor Cousin et Jules Simon possédaient un exemplaire. Il avait bien d'autres richesses *livresques* qu'en ces derniers temps, hélas ! il ne pouvait plus déchiffrer !

— A quoi servirait d'avoir écrit, à l'usage de sa cheminée, l'*Histoire du stoïcisme romain*, disait-il, si c'était pour se plaindre ?

Rien ne me semblait plus émouvant et plus touchant que de le voir, en ces heures suprêmes, fixer, à l'Académie, sur ceux qui s'approchaient de lui, des regards

un peu anxieux, par-dessus ou à travers ses lunettes noires, et lorsque ses pauvres yeux avaient reconnu un visage ami, de les voir s'éclaircir subitement d'une flamme furtive, tandis que les lèvres attristées retrouvaient, pour un moment, leur bon et indulgent sourire.

Nous qui l'avions connu si beau, si vibrant, si fort! Mme Jules Simon l'attendait au bas de l'escalier de l'Institut, lui tendait le bras et le guidait, Baucis à la fois et Antigone. Il a, d'ailleurs, supporté vaillamment le poids de la vie jusqu'à la fin, et nulle existence ne fut plus honorée, plus admirée et plus aimée.

Et j'ai revu, étendu sur son lit mortuaire, le vieux philosophe rajeuni par la mort. Tel il était, voilà vingt ans, lorsque Roll le peignit à sa table de travail, tel il était redevenu hier. Le même visage, mais revêtu de la gravité pensive que donne le dernier repos. Les yeux clos, les mains jointes, sommeillant avec le crucifix sur la poitrine, Jules Simon, endormi, eût semblé le Jules Simon d'autrefois, si la moustache, sur les lèvres closes, n'eût pas été blanche.

Dans cette pièce où il est couché, je me rappelais avoir vu, un soir de juillet 1870 — le soir même de la déclaration de guerre — des ballots de papiers, des pétitions entassées, les listes préparées pour le pétitionnement en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire, son rêve de lumière! Ils étaient là, ces paquets de papiers attendant les signatures et destinés à la pacifique bataille contre l'ignorance. Du

fond de la place de la Madeleine, et, là-bas, des lointains profonds du boulevard, tumultueux, noirs de foule, des rumeurs, des clameurs montaient, dans la nuit d'été, et, comme une bourrasque d'orage, entraient dans le logis du penseur par les fenêtres ouvertes.

Jules Simon me montra tristement les ballots de pétitions, et, d'un geste désespéré :

— Voilà, dit-il. Inutiles, maintenant! Tout cela n'est plus bon qu'à faire des gargousses!

Non! Rien n'est inutile et les idées et les hommes ont leur revanche. Il suffit d'attendre — ou de mourir.

Qu'est-ce qu'une pauvre enfant qui meurt, sans biographie et sans passé, à côté d'un homme illustre qui entre dans l'histoire? Et c'est une tristesse poignante, pourtant, qu'une espérance fauchée. Même à la veille des jours de fièvre, le Paris du XVIII[e] siècle s'émut à la mort de cette gentille Mlle Olivier qui mourait après avoir créé le Chérubin de *Figaro* et chanté la romance à Madame. L'autre soir, à la Comédie-Française, dans ces *Cabotins* où Pailleron fait, tout à coup, dans un salon de mondaine, entrer les célébrités parisiennes, il y eut un frisson et une stupeur lorsqu'on annonça :

— La divette!

La divette qui vient chanter là quelque refrain de Xanrof. Les comédiens s'entre-regardèrent. Plus d'un avait les yeux humides. Le téléphone, quelques minutes auparavant, leur avait appris que la divette venait de mourir.

A vingt-trois ans, une charmante fille, très bonne, très douce, égayant les coulisses de son petit rire juvénile, un peu timide et mélancolique parfois. La destinée a de ces cruautés et la mort aime ces fraîcheurs. Lorsque, pour la première fois, au Conservatoire, nous avions vu cette jeune fille, blonde, aux cheveux ébouriffés et bouclés à la fois, le teint clair, la lèvre rouge, saine et gaie, l'œil bleu étonné et ravi, nous eûmes une sorte de cri unanime :

— Comme elle ressemble à Jeanne Samary !

Et Mlle Thomsen en rêvait. Elle en était fière aussi. Elle était une *petite Samary* et elle espérait marcher sur les traces de la grande et pauvre Jeanne Samary, la vraie soubrette de Molière ! Hélas ! elle ne savait pas qu'elle l'imiterait si vite, et après nous avoir donné l'illusion de revoir la morte, en sa robe blanche, avec ses cheveux d'or, dans le *Monde où l'on s'ennuie !*

Je ne parle jamais des choses de la Comédie dans ces causeries qui me sont comme des repos, des entretiens avec le lecteur, pendant les entr'actes administratifs. Mais comment laisser partir la malheureuse enfant sans lui donner un souvenir ? Ce n'est pas un laurier foudroyé, c'est une fleurette coupée. Elle riait à la vie, elle était hier la beauté du palais de l'Arétin, la gaieté du *Petit Hôtel,* l'oiselière coquette et charmante, avec la cocarde tricolore au bonnet blanc — une grisette de Debucourt — de *Manon Roland.* Je l'entends encore chanter dans le drame la chanson de la vendeuse d'oiseaux :

Qui veut des cages,

Oiseaux des bocages,
Pinsons, bouvreuils, chardonnerets?

Elle ne se doutait pas, la pauvre fille, qu'elle aurait, avant si peu de jours, le sort de ces oiselets, sitôt envolés!

Vole au tombeau!

Et ce fut une nature d'artiste. Benjamin Constant l'avait longtemps suppliée de ne pas entrer au théâtre. Elle avait le don en peinture. « J'ai vu d'elle, me disait son maître, des études d'une vigueur admirable. » Mais l'atelier lui plaisait moins que les planches, ces planches magnétiques et décevantes! D'ailleurs, au foyer, au *guignol*, elle apportait son album, elle crayonnait les portraits de ses camarades. Elle dessinait entre deux répliques. Le théâtre ne supprimait point la peinture!... Et puis, ce visage auréolé d'or, ce joli rire, ces yeux gais, cette blancheur de boule de neige, cette ressemblance avec Jeanne Samary! Une nouvelle Samary! Elle ne pouvait pas hésiter.

Alberte Thomsen meurt ainsi, à vingt ans à peine passés, emportée au premier coup de vent, comme une fleur de printemps. Au théâtre, où les douleurs sont si rapides et si vives, il y a eu comme un sentiment de révolte contre le sort, une protestation contre la destinée, une pitié profonde!

La *petite Samary* s'en va, comme la grande est partie, toute blonde, sous les fleurs! Et, devant cette

existence inachevée, sur la tombe de la pauvre enfant, si tôt apparue et disparue, on pourrait inscrire ces simples mots : *Ci-gît une espérance !*

XVII

Paris en juin. — Soirs parisiens. — Pourquoi partir ? — Paysages voisins. — Le parc Monceau. — Réflexions d'un flâneur, et ce qu'on gagne à la flânerie. — Actualités. — Un duel à propos de courses. — Une octogénaire étranglée. — Roman de Balzac. — La baronne de Valley. — Comment finissent parfois les grandes dames. — Un château en province. — Coucher de soleil aux Champs-Elysées. — Une affiche de café-concert. — Polin. — Une version nouvelle du *Pioupiou* français. — Le roi des Belges et Polin. — Un artiste.

17 juin.

Ensoleillé, Paris est superbe. C'est pourquoi ceux qui l'habitent songent à le quitter. On connaît l'histoire de ce Parisien forcené qui avait juré de ne jamais dormir hors des fortifications. Même en temps d'épidémie, terrorisé par le choléra, il regardait, chaque matin, dans les journaux le nombre des décès dont la liste était publiée et classée par arrondissement — et il allait coucher, changeant de domicile, dans le quartier le moins contaminé : c'était encore Paris. Il

trouvait, non sans raison, que les paysages parisiens étaient les plus beaux du monde, avec une coquetterie toute spéciale dans le pittoresque, et, quand il voulait voir des sites d'Orient ou des sierras espagnoles, il allait, sans plus tarder, à l'Opéra ou à la Porte-Saint-Martin. Les féeries du Châtelet lui suffisaient pour connaître la Perse, et quant à l'antiquité, il avait fort bien vu Pompéi dans le *Roi Carotte*, de Sardou.

Un jour, ce Parisien forcené, étant allé dîner à Versailles, chez des amis, manqua le dernier train de Paris, hésita à prendre une voiture et passa la nuit dans la ville du grand roi. Il y mourut subitement, non du choléra, mais peut-être d'une congestion d'ennui et de l'angoisse de ne plus respirer l'air de Paris.

Nestor Roqueplan était de cette race et de cette religion-là. Mais le Parisien fidèle à Paris aux heures de l'été devient une espèce de plus en plus rare. Et ce qu'il y a de plus malaisé pour l'homme moderne, qu'il soit Parisien ou Chinois, c'est de rester en place. Nous avons tous, à des degrés divers, l'appétit et comme la maladie du *nouveau*. Ces Soudanais et ces Malgaches qui grouillent autour de leurs maisonnettes de boue, au Champ de Mars, sont peut-être tout simplement des raffinés et des curieux en leur genre, surexcités par le goût de l'exotisme. Nous allons les voir comme ils viennent se montrer, mus par un même sentiment de lassitude de la vie ordinaire. S'exhiber leur est une distraction, comme les regarder, les toucher et leur offrir un peu de café nous est un plaisir.

Ce sont aussi des touristes et qui ont ressenti la morsure du mal moderne : le besoin d'aller, de venir,

fiévreusement, dans des accès de mobilité aiguë. Quel est le philosophe qui a déclaré que tous les maux de l'humanité venaient de ce que personne d'entre nous ne savait rester chez soi?

Le *home* parisien est d'autant plus exquis pourtant que toutes les séductions de Paris, squares, bois, théâtres, musées, en sont comme le prolongement. On irait bien loin, de par le monde, pour trouver (sans chercher d'autre exemple de plaisir parisien mis à la portée de la main) un coin aussi délicieux que le parc Monceau, par ces soirs de juin. Je ne sais rien ni à Londres, ni à Vienne, ni à Madrid qui vaille ce petit jardin aux sinuosités savantes avec sa verdure éclairée comme d'une lueur d'apothéose par la lumière électrique. Les sentiers de Boboli à Florence, les allées du Monte-Pincio à Rome, les grands horizons d'Hyde park ne valent point cette sorte de square que traversent trop rapidement les voitures et que connaissent seuls ceux qui vont là prendre le frais.

De rares habitués. Des gens du quartier. De vieux officiers retraités ou des aïeules qui promènent ou que promènent leurs petits-enfants, aux grosses joues roses. On dirait des personnages de romans réalistes égarés dans un décor de comédie du XVIIIe siècle, de petits bourgeois de Paul de Kock encadrés dans des ruines et des verdures de Hubert Robert. Une lueur de féerie enveloppe les massifs, éclaire les allées d'un reflet bleuâtre. Les feuilles lancéolées des platanes, les rondeurs lourdes des marronniers se découpent nettement sur le ciel d'été. Leurs ombres noires traînent sur les pelouses d'un vert clair, pareilles à du

velours neuf. Un marbre blanc rit, çà et là, parmi les verdures plus sombres, pique de sa crudité les fonds noirs. Et autour de la naumachie où les colonnettes de l'ancien parc du Raincy se reflètent dans l'eau calme qui les double et les allonge, les ruines factices donnent, sous leur lierre sans poussière, l'idée d'une antiquité riante, d'un site préparé, comme disaient nos pères, *pour le plaisir des yeux.*

Et là, dans le demi-silence délicieux, à peine troublé par le glissement des promeneurs sur le sable fin des allées, on peut avoir aussi des visions wagnériennes très *esthètes*, en regardant filer sur le lac tranquille le cygne blanc, calme et quasi immobile, qui, sous la lueur lactée, fait songer aux apparitions mystérieuses de Lohengrin. On est à Paris et on se trouve transporté au bout du monde, dans une contrée de rêves, de mysticisme et de symboles. A deux pas, les omnibus passent, les fiacres roulent, les bicyclettes courent, leur grelot aigu se mêlant au son de corne des tramways. La vie est là, tout près, de l'autre côté de la grille. Ici, sous ces arbres, c'est le repos le plus complet dans le décor le plus pittoresque et le mieux *planté.* Et il faut avoir la mémoire bien tragique et l'amour des antithèses terriblement prononcé pour se souvenir que c'était là, — sur ce boulevard où les lanternes des bicyclistes semblent des vers luisants ou des feux follets — là, dans ce terrain pétri, nivelé par la vie, qu'on enfouissait, il y a cent ans, dans une promiscuité saignante, les morts de la journée, les décapités de la place de la Révolution... Parc Monceau ! Cimetière Monceau !... C'est aujourd'hui le coin de Paris

où le repos en plein luxe, en plein pittoresque, en pleine verdure, est le plus certain, où, dans les massifs de fleurs et les touffes des arbres, les oiseaux battent le plus gaiement des ailes et où le flâneur, — le flâneur, cet être béni du sort qui n'entend ni troubler ni révolutionner le monde, le flâneur, ce doux égoïste qui peut être aussi un philosophe admirable et un poète ambulant, — le flâneur peut le plus sûrement promener sa rêverie, au bercement des sources fraîches, en se donnant l'illusion de croire qu'il est, sur le petit pont de marbre, tantôt à Trianon, et près des palmiers aux larges éventails, tantôt au Caire...

Mais comme le carlin, comme le conducteur de diligences, comme le poète épique, le flâneur n'est-il point un être aboli, antédiluvien, disparu, un Français d'un autre temps, un mastodonte? Non. En dépit de notre vie surchauffée, superexcitée, à haute pression, la flânerie est encore une de ces joies possibles qu'on peut se donner, par hasard, mais par fragments, en des heures volées aux nécessités ardentes, et, comme on peut encore rencontrer le bonheur, non pas en bloc, mais en miettes.

La vie, à tout prendre, je la comparerais volontiers à un pain de sucre où l'on se briserait les dents si l'on voulait mordre avec gourmandise, mais qu'on peut goûter et absorber en détail si on le brise par petits morceaux. Même réduit en poussière, le sucre a du goût et il s'en faut contenter. Mais c'est peut-être là une philosophie bien optimiste. Et que diraient les pauvres gens qui, comme tout le monde, ayant l'appétit du pain de sucre, n'y trouvent, hélas! que le goût

amer du sel qui leur brûle les lèvres et leur dessèche le gosier?

Voilà pourtant les réflexions que fait naître une demi-heure de halte sur une des chaises du parc Monceau. Oublié-je donc si vite les devoirs courants et les nouvelles de la journée? Que dit-on de ce duel entre un journaliste de sport et un sportsman qui rappelle la rencontre du duc de Gramont-Caderousse avec le pauvre Dillon? Le duc tua le gazetier et s'en alla, à peine acquitté, voir jouer le *Hussard persécuté* d'Hervé, dans une avant-scène des Délassements-Comiques. Le dénouement, cette fois, est moins tragique heureusement et moins ironique. Le gentilhomme part pour les courses d'Ascott, mais le journaliste n'a point de blessure mortelle et, une fois de plus, la sotte brutalité du duel apparaît.

Et l'assassinat de la rue de Penthièvre, qui est comme un chapitre de Balzac terminé par un coup de couteau à la Gaboriau? Cette nièce de M. de Monbel — si ce que plusieurs de nos confrères disent sur son état civil est exact — qui finit par prêter à la petite semaine, après avoir, en sa jeunesse, accompagné son oncle chez le prince de Metternich, au château de Johannesburg, et failli épouser un Esterhazy; ce prolongement d'une existence d'élégante d'autrefois dans le réalisme microbien d'aujourd'hui! Cette parente d'un ministre de Charles X dont la vieillesse tombe au métier de Gobseck; cette grande dame qui, passionnément, se plaît à l'usure et, après avoir été si jolie,

courtisée et parée, finit étranglée dans un taudis que les voisins comparent à un logis de chiffonnière ! Tout ce que nous disent d'elle les journaux, depuis hier, tend à prouver que les romans d'aventures les plus improbables et les plus noirs romans judiciaires sont dans la nature.

La baronne de Valley avait, nous dit-on, fondé, étant jeune fille, une revue féminine, *la Violette*, à laquelle George Sand avait collaboré. Quel collectionneur de curiosités possède donc un exemplaire de la *Violette* et pourrait y retrouver les premières sensations, les premiers rêves, de cette vieille femme qui meurt du *magot* qu'elle cache et des relations louches auxquelles la condamnait son métier de manieuse d'argent ?

Il y a certainement là un drame intéressant, bien qu'assez vulgaire, et ce crime de la rue de Penthièvre ouvre brutalement une lucarne sur cette vie de Paris, si compliquée, si mystérieuse. Qui dira la fin de tant d'existences jadis éclatantes et si misérablement terminées ? Je me sens pris d'une sorte d'attendrissement mêlé d'inquiétude à retrouver, à voir passer comme des larves, des vieilles femmes ridées et cassées, dissimulant sous leurs vêtements sombres leur avarice ou leur misère. J'ai souvent suivi des yeux, remontant d'un pas lourd la rue Notre-Dame-de-Lorette, une comédienne autrefois brillante, tapageuse et adorée, qui finit, en rasant la muraille — comme pour dissimuler aux passants des traits d'où s'est envolée la beauté de jadis — une existence lugubre et dure.

J'avais connu une femme qui portait un nom cé-

lébre, un grand nom, du temps du second Empire. Elle avait eu un salon, une influence, des amis, des flatteurs. Elle était belle et elle était bonne. On m'en parlait, l'autre jour, en me demandant :

— Savez-vous comment elle a fini ?

Non, je ne le savais pas.

Eh bien ! elle s'était retirée au fond d'une province, très pauvre et très fière, sans argent, dans un château dénudé mais qu'elle ne voulait point vendre, gardant en sa déchéance l'illusion d'être encore une châtelaine en un coin du monde. Ce castel ! Le vrai château de la misère ! La marquise y vivait toute seule, dans des chambres vides et closes. Aucune ressource. Les procès, les créanciers avaient tout pris. Plus de domestiques. La grande dame dont les chroniques du temps de Paul d'Ivoy ou de Henri de Pène avaient célébré la bonne grâce et le charme exquis, se servait elle-même, faisait elle-même sa cuisine sur quelque petit fourneau, comme une portière misérable. Et surtout, dans cette détresse, elle ne voulait pas être vue. Elle défendait la porte de ce triste castel délabré, sonnant le creux d'un cercueil vide, comme s'il eût contenu des coffres d'avare. Un beau jour, on l'y trouva morte. Morte de faim, littéralement de faim, sur un lit de sangle. Elle avait mangé ses poulets, ses oiseaux, qu'elle ne pouvait plus nourrir. Elle avait dévoré, comme suprême ressource, le maigre chat qui venait miauler, criant famine, et se frotter contre ses jupes élimées. Morte de faim, la marquise entrevue tant de fois au Bois, aux courses, aux premières, et dont je tairai le nom puisqu'elle a voulu mourir, mystérieuse

et seule, drapée dans sa misère et ensevelie dans sa fierté !

On ne s'imagine pas ces dénouements sinistres, achevant des existences de sourires et de luxe. On croit à de la folie, à des malchances extraordinaires. Non, c'est la vie. Elle finit mal généralement, comme les romans des pessimistes, et il ne faut pas trop s'étonner de ces coups de lumière que projette brusquement le crime sur ces existences inconnues, incroyables, qui semblent à la fois pitoyables comme la souffrance et épouvantables comme la démence.

Tristes fins. Mais, comme disait ce démon de Henri Heine : « Sais-tu comment tu finiras, toi ? »

Ainsi je pensais, hier, en remontant les Champs-Elysées, par un beau soleil couchant qui enveloppait, là-bas, l'Arc de triomphe d'un poudroiement de lumière d'or. Les allées sablées, les dessous profonds des marronniers, les pelouses d'herbe verte, en étaient comme inondés. Et c'était encore un paysage parisien qui me semblait délicieux ! A ma gauche roulait, coulait le ruissellement des voitures revenant du Bois. Ce n'était pas le torrent d'équipages luxueux de Rotten row ; mais c'était élégant aussi, plus aimable peut-être et plus familier.

Tout à coup, devant l'entrée d'un café-concert dont les verres dépolis formaient sur le vert des arbres comme un collier de grosses perles qui s'allumeraient dans un moment, une affiche entre toutes me frappe, parmi les silhouettes tordues d'Yvette Guilbert et les

sombreros de quelque chanteuse andalouse : c'est l'effigie d'un troupier imberbe, riant, bouche bée, œil étonné, sous une casquette à la visière posée de travers. Singulière image du petit pioupiou de France, les doigts tordus sur son pantalon rouge. Et le nom du chanteur me frappe : *Polin* !

Je regardais précisément, un moment auparavant, un petit fantassin au menton rasé, godiche et sympathique, descendre l'avenue des Champs-Elysées, et je me disais : Comme Polin a rendu bien vivant ce type nouveau de notre armée, qui n'est plus le Dumanet du vaudeville ou le Jean-Jean des caricatures de Charles Jacque.

Sarcey a bien raison de trouver à Polin un vrai talent, et Polin nous a donné un soldat, un petit soldat d'une niaiserie spirituelle et d'une sensibilité toute spéciale qui n'est pas la sensiblerie bête des romances d'autrefois. *Polin!* C'est le petit soldat d'un sou qui fait son métier sans passion, mais accomplit son devoir sans murmure, comme le grognard de Scribe. Il est doux, résigné, il serait résolu. Il quitte ses parents et *ça lui fait quelque chose.* Il quittera le régiment et *ça lui fera toujours quelque chose.* Il défendra le pays avec le même bon sourire niais qu'il a lorsqu'il balaye la chambrée. C'est le bon petit paysan de France, mal habillé de vêtements trop larges, ridicule et timide, et qui ne boude ni devant le danger, ni devant la corvée.

Je m'étais imaginé que pour rendre ainsi le soldat, M. Polin avait été soldat lui-même. Non. Il était à seize ans ouvrier aux Gobelins, travaillant à ces merveilleuses

tapisseries que les ouvriers exécutent comme des vers à soie enfermés en leurs cocons. Puis il avait voulu se faire joaillier, et, entré chez un cousin pour apprendre l'état de sertisseur, il abandonnait tout, les planches l'appelant, l'attirant. Et le voilà, pendant un mois, chantant à la Pépinière (tout près de la caserne), puis à l'Eden-Concert, cherchant sa voie et la trouvant dans ce type de pioupiou tendre et doucement *bêta*, fin aussi, narquois en son genre, qu'il a fait *sien*.

Je me rappellerai toujours que, lorsque Polin vint au *Figaro* chanter ses couplets militaires devant le roi des Belges, j'eus peur, un moment, que le pantalon rouge et la veste bleue parussent ridicules au souverain étranger. Pas du tout. Polin était risible, contant ses tremblements lorsqu'il s'exposait nu au conseil de revision, ses ennuis lorsqu'il *passait la jambe à Jules*; mais il devenait attendrissant, presque poétique, lorsqu'il énumérait les humbles et petits plaisirs du soldat en promenade, les dimanches si ennuyeux et qui l'amusaient, les causeries de la chambrée, les après-midi au Jardin des Plantes, et le petit paysan de France n'était pas du tout, mais pas du tout ridicule devant le souverain flamand.

C'est quelque chose en art que d'avoir créé *un type*, et Polin en a trouvé, dessiné un qu'il fera vivre. Son rire amène aux paupières, avec un grain de chauvinisme, la petite *larme à l'œil* dont parlait Sterne. Polin n'est pas son nom. Il s'appelle Paul Marsalès. Sur les planches de café-concert, on peut dire que, comme Villé, celui-là, le soldat Polin, est un tempérament original et un artiste.

XVIII

Le 14 Juillet et Li Hung Chang. — Le péril jaune. — Plus de murailles. — Les coulisses de la revue. — La bière de germinal. — Les petits vitriers. — Un livre du duc d'Aumale et une lettre du maréchal de Mac-Mahon. — Coups de revolver.

16 juillet.

Si Li Hung Chang aime les villes en fête, il aura pu se donner le plaisir d'en voir une et par le plus beau soleil du monde. Il a un bal sous ses fenêtres et il peut croire que les drapeaux jaunes qui se marient aux couleurs françaises sont des étendards de son pays.

— En vérité, se dira-t-il, ces Français sont gens fort polis et qui savent donner un air tout à fait aimable à l'hospitalité !

Mais non, le Chinois a les yeux fins et il connaît les drapeaux russes. Il ne se trompera point sur la couleur jonquille et ne prendra pas des aigles pour des dragons.

Que je voudrais connaître les pensées de cet homme redoutable et supérieur, qui représente toute une race

et étudie, en passant, mais de près, la vieille Europe. Il est comme l'avant-coureur de quelque terrible rêve, et derrière lui il me semble voir l'innombrable fourmilière jaune dont les États-Unis ont déjà peur et qui n'est pas fort rassurante pour notre vieux monde. Qui donc a découvert le *péril jaune?* Ce n'est pas Guillaume II, car voici beau jour qu'on en parle ; mais l'empereur d'Allemagne s'en soucie et cependant il n'est point pusillanime.

C'est qu'il existe ce péril, et nous aurons peut-être fourni des moyens d'action à la Chine en lui enseignant comment on combat. Ce vieillard au sourire narquois (le sourire imprécis des bouddhas de son pays) s'inquiète surtout en traversant l'Europe de savoir ce qu'elle contient de canons et d'arsenaux. Il fouille de ses petits yeux perçants les rangs des soldats qu'on lui montre, afin de mieux comprendre le mécanisme d'une armée moderne. Elle est loin désormais, la Chine des paravents et des magots de porcelaine dont nous amusaient jadis les contes de fées, les opéras comiques et les caricatures de Cham ! La Chine se recueille, ulcérée de sa défaite, ou plutôt quelques-uns de ses fils se recueillent pour elle et lui préparent dans l'ombre une meilleure et peut-être une redoutable destinée...

Paris en fête semblera peut-être à Li Hung Chang une ville délicieuse, ou — qui sait ? — une ville folle. Affaires d'impression. Rien n'est absolu en voyage. « Pourquoi, se dira-t-il, ces gens sont-ils si gais ? Et à quoi bon toutes ces danses et tous ces tapages ? » Mais il en a bien vu d'autres en son pays,

Au fleuve Jaune où sont les cormorans.

et les fêtes des lanternes valent bien nos illuminations au gaz et à l'électricité.

Cependant, quand on lui expliquera que rien après tout n'est plus symbolique que ces réjouissances en l'honneur de la prise de quelques murailles par une poignée de gens et la démolition d'une vieille forteresse, il hochera la tête sans doute et songera à cette autre muraille qui court tout le long de son pays et dont il a souvent franchi une des portes, celle du Petchili, et il se dira, le vieillard, qu'il est bon pour les peuples que des murailles tombent et qu'on n'enferme pas éternellement les nations dans des ceintures de pierre.

Pour les individus, c'est autre chose — et le vice-roi s'en soucie moins. Il va donc parcourir les rues pavoisées, assister à des réceptions officielles, faire amasser la foule devant le Grand Hôtel et donner un coup d'œil à Paris qui l'intéresse moins, je pense, ce lettré-guerrier, que les torpilleurs de Toulon. Il aura eu surtout — ce qui doit lui plaire — le spectacle émouvant d'une revue, par ce chaud 14 juillet, la revue, qui fait ruisseler vers Longchamps tous les Parisiens avides du défilé de leurs frères, de leurs amis, de leurs enfants, là-bas, dans la plaine immense, devant les tribunes, autour du drapeau...

Les philosophes ont beau faire et refaire toutes les théories contre les foules armées, la raison a beau protester contre le sort infligé à tant d'individus pour le salut commun, il suffit d'un appel de clairon ou d'un

roulement de tambour pour réveiller dans le plus sceptique ou le plus haut esprit, si vous voulez, le chauvin endormi !

On ne sait pas tout ce qui flotte de sentiments généreux sur cette double foule rassemblée dans le terrain de Longchamps, sur la foule ordonnée qui défile ou sur la foule instinctive qui regarde. Si jamais l'Idée, — cette étincelle qui électrise les masses — a manifesté sa puissance, c'est là. Idée *simpliste :* sentiment du devoir chez ceux qui passent, au pas redoublé ou au galop, sentiment d'amour et de reconnaissance chez ceux qui contemplent la marche vivante. Oui, depuis la petite cousine qui cherche le cousin bien-aimé dans l'admirable bataillon de Saint-Cyr, jusqu'au vieux soldat retraité, à tête blanche, qui a au coin de l'œil une larme en croyant reconnaître son fils dans les rangs sombres des polytechniciens acclamés, depuis l'ouvrier qui salue les escadrons de cuirassiers, parce qu'ils incarnent pour lui la légende héroïque du sacrifice : Frœschwiller, ou les épaulettes jaunes de l'infanterie de marine, parce qu'elles représentent la résistance acharnée aux heures mauvaises : Bazeilles, — jusqu'aux professionnels qui examinent les territoriaux en tenue de campagne et sont heureux de leur trouver fière allure et bonne mine, — tout le monde, dans les tribunes, sur les chaises, autour de la pelouse, dans la foule, tous les cœurs, toutes les têtes n'ont qu'un battement et comme une commotion de patriotique enthousiasme. Tous songent à cette chose éternelle qui passe :

Une idée encore, une idée flottant dans un pan d'étoffe — la patrie — et c'est la patrie vraiment qu'on

salue quand apparaît, au-dessus des képis, des shakos ou des casques, la pique d'or cravatée de tricolore que le clair soleil fait étinceler.

J'avais d'ailleurs pris hier un singulier parti pour *voir la revue*. Je le recommanderai, l'an prochain, aux gens qui n'ont point de cartes. C'est d'errer sous bois, dans ce que j'appellerai les coulisses du grand spectacle. Il y a, au bord de l'eau, près des lacs, des coins pittoresques où quelque halte de saint-cyriens ou de troupiers fait songer à une scène de Watteau. Cela a toute la grâce du peintre des fêtes galantes quand il mêle, sur l'herbe, les grenadiers, les cantines et les tambours. Près de la Seine, sous les marronniers, le bataillon de Saint-Cyr, avec les fusils en faisceaux, le drapeau couché sur les baïonnettes, les sacs noirs dans l'herbe, les gais uniformes, les plumets, les shakos élégants des capitaines — ce bataillon tout à l'heure si martial et si viril — ressemblait à une mêlée élégante, un coin de rivière d'Heilbuth peuplé de soldats de Detaille.

Plus loin, des Parisiens dormaient, à côté du journal qui avait servi de nappe au déjeuner pris sous les arbres. Des grisettes, étendues sur l'herbe, regardaient à travers les arbres, défiler les pantalons rouges. Ces robes claires, ces uniformes, ces flâneries dans le gramen semblaient divertir beaucoup les ambassadeurs étrangers qui se montraient ces groupes idylliques sous les pins, ou ces curieux grimpés dans les arbres, ou encore les tonnelets de cidre ornés de feuillages

ou décorés de rubans à nos trois couleurs ; *Bière de Germinal*, comme une ordonnance exigeait, il y a cent ans, que s'appelât la *bière de mars.*

Et pourtant c'est bien la bière de Mars, dieu de la guerre, qui moussait dans les pacifiques chopes de ces spectateurs endormis, quelques-uns congestionnés comme des figurants de la Morgue. On ne demandait qu'à applaudir les bataillons défilant compacts et résolus au son de la marche de *Sambre-et-Meuse.* J'avoue que j'ai bien vite quitté mes dessous de bois pour regarder passer nos saint-cyriens et leurs chefs, les *petits ingénieurs* de Polytechnique et les pompiers aux casques d'or, et la garde de Paris et les noirs chasseurs à pied, les *vitriers* agiles.

Je me rappelais, en les voyant passer — masse élastique, unifiée par une même âme — les pages de Mellinet, que je citais naguère, et les premières étapes de ces troupes d'élite que les *Algériens* jalousaient tout d'abord, avant de les apprécier, de les saluer...

Quels magnifiques soldats ! Et le dernier *pioupiou* en pantalon rouge a les mêmes vertus, le même attachement à son régiment, le même élan, à l'heure voulue. Cependant il faut lire le beau livre que les *Amis des livres* ont récemment réédité, avec des dessins vivants et saisissants de Charles Morel, pour voir ce que valent *les Zouaves* et *les Chasseurs à pied.* Ce livre du duc d'Aumale, ainsi illustré, vaudra pour les bibliophiles le fameux livre de Charles Nodier, *le Passage des Portes-de-Fer.* Celui-ci est un des chefs-d'œuvre de Raffet. M. Charles Morel, que je ne connais

pas, a eu le bon esprit de s'inspirer de Raffet pour les dessins de ce magistral ouvrage, et il ne pouvait choisir modèle plus admirable.

C'est Protais qui eût, lui aussi, illustré avec éclat le livre du duc d'Aumale. Il fut, comme l'historien des Condé, l'annaliste des chasseurs à pied, l'historien au pinceau. Est-ce qu'il n'a pas pris le général de Négrier pour modèle dans ses deux tableaux célèbres : *Avant le combat* et *Après le combat ?* J'aurais voulu voir Protais illustrer *les Zouaves* et *les Chasseurs à pied*, mais les dessins de M. Morel ne font regretter personne.

Et j'ai fait relier, dans mon exemplaire, la copie d'une précieuse lettre que le maréchal de Mac-Mahon adressait, un jour, au duc d'Aumale, comme pour résumer les rapports en quelque sorte historiques qu'il avait eus, lui, soldat d'Afrique, avec l'ancien gouverneur général de l'Algérie, son chef hiérarchique.

Lettre curieuse et précieuse qu'écrivait le maréchal devenu un « ancien président de la République », lettre inédite et qu'on me saura gré de faire connaître, car elle a certes une valeur documentaire et aussi, la personnalité d'un ancien chef de l'Etat étant en cause, la valeur d'un acte.

Lorsque le duc d'Aumale fut rayé des cadres de l'armée, au moment de son exil (juillet 1886), le maréchal de Mac-Mahon lui adressa la lettre suivante, — une page d'histoire :

Paris, 11 juillet 1886.

« Monseigneur,

« Le plus vieux soldat de l'armée française en activité de service n'oubliera jamais :

« Qu'en 1844, lieutenant-colonel commandant d'un bataillon de la légion étrangère, il servit sous les ordres de S. A. R. le duc d'Aumale, qui, après la prise de la Smalah, avait été nommé général de division et appelé au commandement de la province de Constantine ;

« Qu'au mois de mars, après les attaques repoussées de deux régiments d'infanterie, il vit le commandant en chef mettre pied à terre, et, à la tête des dernières troupes dont il pouvait disposer, enlever avec elles les positions de Mechounech, les plus formidables des monts Aurès ;

« Il n'a pas oublié non plus que, le 23 décembre 1847, colonel-commandant les troupes du cercle de Maghnia, il reçut du général de la Moricière l'ordre de se porter sur le Kis pour y recevoir Abd-el-Kader se rendant prisonnier avec toute sa deira. Apprenant bientôt que l'émir s'était arrêté au marabout de Sidi-Ibrahim qui lui rappelait de si glorieux souvenirs, il prescrivit au colonel Montauban de l'escorter jusqu'à Djemmah-Ghazaouet, où il devait le remettre et le remit en effet à la disposition du duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie, qui, malgré la plus violente tempête, venait de débarquer dans un port exposé à tous les vents.

« Le même soldat reconnaîtra donc toujours pour

général celui qui, depuis 1843, a toujours signé, soit en Algérie, soit en France, où il a eu un des commandements les plus importants de la frontière, tous ses ordres du jour,

« *Le général commandant....*

« *Henri d'Orléans.* »

« Il le prie d'agréer l'hommage de son plus profond respect.

« *Signé :* Maréchal DE MAC-MAHON. »

Je songeais à cette lettre en regardant, hier, défiler, admirables, applaudis, les petits chasseurs dont l'histoire est mêlée à toute notre histoire depuis qu'ils s'appelèrent *chasseurs de Vincennes* et *chasseurs d'Orléans* — et je me disais qu'il en est de ces appellations comme de nos étiquettes politiques. A quoi bon les querelles de mots? Ne soyons tous, comme ces *petits vitriers*, que citoyens et *chasseurs de France.*

Je remportais ce sentiment du beau spectacle de la revue d'hier, lorsqu'en grimpant la rue du Mont-Valérien, où je retrouvais encore nos saint-cyriens faisant halte avant de monter en wagon, le mot de *revolver*, prononcé par des gens qui couraient, attira mon attention. C'étaient des témoins des coups de feu tirés sur le passage du président, et ils disaient, avec une colère visible, la surprise, puis la violence de la foule, l'homme bousculé et frappé, et enfin, comme

pour se consoler de cet attentat qui venait là faire tache odieuse, ils disaient :

— Ce n'est pas un Français, heureusement ! C'est un étranger !

Ce n'était — plus heureusement encore — pas même un étranger ; c'est un dément. Le malheureux François est un fou. Il a tiré deux coups de revolver pour se faire remarquer, comme il avait jeté des petits papiers du haut des tribunes sur la tête de nos députés. Chez lui, rue de Cléry, on vient de trouver des paperasses amassées, des rames de papier noirci, plans de romans, projets de drames, lambeaux de pamphlets, monceaux d'articles inédits. Que de rêves, de fruits d'insomnie et de fièvre, *ægri somnia !*

Je parlais naguère, assez sévèrement, des *graphomanes* qui brûleraient le monde pour faire cuire l'œuf où ils se figurent couver, pareils à un aigle, leur génie. Et quelques-uns m'avaient trouvé injuste pour les malheureux anonymes, les pauvres diables qui luttent et les inconnus qui souffrent.

Je respecte le laborieux qui attend, l'écrivain sans nom encore et qui espère ; je les respecte et je les aime. Autant cependant tout ce qu'il y a de méconnu et de sacrifié en ce monde mérite la pitié, autant le cerveau malade qui oscille entre deux folies — la manie des grandeurs et la folie persécutrice — mérite l'attention. Il fera tout par vengeance, pour atteindre ses persécuteurs imaginaires, tout par orgueil pour attirer les regards de la foule sur son génie, que repoussent les imbéciles (directeurs, éditeurs, experts, examinateurs, chefs hiérarchiques). Il armera un

revolver et n'aura pas toujours la précaution d'arracher les balles des cartouches, comme l'a fait, dit-on, François, graphomane encore à demi inédit, auteur des *Comédies du jour*.

Le demi-génie, le demi-lettré, le demi-auteur sont gens terribles. Ils s'exaspèrent dans leur ombre; ils accusent le monde entier de leur impuissance. Et ils sont légion. Ils pullulent. On les rencontre partout. Oronte, quand on ne veut pas écouter ou quand on n'applaudit point son sonnet, devient enragé. Il faut le plaindre, car il est plus fou qu'Alceste, mais il faut le surveiller, car il est plus dangereux. *Res sacra miser*. Mais que de misères, hélas, causent les demi-vocations et le demi-talent! Les asiles d'aliénés sont peuplés de poètes qui méprisent Victor Hugo, et de savants avortés qui accusent Pasteur de leur avoir volé leurs découvertes. Capables d'ailleurs de *revolvériser* Pasteur et Hugo s'ils vivaient. A part cela, les êtres les plus doux du monde.

Et Dieu merci, ce n'est pas un malfaiteur conscient, c'est un de ces déséquilibrés qui a tiré sur le président de la République et a mêlé ce doute, cette anxiété, cette douloureuse inquiétude, cette patriotique angoisse aux acclamations qui saluaient nos drapeaux en marche !...

XIX

EDMOND DE GONCOURT

8 juillet.

La vie nous avait séparés ; mais il avait été une des affections de ma jeunesse et je suis fier d'avoir, alors que les Goncourt étaient méconnus, combattu pour eux, applaudi leurs œuvres, servi leur gloire. Il est des critiques de la veille, comme il y a des républicains de la veille. Mais en littérature comme en politique, 1793 se soucie peu de 1789. Ils ne semblaient, lorsque débutait la génération à laquelle j'appartiens, que des lettrés supérieurs, des amateurs riches et comme des historiens de salons. Nous les saluâmes comme nos maîtres et je me rappelle l'émotion que nous causa, lors de son apparition, ce roman de *Germinie Lacerteux*, d'une pitié si profonde, où ils avaient voulu, pour la première fois, affirmer le roman des humbles, la souffrance des petits, le roman

populaire, en un mot, dont Eugène Suë avait surtout étudié le côté mélodramatique et sanglant.

La simple histoire de cette malheureuse fille nous attendrit comme une sorte de lamentable déposition sociale. Il est certain que ce livre fit sur Alphonse Daudet, alors tout entier à ses exquises poésies de la vingtième année, l'oreille tendue vers les cigales de son pays, sur Émile Zola, préoccupé de conter les *Contes à Ninon*, une impression profonde, leur donna une sensation de révélation. Les Goncourt apportaient une forme nouvelle. Ce n'était point du Balzac, ce n'était pas du Flaubert, c'etait, en quelque sorte, du Balzac qui aurait traversé l'atelier de Théophile Gautier et le *causoir* de Gavarni, du Balzac artiste, du Balzac peintre. Pour tout dire, c'était du Goncourt, et les lecteurs des œuvres historiques des deux frères, ceux qui avaient étudié la *Femme au XVIIIe siècle*, les *Maîtresses de Louis XV*, l'*Histoire de la société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, et lu aussi ces fascicules si vivants qu'Edmond et Jules de Goncourt consacraient à l'*Art du XVIIIe siècle*, aux La Tour, aux Moreau, aux Fragonard, aux Debucourt — et que Jules de Goncourt illustrait lui-même de remarquables eaux-fortes — ceux-là savaient les ressources de style, les richesses de langue ou de palette, la valeur rare et puissante de ces deux écrivains, fort contestés, que nous, jeunes gens, nous avions l'air de découvrir.

Michelet, le maître de l'histoire, avait cependant répété plus d'une fois en quelle haute estime il tenait les deux écrivains ; mais un historien ne devient

jamais facilement populaire en France, et on reprochait volontiers alors aux Goncourt de s'attacher surtout aux rubans et aux fanfreluches du passé, parce qu'ils mettaient leur soin, leur amour-propre, leur art particulier à faire revivre, dans leurs costumes mêmes, leurs héroïnes disparues, à évoquer dans toute l'intensité de sa vie le Paris d'autrefois, celui des Jacobins ou celui des Muscadins, à tirer parti d'un pamphlet oublié, d'un journal jauni, d'un billet inédit, d'une lettre à demi déchirée. Ces amoureux du chiffon et des autographes, ces affamés de *Mémoires* secrets et de documents inattendus, apportaient tout simplement leur ardent amour de la vérité dans l'histoire, grande ou petite, dans l'histoire, ce roman de l'humanité, roman d'aventures dont nous attendons toujours la *suite au prochain numéro*, comme dans le roman, cette histoire intime, l'histoire des individus.

Et, comme ils avaient étudié les mœurs du passé sur le vif, *sous l'œil*, pour me servir encore d'une expression de peintre, ils étudièrent de même la vie vivante, procédant par tableaux aussi précis que des *instantanés*, donnant des livres de fictions dont les personnages ont vécu, qu'ils ont coudoyés, dont on mettrait volontiers les noms exacts sur les pseudonymes choisis. (Dans *Charles Demailly* toute une galerie d'hommes de lettres, dans *Manette Salomon* toute une collection de peintres ou de sculpteurs.) Ils avaient un tel souci de la vérité, ces Goncourt, ne décrivant que ce qu'ils voyaient, achetant des objets pour les traduire, des manuscrits pour les résumer,

ils poussaient si loin le souci de l'observation stricte et sur nature que Charles Monselet, en sa *Lorgnette littéraire*, où toute une génération de littérateurs est finement observée comme par un abbé lettré du XVIII[e] siècle ou un Rivarol sans méchanceté, Monselet conte que les Goncourt ayant à décrire un cochon tout rose étalant son ventre truité au soleil, Jules dit à Edmond : « Ah ! mon Dieu ! ton cochon ! Mais nous ne l'avons pas, ton cochon ! Attends encore avant d'écrire : je vais l'amener, je vais l'acheter, ce cochon ! »

Légende, à coup sûr, mais qui dit bien ce qu'il y avait de conscience, et, pour tout indiquer, de besoin d'observation immédiate chez les Goncourt. C'est ce besoin de tout prendre sur le vif, de tout étudier, de tout voir et aussi de tout montrer qui poussait les Goncourt à tenir ce *Journal* assez indiscret, mais si curieux, et, à tout prendre, si précieux, que l'aîné a mis à jour jusqu'à la fin de sa vie et dont nous ne connaissons encore qu'une partie, la moins militante, paraît-il. Avec son naïf *égotisme*, le *Journal* des Goncourt n'en constitue pas moins un vivant tableau d'un certain monde, depuis un demi-siècle. C'est aussi, en son genre, une petite comédie humaine, une comédie anecdotique, épisodique, mais étrangement intéressante. Un document d'espèce double, qui ressemble à un livre de *Mémoires* et à une confession médicale. Un journal de médecine publie précisément cette œuvre comme une *contribution* scientifique.

Je sais tout ce qu'on a pu dire du *Journal* des Goncourt. On eût dit pis encore si, à Marly, on eût saisi

les bouts de papier où, là-bas, solitaire derrière l'Abreuvoir, M. le duc de Saint-Simon épanchait sa bile. Je ne compare pas, bien entendu, les *croquetons* à la fresque ; mais quand ils sont d'un maître les moindres coups de crayon ont la vie et la durée.

Les lecteurs de ces dernières années ne virent peut-être dans Goncourt que l'écrivain violemment indiscret de ce *Journal*. Avaient-ils oublié *Madame Gervaisais*, ce maître livre dont, au désespoir de Jules de Goncourt déjà malade, il ne se vendit, en la nouveauté, que cinquante, peut-être cent exemplaires? Avaient-ils oublié *Renée Mauperin*, cette admirable étude de jeune fille qui fut toute une révélation, donna le ton aux auteurs dramatiques et contient sur la « jeune bourgeoisie » une partie tout à fait puissante? Avaient-ils oublié *Sœur Philomène*, un livre rare, reposé, pénétrant, où tant de poésie simple bat des ailes sous les rideaux blancs d'un lit d'hôpital?

Le *Journal*, avec ses curiosités, ses indiscrétions, ses révélations, emportait tout. Ou encore le théâtre, plus retentissant, et que Goncourt rêva toujours d'enlever d'assaut. Sa gloire pourtant, c'est le livre. Il fut un amoureux, un fanatique du livre. Il aima les belles reliures comme les précieux bibelots du Japon. Mais il aimait le livre pour le livre, non pas seulement en bibliophile amateur, mais en érudit : « Hélas! me disait-il souvent, les nouveaux venus n'ouvrent plus les in-octavo ! » Avec passion, il aima l'encre, la plume, le papier, tout ce qui est la vie de l'homme de lettres. Et c'est par là, par toute une vie de labeur,

qu'il est admirable. Il devait écrire encore, à Champrosay, avant de tomber.

Au temps où vivait son frère, ils s'enfermaient dans leur logis, rue Saint-Georges, je crois, et travaillaient comme des manœuvres, tout le jour, allant, le soir, pour se reposer, fumer leur pipe sur les boulevards extérieurs. Sur tel sujet poursuivi, chacun écrivait sa page. On relisait ensuite les deux versions et l'on choisissait. Jamais existence ne fut plus *une*. Dans les *Frères Zemganno*, Edmond a donné, en les transposant, quelques détails sur cette collaboration étonnante et comme de jumeaux siamois. Elle était si étroite qu'elle devenait troublante lorsque les deux frères nous parlaient, l'un devant l'autre, de leur œuvre commune. Jamais ils ne disaient *nous*. Et, comme par une convention acceptée, chacun d'eux achevait tour à tour la phrase commencée : « *Je* vais publier un volume nouveau, disait Edmond — ... Qui sera un tableau de la Rome actuelle, continuait Jules. — *J'y* mets tout ce que j'ai d'ardeur, reprenait l'autre. — Mais il *me* coûte beaucoup de peine, achevait Jules. »

Il est à remarquer qu'Edmond de Goncourt, plus âgé que son frère de dix années, ne publia son premier écrit que lorsque Jules de Goncourt fut arrivé à l'âge d'homme. L'initiateur, le générateur de cette collaboration admirable serait donc le cadet, et l'aîné aurait subi l'impulsion de son frère? Quoi qu'il en soit, l'œuvre reste et elle mérite, en son artistique variété, l'admiration des lettrés; elle sera une des originalités et des fiertés de ce temps.

J'avais revu Edmond de Goncourt il y a bien peu de temps, au banquet présidé par lui en l'honneur de son éditeur Fasquelle. Il m'avait paru plus robuste que jamais, avec sa haute taille, sa chevelure longue et ses moustaches retroussées de cavalier de Franz Hals ou de capitaine de Van der Helst. « J'ai cessé mon *Journal*, me disait-il; j'ai assez combattu. » Mais ce n'était point lassitude. Dans le salon de l'hôtel Païva, devenu restaurant et qui lui rappelait tant de souvenirs, nous causâmes alors, et combien d'ombres disparues nous évoquâmes !

— Vous rappelez-vous le temps où vous me disiez, en parlant de votre *Patrie en danger*, qui s'appelait alors *Blanche de Mondragon* : « Pour qu'elle soit jouée, il faudrait une guerre avec la Prusse ? »

Et les soirées chez Joseph de Nittis ! Et nos promenades au bord de la mer, à Fécamp ! Et nos causeries avec Jules !

Quand on lui parlait de ce frère, sa figure devenait plus mélancolique et plus pâle. Le jour où nous l'avions conduit au cimetière, comme je me rendais à Auteuil, je rencontrai, sur le Cours-la-Reine, Prévost-Paradol, que je voyais pour la dernière fois et qui partait pour l'Amérique :

— Pauvre Goncourt ! me dit-il. *Comme on meurt jeune aujourd'hui !*

Et Prévost-Paradol n'avait pas alors deux mois à vivre.

Edmond de Goncourt meurt, du moins, après avoir accompli sa vie, fait sa tâche, et il meurt entouré d'affections, admiré, salué par les générations nou-

velles. Il faut durer, hélas ! pour qu'on puisse éviter de finir, comme le pauvre Jules, en disant : « Nous ne serons jamais compris ! Jamais !... »

XIX

Les journées de Li Hung Chang. — Du Crédit foncier au *Figaro*. — Une visite à Saint-Cyr. — Portrait du vice-roi. — Pourquoi les Chinois portent la queue. — Symbole national. — Souvenir des Mandchous. — Les concours du Conservatoire. — Présent et passé. — Ce que disait en 1847 Ch. de Forster des concours du Conservatoire. — *Paris et les Parisiens*. — L'intrigue et la faveur. — Ce que pensent les juges. — Un accessit. — Trop de recommandations et de leur inutilité. — Une journée à l'École de Saint-Cyr. — *Le Triomphe*. — Encore Li Hung Chang. — Cavalcades et revue de fin d'année. — Les étonnements de Napoléon Ier. — Le baptême d'une promotion: *Tananarive*.

23 juillet.

Li Hung Chang sera-t-il tenté d'aller écouter un des concours du Conservatoire? Tout lui semble curieux, paraît-il, sans qu'on sache bien certainement ce qui l'intéresse. Il se rend à l'école de Saint-Cyr ou au *five o'clock* du *Figaro*, avec la même impassibilité correcte et comme olympienne. Il écoute un morceau de musique exécuté sur le xylophone ou il regarde son portrait photographié avec le même détachement

supérieur, inclinant seulement d'un mouvement bref sa tête puissante devant une femme. Je voudrais bien connaître les notes que doivent prendre, chaque soir, les secrétaires sur la journée du vice-roi. Ce serait une page de la *Vie à Paris* qui, je pense, aurait son mérite.

Ce curieux est, du reste, une curiosité. Partout où il va, il fait foule. On stationne devant le Crédit lyonnais quand il y entre et sa chaise à porteurs est un accessoire qui divertit les Parisiens. J'ai voulu voir le vice-roi, comme tout bon badaud de Paris, et il m'a été donné de l'étudier de très près, tandis qu'il fumait lentement la cigarette à bout d'ambre que lui passait quelqu'un de sa suite.

L'homme est grand, imposant et de fière allure. Ce n'est pas sans raison que M. de Bismarck a posé devant le photographe côte à côte avec le vice-roi. Ces deux hommes ont un air de vague ressemblance, cet *air de famille* dont parlent les portraitistes à bon marché. Dépouillez Li Hung Chang de sa robe de soie bleue, de la coiffure ronde où brille la pierre précieuse, et revêtez-le de la cuirasse, ce sera, avec ses larges épaules et son aspect titanesque, un admirable cuirassier blanc. Le visage même paraîtrait fort redoutable sous le casque à pointe.

Visage mâle, dans lequel tout d'abord on n'aperçoit, dans une face taillée en bois de buis, que les deux armatures rondes des lunettes posées sur un nez solide. Visage osseux, où les os temporaux forment deux énormes saillies, laissant subitement les joues creuses, comme fouillées d'une balle. Et des lèvres

narquoises pendent deux longues moustaches dures, une barbiche en pointe descend du menton sur la robe bleue. Le cou est puissant et ce visage de couleur d'ocre est visiblement celui du plus résolu des hommes. Si l'œil est fin, interrogatif, pénétrant derrière les verres ronds, toute la physionomie est violente et volontaire. On se sent en présence d'une force.

Mais quelles pensées s'agitent sous ce front fièrement modelé? Quelle est l'idée cachée derrière ce masque impénétrable ? Il y a, dans *Denise*, une phrase extraordinaire où Dumas se demande quel est le secret qu'abrite un front de jeune fille ? On le briserait, ce front, qu'on n'en devinerait point l'énigme. Li Hung Chang ne laisserait pas plus facilement déchiffrer sa pensée et il y aurait un chapitre fort curieux à écrire sur ce haut personnage qui lorgne la vieille Europe à travers ses rondelles de verre, suppute la nature des arsenaux des uns, la qualité des cavaliers des autres, la quantité de valeurs enfouies dans les coffres d'un troisième, et bien malin le psychologue qui nous l'écrirait, ce chapitre : *le Secret du Chinois!*

Ce que j'en peux dire, c'est qu'il aime fort, en musique, le cornet à piston, et qu'il porte, comme tous les personnages de sa suite, une queue supérieurement tressée.

Cette queue est, du reste, un symbole national. Les Chinois considèrent ceux qui cessent de s'en parer comme ayant renoncé à leur nationalité. Même lors-

qu'ils se convertissent au christianisme, ils conservent cette queue — la *pig tail* — qui est pour eux, comme la *coleta* du torero espagnol, un signe distinctif. Perdre cette longue tresse serrée, c'est une disgrâce suprême et comme une dégradation éternelle. Il existe un *règlement* concernant la queue qui place tout Chinois arrêté pour la plus simple offense *sous le coup des ciseaux.*

Et le Chinois redoute ces ciseaux comme nous pourrions regretter une condamnation comportant la perte de nos droits civils. Notez que cette *pig tail*, cette « queue de cochon », comme l'appellent les Américains qui n'aiment pas les Chinois, fut imposée aux Célestes il y a bien des siècles par une dynastie conquérante, et qu'à tout prendre c'est un assez lugubre souvenir. Lorsque les Mandchous envahirent le Liaou-Yang les habitants qu'ils épargnèrent durent, en effet, pour reconnaître l'autorité des vainqueurs, se couper les cheveux au ras du crâne. Ils ne conservèrent que le *pig tail*, et, à chaque fois que les conquérants mandchous approchaient, les Chinois se rasaient la tête pour échapper à la mort.

Étrange destinée d'un signe de soumission et de servage devenant peu à peu un symbole de nationalité ! Et, comme nous parlions un jour de la *pig tail* à un Chinois de beaucoup d'esprit : « Moquez-vous-en, s'il vous plaît, me dit-il. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi vous trouveriez ridicule chez nous ce qu'un grand seigneur de la cour de Louis XV regardait comme parfaitement élégant au bout de sa perruque poudrée. »

En quoi mon Chinois avait absolument raison. Nos Français aussi tinrent à leurs catogans et à leurs *pig tails*. Sait-on bien qu'il fallut de multiples ordonnances, très sévères, pour obliger nos soldats à couper leur queue, et que les querelles et duels furent, un moment, nombreux entre les régiments portant encore le *ràdis* et les régiments à têtes tondues? Tel maréchal de France s'obstina jusqu'à la fin à porter la queue comme le marquis de Carabas ou M. de la Seiglière. Il ne faut, en vérité, se moquer de personne.

Au Conservatoire, s'il y va, le vice-roi choisira sans doute le concours d'instruments de cuivre. Molière et la tragédie auraient, en effet, pour lui peu d'attraits. L'Opéra l'a séduit, m'a-t-on dit, par sa musique, par le pittoresque de ses décors et aussi par la grâce pompeuse des gestes chez les danseuses. La danse élégante qui est la danse françaîse lui a paru un art tout à fait supérieur et raffiné. Les danseuses d'Orient, avec leurs mouvements grêles, serpentins et bizarres, nous attirent par des séductions contraires. Il y a loin de Mlle Subra aux petites vipères de Java.

Les malheureux concurrents qui, par ces journées chaudes, soufflent dans des cors de chasse, se congestionnent et s'époumonnent, rouges et les veines gonflées, dans des cornets à pistons, intéresseraient profondément Li Hung Chang. Ce sont pourtant ceux dont le public se soucie le moins. Les concours de cor ont lieu parfois devant des salles vides. Tant de poumons essoufflés en pure perte! Toute la curiosité va aux

chanteurs, aux comédiens, et ce n'est pas d'aujourd'hui que ces représentations sont à la mode. J'ouvre, par hasard, un volume qui date d'environ cinquante ans, des dernières années du règne de Louis-Philippe, *Paris et les Parisiens*, par Charles de Forster, et j'y trouve tout un tableau, encore très exact, des concours du Conservatoire. « Au jour marqué il se forme, » dès six heures du matin, une immense queue » comme celle qu'on voit à la porte de tous les » théâtres. Les spectacles, et surtout les spectacles » *gratis*, ont pour le Parisien un attrait puissant. A » huit heures, la salle s'ouvre, le flot déborde, chacun » se case comme il peut, et à neuf heures la séance » commence. » Inutile d'ajouter que Charles de Forster trouve l'enseignement du Conservatoire déplorable et les professeurs assez médiocres. Ce sont pourtant alors M. Auber qui dirige et Ponchard, Duprez et Levasseur, Samson, Beauvallet et Provost qui enseignent. Les professeurs de piano s'appellent Zimmermann et Herz, c'est tout dire. Peu importe. Le Conservatoire d'il y a cinquante ans est délétère au talent. Il n'en sort que des médiocrités. On connaît l'antienne.

Et ces concours ! Le public est forcé, le plus souvent, de protester contre les récompenses accordées à la faveur.

« *Souvent*, dit Forster, la « mère de celle qui, » à son avis, aurait dû recevoir le prix se précipite, » l'œil enflammé et la bouche écumante, dans la loge » du jury, et là elle vomit la menace, l'injure, la malé- » diction. *Souvent* celui qui succombe, jugé digne du » prix par ses camarades, est porté triomphalement

« par eux dans la cour de l'établissement. C'est la
» plus noble des protestations. »

Je n'ai jamais vu cela; mais Forster en a bien vu d'autres. « Que dire, demande-t-il, d'un juge qui arrive
» avec un nom dans sa poche et l'écrit, malgré l'évi-
» dence contraire, pour lui faire décerner le prix? »
L'auteur de *Paris et les Parisiens* voit encore une preuve d'*intrigue* dans ces partages de prix que le jury accorde, à mon avis, trop facilement, pour contenter plus de candidats, et qui semblent, à notre auteur, constituer une manœuvre à la fois « absurde et déloyale ».

Le terrible Forster souhaiterait qu'on établît « une
» espèce d'aréopage, *inconnu avant le concours* et ju-
» geant dans l'ombre, *ne connaissant pas les noms des*
» *concurrents*, qui arriveraient *avec un numéro d'ordre*
» *tiré entre les élèves* cinq minutes avant l'entrée en
» lice; les noms correspondant à ces numéros devraient
» être remis sous cachet au président, qui ne rom-
» prait le cachet pour le connaître qu'au moment où
» ce numéro obtiendrait la majorité des suffrages ».

Combien ce serait facile, aujourd'hui que les journaux ont publié, bien avant les épreuves, les noms des candidats et donné des *tuyaux*, comme s'il s'agissait d'une course et d'un grand prix hippique! Ces jeunes gens, ces jeunes filles qui n'ont pas encore de couronnes ont déjà une biographie! On analyse leur talent naissant, comme s'il s'agissait de renommées consacrées. On leur donne de la gloire avant l'heure et on les grise avant l'examen d'une vendange en verjus.

La vérité est que l'*intrigue*, la fameuse *intrigue* dont parlait déjà Forster en 1847, n'existe pas et que les lettres de recommandation ne comptent guère lorsque huit ou dix honnêtes gens ont à mettre dans l'urne une boule noire ou une boule blanche. Il se fait là dans la salle des délibérations, derrière la loge du jury, après une discussion loyale, un courant d'opinion qui emporterait toutes les intrigues s'il en existait, et les candidats seraient bien surpris s'ils assistaient à la séance.

C'est toujours par la bonté, souvent trop grande, qu'on se laisse entraîner, et nul parmi les concurrents ne le croit sans doute. On tient entre ses doigts le sort d'un brave garçon, d'une pauvre fille. Baste! un accessit coûte si peu! On le donne.

La boule blanche tombe dans l'urne avec un bruit sec. Mais cet accessit, accordé par bonté, est reçu avec colère. Ce n'était pas l'accessit qu'on attendait, là-bas, dans les coulisses, c'était le prix. « Un accessit à moi! Quelle injustice! » Et il faut voir de quel air poliment dédaigneux ou noblement résigné on en accueille la proclamation! Mais, pauvre enfant, c'était pour éviter vos larmes qu'on vous l'a voté!

On aura beau prouver à ces jeunes gens que c'est surtout par indulgence envers eux que l'on pèche, ils ne le croiront pas. C'est la vie qui se charge de leur montrer que les couronnes sont rares, avant la couronne finale. Jusque-là, ils crieront à l'injustice et croiront aux recommandations.

— Vous avez été refusé à la licence? demandais-je hier à un étudiant en droit.

— Oui, et il n'y a rien d'étonnant, je n'avais pas de recommandations!

Cette fois ou plutôt cette superstition dans la recommandation, ferait facilement un peuple de *recommandés* de cette nation, si indépendante jadis, et qui deviendrait ainsi une nation de fonctionnaires, une autre Chine en proie aux mandarinats. Je ne crois pas qu'à Saint-Cyr, où j'ai passé hier deux heures délicieuses, on compte, l'heure des examens venue, sur autre chose que sur la justice des juges et sur son propre mérite. Et comme on a raison! C'était hier la journée du *triomphe*, de cette fête annuelle qui termine les études d'une promotion et précède immédiatement les examens. Ce jour-là, les saint-cyriens se donnent volontiers le luxe d'une revue de fin d'année et d'un carrousel. Les parents, les sœurs, les mères, les cousines sont invités et peuvent franchir la grille des bâtiments gris et solennels où les uniformes militaires ont remplacé les robes montantes des élèves de Mme de Maintenon. C'est un gai spectacle, plein de couleur et de vie, et Li Hung Chang eût été sans doute fort étonné, mais peut-être enchanté d'y assister.

L'autre jour, lorsque le vice-roi a visité l'École en voiture, non pas dans la chaise à porteurs de Mme de Maintenon, comme l'ont dit les journaux (il n'y a pas à Saint-Cyr de chaise à porteurs de Mme de Maintenon), il a paru satisfait lorsque le général commandant l'École lui a expliqué, avec sa bonne grâce ordinaire, que ces jeunes gens que Son Altesse voyait là manœuvrant comme de simples soldats, il eût pu les

retrouver penchés sur des livres et étudiant avec autant d'ardeur qu'ils agissaient ou faisaient le coup de feu.

Alors Li Hung Chang a serré la main du général comme s'il voulait lui donner à entendre qu'il mettait la science au-dessus de tout.

Hier, les saint-cyriens n'étudiaient point, ne manœuvraient plus. Ils s'amusaient. C'était le *Triomphe d'Alexandre III*. Dans le plein air du champ de manœuvres, les uniformes de la République et du premier Empire, endossés par d'élégants cavaliers, brillaient au soleil avec leurs couleurs héroïques. Ils semblaient rajeunis sur ces jeunes épaules. On se montrait Berchiny, on se montrait Chamboran, on contait leurs nobles histoires. Et, dans le défilé de ces cavaliers devant un jeune homme portant fièrement l'uniforme de Marbot, l'énorme shako au plumet immense, un peu de la gloire passée étincelait sur ces nouveaux, et, du costume de Marceau à la veste brodée des guides et des chasseurs du second Empire, nous retrouvions des souvenirs de victoires et des fantômes de victoires.

Puis ce furent des courses romaines, des charges épiques de cosaques, l'enlèvement d'une noce au temps du premier Empire avec la maréchaussée survenant au galop — mais trop tard; des sauts de haies en tandems, toute une chevauchée admirable et enragée — des scènes amusantes de Madagascar et d'Algérie, chaque compagnie représentant ses officiers avec leur tic habituel, leur allure, leur façon de parler, et cela respectueusement, dans une exquise fa-

miliarité d'un jour, sous l'œil paternel de ces officiers eux-mêmes.

Ah ! le *Triomphe !* La belle journée pour Saint-Cyr ! C'est la dernière fois qu'ils se seront trouvés rassemblés, ces jeunes gens qui sont l'espérance de demain. Tout à l'heure les examens commencent, et, un à un, cet examen passé, ils s'en iront en vacances ou entreront définitivement dans la vie. Ils auront l'épaulette, et l'uniforme est déjà commandé. Dans un mois l'École sera vide et tant de destinées diverses attendent ces figurants de la fête d'hier qui se divertissaient sous la toge romaine, les costumes d'Apaches, ou le noir de suie des Malgaches d'aventure !

Auront-ils leurs noms inscrits au tableau d'honneur où l'École grave ceux de ses enfants qui sont devenus maréchaux, ou, promotion par promotion, sur les funèbres plaques de marbre où sont inscrits en lettres d'or ceux qui sont morts pour la patrie ? L'avenir attend, l'avenir le dira. Et, en attendant, ils sont jeunes, ils sont confiants, ils espèrent, ils aiment, ils lancent leurs chevaux sur les obstacles, ils rient et chantent et célèbrent le *Triomphe* — à la française — par une revue de fin d'année.

Que n'ai-je pu la voir, cette revue, jouée par les saint-cyriens sur le joli petit théâtre aux portants et aux décors improvisés, bâti là-bas au fond du manège ! La scène était charmante et la pièce alerte, me dit-on, et spirituelle. On y voyait visitant l'École non pas Li Hung Chang, mais Napoléon lui-même, Napoléon Ier guidé par un saint-cyrien faisant office de compère et expliquant à l'empereur toutes les modi-

fications survenues depuis ses batailles dans l'art de la guerre : la poudre sans fumée, les cyclistes militaires, la télégraphie optique, que sais-je... A quoi, devant chaque invention nouvelle, Napoléon s'écriait, stupéfait et se frappant sur la cuisse :

— C'est étonnant ! c'est étonnant ! Je ne me doutais pas de ça !

Il me semble qu'on aurait pu lui faire dire aussi, devant l'invention de la poudre sans fumée, au *compère* dont il eût pincé l'oreille :

— Ah ! par exemple, jeune homme, me prenez-vous pour un imbécile ?

Et maintenant nos saint-cyriens ont quitté les costumes du *Triomphe* pour reprendre l'uniforme du travail. Ils piochent. Bons succès aux cavaliers et aux comédiens d'hier et bel avenir à la promotion nouvelle qu'on vient de baptiser d'un nom glorieux, synonyme de ténacité et de dévouement : *Tananarive.*

XXI

EUGÈNE SPULLER

29 juillet.

Voilà, décidément, toute une génération qui entre dans l'histoire. La justice commence, les polémiques s'apaisent. On s'aperçoit que ces morts d'hier avaient vraiment préparé la France de demain. Leurs images, défigurées par la calomnie, reprennent les traits qu'elles garderont. C'est la mort qui amène seule cette trêve des partis dont on parle tant.

Pourquoi faut-il que le vrai ne nous apparaisse qu'en bronze ou en marbre ? Faut-il être devenu statue pour qu'on nous accorde un peu de ces consolants éloges qu'on eût été heureux de recueillir au coin du feu ? La postérité a beau commencer très vite aujourd'hui, elle commence encore trop tard.

C'est devant une petite place, à Saint-Dié, qu'on a rendu hommage à Jules Ferry. C'est devant une tombe

du Père-Lachaise qu'on a dit d'Eugène Spuller ce que savaient de cette vaillante existence ceux qui avaient connu l'homme, si modeste et si supérieur. Avons-nous donc besoin de disparaître pour qu'on retrace notre véritable physionomie, qu'on recherche le vivant à travers le fantôme?

Quelque jour, je chercherai à dire tout ce qu'ont voulu, tenté, cherché, essayé, accompli ceux de ma génération, écrivains ou hommes d'Etat, qui combattent encore, ceux de nos aînés immédiats qui ont déjà disparu. On verra tout ce qu'il y eut de talent, de dévouement ou de valeur chez ces êtres faillibles sans doute, mais qui ont fait leur œuvre et que les polémiques cruelles et les attaques féroces ont si souvent caricaturés et calomniés devant leurs contemporains.

Aujourd'hui, c'est de Spuller que je voudrais parler, ou du moins d'un point spécial de la vie de Spuller, de ce que j'appelais hier l'heure décisive de sa vie. Ce bon et loyal compagnon de route, simple dans le succès, solide en amitié comme en toutes choses, fut, sous son apparence un peu lente et comme bourrue — lui, si doux — un esprit clair, actif et net. Il avait, sous ses sourcils froncés, le coup d'œil rapide et, avec son aspect de philosophe pensif, l'improvisation facile. Je l'ai vu, dans une circonstance difficile, rédiger une dépêche diplomatique des plus graves avec la facilité qu'il eût mise à rédiger un entrefilet pour la *République française*. On n'est pas journaliste pour rien.

Et cette netteté dans la pensée, cette promptitude dans le conseil, cette clarté dans la vision des choses

futures, il avait montré toutes ces qualités admirables dans une circonstance historique qu'il m'est permis de faire connaître.

On a pris souvent Eugène Spuller pour le disciple de Gambetta. La vérité est qu'il fut, à l'heure la plus grave, son conseiller, son autre lui-même, sa conscience.

Il y avait chez Spuller un dévouement pour cet illustre et admirable Gambetta qui allait jusqu'à l'immolation de sa propre personnalité. On sentait chez lui l'affection la plus profonde et la plus rare. Cet homme de charme et de bonté avait séduit pour jamais Spuller qui l'aimait et *parce qu'il était lui* et parce que le tribun était politiquement et patriotiquement une force.

Il apportait dans la discussion quotidienne des questions éternelles, une urbanité qu'égalait seule son impeccable érudition. Ses articles solides et nourris de fortes idées devenaient facilement des livres. Ses notices nécrologiques tout naturellement revêtaient la forme de portraits définitifs, et telle étude sur un disparu de la veille mérite de durer autant que son *Roger Collard* et son *Lamennais*, deux maîtres livres.

Il avait du journaliste-né le don d'improvisation et le don de divination. Il voyait juste et il voyait loin ! On s'en aperçut à une date décisive de sa vie et je dirai de notre histoire. Je retrouvais hier, en des lettres adressées à son ami Gambetta et qu'une pieuse main a bien voulu me confier, tout le programme politique de ce croyant de la démocratie, de ce fervent de la liberté.

C'était au lendemain de la guerre, à l'heure des ruines et de la nuit. La France paraissait agonisante, la République semblait menacée de mort. Eugène Spuller ne se décourageait pas et, du fond de sa retraite de Bourgogne, il écrivait à celui en qui sa clairvoyante amitié incarnait alors toute espérance :

« Tu le vois, mon ami, je ne désespère pas de l'avenir, mais je suis bien effrayé de la tâche qui nous incombe, car c'est sur toi principalement que retombe la lourde mission de réunir les forces éparses du parti républicain aujourd'hui si profondément atteint, de discipliner les esprits, de relever les espérances, d'apaiser les ressentiments, de consoler les douleurs, de calmer les impatiences, et surtout de réconcilier ces deux France qui luttent l'une contre l'autre avec tant de passion inconsciente et furieuse. Pourquoi tant de labeur s'impose-t-il à toi ? Parce que toi seul, ami, sais espérer quand tous se désolent, parce que tu as déjà montré que seul entre tous les républicains et entre tous les Français, l'indomptable énergie du caractère ne peut s'allier qu'à l'indéfectible amour de la justice et de la patrie. Et moi, cher ami, je serai avec toi, à tes côtés, pour t'aider, te soutenir, pour me réjouir avec toi quand tu auras de bons jours, dans cette vie d'épreuves et de sacrifices, et pour te consoler si parfois la douleur t'accable, en servant avec abnégation et désintéressement une cause qui n'a que des misères en réserve pour ceux qui l'ont embrassée. »

Dans ces quelques lignes, copiées sur son écriture même, que je viens de citer, n'a-t-on pas reconnu

Spuller tout entier, et je dirai, moi, Spuller journaliste, journaliste de concorde et de foi, journaliste de discipline et d'espérance, journaliste patriote qui n'a jamais eu d'autre idéal que de réconcilier « les deux France » en lutte sous le drapeau de la République. Des journalistes de cette trempe font les hommes d'Etat qu'ils conseillent et les démocraties qui les écoutent.

Spuller fut, en ces heures douloureuses, pour ces idées de concorde et de progrès, la plume dont Gambetta fut le verbe : tel article de la *République française* préparait le discours du tribun qui, de sa grande voix, avait poussé l'appel aux armes de la France. La postérité associera ces deux amis dans la gloire et la patrie gardera au grand tribun et au journaliste sa profonde reconnaissance.

L'écrivain excellent, au style magistral, solide et sûr, l'esprit puissant, le polémiste redoutable et cependant courtois, le confrère que nous saluons aujourd'hui et qui, à nos débuts, nous traitait en ami, lui qui pouvait nous traiter en maître, eût mérité d'entendre son éloge prononcé non pas seulement au bord d'une tombe, mais dans une enceinte où la mémoire de ceux qui disparaissent est consacrée, pieusement conservée par le vivant souvenir de quelques hommes gardant à leurs confrères tout ce que sur cette terre nous pouvons avoir d'immortalité. Je sais que c'était le rêve de ce philosophe qui savait le peu de valeur des rêves, la secrète ambition de cette âme haute qui n'était ambitieuse que du bien. Certes, Eugène Spuller méritait cet honneur que les lettrés

regardent comme une consécration suprême.

Mais il a eu une joie plus profonde, une journée plus chère, le jour où, devant Paris assemblé, il a salué sur la place publique l'image de celui qu'il appelait son « cher et noble ami ». De tous les éloges qu'il eût voulu prononcer, celui-là lui tenait le plus au cœur. La destinée lui a permis de le faire. Cet homme simple et grand fut, ce jour-là, un homme heureux.

Il l'eût été encore si, malgré sa modestie exquise et d'une sensibilité si rare, il avait pu voir, ce publiciste de race, la presse entière s'incliner devant sa probité, sa conscience, sa bonté et son talent.

Et c'est au nom des journalistes que je salue ce maître du journalisme qui fut l'honneur de sa profession et qui, après avoir réclamé pour la presse la liberté et le respect, montra qu'elle en était digne — par sa vie et par son exemple.

XXII

Paris hors Paris. — Les plages. — Comment on fuit Paris. — La mer. -- Un fondateur de plages. — La naissance d'une ville. — Alphonse Karr et les plages de son temps. — Bicyclettes et voitures automobiles. — Les espions de l'heure du bain. — Les instantanés. — Albums pour l'hiver. — Soirées en face de la mer. — Les petits-chevaux des casinos. — Les voitures à vapeur. — Plus de chevaux. — Un coin de Paris d'aujourd'hui. — Ce que sera Paris demain.

20 août.

En attendant les fêtes qu'il veut donner au Tsar et à la Tsarine, Paris se repose en ses quartiers d'été. C'est un besoin pour lui qu'une halte dans sa fièvre, et la villégiature — grève ou montagne — lui sert de quinine. On pourrait répéter à propos de Paris ce qu'un philosophe disait — faussement du reste — de la littérature : Il contient toutes les joies, il mène à tous les plaisirs, à la condition d'en sortir.

Visiblement Paris est *sorti*. Il se dissémine un peu partout. Le monde politique est au vert, le monde

judiciaire se repose, le monde littéraire prend des forces. L'été est un intermède.

C'est surtout au bord de la mer que les Parisiens cherchent et prennent leurs vacances. La mer est une berceuse; elle endort tous les menus soucis de la vie courante. Elle remet au plan nos exagérations quotidiennes et, vue de la grève, la bataille des appétits ressemble fort à une mêlée de crabes. Les carapaces sont dures, les pinces féroces; tous ces petits êtres s'agitent, grouillent et luttent. Mais ce n'est plus qu'un spectacle. L'océan est un calmant.

Les Anglais font mieux, dans leur amour du repos absolu. Ils montent en yacht, ils vivent en mer. Je suis persuadé que si quelque reporter voulait aller interviewer en ce moment les personnages importants de l'Angleterre, il recevrait de presque tous les côtés cette réponse :

— Monsieur X...? Il est sur son yacht.

Je m'étonne que Li Hung Chang ait encore trouvé là-bas quelques Anglais intéressants sur la terre ferme. Il n'y a pas si longtemps que M. Gladstone, que le vice-roi est allé visiter, disparaissait tout à coup et, las d'abattre des arbres centenaires, montait en bateau pour ne plus recevoir, pendant deux mois, de télégrammes et ne plus lire de journaux. Le comte Tolstoï prétend, dans son dernier livre, que tout le mal dont souffre l'humanité vient de ce que nous travaillons trop et que nous ne savons pas nous reposer. C'est un paradoxe, mais qui, comme tous les paradoxes, a son grain de vérité.

Le bord de la mer, ce n'est pas le yacht, la vie libre

du yacht, où l'on peut aller à l'aventure, lire sur le pont par les temps de calme plat ou lancer des bouteilles à la mer et les briser à coups de revolver pour tuer les heures, — admirable existence qui, en cette pleine vie réglementée, réglée comme du papier à musique, qui est la nôtre, permet la fantaisie, l'aventure, ouvre la porte au hasard, toujours amusant, même s'il s'appelle le danger ; existence à la belle étoile, par les nuits claires ; existence de bataille par les nuits de tempête, — non, le bord de la mer n'a pas cette acuité de sensations, cet imprévu, ce je ne sais quoi de libéré et de fièrement errant, mais c'est, après nos hivers surmenés, un exquis intermède, une détente absolue sur le sable, comme dans un vaste et moelleux hamac.

Quand je pense que plus d'un Parisien, de ceux qu'on cite parmi les habitués des premières et des dernières représentations, aura passé, ces jours derniers de longs moments, au creux de quelque roche, la tête à l'ombre sur le dur oreiller de pierre noire, les pieds au soleil et l'œil sur l'horizon — ou encore, assis sur un pliant dans le sable fin et regardant, là-bas, la mer courir, toute bleue, d'un bleu délicieux, frangé de blanc !

Et la vue de quelques enfants, de fillettes aux jambes nues et aux cheveux flottants, piquant de couleurs claires la grande étendue de sable jaune, l'aura amusé et détendu. Ah ! les plaisirs du bord de la mer ! Les ébats de babies cherchant des coquillages et jetant au vent des cris de mouettes ! ce n'est rien, et ce tableau mouvant vous retient sur votre pliant durant des heures. J'ai vu le plus actif de nos hommes publics

rester debout auprès de pêcheurs qui ramenaient du large leur butin de la nuit, et, sans bouger, hypnotisé par ce spectacle sans frais de mise en scène, contempler les gars qui lavaient à l'eau de mer d'énormes raies grises et blanches et les essuyaient avec des bouchons de paille. Et cet homme, qui à Paris compte les minutes et maudit les *gâcheurs de temps*, demeurait là, comme un enfant curieux, sans même savoir si les aiguilles de sa montre continuaient à courir.

— Prenez un peu de bromure, disent les médecins à nos Parisiens surexcités.

Je crois bien que le meilleur des bromures, c'est l'oubli complet, lent et sûr, que donne la mer, de toutes les piqûres d'épingles dont souffre notre universelle névropathie.

Et c'est bien pourquoi, sur toutes nos côtes, les stations d'été se multiplient, avec leurs castels de deux sous ou leurs pittoresques et admirables maisons normandes. Il m'a été donné de voir jeter les assises d'une future station qui deviendra peut-être illustre, mais qui, pour le moment, compte juste deux maisons jumelles perdues dans une lande, près d'un désert de dunes. Eugène Pelletan a écrit l'histoire de Royan, la *Naissance d'une ville*. On pourrait conter de même la formation d'une station balnéaire.

Rien n'existe de la cité probable, de la petite cité future, et déjà les poteaux indicateurs marquent l'emplacement des rues à venir. Des marques arbitraires tracent à travers l'herbe pelée de fantastiques avenues:

avenue de la Gare, rue de la Cathédrale, place de la Mairie. C'est une vision, un rêve, et, dans cette ville chimérique, l'inventeur de la plage inconnue mais baptisée d'un nom sonore, se promène avec des airs de roi. Aussi loin que son regard peut aller, il aperçoit les constructions encore illusoires de sa création. Ici sera sa cité, ici s'élèvera sa chose. Il a donné dans les sables, à un des tracés de ces voies imaginaires, le nom de sa fille, ou de sa femme, ou — qui sait ? — son propre nom, et il entrevoit, dans une brume dorée, un piédestal pris aux rochers du pays et sur lequel, triomphante, se dressera sa statue.

Et ce qui semble impossible aujourd'hui sera peut-être réalisé demain. Le Christophe Colomb de la plage anonyme ne peut-il pas être un homme de génie qui a deviné l'avenir ? Alponse Karr, qui découvrit Etretat, mais qui ne rêva point d'en faire une station balnéaire, mais plutôt un refuge, un nid de pêcheurs caché parmi les *caloges* des pauvres gens, Karr, l'ami de la mer, ne reconnaîtrait plus la côte normande de sa jeunesse, tant les inventeurs de plages en ont fouillé les anses, inventorié les moindres criques, comme les ramasseurs de crabes retournent les cailloux et interrogent les fentes des pierrailles.

Toute la côte est comme semée de petits trous chers ou économiques, cernée de villas où tous les styles s'amalgament dans des inventions souvent curieuses. Le Parisien vit dans ce décor d'opéra-comique, devant l'admirable décor éternel de la mer. C'est un trait à noter, que ce goût du théâtre persistant chez le Parisien jusqu'en ses villégiatures.

Il est des plages peu courues où le paysan normand reste tel encore que Barbey d'Aurevilly en ses romans du Cotentîn, ou Gustave Flaubert et Maupassant en leurs tableaux puissants, nous l'ont peint. Je pourrais citer tel coin de terre où j'ai cru me retrouver parmi les gars aux longues blouses toutes raides qu'on entrevoit dans *Madame Bovary*. Je serais resté, si le devoir parisien ne me talonnait pas, des mois entiers dans ce port où, à l'ombre de la vieille église grise tapissée de roses blanches, dorment tant de braves gens, héros inconnus, poètes en action, comme ces Milton « ignorés et sans gloire » dont parle Gray en son élégie fameuse. Le dimanche, à la sortie de la messe, devant la longue théorie des paysannes en robe noire et à bonnets blancs tuyautés, on se croirait transporté au temps passé, dans quelque coin de Hollande où passeraient des ménagères de Franz Hals. Les robes de nos Parisiennes font là l'effet d'élégants anachronismes. On laisserait fuir le temps à regarder ce défilé de gens simples et calmes, auprès du ruisselet parfumé d'une odeur de menthe qui court, en riant, se jeter dans la mer.

Mais croyez-vous que ce soit cette plage discrète que nos Parisiens préfèrent? Quitter Paris, soit! ils ne demandent pas mieux, mais ils désirent bien vite le retrouver, ce *diantre de Paris*, comme Mme de Sévigné nommait son Rhône. Et la plage où l'heure du bain est aussi courue qu'une *garden party* ou un *five o'clock* à la mode est la plage que le Parisien réclame. L'heure du bain, c'est, pour la jolie femme, un *mardi* aquatique ou un gala en plein soleil. Il faut

se montrer comme à une répétition générale, et on soigne la *marmote* qui enveloppe les cheveux — ton carmin si l'on est brune, couleur de bleuet si l'on est blonde — avec le soin qu'on mettrait à ceindre un diadème un jour d'Opéra.

Et le fait est que c'est charmant, ces *marmotes* posées sur les cheveux comme un casque de soie, et les grisettes de Bordeaux ou de Bayonne, qui les portent si gaillardement et si gracieusement, ont donné dès longtemps une leçon de coquetterie à nos baigneuses. Dans la mer bleue, ces touches polychromes ressemblent de loin à des fleurettes vivantes.

Ces fleurs ont leurs vers. C'est l'appareil de photographies instantanées qui se pose sur elles — disons comme un papillon. Il est féroce, l'appareil instantané. Si l'on est jolie femme ou si l'on est un baigneur portant un nom, il faut subir, au passage, le *déclic* indiscret du petit cube à l'œil toujours éveillé, à la prunelle toujours braquée. On passe grelottant, et, dans les plis de son peignoir, bien moins semblable à un Romain drapé dans sa toge qu'à un demi-noyé enveloppé de linge de bureau de sauvetage, on court sur les planches, on se hâte. Il est trop tard. Ce monsieur qui flâne vous a brusquement cueilli sur sa plaque et piqué là comme un entomologiste le ferait d'un hanneton ou d'une libellule. Le hanneton, c'est vous ou moi ; la libellule, c'est vous, madame.

Et dans les soirs d'hiver, à Paris, quand on feuillettera l'album des photographies de l'été, quelle joie de pouvoir montrer aux amis l'illustre M. X... en costume de natation, ou la belle Mme Z... trottinant,

pieds nus, enguirlandée dans son peignoir mouillé !

— M. A..., vous l'avez en costume de membre de l'Institut? Le voici en costume de Triton, rendant de l'eau comme une gargouille de cathédrale gothique !

— Mme B...? Vous vous la rappelez, triomphante, à l'inoubliable fête de nuit de M. de Castellane? Regardez-la, je l'ai prise au moment où elle butait contre un caillou, et voyez les drôles de mouvements !

L'appareil instantané, c'est le reportage à la plaque photographique. Rien ne lui échappe, et les chroniqueurs à venir auront trop de documents sur les mœurs actuelles. Autrefois, un bon portrait suffisait pour qu'un Michelet évoquât l'ancêtre, reconstituât un caractère d'après une peinture. Aujourd'hui, tout homme un peu célèbre a des centaines de portraits officiels et des milliers *d'instantanés* qu'on lui a pris à son passage. Demandez à M. le comte Primoli qui a fait de Dumas, de Sardou, de Sarcey, les plus intéressants et les plus imprévus des portraits. Alexandre Dumas, par exemple, arrêté devant le fameux sphinx de M. Sardou, à Marly, et songeant devant ce sphinx à la *Route de Thèbes*. Il pourrait publier, s'il n'était si galamment discret, un panthéon de nos grands hommes dans l'intimité, avec leur geste habituel.

A la mer, l'instantané est moins respectueux. Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre; il n'y en a pas non plus pour le kodak. Et les jolies mondaines qui prennent tant de précautions pour poser sous le jour le plus favorable, dans l'atelier du maître peintre qui fait leur portrait, elles n'ont point de caméristes pour arranger leurs cheveux devant ce

maître réaliste. J'en sais, du reste, qui, se sachant visées par l'appareil indiscret, s'étudient à prendre des poses savantes, d'idéales postures, fût-ce en passant, et présentent à la pellicule des profils étudiés. C'est ce qu'on appellerait le flirt avec l'instantané. Célimène a aussi la coquetterie cursive.

L'instantané, la bicyclette et déjà la voiture automobile sévissent donc sur les plages? Tout paysage a son bicycliste comme autrefois son cavalier. Les *pelles* doucement ramassées sur le sable fin par les tenants du sport nouveau alternent avec les petites pelles des babies trouant la grève pour pêcher des équilles. La *Grande semaine* est jouée à Trouville-Deauville, et l'on n'y a pas signalé encore d'élégante arrivant sur le champ de courses en voiture sans chevaux, à la vapeur. L'an prochain, on en verra. Les chevaux courront; les propriétaires d'automobiles les regarderont courir. La « plus noble conquête de l'homme », ce n'est plus le cheval, comme au temps de Buffon, c'est l'automobile. Sur toute la côte normande apparaissent les coursiers de fer. A Trouville, où la foule ondoie, à Dives, plus pittoresque, à Villers, à Cabourg, plus boulevardier, à Houlgate, plus aristocratique et si charmant, — un coin exquis — les groupes de bicyclistes filent sur la grève, le long des routes, et, à dire vrai, ces costumes féminins masculinisés, ces petits chapeaux matelot de paille fine, ces jupes ou pantalons bouffants, ont fini par devenir artistiques aussi, en leur genre. C'est comme de la

leste littérature de Gyp qui, élégamment, prendrait le galop.

Je préfère encore ces chevaux de fer aux *petits-chevaux.* Quand on pense qu'on a, le soir, la mer qui déferle ou qui, phosphorescente, laisse courir sur les flots des traînées lumineuses ; qu'on peut, de loin, voir les feux lointains des casinos — pareils à des théâtres illuminés — mêler leurs traînées de lumières rouges au doux pointillé des étoiles ; qu'on a la mer, le grand air, le souffle du large vidant les poumons de tous les microbes parisiens emmagasinés là, et qu'on va s'enfermer, se presser, se pousser dans une salle étroite pour voir des cavaliers de plomb tourner sur une piste mécanique et emporter ou rapporter quelques pièces de cent sous dans leur course !

On étouffe, on se serre les coudes ; le petit collégien, à col bleu de marin, y prend sa première leçon de jeu ; la mère, qui ne conduirait pas sa fille à la pièce amusante qu'on joue à côté et qu'elle trouve immorale, la guide aux petits-chevaux. C'est un cours d'équitation pour futurs joueurs de baccara. Le dieu Hasard a des colonies sur les plages et ne pourrait avoir un local semblable à Paris. Pourquoi ? Ce qui est licite à Potinville-sur-Mer ne l'est pas boulevard des Italiens, et il en est des petits-chevaux comme des taureaux. La France est décentralisatrice en fait de plaisirs.

Mais j'ai découvert sur une plage à la mode un type singulier qui peut faire contraste avec le fondateur de

plages dont je parlais tout à l'heure, et qui en est la vivante antithèse : c'est le monsieur qui, ayant eu une contestation quelconque avec la municipalité, achète un terrain et, parmi les villas admirables, s'ingénie à bâtir des maisonnettes comiques et de petites maisons de curé. Il ressemble à cet ennemi de Boïeldieu qui, à la millième représentation du chef-d'œuvre du maestrino, émit cette étonnante idée :

— Je vais faire *tomber* la *Dame blanche !*

Peupler une ville de luxe, d'art et de goût, de constructions sans caractère ou plutôt d'un aspect ironique, c'est une idée assez ingénieuse. Le monsieur qui espère faire *tomber* une plage serait bien aussi intéressant à étudier que l'inventeur d'une plage inédite. Il y a du Christophe Colomb dans celui-ci, et du Tamerlan dans celui-là. Ce que l'un entend découvrir, l'autre prétend le détruire. Il y a plus de chance pour que Christophe Colomb réussisse et que Tamerlan disparaisse.

Mais que de petits romans et petites querelles semblables sur ces plages où les Parisiens fourmillent ! Et, à dire vrai, qui sait si la « plage » la plus parisienne et la plus attirante n'est pas encore, sous les arbres dorés, ce coin de Paris où les Parisiens invétérés ne craignent pas de venir humer l'air de l'avenue du Bois sur des chaises, et, — arborant comme un titre ce fier surnom : *Club des Panés*, — de regarder passer les amazones, défiler les rares physionomies parisiennes encore reconnaissables dans la prison des fortifications et de contempler l'incessante course des inévitables bicyclistes aux sonnettes mélancoliques, tandis

que le signal des automobiles jette sa note nouvelle dans la clameur des tramways?

Un ami me montrait, l'autre jour, un *instantané* pris par lui à Sydney. Une longue rue, bruyante et fourmillante — et sur cette photographie, pas un cheval. Des passants, des bicyclettes, des tandems, des voitures à vapeur et des omnibus électriques. Pas un seul cheval, encore une fois. Et c'est à la fois stupéfiant et lugubre, cette grande rue moderne, coupée de rails, enlacée des fils d'araignée du télégraphe. J'ai salué pourtant. Ce Sydney d'aujourd'hui, ce Sydney d'électricité et de houille, c'est notre Paris de demain!

XXII

Un mot à définir. — L'amour. — Il y a amour et amour. — Chérubin et le baron Hulot. — L'amour printanier et l'amour sénile. — Le crime de la rue Fontaine. — Une aventurière. — La baronne de Saint-Amand. — M. Pierre Bedel. — Ce qu'on entend par une *femme fatale*. — A qui nuit la femme fatale. — Un instrument de morale. — Amours de vieux. — Une noble passion. — L'abbé Lanusse. — Les vingt-cinq ans de service d'nn aumônier. — Prix de vertu. — Crime d'été. — En été, tout chôme. — La venue du tsar. — Rêves et joie de la foule. — Une série de projets. — Les *à-propos*. — Pièce de vers. — Napoléon Ier passant le Niémen. — On n'est pas prophète. — Paris demain.

29 août.

L'Académie française en est arrivée, dans sa revision du Dictionnaire, à ce mot brûlant : *Amour*. Comment définir le mot *amour ?* Et qu'est-ce que l'amour? Et combien y a-t-il de sortes d'amours? Ironique caprice de notre langage, qui applique le même vocable à tant d'objets divers ! « Chose étrange d'aimer », dit Molière. Chose plus bizarre de dire tour à tour qu'on aime la poésie, qu'on aime le bœuf, qu'on aime le

perdreau, qu'on aime la musique, la vertu, la justice.

Autant d'hommes en ce monde, autant de sortes d'amours. L'amour de Chérubin pour sa marraine ou pour Suzanne est-il le même amour que celui du vieux Pierre Bedel pour la baronne de Saint-Amand et la fille Lepetit? — Oui, dit la définition, qui ne se sauve et ne se diversifie que par les adjectifs. — Oui, dit la physiologie, qui se soucie peu du sentiment et ne se préoccupe que de l'instinct. — Non, disent la psychologie et la morale, qui parfois ont aussi voix au chapitre.

L'amour juvénile, ardent, inconscient du petit page est précisément le contraire de l'amour sénile et bas, fait de lâchetés et de défaillances, du vieillard qui veut retrouver encore dans les spectres ou les caricatures de ses rêves les sensations d'autrefois. Ils se ressemblent l'un à l'autre comme une bleue et fraîche matinée d'avril ressemble à une maussade et boueuse soirée d'hiver, sans neige — la neige sur le front de l'homme et la surface de la terre étant encore une pureté.

L'amour est un peu comme ces acteurs dont le talent spécial consiste à changer rapidement de physionomies, de travestissements et à se maquiller en un tour de main. Il prend toutes les formes, il revêt tous les costumes. Il est héroïque ou ignoble, admirable ou cynique, vil ou divin. L'humanité a passé et passera encore son temps, durant des siècles, à l'adorer, à le maudire. Et si les romans et les causes célèbres n'existaient pas, l'amour, à la fois dramaturge et greffier,

grand pourvoyeur des théâtres et des tribunaux, les inventerait rapidement.

Quelle que soit la sorte d'*amour* qui ait causé ce crime très parisien de la rue Fontaine, c'est l'amour qui en est le motif. M. Pierre Bedel, en dépit de son âge, tenait encore à être aimé; il avait besoin de ce qu'on appelle très communément l'amour. De là, chez lui, la présence de la baronne de Saint-Amand et de la fille Lepetit. Elles lui apportaient ce qui plaît le plus à l'homme, à tout âge : l'illusion.

J'ai toujours voulu commencer une étude d'amoureux quinquagénaire, par cet axiome encore inédit : « *A trente ans, l'homme se croit vieux ; à cinquante ans, il se croit jeune.* » M. Bedel avait plus de cinquante et se croyait sans doute non seulement jeune, mais irrésistible. Balzac a, d'un coup de pouce formidable, pétri la figure de ces amoureux ridés et haletants, et le baron Hulot est plus vivant et plus effrayant que la baronne de la rue Fontaine.

C'est pourtant une physionomie singulièrement pittoresque, et plus fréquente qu'on ne pense, que cette aventurière famélique, Clorinde du ruisseau, qui avait jadis sauté dans les ballets du Châtelet et fait sauter les écus des châtelains. La vie de Paris est pleine de ces pseudo-déclassées. Il faut n'avoir jamais dirigé quoi que ce soit, journal ou administration quelconque, pour ignorer ces types étranges, inquiétants et douteux, qui sortent du fond d'on ne sait quel passé, émergent comme de l'ombre et vous viennent apitoyer avec des histoires de l'autre monde, aventures baroques, infortunes imméritées, naufrages ro-

manesques, ruines extraordinaires qu'un peu d'aide pourrait réparer. Tant d'avaries ainsi étalées vous laissent flottant entre l'ennui causé par ces tempêtes et l'apitoiement. Et c'est même un des crimes de ces créatures, presque toutes parées d'un titre nobiliaire pris, comme leur mantelet, au *décrochez-moi ça!* qu'elles finissent par user cette suprême vertu, la plus exquise du cœur de l'homme : la pitié.

On les rencontre obstinées et *fréquentes* dans les antichambres des ministères, les rédactions de journaux, les coulisses et les loges de concierges, autour de toute créature célèbre, mendiant quelque faveur de Sarah Bernhardt ou quelque autographe d'un général Boulanger : la lumière les attire, — tout ce qui reluit étant or peut-être ; — ce sont les papillons de nuit, les phalènes de la gloire. D'ailleurs, misérables et menant des existences lugubres, affamées, se débattant dans le trou noir, après tant de chutes !

Il paraît que cette baronne de Saint-Amand, mince danseuse, avait été pourtant, à son heure, une femme à la mode. Avant de se donner pour la déléguée des comités féminins auprès des prétendants politiques, elle avait mené gaillardement la vie facile. Les biographes du lendemain, ceux dont les *instantanés* nous font les portraits cursifs des gens qu'un crime, un sauvetage, un accident mettent à la mode, ont même décerné à la vieille femme un surnom assez dramatique. Elle fut, ont-ils dit, une *femme fatale*.

Je voudrais bien savoir exactement ce qu'est une

« femme fatale ». Entendons-nous ! l'expression se comprend bien et sans grand effort. Une femme fatale est une femme qui porte malheur. Il y a une femme fatale dans tous les mélodrames de d'Ennery et même dans beaucoup de comédies de l'auteur du *Demi-Monde.* Mais on a beau saisir l'expression tout de suite, elle demanderait, je pense, une explication.

La *femme fatale*, qui passe à travers la vie, pâle et énigmatique — ou encore rose et souriante — se faisant un tapis de ses victimes et marchant allègrement sur des cadavres, comme le Grand-Turc sur le dos de ses sujets, cette femme terrible, aux yeux de chouette et aux lèvres de goule, existe surtout dans l'imagination des hommes et dans les terreurs des faibles.

J'ai souvent entendu dire d'une femme : « Elle est effrayante !... C'est une femme fatale ! »

Et quand j'ai interrogé ceux qui l'accusaient, ceux qu'elle terrifiait, je finissais par apprendre d'eux qu'elle s'était moquée de quelque niais, qu'elle s'était amusée de quelques snobs ou qu'elle avait contribué à ruiner quelque imbécile qui se serait fort bien acquitté de cette tâche sans elle, avec d'autres, ou tout seul.

La baronne de Saint-Amand, *femme fatale,* aurait, dans sa jeunesse, causé, paraît-il, la mort d'un Brésilien — le légendaire Brésilien — qui, l'ayant aimée et l'ayant soldée, puis n'ayant plus d'argent, se serait, de désespoir, brulé la cervelle. On se brûle parfois — comme on dépense — ce qu'on n'a point.

Je ne plains pas beaucoup, je l'avoue, la créature humaine qui, ayant une fortune à dépenser, la place

sur la toilette et la cheminée d'une fille, et qui fait pour cela spécialement le voyage de Rio-Janeiro à Paris. Il doit y avoir d'autres points de vue dans l'univers que l'intérieur d'un petit boudoir du quartier Bréda et du boulevard Malesherbes, et, s'il s'agit de donner inutilement sa vie, encore est-il plus simple d'escalader des pics, comme ces alpinistes de Grenoble morts l'autre jour et qui, du moins, avaient l'ambition d'arriver jusqu'à un point inaccessible !

La *femme fatale* est toujours accessible. C'est une question de commerce. Et la *femme fatale*, pourrait-on dire, ne cause jamais la mort que des sots qui, ne sachant pas employer leur existence, ne sont pas dignes de la vie. Mme de Saint-Amand a visiblement été fatale, il est vrai, à ce don Juan qui lui donnait asile, mais c'est qu'elle y a mis trop de précipitation. Elle a *avancé* ou voulu *avancer* M. Bedel à coups de rasoir et de ciseaux. C'est là son tort. Logiquement, elle devait avoir raison du bonhomme, non pas avec l'acier anglais, mais avec la bonne humeur gauloise. Elle n'a pas eu la patience. La fille Lepetit était là. *Virgo jugulat senem*, et qui se serait avisé de plaindre le vieillard s'il avait succombé entre les bras d'une Phalaris de rencontre, et si fatalement la femme fatale lui avait prouvé que la mort revêt parfois des formes assez douces ?

On eût souri devant cet autre Clarence noyé dans un autre tonneau de malvoisie ; on eût trouvé un peu ridicule le bon vieillard et tout à fait aimable la *femme fatale*, et la femme fatale eût même, comme un personnage de tragédie antique, simplement et même

fièrement personnifié la morale. Tant pis alors pour le baron Hulot ! La police n'eût point cherché querelle à la baronne de Saint-Amand.

Hélas ! Déjazet vieillie répondaît aux moralistes, avec le geste narquois de la douairière de Brionne : « Que voulez-vous ? on n'a jamais que l'âge de son cœur ! » Pierre Bedel aurait sans doute pu répliquer, comme cet autre vieillard à qui le docteur Sée conseillait de dételer : « Soit ! Mais la nature devrait au moins nous avertir. » Et comme Chérubin jouvenceau chantait la *Romance à Madame*, le barbon chantait, lui, la *Romance à Mademoiselle.* L'avertissement lui est venu sous la forme d'un rasoir tailladant sa gorge, — et si vous croyez que l'aventure puisse servir de leçon aux vieillards amoureux, vous vous trompez complètement. La passion vieillie est une passion enracinée et morbide.

Je proposerai qu'on ajoute à la qualification *amour sénile* cet autre qualificatif tragique : *incorrigible.*

Incorrigible !

Voyez-vous ce vieillard en habit de prêtre ? Figure énergique et aimable à la fois, tête de savant et de paysan narquois et vaillant. Lui aussi a un amour au cœur, un amour obstiné, ardent, indéracinable, incorrigible. L'adjectif est le même. Il aime la patrie, il aime l'armée. Il a suivi, sur les champs de bataille, nos soldats qu'il a ramassés sous le feu. Les mourants lui ont confié leurs dernières pensées, la boucle de cheveux qu'on renvoie à la mère, la montre d'argent qu'on fait tenir à la fiancée, là-bas.

Ce vieillard, toute l'armée française le connaît, le vénère, et il a bravé partout, en Italie, au Mexique, dans les Vosges, cette autre *femme fatale* qu'on appelle la Guerre. Il a écrit deux chefs-d'œuvre, cet homme qui n'est pas un écrivain : l'épisode de Camaron, l'histoire héroïque, incroyable, épique, d'une poignée d'hommes de la légion étrangère résistant à toute une armée mexicaine dans une hacienda des Terres-Chaudes, se passant l'un à l'autre, pour résister, le fusil dont le canon trop échauffé brûle les mains des mourants, et les dernières heures, la dernière heure, l'agonie d'une armée à Reichshoffen. Deux volumes poignants, enflammés, comme secoués d'une fièvre, j'allais dire d'une fureur patriotique.

Eh ! oui vraiment, quoiqu'il soit prêtre, l'aumônier de l'armée, l'abbé Lanusse, a mis de la fureur, une noble fureur, dans ces pages. Demandez aux saint-cyriens ce qu'ils pensent de leur aumônier. Il y a vingt-cinq ans que M. Lanusse est entré dans l'Ecole ; depuis vingt-cinq ans il parle à ces enfants de la patrie et de la guerre. La patrie, il l'adore ; la guerre, il ne la craint pas. On vient de célébrer le quart de siècle qu'a donné l'aumônier de Saint-Cyr à des générations d'officiers. Mais ce n'est pas tout.

Le pasteur protestant de Versailles, le rabbin de Versailles, les représentants de toutes les religions se sont unis — chose sans exemple — demandant à l'Académie un prix de vertu pour le prêtre catholique, et M. d'Haussonville, après le général commandant l'Ecole, saluera éloquemment, au mois d'octobre, ce vaillant prêtre, ce compagnon des anciens sous les

balles, ce conseiller des nouveaux dans la vie, ce vieillard dont l'exemple prouve que le plus admirable des amours peut garder sa flamme sous des cheveux blancs.

Et, encore une fois, définissez donc l'*amour* qui s'applique au « hennissement de la passion », comme dit Bossuet, poussant le vieillard de la rue Fontaine dans les bras de Mlle Lepetit — et l'aumônier de Saint-Cyr dans le dévouement, l'héroïsme et la charité !

A tout prendre, l'affaire Bedel — ce drame qui tient aussi du vaudeville — est un simple *crime d'été !* (1). Il n'a pas l'envergure des grands crimes. Pourquoi l'été est-il, même pour les forfaits, une saison d'arrêt? Lombroso vous en dira les raisons : le criminel a aussi les instincts bucoliques. Il erre, il flâne. Il a moins de besoins aussi. La faim ne chasse guère le loup du bois qu'en hiver.

Et puis, il est constant que l'été est saison de halte pour toutes choses. L'*actualité* prend ses vacances, comme le Parlement. Il n'arrive rien. On ne meurt pas et on ne vit pas avec la même intensité de fièvre.

S'il n'y avait point la perspective de la venue de l'empereur de Russie à Paris, on ne parlerait de rien. On se laisserait aller à un demi-sommeil, tout en continuant automatiquement son labeur. Mais quel coup de fouet que ce voyage du tsar! Les cerveaux sont en ébullition, et c'est à qui inventera un projet nouveau

(1) Le pauvre homme s'est suicidé, ne pouvant survivre à un tel scandale. Ce crime, paraît-il, n'était pas un crime.

pour fêter dignement l'hôte qui nous arrive. Nous avons eu la folie obsidionale, nous allons avoir la folie moscovite. Tantôt on nous propose de dresser rapidement — comme cela, en quelques jours — la statue d'Alexandre III sur la place de la Concorde, afin que Nicolas II l'aperçoive dès son entrée; tantôt on nous conseille de démolir la Cour des comptes, d'arracher les herbes et les arbustes de sa forêt vierge, d'en chasser les milliers de chats errants qui y ont élu domicile et les myriades d'oiseaux qui nichent ou perchent sur les corniches effritées, et de bâtir là un palais improvisé, un palais en bois, comme les féeries de Potemkin étaient en carton, une isba gigantesque et luxueuse où l'empereur recevrait, avec tous les raffinements d'une installation ultramoderne, l'hospitalité de la ville de Paris ; tantôt, comme ce matin, un provincial ingénieux demande que chaque département français, chaque province de France reçoive sur le passage du cortège du tsar entrant dans Paris une place spéciale, un bout de terrain officiellement déterminé, et que là nos provinciaux, en costumes de leur pays, portant des bannières aux armes de leurs cités natales, puissent saluer le jeune souverain de leurs acclamations — et même de leurs chansons populaires.

Je ne note ici que trois projets parmi tous ceux qui naissent des cervelles joyeusement surexcitées. La future Exposition de 1900 ne fera pas plus germer de fleurs de rêves. Et chaque jour, qui amène d'ordinaire sa peine, produit à présent son invention étourdissante. Un décorateur proposait de costumer toutes

les statues de la place de la Concorde à la russe — en les coiffant du kakoshnik, sauf la statue de Strasbourg, qui eût porté le bonnet alsacien aux longs rubans noirs. Il était bon, il était prudent qu'on régularisât officiellement toutes ces manifestations et que l'enthousiasme lui-même fût canalisé. Je ne parle pas des poésies, et des chansons, et des pièces de vers, et des *à-propos* qu'inspire déjà cette heureuse visite. Pour ma part, j'en suis accablé.

Un poète, dont je tairai le nom, m'a même soumis une pièce de circonstance dont il est enchanté que je fasse connaître le sujet. La scène se passe en 1812. Napoléon Ier est debout sur la rive du Niémen, en tête de la Grande Armée. Il va donner le signal de traverser le fleuve, lorsque tout à coup il s'arrête hésitant, inspiré ; et en vers éloquents il se demande si, au lieu d'entreprendre le voyage de Moscou, il ne ferait pas mieux de convier Alexandre à visiter Paris et « d'inviter le tsar à accepter son hospitalité si fraternelle ».

— L'alliance russe ! l'alliance russe ! s'écrie Napoléon Ier prophétiquement, voilà ce que je dois donner à la France ! Au lieu d'aller chez les Russes, pourquoi ne demanderais-je pas aux Russes de venir chez nous ? Mes canons tireraient des salves d'allégresse et salueraient la paix, au lieu de hurler à la guerre !

Tel est cet *à-propos*, qui ne sera point joué. Et les vers sont bons, et l'idée est généreuse. Malheureusement, Napoléon passe le Niémen. Et c'est grand dommage qu'il n'ait pas deviné jadis les vers de ce poète naïf et bon, pas plus qu'il n'a deviné Fulton et la vapeur.

Mais on ne prévoit pas l'avenir, et peut-être qu'aussi bien tout arrive à son heure. On ne saurait penser à tout, et il ne se faut étonner de rien.

Mais dans quelques semaines, dans quelques jours, ce Paris dispersé, ce Paris désert, ce Paris sans Parisiens, ce Paris d'été, comme il vibrera dans la poussée cordiale vers ce jeune souverain qui nous apporte une espérance !

XXIV

Un spectacle pour les voyageurs. — Le train impérial. — Wagons entrevus. — Le départ pour Cherbourg. — Le cyclone du 10 septembre. — L'étonnement des Parisiens. — — Paris ville sacrée. — Lointaines catastrophes. — Le raz de marée au Japon. — Une revue japonaise. — Les désastres japonais et les massacres des Arméniens. — On demande un Gladstone. — Le capitaine Dreyfus. — Les juges et le condamné. — Souvenir du matin de la parade. — Le cri de l'innocence. — Un peu de silence. — Un assassin de lord Cavendish. — Les *fenians*. — La mort d'un poète. — Gustave Le Vavasseur et la Normandie. — Le député Jules Buisson dessinateur. — Une *galerie* de députés. — Les poètes du cidre et des tripes. — *Monsieur le maire !*

17 septembre.

C'était une distraction pour ceux des Parisiens qui, se condamnant encore à une villégiature sans soleil, passaient et repassaient devant la gare de Clichy-Levallois; c'était un spectacle que la vue des wagons du train impérial russe rangés devant le hangar des Transatlantiques. Quand on approchait du train du tsar, les yeux des voyageurs se tournaient instinc-

tivement tous vers le même point et les visages, avides de voir, se penchaient aux portières.

— *Il* est là !

— Nous allons *l'*apercevoir !

— Regardez-*le !*

Ce train impérial, avec sa longue file de wagons-salons, d'un bleu sombre, ornés de petits aigles d'or, évoquait déjà les splendeurs des fêtes prochaines. On n'en apercevait, à vrai dire, que la silhouette. C'était à peine si l'on entrevoyait, par quelque vitre abaissée, un coin de table, un pan de rideau de soie, un candélabre, un fauteuil capitonné, une moulure d'acajou, mais c'est, a dit Victor Hugo, déjà intéressant que de voir un mur derrière lequel se passe quelque chose. Dans ces salons ambulants, derrière ces panneaux de bois verni, nos hôtes nous arriveront bientôt, et ce train du tsar, ce train bleu, va, de Paris à Cherbourg, éveiller les mêmes curiosités dans les petites gares normandes.

On regardera, comme nous les regardions, ces têtes blondes et barbues de fonctionnaires russes contemplant philosophiquement la pluie qui tombe et ces sergents de ville montrant, à côté des casquettes moscovites, leurs moustaches et leurs képis français. Et ç'a été pour les Parisiens de la ligne de l'Ouest — *ma ligne*, comme dirait M. Zola — un soupir légèrement attristé lorsque le train impérial a disparu, qu'on ne l'a plus retrouvé, le soir, à sa place habituelle.

— *Il* n'est pas là !

— *Il* est parti !

— Nous ne *le* verrons plus jusqu'à son retour !

Bien certainement tout ce qui touche à cette venue de Nicolas II est la grande préoccupation de l'heure présente. Le fameux cyclone de jeudi dernier, dont on s'entretiendrait encore en tout autre moment, en a même perdu de son dramatique intérêt et l'on n'en parle plus guère qu'à l'Académie des sciences. Retenons, pourtant, l'impression spéciale que cette bourrasque a produite sur nos Parisiens. Le cyclone les a surpris, terrifiés un moment comme un péril, mais — chose singulière — il les a surtout humiliés comme une insulte. Il y a eu dépression aussi sur notre baromètre moral, il y a eu stupeur.

Ces tourmentes ne semblaient devoir jamais atteindre ni Paris ni les Parisiens. La sécurité, la confiance que ce Paris a en soi-même est tout à fait extraordinaire. Il ressemble à ces coquettes qui trouvent très naturel qu'on soit autour d'elles atteint de toutes les maladies et qui poussent des cris lorsqu'elles se font une piqûre d'épingle. Et Paris n'est pas égoïste, au contraire. C'est, à tout prendre, la ville la plus *altruiste* du monde. Mais il se croit très naïvement sacré. Ce qui frappe les autres ne devrait jamais l'atteindre. Il est fait pour donner des représentations au bénéfice des inondés de Szegedin, pour organiser des tombolas afin de secourir les écrasés de Casamicciola et des galas dont le produit vient en aide aux victimes de Murcie. Mais quant à subir des inondations ou des tremblements de terre, non, en vérité, non, ce n'est pas là son rôle. Ville de fêtes de charité, tant qu'on voudra ; ville de cyclones, à aucun prix.

Et pourtant les cataclysmes — la nature nous le

rappelle assez brutalement de temps à autre — ne sont pas seulement des articles d'exportation. Et l'humanité, la pitié ou la crainte ne devraient pas être de simples questions de distance. Parisiens, mes frères, le cyclone de la semaine passée, en brisant nos portes, déterrant nos arbres, renversant nos omnibus et crevassant nos toits, est venu nous remémorer, de sa grosse voix mugissante, que vous êtes et que nous sommes soumis comme les autres aux fantaisies atmosphériques, et le vent, ce jour-là, hurlait tout simplement une variante du *Memento quia pulvis es.*

Nous ne le croyons pas.

Lorsque telle revue publiée à Tokio, le *Sun* — car les Japonais ont des revues bimensuelles absolument comme les Parisiens, et des revues où des stratégistes-moralistes comme M. Kyuro Okumara étudient les *Sentiments du peuple français durant la guerre franco-prussienne*, — lorsque le *Sun* publie les photographies prises sur les horribles scènes de désastres, les cadavres, les ruines, les écrasements, les noyades, les épouvantes de l'affreux raz de marée qui a fait de tout un rivage un cimetière, un atroce charnier, nous nous disons : « Ces pauvres Japonais! Cela a dû être effrayant tout de même ! »

Lorsque nous voyons, dans l'*Illustration* ou le *Graphic*, ces scènes de meurtre qui emplissent les rues de Constantinople, ces prêtres arméniens assommés à coups de matraque, à Galata, ces femmes égorgées, ces malheureux qui, essayant de gagner

quelque navire à la nage, sont poursuivis par les barques ou les coups de revolver des massacreurs ; lorsque nous feuilletons ces journaux à images, témoins impartiaux de ces actualités sanglantes et qui nous donnent là comme des tableaux hideux d'une Saint-Barthélemy illustrée (féroce anachronisme ! on pourrait entendre les cris des égorgés par le téléphone, le cinématographe pourrait nous montrer les saccades réflexes de l'agonie des victimes) ; lorsque nous regardons ces scènes de carnage qui soulèvent chez quelques-uns moins de sentiments révoltants que « la mise à mort du taureau », nous laissons bien échapper une réflexion de pitié : « Les malheureux Arméniens ! Est-ce possible ? Et vraiment c'est épouvantable, si les dessinateurs n'exagèrent pas ces boucheries !... »

Mais c'est tout. Il faut être un Gladstone, un grand cœur irritable et une grande voix retentissante pour jeter à l'Europe un cri qui la réveille et lui livre le secret des tortures infligées à des prisonniers par un roi Bomba. Les Gladstone ont toujours été rares. La France autrefois aimait à pousser ces cris, ces appels, ces généreuses claironnées. Elle regarde aujourd'hui les images. Et qu'un fiacre renversé devant les Variétés envoie des clients à la pharmacie voisine, les nerfs parisiens en seront plus vite secoués et profondément attendris.

Émotion bien ordonnée commence par soi-même. C'est tout au plus si elle s'étend jusqu'au voisin immédiat.

Je me rappelle un brave homme d'un petit village

de Lorraine, dont il était maire, me disant, à l'heure de l'invasion allemande et devant ses voitures et chevaux réquisitionnés par l'armée :

— Voyons, monsieur, en toute conscience, est-ce que c'est une guerre cela? Oui, en Algérie, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, c'étaient des guerres! C'était loin! On ne nous prenait ni nos bestiaux ni nos fourrages. Mais ici, mais chez nous, c'est insensé! Cela ne devrait pas être! Ce n'est plus la guerre!

Le pauvre homme exprimait naïvement tout haut ce que tant d'autres pensaient tout bas. La distance atténue le malheur. Il y a aussi pour la douleur des questions de latitude. C'est toujours, et dans un autre ordre d'idées, l'éternel problème du mandarin. Se regarderait-on comme un meurtrier si, volontairement et simplement en souhaitant et décrétant sa mort, on tuait à distance le mandarin inconnu? Est-on un cœur glacé, un triste indifférent et un égoïste parce qu'on ne s'émeut pas sur les cadavres ramassés là-bas, si loin, à Ofuna-Do, et sur tous ces corps, roulés par l'eau et jetés par les Japonais à la crémation d'Hosoura? Hélas! on ne sait même point, on ne pourrait même pas retenir les noms des coins d'Asie où la catastrophe a passé?

Pour avoir la pitié de Paris, il ne faut pas, a-t-on dit, mourir en été. On peut ajouter qu'il ne faut pas mourir trop loin. Donc les Parisiens ont été étrangement surpris de voir que les cyclones, bons pour Ofuna-Do ou pour les Cordillères, visitaient aussi Paris, les éléments étant également de tout-puissants tsars. Ils auraient volontiers dit, nos Parisiens, comme

les enfants gâtés et comme mon vieux maire du village lorrain : « Si cela nous atteint, non, *ce n'est plus de jeu !* »

Maintenant ils ne songent plus à la bourrasque. La nouvelle de la prétendue évasion du capitaine Dreyfus les a un peu émus, puis ils sont revenus à leur préoccupation unique : la venue de l'empereur. Le roman inventé pour agiter les esprits à propos du capitaine était cependant fait pour jeter le trouble dans quelques consciences. A mon avis, si c'était là, comme on dit, une sorte de préface à une campagne de pitié en faveur de cet homme, on eût été sage de garder le silence et de rester dans l'ombre. Ceux-là qui pourraient plaider l'innocence du condamné ne songent-ils pas à ceci : qu'ils accusent, pour défendre un condamné, les autres soldats, les braves gens qui, du fond de leur âme et dans la plénitude de leur conviction, ont prononcé contre l'ancien officier la peine due à la trahison ?

Comme il était plus prudent de laisser là ce lugubre souvenir d'hier ! Je l'ai vu, cet homme, passer devant les rangs des soldats, le matin de la funèbre parade. Son œil s'est arrêté sur le mien. Pas un muscle de son visage ne bougeait. Il marchait raide et presque hautain sous l'uniforme déchiqueté, si brillant tout à l'heure avec ses galons d'or, et qui ressemblait maintenant, veste devenue noire, képi dégalonné, uniforme dégradé, à une loque. Sous nos regards qui s'enfonçaient en lui, inquisiteurs, fouilleurs d'âme, j'eusse voulu que quelque âpre et violent sentiment de révolte forçât cet homme à protester par un de ces cris partis

du fond de l'être où l'on sent la vibration de la vérité, une souffrance, une angoisse, une indignation. Il m'a toujours semblé que Lesurques, innocent, eût dû trouver le mot, l'exclamation qui eût affirmé son innocence ou du moins fait passer le frisson du doute sur l'épiderme de ses juges.

Eh bien, non, rien, pas un mot parti d'un cœur broyé et parlant à nos cœurs étreints par l'angoisse, pas un accent de sincérité douloureuse. L'audace froide, la bravade hautaine, le regard dur derrière le pince-nez immobile. On avait beau se dire devant ce supplice effroyable, l'espèce de rage du sous-officier chargé d'arracher les galons indignes : « *S'il* était innocent, cependant ? » L'instinct nous répondait : « Regarde-le donc et juge ! » L'attitude était effroyable.

Il ne sait rien probablement de tout ce qui s'agite présentement autour de lui de passions et de polémiques. Il est là-bas seul, grisonnant, paraît-il, silencieux et courbé ! Quelles pensées de remords ou de colère doivent se heurter sous ce front qui se redressait, plein de bravade, devant les soldats silencieux, à l'École militaire. Mais peut-être lui-même penserait-il que, pour sa mémoire — l'honneur n'étant plus en cause — ce qui convient le mieux aujourd'hui c'est le silence, jeté sur le drame sinistre comme un froid linceul !

Puis, voilà que, pour inquiéter un peu les bonnes gens, on nous annonce qu'un complot de fenians vient d'être découvert en Europe et qu'un des assassins

jusqu'ici vainement recherché de lord Cavendish, à Phœnix park, est signalé et traqué à Boulogne par des détectives anglais. On a tout de suite songé au tsar et l'inquiétude s'est rapidement manifestée. Mais non, il s'agit de ce *fenianisme* qu'on croyait éteint et qui semblerait vouloir se rallumer. Les *Invisibles* ne désarment pas et continuent à travailler dans la nuit. Ils veulent ajouter quelque engin formidable à ce *Musée du crime*, que je visitais à Scotland yard au printemps dernier, et qui est bien la plus épouvantable collection d'horreurs qu'on puisse imaginer. Engins un peu sommaires, d'ailleurs, et très primitifs, heureusement. Le jour où l'armée de l'ombre aura rencontré son homme de génie, il faudra lui livrer une dure bataille.

Qu'est-ce vraiment, à côté de cette nouvelle assez mélodramatique, que le fait divers annonçant dans un coin du journal la mort d'un poète ignoré? C'est cependant quelque chose pour ceux qui ont lu les vers du poète et qui savent quel talent sincère, profond et personnel se cachait dans ses livres, qu'on ne connaît plus. Le jour où l'on voudra publier une complète *Anthologie* de la poésie française, on ne pourra cependant oublier Gustave Le Vavasseur, pas plus qu'Ernest Prarond, son aîné, pas plus qu'Arvers ou de Bellay, l'auteur du *Chevalier d'Aï*. Ce n'est point parce que ces délicats se sont volontairement tenus éloignés de la foule que les amateurs des choses exquises doivent les oublier.

Une *anthologie!* Mais le bon Eugène Crépet, un érudit qui aima les lettres et les vers jusqu'à la folie,

— c'est le mot — avait précisément donné place à Prarond, à Gustave Le Vavasseur, à côté de Banville et de Baudelaire, dans ses quatre gros volumes des *Poètes français.* Le Vavasseur, qui meurt septuagénaire, avait eu ses heures de poésie en sa jeunesse verdoyante comme les haies de son pays normand. Il avait chanté ce que Flaubert a décrit. Il fut, avec Philippe de Chennevières, l'auteur des *Contes de Jean de Falaise*, d'un groupe d'esprits rares qui forma un moment une sorte de petite école dont la Normandie aurait le droit d'être fière et qui eût fait plus de bruit si les gens du pays du cidre étaient aussi retentissants et ardents et hardis que les félibres méridionaux. Les recueils de Prarond ont des vers délicieux; je n'ai pas sous la main *Dans les herbages*, de Gustave Le Vavasseur. J'en pourrais citer des pièces achevées.

Le Vavasseur avait publié une très éloquente *Vie de Corneille.* Le grand Rouennais était là pittoresquement jugé par le poète normand. Le livre est devenu rare à tous les points de vue. Il portait à la première page un admirable profil de Pierre Corneille, gravé à l'eau-forte par Jules Buisson, le même Buisson qui illustra, je crois aussi, les premiers livres de Philippe de Chennevières, alors que Jean de Falaise ne songeait pas à devenir directeur des beaux-arts. Ce *Pierre Corneille*, vu de profil, avec sa belle tête de prélat militaire et ses cheveux au vent, est coloré comme un Rembrandt. Et M. Jules Buisson, qui le mit là en tête du livre de son ami, est le même Jules Buisson qu'on apercevait, le crayon à la main, durant les séances de l'Assemblée nationale de Versailles dont il était membre, croquant

ses collègues avec une verve infinie et composant, feuillet à feuillet, un album de *charges* vivantes devenu aussi précieux qu'un livre de Mémoires.

L'allure, la physionomie, les tics de tous ces députés, si divers d'aspect et d'opinions, que le suffrage universel avait envoyés au Parlement au lendemain de la guerre, M. Jules Buisson — Jules Buisson (de l'Aude), — les a saisis avec une précision extraordinaire, et la caricature ici devient de l'analyse morale, une véritable étude de caractères.

Et M. Buisson, qui faisait partie de la majorité, n'épargne pas plus les *chevau-légers* que les fantassins de la démocratie, M. Chesnelong que M. Littré. Son alerte crayon a des trouvailles à la Daumier. Le malheur est que cette *Galerie*, qui comprend quatre ou cinq gros volumes in-4° — et dont la mort a fait depuis le temps une autre *Galerie des tombeaux* — ne fut connue que de quelques curieux et n'a été tirée que pour un petit nombre de privilégiés. C'est dommage. Mais M. Jules Buisson, en ses œuvres d'art comme Gustave Le Vavasseur en ses vers, était un discret. Il crayonnait pour sa propre satisfaction, comme Le Vavasseur et Prarond chantaient pour leur propre plaisir. Avec cette humeur-là on ne force pas l'attention de la foule qui ne se retourne guère qu'aux coups de cymbales et aux appels de gongs.

Qu'importe ! que ce soit à Paris, dans un cabinet de travail clos et plein de livres, ou, là-bas, en un coin de Normandie, dans un logis tapissé de faïences précieuses et d'œuvres d'art, on est heureux, du moins, et l'on fait sa vie à sa guise. Un écrivain normand,

qui signe de fort jolis romans et même de très jolis vers de son nom, Charles Canivet, et des chroniques tout à fait supérieures de son pseudonyme de *Jean de Nivelle*, consacrait naguère quelques lignes émues à ce petit groupe de ses compatriotes lettrés qui feignaient de vouloir ignorer la vie de Paris. Normands et bons Normands ils ont vécu, là-bas, dans leurs vergers, leurs yeux se reposant sur le vert puissant de leurs grasses prairies. Ils ont fui le boulevard, l'asphalte, les cabinets de rédaction, les théâtres et les tréteaux assiégés par les cohues. Ils ont, sous leurs cheveux gris, gardé la flamme et la foi de leurs vingt ans. Après avoir jadis célébré les belles filles riant sous les pommiers en fleurs, ils s'amusaient à ciseler des verselets en l'honneur du mets cher aux hôteliers de Caen. L'œuvre de Le Vavasseur, nombreuse et variée — art, églogues, théâtre — sent le terroir gras et sain du pays du cidre. Le vieil Olivier Basselin, le Basselin des Vaux de Vire, est le grand aïeul de ces poètes qui choisissent pour hypocras le cidre blond versé dans les pichets de faïence, ces gais pichets multicolores représentant quelque gars solide ou quelque garde-française à cheval, comme Bacchus, sur un tonneau...

Poetæ minores, sans doute. Mais la fleurette cueillie en passant sur la haie a son prix et vaut mieux peut-être que telle fleur savamment cultivée, telle orchidée qui semble une pieuvre végétale, un poulpe de serre. Et, malgré son dédain de la vie parisienne, j'ai voulu donner au moins un souvenir à ce poète qui souvent m'a charmé et à qui, sous les arbres à cidre, on élèvera

peut-être un buste modeste que les bonnes gens de son pays salueront comme ils saluaient vivant *Monsieur le Maire,* Gustave Le Vavasseur.

Que la disparition du rimeur normand ait fait peu de bruit à Paris, c'est d'ailleurs chose toute naturelle. Quand on oublie déjà le hurlement du cyclone, comment se souviendrait-on du petit air de flûte envolé ?

XXV

L'âme de Paris. — La foule et l'empereur.

8 octobre.

Paris a suivi l'exemple de Potemkin montrant en Tauride à Catherine II des villages illusoires. Il a improvisé un autre Paris voilant notre Paris d'habitude et offrant à nos hôtes le plus coloré des décors de théâtre. Les arbres et les fleurs, les flots de rubans, les guirlandes de chêne, les lanternes en celluloïd et les dernières roses d'automne sont mis à la fois à contribution. Toute une pousse soudaine de sapins verts apparaît rue du Quatre-Septembre, et un de ces arbustes s'est même égaré jusque devant la statue de Molière qu'il semble cacher avec soin, rue Richelieu. Un printemps factice et charmant fleurit, rose et blanc, au rond-point des Champs-Élysées.

Et ces mille décorations disparates forment un ensemble singulièrement vivant, exquis et harmonieux.

Une sorte de *style de gaieté* court à travers ces pavoisements et ces mâts sans style. Qui n'a pas vu Paris sous cet aspect nouveau, si curieux et si puissamment émouvant, n'a rien vu.

Il s'est levé de bon matin, hier, ce grand Paris, ou plutôt il ne s'était couché qu'à demi. Durant la nuit on travaillait partout. Avidement il a ouvert sa fenêtre. Il s'est demandé s'il faisait beau. Un rayon de soleil est entré dans les chambres closes. Vive aussi ce bienvenu, le soleil ! Puis Paris s'est jeté sur les journaux apportant, par le télégraphe, des nouvelles de la province, les échos des hourras de Cherbourg, et cette toute petite phrase du jeune empereur l'a violemment ému ce Paris qui fait volontiers profession de scepticisme : « En touchant le sol d'une nation amie je partage les sentiments que vous venez d'exprimer, monsieur le Président... »

Ces deux mots « nation amie » ont été aussi un des rayons du réveil. Et l'on s'est mis en route pour un des coins de la grande ville où l'on pourrait voir passer le cortège. Toutes les solennités qui suivront les inaugurations et les galas ne pouvaient avoir le je ne sais quoi de spontané, d'enthousiasme et d'émouvant de ce premier battement de cœur, de ce premier élan d'un peuple — d'une ville immense grossie de la population d'une partie de la France — se précipitant, pour l'acclamer, au-devant de son hôte.

Et j'ai fait comme les autres. Je suis parti de bon matin du côté des Champs-Élysées. J'ai trouvé, au coin de la rue La Boëtie, une fenêtre hospitalière ouvrant sur cet admirable paysage parisien : l'avenue

pavoisée, aux pylônes multicolores, avec les aigles à deux têtes se profilant sur le ciel pâle, taché de nuages blancs, percé de bleu. Et, à travers la double haie immobile de fantassins en pantalons rouges, j'ai vu ce défilé qui s'est déroulé sans une fausse note : les chevaux blancs des chasseurs d'Afrique, les manteaux rouges des spahis, les petits coursiers arabes, fins et fermes, des caïds d'Algérie, avec leurs caparaçons d'or, leurs étoffes de soie d'un rouge de fleur de grenadier ou d'un vert d'émeraude, puis, la jeune tsarine en sa robe blanche, l'empereur russe au talpak noir, souriant à ce peuple de France dont les milliers de têtes se découvraient devant lui, et, comme dans une avenue triomphale, ces voitures et ces cavaliers s'enfonçant en une apothéose de lumière ponctuée de la voix de bronze des canons.

Il aurait fallu être bien dédaigneux des émotions saines et vraies pour se priver, je ne dirai pas d'un tel spectacle, mais de cette vision grandiose auprès de laquelle toutes les pompes de théâtre ne sont rien. Cela, c'est la vie, c'est le vrai, et la grande actrice de cette pièce si humaine, ç'a été la foule, la foule enfiévrée et tumultueuse, mais vraiment gaie, vraiment heureuse, que je contemplais, avec ses roulis et ses lazzis de belle humeur, du haut de cette fenêtre pavoisée de drapeaux aux trois couleurs russes et aux trois couleurs françaises.

La foule ! Vue de là-haut, entre deux clignements d'yeux, elle ressemblait à une sorte d'immense grève aux cailloux multicolores et mouvants. Les chapeaux des femmes, aux rubans violets ou mauves, y met-

taient leur note claire et semblaient des fleurs animées. C'était à la fois très pittoresque pour le regard, très suggestif et attirant pour la pensée.

— A quoi songent, me demandais-je, tous ces êtres poussés là vers un même but ?

J'entends bien la réponse que certains intellectuels dédaigneux pourraient faire et qu'ils ont toute prête : « Mais ils ne pensent à rien ! »

L'erreur est grande. Quand un peuple a une idée unique, il sait parfaitement la comprendre s'il ne sait point la définir. Le sentiment ici vaut toutes les raisons du monde, ou plutôt les raisons qui font agir la foule sont celles dont parle le moraliste et que le cœur seul entend.

Les philosophes, les physiologistes surtout, ont analysé les sentiments, les impulsions des foules. La foule est, comme un être humain, soumise à toutes les servitudes des instincts, à tous les appels de la passion. Ou plutôt elle est elle-même une sorte d'être spécial, très complexe, fluctuant et divers, totalisant en quelque sorte les qualités ou les défauts des éléments qui le composent, ou plutôt prenant la moyenne de ces vertus et de ces vices, et très capable, au moindre souffle d'enthousiasme ou de colère, de les exagérer jusqu'au délire.

L'individu, dans la foule, disparaît comme le caillou dans la mer. Et je ne parle pas de l'individu au point de vue matériel, j'entends l'individu intellectuel et moral qui, entraîné, emporté, fransformé, devient simplement une des molécules, un des atomes de cet être fantastique, de cette bête du nombre qui se rue

aux pires excès comme elle s'élève au sublime, aux plus nobles enthousiasmes. De cette collectivité d'hommes, de ce torrent d'êtres vivants se dégage on ne sait quelle électricité comme l'atmosphère des jours d'orage. Electricité joyeuse, étincelles de gaieté qui doublent la vitalité, ou décharges foudroyantes qui donnent la mort. La foule condense tout, résume tout — et rend tout, sous une forme redoutable ou enthousiaste, farouche ou charmeresse, irrésistible toujours.

C'est bien Sighele qui a étudié le *Crime des foules*. On en pourrait décrire les générosités et les grandes actions. Quand la mer n'est pas démontée, quelle berceuse exquise et quelle admirable nourricière! Ainsi de la foule lorsqu'elle incarne, comme aujourd'hui, en ses millions de cellules, une idée, une généreuse et grande idée : la reconnaissance envers un souverain, le plus obéi des souverains, l'autocrate de toutes les Russies (c'est son titre, ce n'est pas le tsar), se faisant l'hôte de ce peuple de France qui vit en république et qu'autour de l'empereur tant d'espérances ou de rancunes diverses ont intérêt à calomnier.

Oui, voilà ce que la foule ressent, ce qu'elle traduit, ce qui rayonne dans ses regards, ce qui donne à ses vivats une chaleur si communicative. Rien n'est de commande ici, tout est instinctif et jaillit du cœur en même temps que des lèvres. Ce jeune homme de vingt-huit ans, cette jeune mère de vingt-quatre ans, la foule les aperçoit de loin, passant là-bas, comme dans une vision rapide ou une apothéose. Cela lui

suffit. Ce couple incarne une espérance. Ce jeune souverain continue la tradition d'amitié que lui a léguée son père. La France, habituée aux ingratitudes, la noble France calomniée, l'honnête France méconnue, aime d'amour le fils de celui qui, au lendemain de la détresse, l'a saluée dans sa grandeur reconquise et dans son passé, que les défaites n'abolissaient pas.

Ce sont là de bonnes journées. Le sang bat plus vite excepté dans les cœurs froids. Mais il en est peu et tout fond brusquement à cette chaleur des âmes.

Toute une ville en fête ! Toute une ville debout ! Il pleut, ce matin, et la pluie passait autrefois pour chasser les Parisiens, les faire rentrer au logis. « Allons, aujourd'hui, il n'y aura rien, disait Pétion à sa fenêtre : il pleut ! » Le maire de Paris redoutait l'émeute. L'émeute d'enthousiasme et de joie ne cessera point parce que l'eau tombe. Paris est emporté vers ce jeune souverain qui parlait, hier, si haut et si bien, du génie, du goût, des lumières de la grande ville.

Il semble que dans ces quelques mots, si bien choisis, toute la fraternité d'esprit qui existe entre le génie slave et le génie français ait été admirablement résumée et précisée. Nous ne savons pas à quel point ces brillants officiers qui entourent l'empereur aiment notre théâtre, notre littérature, notre art. Ils ont nos livres sur les tablettes de leurs petites bibliothèques militaires, au fond de la Transcaucasie. Ils rêvaient de Paris, « de son goût et de son génie », dans la neige

tachée de sang de Plevna. Leur reconnaissance et leur sympathie s'est traduite hier par le salut auguste qui ira au cœur de tous les Parisiens, c'est-à-dire de toute la France, car le Parisien a dans ses veines le sang mêlé de nos provinces.

Que la pluie tombe ou qu'elle cesse, les acclamations ne cesseront pas. Les humbles chanteurs ambulants continueront, par les rues, leurs hymnes populaires. C'est fini,

Tout Paris pour le tsar a des yeux de tsarine!

Et hier, quand sous le feu convergent des foyers électriques, l'empereur est apparu dans son uniforme rouge, sur le balcon de l'Opéra, quand ce jeune homme, souriant et ému, s'est trouvé en face de ce magnifique panorama, l'avenue de l'Opéra et les boulevards illuminés, les cuirasses des cavaliers faisant une bordure étincelante à la foule, l'immense foule, un grand cri de reconnaissance et d'amour est sorti de toute cette masse humaine. Nous qui avions eu à cette même place la vision admirable du départ des marins russes quittant Paris au galop des cuirassiers éclairés d'une lueur fantastique, comme les escadrons de la *Revue nocturne* de Raffet, — et lui qui avait encore dans ses yeux bleus son peuple innombrable l'acclamant à Moscou — l'empereur et les spectateurs de cette inoubliable scène ont eu à la fois un saisissement profond, ces deux toutes-puissances, la volonté souveraine et le nombre se trouvant face à face et se saluant, unis dans un même sentiment, celui qui revenait hier dans le dis-

cours du président de la République et dans celui du tsar : l'amitié.

On parle de symbolisme ! Où trouver un plus puissant et profond symbole?

Ah! la belle soirée et, en dépit du soleil qui va nous manquer peut-être, la belle journée aujourd'hui encore ! Tout a été dit et admirablement dit, ici même, sur mille incidents qui ont marqué cette journée du 6, historique désormais, sans aucun nuage. Le reporter, cette fois, devient un annaliste. Il voit tout et, en disant tout, il fait juger mieux que les chercheurs de quintessence et les philosophes eux-mêmes la valeur des moindres actes, l'importance des moindres gestes de ce voyage impérial. Et, — c'est une justice à rendre au reportage, — jusqu'ici, je n'ai pas relevé dans ses multiples articles une fausse note.

C'est que la note véritable, la note unique, la note définitive est donnée par cette foule dont je parlais, cette foule qui le comprend mieux que personne, le symbole plein de mystérieuses joies de ces journées ! *Pax et Robur*, dit l'inscription gravée sur la truelle qui servira à sceller la première pierre du pont Alexandre-III qu'on pose aujourd'hui ; *Pax et Robur*, disent les vers d'Heredia qu'on va entendre devant ce pont encore à naître, jeté sur l'avenir comme cet arc d'alliance, *fœderis arca,* qui brillait lundi dans le ciel orageux de Cherbourg ; *Paix*, oui paix profonde, paix et labeur au monde ! Que les mères puissent voir grandir leurs fils et les hommes vivre ! Paix et paix adorée, mais

force aussi, force absolue, force appuyée sur l'amitié de tous ces millions de cœurs, mais de ces millions et millions de bras solides et dont les armes brillent au soleil.

Voilà ce qu'il y a au fond de cette mer souvent obscure et trouble qu'on appelle la foule : le sentiment de la paix assurée par une amitié faite de fierté. Voilà pourquoi le vieux Paris sourit au jeune empereur qui lui a parlé de son génie passé, de sa gloire à venir :

Et ceux que saluaient de leurs vivats fidèles
Les cloches du vieux Kreml en leur noble pays,
Sous les drapeaux flottants, aux couleurs fraternelles,
Entendent s'élever, avec des frissons d'ailes,
La grande voix du grand Paris !

XXVI

LE GALA DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Je n'oublierai jamais l'impression que me causa, vers cinq heures, l'aspect des quais de Paris au moment où, sortant de la séance de l'Académie, je traversai, pour me rendre à la Comédie-Française, le pont des Arts alors désert — un piquet de sergents de ville en défendait l'abord des deux côtés — Paris semblait enveloppé d'une sorte de pénombre lactée, grise et douce, et, dans cette sorte d'atmosphère argentée, là-bas, des traînées pâles de lumières s'allumaient au haut de la tour Saint-Jacques et au faîte de l'Hôtel de ville. Le Tsar entrait dans la salle des fêtes, et, tout à l'heure, c'est de la Comédie qu'il serait l'hôte. La réception serait-elle chez nous, digne de ce grand Paris dont le souverain étranger avait loué la grâce et le goût.

Au théâtre l'on travaillait encore. Nous avions donné, depuis quarante-huit heures, un vaillant coup de

collier. Les jardiniers achevaient de ranger les arbustes les tapissiers clouaient dans la loge impériale les dernières draperies et les traînées de gaz couraient déjà sur la façade, éclairant les faisceaux de drapeaux deux fois tricolores. Nous serions prêts, nous étions prêts. Il avait fallu de l'ardeur pour arriver à ce résultat et tous en avaient fait preuve. « Que la salle ait l'air d'un salon et les galeries d'un jardin ! » C'était là le programme. Je tenais à donner une sensation d'art particulière, et les décorations des peintres des fêtes galantes, Watteau ou Lancret, les gravures du XVIII[e] siècle étaient présentes à mon esprit. Des guirlandes de fleurs, des étoffes claires, partout des lumières. M. Guadet, l'architecte des Bâtiments civils, avait apporté à la réalisation de ce projet une activité sans fracas, un goût sûr, une bonne humeur tranquille, à travers les difficultés du temps très mesuré et du budget qu'il fallait limiter. Et je dois dire que, depuis le jardinier, fier de ses arbustes, jusqu'aux machinistes qui se piquaient d'honneur pour *enlever* rapidement les changements de décor, il y eut là une émulation d'activité comme sur un navire, chez tout l'équipage, un jour de parade.

La salle était claire et la loge agréable. Une couronne dont l'électricité illuminait les cabochons, et que M. Gutperle avait improvisée, retenait des guirlandes de fleurs naturelles qui, retombant des deux côtés de la loge avec les étoffes jaune d'or, s'attachaient au balcon et s'y perdaient dans les ornements dorés. Le plafond de la loge était formé de peintures gaies, de petits panneaux à la Chaplain, et, sur le rebord de

cette *loggia*, prise sur les fauteuils de balcon, une admirable tenture de satin blanc brodé d'or pendait avec ses dentelures richement ornées. Et cette tenture, retrouvée au Garde-Meuble, n'était autre — les œuvres d'art ont leurs destins — que le dessus du maître-autel de Notre-Dame de Paris, lors du mariage de Napoléon III.

Sur le devant de la loge, à côté des bouquets à la main, les programmes du spectacle, tirés en lettres d'or sur satin ourlé de plumes d'autruche, s'étalaient à la portée de nos hôtes. Jean Béraud y avait spirituellement dessiné, en face d'un croquis de la Comédie-Française, la vue du théâtre de Saint-Pétersbourg, où, depuis si longtemps, notre littérature dramatique a trouvé une hospitalité si chère, et ce rapprochement était précisément comme l'*illustration* même des vers que je m'étais, en qualité de maître du logis, chargé d'adresser, en manière de salut et de remerciement, à nos illustres hôtes. Le titre *Compliment*, qui, depuis Molière, est le terme exact, avait été choisi par M. Hanotaux.

Nous n'avions qu'un souci : remplir notre programme très vite. La musique devait jouer, à l'entrée de l'empereur de Russie, l'*Hymne russe*, à sa sortie, la *Marseillaise*. Mais ne sortirait-il pas avant la fin de la représentation, et Molière, après Corneille et Musset, allait-il le retenir ? Viendrait-il visiter ce foyer historique, ce foyer tapissé de portraits et de souvenirs où, dans un cadre unique, j'ai fait réunir, dans le même verre, à une des rares signatures de Molière, l'acte de fondation de la Comédie avec la signature de Louis XIV

contresignée par Colbert? « Vite, qu'on fasse vite! Le temps, c'est du succès! » Et le semainier, qui était, ce soir-là, par roulement, M. Coquelin cadet, transmettait les ordres en son costume noir de Trissotin.

Le Tsar, qui, la veille, à l'Opéra, était en costume militaire, vint à la Comédie en habit noir. Dès l'escalier, tendu de tapisseries des Gobelins livrées depuis quelques jours à peine par M. J.-J. Guiffrey et tendues, ce soir-là, pour la première fois, je remarquai la figure souriante du souverain. En passant devant le Voltaire de Houdon, au foyer du public, il parut charmé de rencontrer là un chef-d'œuvre de sa connaissance, et sur mon indication que la *réplique* de cet admirable Voltaire était en Russie, au palais de l'Ermitage, il regarda le marbre vivant et parut même un peu surpris de l'inutilité de l'indication de quelqu'un qui lui dit : « C'est de Houdon! » Il le connaissait, ce Voltaire de Houdon, depuis son enfance.

A peine les souverains arrivaient-ils dans leur loge, salués par les acclamations de la salle, que la toile se levait. Le ministre, M. Rambaud, et M. Roujon, le directeur des Beaux-Arts, me retenaient dans la loge impériale, et la toile se levait sur toute la Compagnie groupée, en des costumes divers et manteaux de cérémonie, étoffe rouge doublée d'hermine, autour des bustes de Corneille, de Molière et de Racine — les dieux lares de la Maison — tandis que le doyen s'avançait, lisant le salut que la Comédie-Française adressait au souverain du seul peuple qui ait aujourd'hui un théâtre français.

Il ne m'appartenait pas de sortir, dans ces quelques

vers, de mon rôle tout spécial de régisseur, si je puis dire. Pourtant ce n'était pas sans y avoir réfléchi que, dans ces strophes sans prétention, j'avais jeté ce vers qui fut souligné par l'assistance et applaudi par Nicolas II :

C'est du Nord maintenant que nous vient l'espérance!

Lorsque M. Mounet Sully le dit, de sa belle voix sonore, une sorte de frisson, qui s'adressait à la pensée exprimée, au patriotique sous-entendu, plus qu'au vers lui-même, parcourut la salle. M. Roujon me serra la main et j'étais heureux d'avoir exprimé tout haut ce que tant d'autres, j'espère, pensaient tout bas.

Il y eut un moment charmant et pittoresque dans cette soirée, ce fut lorsque l'empereur, regrettant de ne pouvoir se rendre au foyer, fit prier le directeur des Beaux-Arts, de la part de l'impératrice, de lui présenter les artistes qui avaient joué dans la soirée. Je les nommai l'un après l'autre, depuis le doyen jusqu'au dernier sociétaire élu, et, autour des fleurs, parmi les uniformes des hommes et les parures des dames, ces costumes variés de comédiens et de comédiennes, dans cette galerie des bustes, le coup d'œil était tout à fait délicieux. Une aquarelle exquise. C'est là que, parlant à Mlle Reichenberg, le souverain qui m'avait dit déjà : « Nous aimons beaucoup la Comédie-Française en Russie, » ajouta : « C'est la première fois que j'y viens, ce ne sera pas la dernière. »

L'impératrice regardait avec une curiosité aimable ces comédiennes en robes de bal ou en costumes Louis XIV qui s'inclinaient devant elle, et le sourire

bienveillant de la Tsarine répondait aux saluts des artistes.

— Quand je pense, me disait notre Doyenne, que, dans cette galerie si brillante aujourd'hui, j'ai vu les lits blancs de l'ambulance, et qu'à l'endroit où est le buffet, on avait placé la jambe coupée du pauvre Seveste !

N'y avait-il pas (sans exagérer les choses) une sorte de symbolisme dans cette fête, *unique* dans l'histoire de la Comédie, puisqu'il n'y eut jamais de *gala* avant ce soir d'octobre, *effaçant* en quelque sorte le souvenir sanglant de 1870-71, emportant les fantômes de la guerre ?

Et quand elle s'acheva, que, descendant l'escalier, le Tsar me dit avec une bonne grâce profonde : « J'ai passé une charmante soirée ; » quand, devant la porte tendue de draperies, surmontée d'une marquise, nos hôtes de la Comédie disparurent dans le fracas des acclamations, le bruit de la foule, l'éclat des lumières ; quand la voiture emportant les souverains et le Président de la République passa devant les troupes présentant les armes, lorsque disparut la vision des cavaliers sabre au clair, des casques étincelants, des escadrons partant au galop, — puis, le lendemain, quand, en arrivant au théâtre, j'aperçus la loge à demi défaite, les tapis et les tentures décloués, les fleurs de la Ville de Paris enlevées avec les palmiers et les arbustes, il me sembla que c'était un rêve de grâce et de lumière envolé. La vie de tous les jours reprenait avec ses nécessités impérieuses, ses devoirs, ses tracas, ses labeurs... Place au théâtre. La féerie était terminée.

Et je me répète souvent le vers entendu ce soir-là :

> C'est du Nord maintenant que nous vient l'espérance !

Avenir, avenir (mystère, dit Hugo), fasse que notre cher espoir ne soit jamais déçu !

XXVII

Huit jours de trêve. — La semaine russe. — Lendemain de fête. — Le cœur de la France. — La revue de Châlons. — Combien peu comptent les petites rancunes. — Les antithèses de l'histoire. — Mac-Mahon et les marins russes. — Le général Trochu et la visite du tsar. — Un disparu. — La retraite du vaincu. — La maison de Tours. — Une lettre de Trochu. — Les *penseurs* et l'armée. — Encore des *Mémoires*. — La politique. — Le monument d'Émile Augier à Valence. — Désiré Bancel et l'auteur de *Giboyer*. — Ceci *fait passer* cela. — Et Dumas fils? — Fin de trêve et de rêve.

14 octobre.

Et maintenant, si nous nous injuriions un peu? Car enfin, une trêve, aussi magnifiquement cordiale, la suspension des polémiques et des insultes, la communion de tout un peuple en une seule idée, réconfortante et généreuse, cela ne peut pas durer. Non. Ce serait inconvenant. Ce serait trop beau.

Chacun a fait de son mieux durant cette semaine inoubliable. Il y a eu un tel accord de dévouements et de bonnes volontés que la manifestation s'est ache-

vée sans une fausse note. Dans le grand courant d'enthousiasme tout était emporté et le pouls de la nation battait à l'unisson, comme ces cohortes réunies à Châlons marquaient leur pas alerte d'un mouvement unanime. Qu'il y ait eu des oublis, des erreurs dans la magnifique improvisation de ces fêtes, c'est possible. Mais ne serait-il point correct de les oublier et allons-nous donner, au lendemain de telles journées, le spectacle d'une petite ville de province où les susceptibilités s'éveillent et les rancunes se perpétuent parce qu'on n'a pas été invité à la soirée du sous-préfet ?

Songeons que des mains habiles et exercées découpent volontiers, pour les mettre sous les yeux de notre hôte, les articles qui peuvent lui sembler déplacés, et que les commentateurs d'outre-Rhin sont là pour souligner nos polémiques. Du reste, il en est de nos querelles comme des passions qui peuvent agiter chaque soldat et qui disparaissent dans la masse des bataillons et l'entraînement des régiments en marche. « Chacun de ces hommes, me disais-je en contemplant le magnifique défilé de ces quatre-vingt mille soldats, chacun de ces fantassins, de ces cavaliers, a son tempérament, ses idées, ses afflictions, ses haines, ses colères, et cependant tous ces êtres divers, réunis, groupés autour d'un drapeau tricolore, n'ont qu'une pensée, donner au tsar une noble idée de la vaillante armée française. Ils ont pensé à cela toute la nuit. Ils y pensaient dans leurs rêves, au cantonnement, ils y pensaient durant l'étape, tous leurs yeux se tournaient vers un point unique — ce jeune homme en uniforme

rouge qui les salue de la main. Tous, depuis le ministre à cheval, depuis le commandant en chef, depuis le gouverneur de Paris jusqu'à cet officier qui raidit sa jambe boiteuse afin de suivre ses soldats, sans qu'on s'aperçoive de sa claudication, jusqu'à ce chasseur démonté et blessé à la tête, qui court à travers le terrain pour rejoindre là-bas son escadron passé au galop — oui, tous se disent qu'ils tiennent en vérité une partie du renom de la France, et ces hommes de natures si diverses, tous ces cerveaux si différents, officiers et troupiers, n'ont qu'une préoccupation, un espoir unique : montrer à l'empereur russe ce qu'est l'armée de la patrie française!

Et il me semblait voir, dans le ruissellement rythmique de ces troupes, battre une immense artère gonflée du sang gaulois.

Eh bien, en dépit de nos mesquines passions, de nos rivalités, de nos ambitions, de nos jalousies, il en est, à de certaines heures climatériques, de la nation même comme de l'armée. Le bon sens intime et latent du peuple produit des effets pareils à la discipline. Il comprend tout, devine tout, accepte tout. Quoi! pas un cri déplacé sortant de ces millions de poitrines?

Non, pas un. Un sentiment des convenances égalant chez la foule bruyante l'attitude de la *grande muette* qui est l'armée. C'est là un phénomène qui doit étrangement surprendre les étrangers et, par exemple, les docteurs allemands qui prétendent volontiers et répètent avec plaisir que nous sommes une nation d'épileptiques. Nos crises, dans tous les cas, ont leurs

périodes admirables de rémission et, on l'avouera, d'aimable détente.

Qu'en eût pensé ce pessimiste retiré à Tours depuis la défaite et qui vivait pauvrement, achevait de mourir près du cimetière où reposait la compagne de sa vie? J'imagine que le général Trochu, en dépit du peu d'importance qu'il attachait aux revues, se fût senti violemment remué par l'admirable, l'imposant spectacle du dernier jour des fêtes données au tsar. Il avait, un jour de 1870, passé sur la place de la Concorde une revue poignante et dramatique, celle des défenseurs improvisés de Paris, gardes nationaux et gardes mobiles de province, dont quelques-uns avaient encore pour tout uniforme une blouse bleue ornée d'une croix rouge. Il en avait vu une autre, sans doute, au lendemain de la guerre funeste, à Longchamps, la revue de nos troupes décimées, presque en haillons, débris des dernières batailles, dont on acclamait, avec des larmes dans les yeux, les bataillons poudreux et les escadrons clairsemés.

Qu'il y avait loin de cette revue tragique passée par M. Thiers, de ces quelques troupes gardant cependant fière figure sous leurs capotes de misère, loin de cette vision du lambeau d'armée, d'une armée renaissante, à ces admirables divisions qui ont passé devant nous l'autre jour !

Je n'avais pas revu Châlons depuis la guerre, depuis le départ de l'armée de Mac-Mahon pour les Ardennes, par un matin frileux, pluvieux... Il m'a semblé que le

lugubre souvenir, les images sombres, turcos errants, zouaves blessés, avaient disparu pour jamais !

Le général Trochu, octogénaire, eût retrouvé à cette vue les fiertés de ses vingt ans. Il a voulu disparaître dans l'ombre, dans le silence. Admirez les antithèses dramatiques du sort. Mac-Mahon meurt pendant que Paris acclame l'amiral Avelane. Ce sont les marins russes qui suivent le convoi du vainqueur de Malakof. Trochu, qui jeta le cri d'alarme sur l'organisation de la vieille armée, disparaît à l'heure où le souverain ami porte, devant un état-major russe, un toast chaleureux à l'armée nouvelle. Il semble que l'histoire ait tourné la page. Le feuillet d'hier est lu. Voici le feuillet blanc de demain.

J'avais pu voir de près le général Trochu pendant certaines journées du siège. J'entends encore certaines paroles de lui, dites d'une voix brève et frappante :

— Il fallait à Paris une armée de secours. Une défaite sous Paris serait funeste et je crains un immense *excidium !*

Ou encore :

— Dans la situation accablante où nous sommes, il faudrait un grand homme! Eh bien, je ne suis pas un grand homme!

Mais c'était un honnête homme et qui avait été prophète.

Il montrait les fortifications de Paris, à peine en état, au défenseur de Sébastopol, à l'intrépide général russe Todleben, peu de jours avant le 4 septembre.

— N'avez-vous que cela pour vous défendre? demanda Todleben.

— Nous n'avons que cela!

— Eh bien, le siège durera quinze jours!

Il dura cinq mois et nous fit honneur.

Un soir, avant Sedan, comme un des serviteurs de l'Empire disait, désespéré, au gouverneur de Paris :

— Mais, en vérité, général, tout est-il donc désespéré? N'y a-t-il donc rien à faire?

— Si, répondit Trochu, il nous reste à faire de l'*humus* pour les générations futures!

Pour lui, le sacrifice de sa vie était fait comme celui de sa mémoire. Je lui demandais, il y a bien des années déjà, quelques renseignements sur les événements de l'année terrible. Il me répondit qu'il ne voulait rien que le repos dans son coin de Touraine :

« Je ne souhaite que le silence, la paix et l'oubli, m'écrivait-il. Je les ai trouvés et je vous assure que dans l'état d'esprit où je suis, sans arrière-pensée de récrimination, sans amertume, sans regret d'aucune sorte, sexagénaire d'ailleurs et comprenant que le monument n'est pas bien loin, je n'ai pas d'autres aspirations que celles d'une philosophie croyante, tranquille et sincère. »

Il ne regrettait qu'une chose, ne pouvoir défendre efficacement, appliquer ses idées sur l'armée, découdre (c'est son expression) la culotte de peau. Lorsque, ayant tracé de lui un portrait que je crois juste et qui, à coup sûr, était sincère, je lui envoyai cette page où je ne dissimulais point ses fautes (qui n'en a pas commis, en ce temps-ci?) mais où je louais son

abnégation, il m'écrivait cette lettre que je peux publier, aujourd'hui que sa tombe est fermée.

Toute la pensée intime de Trochu est là, à mon sens. Il ne récrimine pas, mais il se défend :

Tours, 31 août 1875.

« Monsieur,

« Il ne peut pas plus m'appartenir de juger l'étude dont vous avez bien voulu me faire l'envoi qu'il ne m'a été possible de me résoudre à vous en fournir les données. Nous n'avons en France que trop de « Français peints par eux-mêmes ».

« Mais il m'est sans doute permis de constater qu'en dehors de la forme, qui est excellente, vous avez cherché la vérité au milieu des dires contradictoires qui s'offraient à vous, avec un esprit de bienveillante justice dont je dois vous remercier. La vérité vraie, vous ne seriez sûr de l'avoir trouvée que si j'avais un jour l'honneur d'être connu de vous par des rapports personnels, c'est-à-dire par mon caractère et par les faits précis de ma vie.

« L'une des plus grandes difficultés que rencontre notre pays tel qu'il est fait, dans son effort de réorganisation, c'est le préjugé, c'est la tyrannie des anciennes idées qui ont pénétré les esprits et qui y demeurent. Je les combats le plus que je puis là où je les trouve. C'est ainsi que je m'arrête à cette maxime que vous rappelez, sans paraître d'ailleurs l'approuver : *L'armée n'a pas besoin de penseurs, et Marc-Aurèle était un mauvais général.*

Marc-Aurèle est bien loin, vous en conviendrez. Mais regardons plus près de nous la guerre, non pas telle qu'on la raconte au profit des généraux heureux, mais telle qu'elle est réellement. Donnons, en un mot, *aux causes*, l'attention que la foule n'accorde qu'*aux effets*.

« C'est à un penseur, *Louvois*, que Louis XIV a dû ses victoires, — à un penseur, *Carnot*, que la première République française a dû les siennes. C'est un penseur (stratégiste d'un incomparable génie, tacticien très contesté), *Napoléon*, qui a gagné les batailles dont la légende, origine de notre incurable vanité, nous a perdus. C'est un penseur prussien du commencement de ce siècle, le général *von Scharnhorst*, réorganisateur des institutions militaires de son pays, qui a réellement gagné les batailles de Sadowa, de Reichshoffen, de Spickeren et de Sedan...

« Ne demandez pas justice à la France pour les penseurs militaires, souhaitez-lui d'en avoir, et excitez-la à en produire. C'est le plus patriotique emploi que vous puissiez faire, j'ose l'affirmer, de votre autorité dans les lettres. Quand une armée a des penseurs *qui la font ce qu'elle doit être*, elle a toujours des généraux pour la bataille. C'est à ce point que, lorsqu'ils sont médiocres, le succès les illustre. Les exemples en sont à l'infini.

« Et je dirai, *bien bas*, que si, dans la réorganisation présente de notre armée, les penseurs l'avaient emporté sur les... autres, ce grand intérêt national ne rencontrerait pas les difficultés, les contradictions, les contresens, peut-être les impossibilités, auxquels il va presque infailliblement se heurter.

Sous l'Empire, les militaires instruits, réfléchis, capables de saisir la philosophie de la guerre, s'appelaient des *savantasses;* trente ans plus tard, sous le gouvernement constitutionnel, des *avocats;* aujourd'hui, des *penseurs*, et dans les trois périodes, les armées déclaraient qu'elles n'en avaient que faire. Soyez assuré cependant que tout l'avenir de la guerre moderne est entre les mains de ces savantasses, avocats et penseurs. Les pourfendeurs ont fait leur temps.

Vous voyez, monsieur, que... je vous dis très nettement ma pensée.

Je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

Général TROCHU.

Le soldat *penseur* est aussi un avocat écrivain ! Il le montre dans ses *Mémoires* qui sont, après les fêtes russes, l'événement de l'heure présente. Œuvre de combat, a-t-on dit. Peut-être, au lieu de plaider pour sa propre mémoire les circonstances atténuantes dans le dénouement du siège de Paris, le général eût-il pu simplement parler de ses admirables états de service en Algérie, en Crimée, en Italie, et rappeler les acclamations du corps de Niel, écrasé par les Autrichiens, le soir de Solférino, et criant: « Vive Trochu ! » en voyant arriver la division du jeune général dans la plaine de Guidizzolo. Mais qu'est-ce que l'Italie, la Crimée, la jeunesse, la gloire, lorsque le vent de la défaite a passé sur ces souvenirs, écrasé les primevères, déchiqueté les drapeaux ?

XXVIII

Challemel-Lacour. — La rentrée. — La politique. — Les chansonniers. — Un coup d'œil aux *cabarets* parisiens. — Du mysticisme et du réalisme dans les *cabarets* modernes, petite étude de curiosité comparée. — Du *Ciel* au *Néant*. — Les cabarets macabres. — La *Roulotte*. — La gaieté morbide. — Rome et Montmartre.

29 octobre.

Dans un volume de Pascal Duprat, intitulé *Tables de proscription*, et qui contient la liste des exilés du 2 Décembre, on peut lire, parmi les gens condamnés au bannissement par la commission mixte de la Haute-Vienne, entre les noms de *Chatenet*, propriétaire, et de *Chadol*, artiste en porcelaine, celui de *Challmel*, professeur de philosophie.

Ce *Challmel*, alors inconnu et qu'on expédiait après cinq mois de détention sur la frontière belge, ce jeune professeur, qui allait trouver en exil une occasion pratique de mettre sa philosophie et son courage à l'épreuve, n'était autre que M. Challemel-Lacour,

mort après une carrière historique. Il n'avait pas vingt-cinq ans lorsque l'exil le condamnait à vivre en ouvrant, à Anvers, les conférences littéraires. Son éloquence était vraie, incisive et probante. Ce lettré supérieur, qui étudiait à la fois Guillaume de Humboldt et Mme d'Epinay, fut, à la tribune et dans le journalisme, un admirable ouvrier de cette claire et forte langue française qui peut tout dire sans complications et sans néologismes. Chose à noter, en effet, Challemel-Lacour était, à l'Académie, le moins révolutionnaire des travailleurs du Dictionnaire. Il avait le respect quasi superstitieux, la vénération de la langue du dix-septième siècle. Lorsqu'il s'agissait de l'introduction de quelque mot nouveau, on pouvait être certain qu'il voterait avec M. Brunetière.

Il tenait en cela à la pure tradition française. On a dit qu'en dépit du pessimisme politique de la fin de sa vie il était demeuré jacobin. Ce qui est plus vrai, c'est qu'il était demeuré normalien. Normalien, il l'était en rédigeant dans la fumée sa dépêche au président de l'Assemblée nationale. Normalien, il l'était encore en prononçant dans ce même Panthéon où il était entré, en juin 1848, le premier après son colonel, cet admirable discours sur le centenaire de la République française qui faisait dire à M. Gaston Boissier, assis à nos côtés :

— Voilà un homme que nous devrions avoir chez nous !

Et je crois bien que, ce jour-là, M. Challemel-Lacour posait en effet sa candidature académique. Je ne lui trouvais pas les chances voulues et je me faisais un

devoir de le lui déclarer, en toute franchise.

— Souvenez-vous, me dit-il avec son fin sourire froid, que l'évêque d'Autun, par exemple, veut bien ne pas oublier que nous avons été élèves de l'École normale ensemble. J'ai plus de voix que vous ne pensez.

Et il me contait qu'à l'École précisément, faible de santé et presque toujours à l'infirmerie, en compagnie de Mgr Perraud, il était là sermonné par le Père Gratry, presque de leur âge ou, du moins, pas beaucoup plus âgé qu'eux, et qui « réussit à convertir Perraud ».

— Je crois bien, ajoutait-il, que le duc d'Audiffret-Pasquier, avec qui je dispute et discute au Sénat depuis des années, vote pour moi. Je serai élu. Il le fut, malgré Mme Renan, qui souhaitait l'élection de M. Berthelot, et la santé seule de Challemel-Lacour a empêché cet impeccable érudit d'apporter à nos travaux l'autorité de sa science et de sa parole un peu hautaine où chaque mot avait sa valeur et sa force.

On avait cru longtemps que Challemel-Lacour, cerveau puissant et talent volontairement austère, *escarpé*, comme eût dit Hugo, n'avait pas, comme nous, son coin de tendresse et de douceur. C'est cependant par le cœur qu'il fut frappé pour la première fois, et — philosophe plus poète qu'il ne voulait l'avouer — son agonie, qui fut aussi toute morale, commença par des larmes, ces amères larmes qui sont, pour tous les hommes, pour les forts comme Balzac, pour les faibles comme Musset, la constatation, la rançon et la consolation à la fois de leur débile et noble humanité.

Il semble que cette disparition, coïncidant avec la rentrée du Parlement, avec les manifestations d'Albi et les bagarres de Carmaux, nous ramène brusquement en pleine politique, militante et bouillante. Fini de sourire, expliquons-nous et interpellons-nous !

Ne va-t-il donc plus y avoir, à Paris, d'autre souci que la politique ? Ne restera-t-il point, pour cette petite histoire des mœurs que nous traçons, à côté de la grande, une place spéciale et un coin réservé ? M. Jaurès va-t-il tout absorber et n'allons-nous avoir d'autre souci que de prendre parti pour ou contre la *Carmagnole ?*

On ne la chante pas encore dans les cafés-concerts où l'on entonne cependant bien des refrains variés. Le gouvernement suédois vient de prendre, à propos de ces cafés-concerts, un parti radical. Il les a supprimés. Plus de cafés chantants, des lieux de réunion où l'on fera de la musique. Au lieu de la musiquette à la mode, une musique classique, presque de la musique sacrée. Je me demande quel effet produirait une telle mesure dans notre Paris, où les concerts pullulent, où les *cabarets* naissent au coin des carrefours, où les inventions les plus extraordinaires sortent des cervelles en ébullition, où chaque innovateur se demande, éperdu dans sa course aux bizarreries :

Quel cabaret nouveau, quel cadre pittoresque, alléchant ou macabre, pourrais-je donc trouver ? Quel titre singulier pourrais-je bien *lancer ?*

Et la Butte, la butte sacrée, comme ils l'appellent, se couvre chaque jour de cabarets nouveaux. La fortune du chanteur Bruant, les succès du gentilhomme

Salis portent à la tête des chercheurs de placers spéciaux. On draine les terrains de Montmartre comme jadis en Californie, comme aujourdhui dans le Transvaal, on bouleverse les gisements d'or. Il y aurait une monographie fort suggestive à écrire sur tous ces cabarets qui allèchent, attisent la curiosité publique. Signe des temps, aussi, ce besoin de bizarrerie dans le plaisir, de piment spécial, de poivre remplaçant le gros sel d'autrefois.

Ce n'est pas ce qui s'y chante dont l'étude nous tenterait (ceci regarde notre voisin de la rue de Douai, M. Sarcey); c'est ce qui s'y voit, le public qui y vient, les spectacles qu'on y donne, le décor spécial de ces exhibitions dont doit tenir compte tout homme qui se préoccupe des tendances actuelles de la foule. Le mouvement néo-mystique de ces dernières années n'est-il point sorti du *Chát noir*, devenu, avec le *Sphinx* ou la *Marche à l'étoile*, une sorte de Bayreuth des ombres chinoises?

Ce mysticisme, nous le trouvons, un peu raillé et déformé, dans ce *Cabaret du Ciel* où, sur le boulevard de Clichy, on est servi par des anges aux longues robes blanches avec des ailes dans le dos. Ces anges sont de braves garçons tels qu'on en rencontre dans les restaurants ordinaires. La salle commune a l'aspect d'un réfectoire de couvent. D'une architecture gothique improvisée, elle a, au centre, une longue table où les *fidèles* prennent place, et, contre la muraille, une chaire où monte un bon gros bel homme, à barbe longue, vêtu d'une sorte de robe de mage, et qui, montrant dans un coin de la salle un de ces animaux à qui

Monselet disait éperdument *Cher ange!* fait aux consommateurs un petit cours de morale ironique dont la forme est vraiment agréable.

— Mes frères, dit-il en montrant l'image grossière, quel que soit le dieu vers lequel, parmi la poussière d'or des étoiles, s'envole, du sein de la foule des 1.400 dieux connus, notre débile pensée, celui-là, ce dieu vorace et vil est celui auquel vous sacrifiez le plus souvent, avec le plus d'empressement et de joie. Saluez, c'est le dieu *Porcus!* Au fond de vos plaisirs, de vos élans, de vos espoirs et de vos rêves, il gît, il se tapit, il attend, il est là, le dieu *Porcus!* Il sommeille au fond de vos âmes (puis, se tournant vers un veau d'or qu'une façon de sacristain tient, dressé au haut d'une hampe, comme un Égyptien promenant le bœuf Apis), et celui-là aussi, le *veau d'or*, vous l'adorez aussi, vous le vénérez ; comme au dieu *Porcus*, vous lui sacrifiez, ô mes frères, le meilleur de vous-mêmes ! Ce *sont deux puissants dieux !*

D'où vient ce prédicant *ironiste* dont la voix profonde, bien timbrée, nuançant le mot et scandant la phrase, fait songer à un parodiste de Renan, — d'un Renan exacerbé et non plus onctueux, mais solennel ?

— Est-ce un comédien ? demandé-je à un des *anges* qui nous servaient.

— Non, monsieur, non, c'est un ancien professeur !

Et c'est possible. La période de l'orateur a le *nombre* et on sent l'érudit sous le plaisantin d'apparence grave. Je dois dire que les spectateurs goûtent beaucoup moins, au *Cabaret du Ciel*, le régal de cette ironie que

le spectacle des visions qui les attendent au premier étage : anges ailés s'envolant dans les airs, Fortune apparaissant, les mains chargées d'or, danseuses de la rue du Caire figurant les houris du paradis de Mahomet.

Le spectacle, sur ce point, ne diffère pas essentiellement de celui des baraques de la fête de Neuilly. C'est la même exhibition de trucs *illusionnistes* produits par des combinaisons de miroirs et de jeux de lumière. Mais l'orgue ajoute sa musique mystérieuse à ces tableaux rapides, et le rêve est un tel besoin chez l'homme, même chez l'homme le plus moderne des modernes, chez le flâneur, le blasé et le désœuvré, que ce *Cabaret du Ciel* peut sembler à tel Parisien rassasié de la vie courante une excursion dans l'idéal. Ce Parisien-là, du reste, doit y mettre beaucoup de bonne volonté.

Comme nous sortions, un des *anges* nous dit :

— Monsieur, prochainement, tout à côté, nous ouvrirons le *Cabaret de l'Enfer*. On l'achève. On *pose* les flammes.

Le *ciel* et l'*enfer*, c'est le poème du Dante mis à la portée de nos flâneries, sur un des boulevards extérieurs de Paris. Mais les inventeurs de cabarets pittoresques n'avaient pas attendu l'ouverture du futur *Inferno* pour offrir aux amateurs l'antithèse de ces paradis de féerie. Il suffit de traverser le boulevard pour rencontrer, à quelques mètres l'un de l'autre, deux cabarets assez sinistres où l'ironie, cette fois, se

joue non plus des anges, mais des hommes, des mortels et de la mort.

L'un est le *Cabaret du Néant;* l'autre, un peu plus loin, vers la butte, le *Cabaret macabre.* Dans l'un et dans l'autre, les tables où l'on vous sert les consommations voulues sont des cercueils, de véritables cercueils, les *boîtes à poussière* du dernier acte de la comédie humaine, et les garçons qui vous proposent des *toxiques* ont le costume noir, le chapeau ciré, la plaque d'argent de ces funèbres ouvriers des dernières heures que le peuple appelle, en son éloquence féroce, des *croque-morts.*

Je n'insisterai pas sur les aspirations diverses qui se trouvent en quelque sorte contentées et comme caressées par ces cabarets si différents d'aspect : le *Cabaret du Ciel,* avec ses blancheurs, ses ailes, ses orgues, ses nuages de carton-pâte correspondant aux rêveries des mystiques contemporains ; les cabarets macabres, avec leurs tentures funèbres, leurs murailles noires, leurs chauves-souris et leurs squelettes relevant plutôt, ce me semble, de l'école réaliste.

Tous morbides, du reste, tous nés de ce besoin de curiosité maladive qui caractérise toute période décadente. Mais quoi ! Byron ne trouvait-il point joyeux de boire, comme l'eût pu faire un Oscar Wilde, du pale-ale en guise d'hydromel dans un crâne, et n'en alla-t-il pas moins mourir, en héros, à Missolonghi pour la défense du peuple grec?

Des crânes, il en est partout en ces cabarets, gais comme des sépulcres, où l'on vous sert (voilà l'esprit du lieu) des *vers de bière.* Le lustre qui pend au milieu

de la salle du *Cabaret du Néant* est formé de crânes divers et de fémurs et de tibias, et les cierges qui éclairent la salle aux peintures étranges sont tenus par des mains osseuses de squelettes. Oui, ces débris d'êtres humains servent à la décoration de ce coin de cabaret. Ces *ornements* sinistres sont les reliques bafouées de pauvres êtres, hommes ou femmes, qui ont vécu. Je sais tel prince étranger qui est allé, en curieux, au *Cabaret du Néant*. « Hélas! pauvre Yorick, » se fût écrié, sans nul doute, s'il y avait mis le pied, le prince Hamlet.

C'est sur le chêne des cercueils éclairés par des cierges minuscules que Byron, visitant Paris, eût, à Montmartre, bu son faux hydromel. Il eût été curieux des tableaux accrochés dans cette salle crêpée de deuil. Tableaux lumineux et qu'un instant transforme de telle sorte que les personnages des peintures — Pierrot soupirant au clair de la lune, danseuses éperdues, Roméos énamourés et toutes les célébrités poétiques de la *Butte*, Aristide Bruant, Jules Jouy, Marcel Legay, d'autres encore, — apparaissent soudain transformés en squelettes, tandis qu'un invisible orchestre fait entendre le *Dies iræ*.

Masses poussiéreuses aveuglées par les passions et les vices, tremblez, malheureux, et venez vous retremper en envisageant la mort!

C'est l'appel adressé aux passants par le propriétaire du *Cabaret macabre*, poète à ses heures, et chantant, comme un autre Bruant, ses propres chansons:

Bois cette bière
A tes chères amours;

Dans l'autre bière
Tu resteras toujours !

On s'imagine la gaieté de ces séances. Mais les *masses poussiéreuses* y accourent, et, depuis Ronsard, les poètes ont toujours eu la cruauté de montrer le crâne sinistre que cachent les roses vivantes de la beauté. Ici, dans ces cabarets macabres, le spectacle est donné d'un vivant qui se décompose. Le premier spectateur venu, s'il se prête à la comédie sinistre, apparaît à ceux qui l'aiment enveloppé dans un suaire et la chair verdissante, au fond du cercueil. Jeu de lumières, disposition particulière de l'éclairage : l'image n'en est pas moins atroce, inoubliable, et ce jeu de la mort est maladif et symptomatique. Un moraliste-aliéniste tel que Max Nordau, un Lombroso, un Lasègue y trouveraient ou y eussent trouvé des prodromes de décadence psychique. Les curieux ne sont pas tous des malades, mais les blasés d'une certaine espèce sont déjà des affaiblis. Le bon vin versé au cabaret de Mme Grégoire était plus sain, plus clair et plus joyeux que cette bière-là !

Mais, quoi qu'on puisse dire, cela est curieux. Ce Montmartre est un coin de Paris qui vaut qu'on l'étudie. Il est *ironiste*, il est macabre, mais il est particulier et il est vivant. Voici un cabaret où les clients sont insultés dès la porte d'entrée. Ils la poussent, cette porte. Le passant entend un concert de cris féroces et d'injures. C'est le *nouveau* qu'on salue.

Après tout, les *brimades* dans nos écoles, entre jeunes gens bien élevés, ne sont pas plus sottes. Ailleurs, c'est le refrain d'une tabarinade qui nous arrive. Et voici un nouveau cabaret qui s'ouvre : *la Roulotte*, du nom de la voiture foraine qui transporte à travers champs les pauvres saltimbanques errants de l'art.

La Roulotte, ce dernier exemplaire du chariot de Thespis ! *La Roulotte !* n'était-ce pas le titre qu'Alphonse Daudet voulait donner à un roman où délicieusement il nous eût conté les aventures des ferreurs de cigales et des chercheurs d'étoiles ? *Roulotte* ici, *Cabaret du Ciel* ou *de l'Enfer* là, *Cabaret de la Mort* ou *Cabaret du Néant*, toutes ces ironies vécues me donnent la sensation d'une humanité qui s'agite sans savoir ce qu'elle aime, cherche la gaieté dans les excitants morbides, s'amuse là comme elle se distrairait en prenant de l'éther ou de la cocaïne, pour oublier ou se *remonter* — et je crois bien que le futur historien des mœurs de ce temps ne pourra point passer sous silence ces cabarets singuliers et curieux, surtout s'il met en épigraphe à son livre la fameuse phrase brève et terrible de Bossuet : *Rome rit et mourut !*

Mais Montmartre n'est point Rome et Montmartre ne veut pas mourir.

XLV

La crue des rivières. — Les inondations et les revues de fin d'année. — *Je suis la Seine!* — Les fléaux en couplets. — La politique. — Les lettres de George Sand. — Comment Musset utilisa une lettre d'amour. — Camille et Perdican. — Alexandre Dumas et la baronne d'Ange. — M. de Bismarck et ses *révélations.* — Dès 1867, le chancelier prévoyait 1870. — M. de Bismarck chez le baron Taylor. — L'*Africaine* et Meyerbeer. — Un intérieur de *bienfaiteur.* — La mare aux canards. — Il y a lettres et lettres. — Petite histoire d'un collectionneur d'autographes. — Cent mille francs pour être député! — M. Sarcey et le professeur Lombroso. — La fausse écuyère de P.-J. Proudhon. — Ce qui déprécie les autographes. — L'intervention du consul de France. — N'écrivez jamais!

5 novembre.

Dans quelques semaines, à la fin de l'an, une jeune personne court vêtue apparaîtra, dans un costume allégorique, aux spectateurs des revues de l'année, et, comme on lui demandera : « Qui êtes-vous? » elle répondra, sur un air de pont-neuf : « Je suis la Seine! » et les plaisanteries les plus spirituelles suivront, toutes prévues, toutes entendues déjà, mais

dont l'éternelle banalité fera rire : « Vous avez donc quitté votre lit ? Quelles fugues avez-vous faites? Ah! madame, quels débordements ! » Et les Parisiens se divertiront dans leurs stalles de ce qui a navré les pauvres gens de la banlieue dans leurs logis. Ce qui aura été l'inquiétude des riverains deviendra le sourire des désœuvrés. Aujourd'hui, un désastre ; demain, un couplet.

Paris inondé ! Nous n'en sommes point là, mais les trembleurs en parlent et descendaient, ces jours-ci, dans leurs caves, non pour s'y réfugier contre le feu du bombardement, comme en 1871, mais pour voir si l'invasion des eaux commençait. Quittes pour la peur, ils ont retrouvé bientôt leurs occupations, fait leurs visites à leurs morts et repris la lecture de leurs journaux.

La politique est revenue au premier plan et la question de l'Arménie, celle de Madagascar, l'élection présidentielle aux États-Unis, la lutte entre M. Bryan et M. Mac Kinley, l'*or* contre l'*argent*, quelle bataille ! — ont fait oublier un peu ces autres questions plus spéciales : l'Odéon et la correspondance de Musset et de George Sand.

A-t-on remarqué, soit dit entre parenthèses, combien il y a de *littérature* dans la passion de ces deux êtres s'entre-déchirant l'un l'autre et faisant, jusque dans le gouffre de leur douleur, l'un des vers, l'autre des *proses*, comme on dit aujonrd'hui ?

— Ils se font des scènes qui deviennent des scénarios, me disait une femme d'esprit.

Alexandre Dumas, qui avait eu ces correspondances

entre les mains, nous assurait que les lettres d'amour de ces poètes ne dépassaient pas en éloquence les billets doux qu'un étudiant pouvait adresser à une grisette. Quelle étonnante erreur! Il y a dans les lettres de George Sand des cris éperdus qui valent mieux que les sanglots de Lélia : « Adieu! reste, pars, seulement ne dis pas que je ne souffre pas. Mon seul amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, mon sang, allez-vous-en, mais tuez-moi en partant. »

Et ils souffrent, sans doute, l'un et l'autre, *elle* et *lui*. Certainement ils souffrent. Mais ce qui est piquant — et ce qui était inévitable — c'est qu'ils prennent en note leurs cris de détresse et qu'ils recopient leurs appels désolés dans leurs *cahiers d'expressions*. Et c'est Musset plus encore que George Sand qui se livre à ce petit travail. « Il y a du sang dans mon encre, » disait un soir le poète désespéré. On pourrait dire aussi qu'il y a de l'encre dans ses larmes. Quand un fragment des lettres de George lui semble éloquent, il le met en vers : « Tu aimeras mieux par la suite, écrit » Mme Sand, mais tu ne seras jamais plus grand que » tu ne l'as été dans ces tristes jours. N'en déteste pas » la mémoire... »

Et Musset de traduire :

Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle...

C'est le même accent, le même sentiment. Mais le poète fait mieux encore. Mot pour mot il emprunte à sa maîtresse les termes mêmes de ces lettres désormais immortelles, et ces confidences et ces conseils

qu'il a lus, relus, arrosés de ses pleurs dans sa solitude navrée, il les envoie à l'imprimeur, il les fait entendre sur la scène même, en plein théâtre, il les publie comme pour répondre publiquement à celle qu'il a aimée : « Tu vois bien que je t'ai compris ! »

Cette collaboration secrète, cet emprunt que la publication des lettres de George Sand vient de nous faire connaître, est un cas de littérature tout à fait curieux. En perdant leur amour, ces poètes ne laissent rien perdre. Ils servent au public les miettes de leurs soupers. Ils utilisent jusqu'à leurs plus amers billets doux.

En voici la preuve :

Lettre de George Sand à Musset.	*On ne badine pas avec l'amour.*
—	Comédie publiée en 1834, représentée en 1861.
Venise, 12 mai 1834.	—
Ton cœur, ne le tue pas... afin qu'un jour tu puisses *regarder en arrièré* et dire comme moi :	On est souvent trompé en amour..., mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour *regarder en arrière* et on se dit :
« *J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui !* »	« *J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui !* »

Ainsi, quand nous écoutions Perdican jeter à la foule ces admirables paroles de foi jaillissant du fond même

de la désespérance, lorsque nous nous disions : « Comme Musset vraiment a mis là toute son âme ! Comme c'est bien son cri, comme c'est bien sa voix ! » c'était George Sand que nous entendions, c'était Camille, la Camille de chair et d'os, ce n'était pas Alfred de Musset qui parlait !

Alexandre Dumas nous contait, avec sa verve ironique et mâle, comment, ayant à écrire cette scène du *Demi-Monde*, où M. de Nanjac va demander compte de son passé à la baronne d'Ange, il laissait là son manuscrit interrompu, se rendait lui-même chez une maîtresse qui avait écrit à un autre, et, lui mettant sous les yeux la preuve de sa trahison, étudiait, tout en en souffrant, le mensonge féminin, notait les excuses alléguées, les supplications, les gémissements, les torsions de mains — et rentrait chez lui pour écrire *sa scène*.

Et ne faut-il pas, encore une fois, que les poètes *utilisent* leurs souffrances. Molière a donné l'exemple ; et il y a peut-être, qui sait ? dans les propos de Célimène, des mots tombés des lèvres de la Béjart, comme il y a de la prose de George Sand dans les scènes d'*On ne badine pas avec l'amour*.

Les politiques, eux, — et je parle des plus grands — utilisent aussi leurs souvenirs. Ils ont leurs papiers d'État, qui sont leurs lettres d'amour d'un genre tout particulier et qu'ils sortent de leurs cartons quand ils ont aussi *leur scène à écrire*. M. de Bismarck vient précisément de servir au monde un de ces billets du matin. Il a tenu à faire savoir que l'amitié de la Russie

et de la France est toute neuve et qu'en 1890, il n'y a pas si longtemps, nous étions plus qu'isolés.

Tout, décidément, chez ce grand homme vieilli, trahit le dépit haineux. C'est qu'il assiste, furieux et souffrant, à l'écroulement de ses rêves. Au coin du feu, le soir, dans le silence de son château sur qui la nuit tombe avec le froid des hivers, il doit se demander parfois, tisonnant des troncs d'arbres abattus, s'il est assuré d'avoir légué à l'avenir œuvre qui dure. Le doute n'entre pas au cœur du poète qui, ayant saigné, se dit du moins : « Qu'importe, j'ai chanté ! » Mais le sang, tout le sang versé par l'homme de conquête, à quoi aura-t-il servi, sinon à faire germer la haine? Quel triste jour des Morts a dû passer le vieillard pensif, génie toujours militant, âme violente et belliqueuse, et si l'anxiété dont je parle entre dans son cerveau, s'il se dit : « A quoi bon? » si, ayant eu le présent il redoute l'avenir, s'il en doute seulement, quel supplice !

Il l'avait pourtant préparée de loin, cette œuvre de destruction et de carnage. Au moment même où, visitant Paris durant l'Exposition de 1867, il signait à l'impératrice Eugénie — au dos de son portrait-carte, — des dédicaces caressantes et quasi obséquieuses, le chancelier songeait déjà à entrer, botté et sabre au poing, dans cette ville dont il était l'hôte, curieusement regardé, presque admiré, hélas !

C'est une petite histoire fort significative et que me conta bien des années après l'excellent baron Taylor.

Un jeune musicien allemand, du théâtre de l'Opéra de Berlin, venu chez nous pour y chercher fortune,

comme tant d'autres, avait tenté, las de misère, de se suicider en se jetant à la Seine. Le baron Taylor avait su la tragique aventure, s'était enquis du sort du pauvre diable et, avec l'argent d'une des Associations que le brave homme avait fondées (car c'était un *bienfaiteur* qu'eût salué M. Brieux, ce bon Taylor), avait rapatrié le musicien après l'avoir secouru.

Et, ayant appris le fait par le pauvre garçon lui-même, M. de Bismarck tint à remercier en personne le baron Taylor et se fit conduire, durant son séjour à Paris, rue de Bondy, où l'ancien commissaire royal près la Comédie-Française demeurait depuis tant d'années.

C'était un étrange logis que celui du baron Taylor. Immense, ressemblant à la fois à une bibliothèque publique et à ces coins de musée de province où l'on entasse, dans une promiscuité bizarre, les antiquités romaines et les débris de mastodontes, les amphores ébréchées et les minéraux. Dans une lettre datée de 1828, Victor Hugo dit à Taylor qu'il lui rendrait visite « si la route était plus praticable de mon pôle arc-
» tique de la rue de Vaugirard à votre pôle antarc-
» tique de la rue de Bondy ». Je suis certain qu'il y avait, dès 1828, *en ce pôle*, des amphores, des manusc its, des bouquins, des coquillages — et même des momies d'Égypte.

Quarante ans après, en 1867, les momies, les ammonites, les débris gothiques et les vases étrusques étaient devenus dix fois plus nombreux. Ils envahissaient tout et les vieux livres faisaient craquer le solide parquet. Taylor vivait là, heureux, parmi les microbes,

antiquaire au cœur resté jeune au milieu de ces vieilleries.

Et, lorsqu'on lui remit la carte d'un *monsieur* qui « était en bas, dans un fiacre » et qu'il lut le nom de M. de Bismarck, le baron prit à peine le temps d'enlever sa robe de chambre et de passer une redingote.

Le chancelier entra, tête haute, cordialement hautain, regardant curieusement le vieillard, ses bouquins et ses amphores.

Taylor l'avait fait asseoir.

— Diable, dit M. de Bismarck, vous avez beaucoup de poussière ici, monsieur le baron!

Et, de sa main gantée, il essuyait, sur le bras du fauteuil d'acajou, la poudre épaisse des bouquins.

— Ce sont mes paperasses, fit le baron. Les vieux livres changeraient vite un palais en taudis. Ce qui n'empêche qu'un de vos plus illustres compatriotes, Meyerbeer, qui venait de trouver en marchant dans la rue un des morceaux de son *Africaine*, ne soi monté chez moi en me demandant du papier pour le noter et ne l'ait écrit précisément dans le fauteuil où vous êtes, monsieur le comte, — et dans cette poussière! Et c'était tout simplement la fameuse *phrase à l'unisson!*

— Elle est pittoresque, du reste, votre poussière, répondit en souriant M. de Bismarck, et je conçois qu'elle vous soit sacrée si Meyerbeer y a touché! C'est précisément pour vous remercier de ce que vous avez fait pour un autre musicien de mes compatriotes que je suis ici!

Et, avec une bonne grâce parfaite, le chancelier se

mit à la disposition du baron pour le cas où un des membres d'une des associations présidées par Taylor se trouverait, à Berlin, ayant besoin d'un appui quelconque.

— Je m'intéressais particulièrement à ce garçon, dit M. de Bismarck, vous êtes bien tombé!

— Et je vois par là, dit-il encore, je vois que tous les Français ne songent pas à attaquer les Allemands!

Puis, tout à coup et d'un ton singulier qui frappa le baron et lui donna la sensation aiguë d'une menace galamment dissimulée sous une apparence d'amabilité toute ronde :

— J'ajoute, monsieur le baron, que je reste personnellement votre débiteur et qu'en quelque circonstance que ce soit, vous m'entendez bien, vous pouvez faire appel à moi avec la certitude que j'y répondrai.

Il y eut un silence.

M. de Bismarck, tout en demeurant encore dans le vague des diplomaties, précisa :

— On ne sait point ce qui peut arriver, monsieur le baron. Je ne reviendrai peut-être jamais à Paris, mais — vos compatriotes sont si aimables à la fois et si provocants — il est possible que j'y revienne. Mais, à Paris ou à Berlin, je suis votre débiteur, monsieur le baron, et vous êtes mon créancier. Rappelez-moi ma dette quand vous voudrez, *où vous voudrez*, et elle sera payée. C'est une dette de reconnaissance! On ne sait pas ce qui peut arriver, répéta lentement le chancelier...

— Eh bien, monsieur le comte, dit en riant le baron Taylor, qui avait la réplique et qui avait de

l'esprit, tout ce que je demande à Votre Excellence, dont la visite est un grand honneur pour moi, c'est de ne jamais la revoir, ni à Berlin, où je n'irai plus, malgré mon amour des voyages, car je suis trop vieux — ni à Paris!

— Au revoir, monsieur le baron! fit le comte de Bismarck. Il tendait la main au baron Taylor.

— Adieu, monsieur le comte!

Trois ans après, dans son appartement poudreux de la rue de Bondy, pendant que les sourds grondements du canon roulaient autour de Paris assiégé, le vieux baron Taylor se rappelait l'accent quasi narquois de son visiteur lui disant : *Au revoir*, et, par deux fois : *On ne sait pas ce qui peut arriver.*

Inutile d'ajouter que le baron ne demanda rien au comte de Bismarck. Il lui eût demandé trop de choses et la dette de reconnaissance de l'homme d'Etat prussien s'envolait, comme tant d'autres souvenirs, dans la fumée de la canonnade.

Toujours est-il qu'il cuvait depuis longtemps sa haine, l'homme d'État qui entrevoyait déjà, au milieu des illuminations de Paris en fête, le fantôme de Paris affamé. M. de Bismarck vient de déclarer à un journaliste allemand que ses révélations dernières ont produit « *l'effet d'un pavé dans la mare aux canards* ». Il n'en est plus, fort heureusement, à produire d'autres émotions que celles-là et le vieux reître ne donnera plus, Dieu merci, que des coups d'épée dans l'eau — des mares.

Il parle, il parle — et il publie les vieux papiers comme un collectionneur d'autographes qui viderait des tiroirs sur la tête de ses contemporains.

— *N'écrivez jamais !*

C'est un précepte qui vaut celui d'Avinain en matière criminelle. « *N'avouez jamais !* » répétait le boucher assassin qui savait que le doute suffit à sauver une tête. Il vient d'arriver, à propos de lettres, une mésaventure à un de nos contemporains, que je ne connais pas, mais qui, ainsi que plusieurs d'entre nous, a été agréablement pris pour dupe. Un inconnu, que nous regardions, les uns et les autres, comme un original, un maniaque, un riche désœuvré ou tout simplement un amateur d'autographes, écrivait, un peu au hasard, depuis quelque temps, à des savants, à des littérateurs, à des hommes politiques, à des artistes, en leur exprimant son admiration, en déplorant que des personnalités d'une telle valeur ne fissent jamais partie du Parlement de leur pays, et en leur offrant, en cas de besoin, une somme ronde pour soutenir une candidature éventuelle. Ce Mécène ne voulait que le bonheur universel, des lois justes et humaines, et il trouvait que tel ou tel contemporain de son choix était tout désigné pour collaborer au bonheur social. Il se faisait, de par sa fortune, le *Grand Électeur* de l'Europe.

C'était d'une ville d'Espagne que ces lettres arrivaient, allant frapper à diverses portes, à travers tous pays. L'homme qui les écrivait donnait pour références les plus illustres noms du monde : on pouvait se renseigner en Angleterre auprès de M. Gladstone, en Amérique auprès de M. Mac Kinley, en Russie auprès

du comte Tolstoï. Et la signature que portaient ces missives (je ne la citerai point) avait une sonorité harmonieuse, un parfum de *grandesse* castillane.

On était un peu surpris tout d'abord en recevant ces épîtres ; on se disait : « C'est un fou ! » puis les offres succédant aux offres et les protestations aux protestations, on hésitait, on se disait : « En fin de compte, tout est possible ! » et, comme on est volontiers poli et qu'on se donne — inutilement — pour tâche de répondre à toutes les lettres, surtout aux lettres qui vous flattent, on mettait, un beau jour, la réponse à la poste. N'écrivez pas, n'écrivez jamais!

M. Francisque Sarcey nous disait ainsi, en riant :

— J'ai reçu une offre singulière. Un de ces amis ignorés qu'ont tous les gens en vue met à ma disposition soixante mille francs si je veux me présenter à la députation aux élections prochaines !

— C'est un Espagnol, n'est-ce pas, votre ami inconnu ?

— C'est un Espagnol.

— Il s'appelle ***... et habite X...

— Parfaitement.

— Eh bien, cher ami, votre Mécène m'offre cent mille francs pour mes frais d'élection si je consens à accepter une candidature. Et sa sollicitude ne s'arrête ni à la littérature ni à la France, car un des disciples du professeur Lombroso me disait hier que ce même Monte-Cristo a offert au savant cent mille livres aussi pour le pousser à quitter son laboratoire, à entrer au Parlement italien et à y défendre ses idées !

Les amateurs d'autographes sont si pressants et si

habiles qu'on se laisse aller à leur répondre même lorsqu'on flaire un subterfuge. On sait l'histoire de cette fausse écuyère de l'Hippodrome qui, parlant de suicide, écrivait à toutes les sommités littéraires de son temps et leur demandait un appui moral, des conseils, le salut. P.-J. Proudhon, très ému, se laissa aller à lui adresser une longue lettre admirable qui courut d'abord les journaux et vint enfin en vente publique. La prétendue écuyère n'était qu'un maître d'études en détresse qui faisait métier de vendre les autographes des gens célèbres qu'il escroquait ainsi par la pitié.

Notre Espagnol, fort intelligent, a essayé de faire mieux, paraît-il. Il a tenté de tirer parti des confidences un peu bien naïves que lui avait faites un de ces candidats possibles, alléché par les fameux cent mille francs. Pressé par la peur du ridicule, redoutant de voir divulguée sa faiblesse, le correspondant trop crédule a fait appel à l'intervention du consul de notre pays, et très aimablement, avec beaucoup de ténacité et de tact, le consul de France a repris au collectionneur, prêt à s'en faire des armes, les lettres des célébrités dupées qui croyaient avoir trouvé déjà l'admirateur idéal résolu à léguer une fortune à ceux qu'il aime.

J'ignore le nom de l'homme célèbre à qui notre Espagnol a mis de la sorte ses missives sous la gorge. Mais je remercie le consul qui nous a fait restituer nos autographes. Je dois dire que le fameux Mécène ne m'a jamais rien demandé et je pourrais avoir encore, sans la révélation officielle, l'illusion de croire que,

là-bas, me suivait des yeux un de ces amis inconnus qu'on préfère parfois aux amis de tous les jours, d'abord parce qu'on les connaît moins, ensuite parce qu'ils sont plus loin.

Hélas ! non, il faut en rabattre ! On ne nous offrait cent mille francs que pour avoir l'occasion de nous demander, un jour, quelques *pesetas*. Cette espèce de foi candide que nous avons pour tout ce qui est étranger nous faisait accorder à ce correspondant quasi-anonyme une sorte de sympathie que n'eût pas obtenue un compatriote logeant de l'autre côté de la rue. A beau tromper qui vit à distance !

Et c'est ainsi que les autographes courent les ventes et qu'on les rencontre, cotés et analysés, sur les catalogues. « Lettre à un Mécène qui offrait une candidature politique et cent mille francs (*Rare*). » Ce sont là de ces *pièces* qui montent haut sous le feu des enchères ! — Ce qui m'a charmé dans les lettres que j'écrivais à ce faiseur de dupes et que le consul de France m'a renvoyées hier, c'est que (répondant volontiers aux lettres qu'on m'adresse et ayant, par exemple, expédié un nombre incalculable de billets à des correspondants interrogateurs pour leur dire et redire que mon nom se prononce *Clartie* en faisant sonner le *t*, et non *Clarcie*), j'ai tout de suite envoyé au diable — poliment — la proposition de subvention que me faisait ce Mécène castillan. Quelle joie de se dire que, dans sa vie, on n'a touché de personne un centime en dehors de ce qu'on a gagné par son travail !

Cela est tout simple sans doute et ne constitue pas une exception, c'est l'orthographe, mais cette consta-

tation est une satisfaction comme une autre.

Et quel est celui d'entre nous, littérateur, savant ou philosophe, qui s'est laissé prendre aux offres du farceur d'au delà des monts et a attendu, pour jouer un rôle politique, les doublons d'Espagne et les douros d'au delà des Pyrénées? Ce n'est pas M. Sarcey, ce n'est pas M. Lombroso, c'est quelque chasseur de chimères. Après tout, on peut bien croire à un rêve et le romanesque monte parfois, comme un vin capiteux, au cerveau des gens!

Quoi qu'il en soit, n'écrivez jamais, ne fût-ce que pour ne point déprécier, chez Charavay, le prix de vente de vos autographes.

XLVI

Un Parisien. — Maxime Boucheron. — L'ouvrier de lettres et l'article de Paris. — *Miss Helyett* et Mlle Duhamel. — Comment finirent les auteurs de l'*Ami de la maison*. — Hippolyte Raymond. — La *Divine Comédie*. — Une petite Déjazet. — Le banquet de Me Cresson. — Les *Mémoires d'un ancien préfet de police*. — Autre banquet. — L'*Amateur d'art*. — Jean Dolent. — Pensées et impressions. — *Belleville-Cottage*. L'apothéose d'un sage. — La postérité. — Un original.

12 novembre.

Un ami de M. Maxime Boucheron nous apprend que le gai vaudevilliste fut, à la préfecture de la Seine, avant de devenir auteur dramatique et d'écrire *Miss Helyett*, spécialement chargé du recrutement des gardiens des tombes et des ordonnateurs de pompes funèbres. En vérité, savez-vous antithèse plus ironique? Elle semble de tradition, du reste, et Wafflard aussi, *feu Wafflard*, comme on l'appelait en riant, tenait à la fois au théâtre et au cimetière. Croque-morts et croque-notes. S'imagine-t-on des couplets

rimés sur des papiers officiels à en-tête administratifs portant ces mots : *Permis d'inhumer ?*

Tout est antithèse dans la vie, et Victor Hugo avait bien raison d'user et d'abuser de cette figure de rhétorique assez shakespearienne. Et cet homme gros et gras, gai, rieur, à visage d'abbé bon vivant, qui s'en va mourir, un dimanche, dans un café-concert où l'on joue sa dernière pièce, et en demandant à la buraliste : « Combien a-t-on *fait* avec *Tante Agnès ?* » Si le pauvre Boucheron était une physionomie parisienne supérieure, cette fin dramatique eût inspiré d'éloquentes oraisons funèbres. Le brave garçon fut le bon ouvrier dramatique tenant étalage d'articles de Paris et n'ayant d'autre ambition que de divertir les honnêtes gens, à quoi il réussit presque toujours.

Il avait un culte pour le Théâtre-Français. Il lui a consacré tout un livre, *la Divine Comédie-Française*, où il sut dire, comme en ses chroniques, bien des vérités en riant. Pour en écrire les pages il se renseignait soigneusement, prenait son temps et ses notes, entendant laisser œuvre durable. On retrouvera un jour ce volume spirituel et bien informé, et on ne l'oubliera ni dans la biographie, déjà énorme, ni dans l'histoire de la Maison. Et après avoir étudié les entours et les hôtes du logis, Maxime Boucheron voulut en être. Ce fut son rêve longuement caressé. Il apportait rue Richelieu une comédie pour laquelle on se montra sévère et qui valait mieux que sa fortune. Le soir même de la troisième représentation de cet *Ami de la maison*, les auteurs m'arrivèrent avec une lettre collective où ils déclaraient que devant l'accueil fait à

leur comédie, si peu comprise, ils la retiraient tout simplement.

J'entends encore le collaborateur de Boucheron, M. Hippolyte Raymond, me dire, d'un ton très doux de galant homme modeste et navré :

— Je n'avais pas besoin du tout de venir à la Comédie ! J'ai ailleurs des succès qui deviennent centenaires et qui me suffisent. On se contente là de me demander de l'amusement; on n'exige pas que j'aie du génie !

Oh ! ce désespoir douloureux du confrère sans vanité mais frappé au cœur ! Hippolyte Raymond s'est tué naguère. Lorsque j'en ai su la nouvelle, je me suis rappelé cet accent de tristesse noire !

Quant à Boucheron, il disait philosophiquement : « On me fait payer le succès centenaire de *Miss Helyett*, c'est tout naturel, » et il essayait de sourire ; mais la blessure, là aussi, était profonde.

Ce fut pourtant moi qui lui conseillai de prendre ou plutôt de garder, pour jouer le principal rôle de cette opérette, la très spirituelle artiste qui devait être si charmante, le sourire pudiquement fripon, dans la fille du pasteur anglican. Au Conservatoire, nous avions remarqué déjà la fillette aux yeux rieurs, noirs et brillants, qui était alors la petite Duhamel et venait de jouer le *Petit Poucet*.

— Vous pouvez, si vous travaillez, lui disait alors son professeur, M. Delaunay, devenir une petite Déjazet !

Et je crois bien que ce *minimũm* ne plaisait qu'à demi à la fillette, presque une enfant alors. Elle rêvait mieux que cela, comme si Déjazet, en son genre, ne

fut pas une vivante et magistrale œuvre d'art! Mais la Comédie, l'entrée à la Comédie, enfièvre et tourne toutes ces têtes de jeunes filles. Mlle Duhamel venait de jouer, avec infiniment de verve, un rôle de grande sœur servant la dînette aux petites dans *Germinie Lacerteux.* Elle avait traversé, comme une petite Parisienne délicieusement perverse de Willette, la pantomime de l'*Enfant prodigue:* Phrynette rêvait (et Boucheron ne me le cachait pas) d'entrer à la Comédie pour y jouer Agnès.

Je n'oublierai pas combien spirituellement, avec son sourire et ses yeux fins, la comédienne vint me dire qu'au moment de créer aux Bouffes-Parisiens une opérette qui s'appelait alors *Miss Harriett* — titre d'un roman de Maupassant, — elle n'avait d'autre souhait pourtant que de laisser là les couplets et la musique et d'entrer rue Richelieu.

— C'est, me dit-elle le plus gentiment du monde, un vœu que j'ai fait à ma grand'mère mourante!

On se trouve souvent en présence de ces raisons-là. Il faut s'y habituer et l'on s'y fait. Je connaissais l'opérette de Boucheron et je n'eus pas grand'peine à prédire à la future miss Helyett un succès éclatant, en reparlant de Virginie Déjazet, comme le professeur autrefois. Elle déploya là un rare talent et le *Petit Poucet* grandit brusquement. Or, l'important en cette vie de théâtre, n'est-ce pas de devenir, n'importe où, une *étoile ?* Quelle vogue! cette *Miss Helyett*, que je retrouvais partout, en province, en Italie, en Allemagne, cette *Miss Helyett* que popularisait la photographie, qui donnait son nom à des vêtements, à des

chapeaux, à des bottines, cette *Miss Helyett* qu'on retrouvait sous forme de poupée de jour de l'an, de figurine en porcelaine ou en cire, de dessus de boîtes de bonbons, cette *Miss Helyett* qui fut pour « l'article de Paris » ce que *Trilby*, la *Trilby* de du Maurier, mort au lendemain de son triomphe, était hier pour « l'article anglais ».

Et que de fois disais-je à Maxime Boucheron, quand je le rencontrais, toujours pensif malgré son succès :

— Eh bien, c'est pourtant moi qui vous ai prédit la vogue de l'artiste et la fortnne de la pièce !

Mais il eût volontiers donné, le pauvre garçon, cent représentations de cette *Miss Helyett* pour vingt soirées de cet *Ami de la maison*, qui lui tenait à l'âme et pour lequel on avait, à mon sens, été fort injuste.

Je n'évoque ces souvenirs que parce qu'ils eussent, sous cette forme de témoignage et de sympathie, été agréables au bon ouvrier de lettres, journaliste laborieux, ingénieux et gai, conteur aimable, vaudevilliste alerte avec des pointes aiguës de comédie, qui disparaît en suivant de si près son collaborateur dont l'accent de voix, triste et découragé, ne m'a point quitté.

Une mort foudroyante à l'Olympia, un coup de pistolet, là-bas, dans une maison de Saint-Mandé. Voilà comment, tant de fois, ces rieurs finissent. Songez donc maintenant à *Coquard et Bicoquet !*

Cependant, les vivants ne songent pas plus que de raison aux disparus et les jours les talonnent. On fête l'un, on salue l'autre une dernière fois. Le compte

rendu du banquet offert à celui-là coudoie dans le journal l'entrefilet consacré aux obsèques du mort de la veille. C'est la banalité même de notre existence courante et l'on pourrait conserver pour le cimetière les habits noirs du restaurant.

Le dernier banquet est celui que les avocats ont donné à Me Cresson pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'inscription de l'ancien bâtonnier. Fête de famille qui a tout naturellement donné à l'ancien préfet de police de la fin du siège une figure d'*actualité.* Les confrères du vieux maître ont bu à sa vigueur toujours militante, les jeunes l'ont salué avec respect, d'autres ont saisi l'occasion de relever surtout, dans la longue, probe et sévère existence de Me Cresson, et répéter la légende qui met à l'actif de l'ex-bâtonnier l'interdiction de la bicyclette aux avocats.

Il est de ces *on-dit* qu'on ne pourra pas plus arracher que de mauvaises herbes. Les racines en sont profondes. M. Bérenger fait voter la plus humaine des lois de ces dernières années. Chaque jour, des malheureux en bénéficient à qui la pitié des juges laisse la possibilité du repentir et du relèvement. Et ce que le vulgaire connaît du législateur, c'est sa campagne contre les imageries décolletées et les flonflons de revues, les rondeaux de fin d'année qui opposent à ce pudique Bérenger le Béranger de Lisette et du cabaret grivois de Mme Grégoire.

Un homme comme M. Cresson voue son existence au plus noble des métiers quand il est pratiqué avec abnégation, et que sait-on de ce défenseur de tant de

pauvres gens, de ce magistrat qui fit son devoir aux heures lugubres? On sait qu'il a interdit aux jeunes avocats de monter à bicyclette, et les jeunes le lui font bien voir. Mais M. Cresson se défend d'avoir mis ce *veto* sur les pneumatiques et de s'être fait jamais l'adversaire des increvables. Un de ses plus distingués confrères, Jean Bernard, contait hier que lorsqu'il en parle à l'ancien bâtonnier, Me Cresson hausse les épaules. Peu importe : M. Cresson s'est attiré les colères des bicyclistes, comme M. Bérenger a assumé sur lui les rancunes des pornographes. L'herbe de la légende repoussera toujours.

Mais pourquoi M. Cresson n'ajouterait-il pas un chapitre — le chapitre de la bicyclette — à ces précieux et curieux *Mémoires* qu'il a écrits sur le siège de Paris, le 18 mars et la Commune? Un de mes plus intimes amis qui les a lus, ces *Mémoires*, et qui a pu juger de leur intérêt et de leur valeur, me disait que, publiées précisément à l'heure où le général Trochu met en scène Me Cresson dans ses *Souvenirs*, les pages de l'éminent avocat produiraient un saisissant effet.

Songez donc ! un homme qui a été préfet de police — c'est-à-dire qui a tenu les ressorts et étudié les dessous de Paris — à une heure tragique de notre histoire, que de révélations il peut avoir à faire ! Quel chapitre il a dû écrire ! Que d'hommes il a pu étudier de près ! Que d'actions dont il a dû démêler le mobile !

L'ami dont je parle avait conseillé à M. Cresson de laisser dans le tiroir ces attirants *Mémoires :*

— Il est encore trop tôt pour les faire connaître.

Aujourd'hui, ce même personnage dirait au contraire :

— Hâtez-vous ! Demain il sera trop tard. C'est l'heure des curiosités éveillées, et votre livre, si remarquable et si personnel, ne peut pas, ne doit pas demeurer ignoré !

C'est le vœu que j'aurais porté, sous forme de toast, à l'ancien bâtonnier si j'avais eu le droit d'assister au banquet où les avocats célébraient un des hommes qui ont le plus honoré leur corporation.

Dire à un avocat : « Vous n'êtes pas seulement un orateur disert, vous êtes un écrivain remarquable et vos *Mémoires* sont une page d'histoire, » c'est, je pense, lui donner un titre mérité qui engage et qui nous donne le droit de lire le livre jusqu'ici réservé à la famille, aux intimes, aux amis.

Le public, c'est aussi une famille, la grande famille de ceux qui attendent et espèrent la vérité. De là tous ces *Mémoires* qu'on écrit pour ses enfants et qu'on donne, avec raison, à la foule.

Autre banquet, non de basochiens, mais de raffinés. On a fêté, *inter pocula* — un librettiste fameux disait, en ces cas-là, *inter foculos* — un artiste de lettres qui vit dans son coin, volontairement solitaire, et qui, pour mieux échapper à la gloire, a pris un pseudonyme triste et joli : *Jean Dolent.* Louis Ulbach autrefois avait signé *Jacques Souffrant.* Jean Dolent, cela est moins amer et plus délicat.

Donc, Jean Dolent, qui publie, paraît-il, un livre

nouveau, intitulé *Monstres*, a des amis qui tiennent à célébrer l'œuvre éclose, là-bas, dans le petit logis ouvert seulement à quelques intimes et tout tapissé d'œuvres d'art choisies que Jean Dolent (je ne vous dirai point son vrai nom) appelle *Belleville-Cottage*. Voilà un banquet qui n'a rien de bruyant et qui ressemble fort à un dîner de gourmets et de curieux. Jean Dolent, dont Bracquemond a gravé jadis la belle tête expressive, moustache grise et cheveux en coup de vent, entendra sans doute quelque bonne parole cordiale de Puvis de Chavannes ou d'Eugène Carrière, remerciera doucement et, le dernier cigare fumé, rentrera dans sa maison de Belleville, qui est aussi une façon de *grenier*, de *grenier* à la Goncourt, où l'on cause de tout, des hommes et des choses, et où le maître du logis tient, à sa façon, une manière de *Journal*.

Entendons-nous. Un *Journal* où Jean Dolent note ses sensations intimes bien plutôt que les historiettes qui courent dans le monde des arts, un *Journal* qui ressemblerait beaucoup moins aux anecdoctes scandaleuses d'un Tallemant des Réaux qu'à une sorte de *Voyage autour de ma chambre* dans la manière de Xavier de Maistre. J'ai fêté Jean Dolent à ma manière : j'ai rouvert un petit livre où ce délicat s'est, pour ainsi dire, mis tout entier. Ne le cherchez point chez les libraires : il est épuisé, comme son aîné : *Une volée de merles*, comme le *Manuel d'art à l'usage des ignorants*, et Jean Dolent ne réimprime point ses livres. Il a pour titre : *Amoureux d'art*, et c'est le testament de ce brave homme de lettres ennemi des tapages qui

s'est laissé aujourd'hui placer au centre d'une table de banquet, tout simplement parce qu'un tel repas lui représente quelque repas de Jordaens et qu'il aime les Flamands.

A vrai dire, l'auteur d'*Amoureux d'art* aime tout, — tout ce qui est « artiste ». Il écrit en manière de confession et de profession de foi : « Un chien enragé m'a mordu quand j'étais enfant et j'ai parfois des accès de rage ; les peintres qui ne sont pas artistes en peuvent témoigner. »

Et, aussi bien, parfois, en ses notules, il a la dent dure. Mais je le trouve bien plutôt lui-même quand il exprime ses jouissances personnelles que lorsqu'il manifeste ses dédains.

« Les découvrir, les sentir, les désirer, les cueillir. »

C'est une de ses pensées. De qui parle-t-il ? Des œuvres d'art, qui sont sa vie, ou des femmes, qui sont ses souvenirs ? Son pseudonyme de *Jean Dolent* donnerait à penser qu'il y a de l'amour défunt chez l'*amateur d'art*.

« Un amateur d'art peut être jeune, dira-t-il encore, il ne peut pas être gai. Triste ? Non, pensif. L'art est un refuge. »

Et c'est un original, on l'avouera, en ce temps de poussées féroces, que ce sage ainsi réfugié dans ses joies de dilettante, de dilettante militant, de solitaire armé, si je puis dire, cet amateur épris de Ribot, d'Henner, de Vollon, de Whistler, de Rodin, de Dalou, de Rops, et qui pourtant dira si finement, devant les roses d'une chair féminine :

— Chaplin flatte ma gourmandise.

Jean Dolent est un indépendant, un inconnu peut-être, ce n'est ni un misanthrope ni un raté. Il écrira, dédaigneux de certains honneurs : « J'ai rencontré un peintre de Rome décoré, triste. Les bonheurs légitimes ne sont-ils jamais complets ? » Mais s'il a de la pitié pour les vaincus de l'art, pour les dédaignés de la réclame, il n'aime point le débraillé des amourettes, et n'estime que les passionnés de leur métier.

« Je rencontre, dit-il dans ces pages courtes où, au jour le jour, il note ses pensées, ses sensations, je rencontre assez souvent un pauvre acteur, glorieux cependant ; il me dit un jour : « Un rôle où j'avais du plaisir, le rôle de Louis XIII ! C'est peut-être parce que c'est un rôle de roi ! »

Et Jean Dolent remarque le pli amer de la bouche, « la tristesse, la demande d'indulgence, l'humiliation de se sentir faible et l'orgueil de bravement affranchir la honte de l'aveu » du vieux comédien vaincu.

L'amateur d'art qu'on fête ce soir n'aura pas joué les rois, il n'a pas eu la fève au banquet de la vie. Mais il n'en a point, comme le poète, été l'*infortuné convive.* Au contraire, il me semble que voilà un homme sage et un homme heureux. Tel qui ne l'a pas imité l'envie. Jean Dolent ne connaît pas la mélancolie. « Les hommes de mon âge ne sont plus des jeunes gens et ils en montrent de l'ennui. A leur ennui je reste indifférent. »

Et il se contente de peu. De cet autre banquet, celui de l'existence quotidienne, il recueille les miettes. Cela lui suffit : « De nos beaux sujets de livre faisons de jolis chapitres. » Ce n'est pas très ambitieux et il y

a plus d'un chapitre fort joli et mieux que cela dans ses livres qu'on ignore.

Il dira des esprits puissants, il définira les *forts :* ceux qui sont ivres sans avoir bu. Je ne sais s'il a eu cette ivresse sacrée, mais, dans son coin, l'amateur d'art a eu sa petite griserie de dégustateur discret. « Les pessimistes, écrit-il encore, étudient l'humanité dans leur petit miroir. » Lui n'a d'autre miroir que la nature même, et celui-là lui a laissé la foi. Consolé bien vite des dédains de la renommée criarde, il a noté cette réflexion qui devra consoler bien d'autres : « Le Panthéon est trop grand. » Une autre de ses pensées est celle-ci : « Artiste, je voudrais peindre un homme ayant conscience d'injustes défaites. »

On voit que ce n'est pas un esprit banal que l'écrivain à qui un groupe d'amis, presque tous célèbres, donnent, ce soir, une fête de toasts.

Quoi qu'il en soit, à la première page de ce volume, *Amoureux d'art*, Jean Dolent écrivit, en souvenir de cette petite bataille, cette ligne, que je relis ce matin. « *Je puis oublier le mal; le bien, je ne puis.* »

Quoi !... il se souvient, il a la mémoire souriante ! C'est un original : on a eu raison de le fêter.

XLVII

A propos du *Don Juan* de Mozart. — Causerie parisienne intime sur Don Juan et le *donjuanisme*, sur la littérature et la musique. — L'opinion musicale de Victor Hugo. — Les métamorphoses de Don Juan. — Le séducteur. — Quelles formes prend le Commandeur. — Mozart et Molière.

19 novembre.

Nous aurons certainement dans les revues de fin d'année une scène spéciale, un épisode de l'*acte des théâtres* où le *Don Juan* de l'Opéra et le *Don Juan* de l'Opéra-Comique viendront roucouler, l'un et l'autre, la musique de Mozart. Ce n'est pas la première fois que nos deux grands théâtres lyriques donnent au public le même spectacle. Faure et Michot, il y a trente ans tout juste, faisaient applaudir aussi, le même soir, cette sérénade,

Que don Juan déguisé chante sous un balcon!

Et, nous avons encore dans l'oreille les notes égre-

nées comme des perles par cette exquise Mme Miolan-Carvalho, qui fut à la fois la Zerline idéale et le *Cherubino d'amore* des *Noces de Figaro.* Et dona Elvire, c'était alors Christine Nillson, avec ses étranges yeux glauques, ses cheveux d'un blond de gerbe d'or, Nillson, la future Ophélie qui, la première, en ses chansons du Nord, nous donna la sensation et le frisson de cet *au delà* ibsénien qui nous attire et nous trouble.

Ainsi les *Don Juan* vont par couple. On pourra se rendre d'un théâtre à l'autre en comparant Maurel à Renaud et Mozart à lui-même. Il semble d'ailleurs, ce divin Mozart, avoir fléchi sous la poussée des novateurs germaniques. Le cri farouche, le ho-hi, ha-ho de la *Valkyrie* nous fait trouver peut-être un peu grêle en sa tendresse le doux air plaintif de la *Flûte enchantée.* Wagner a habitué nos oreilles à des sonorités plus violentes. Il semble que le vent qui soupire à travers les vergers soit étouffé par le mugissement de la mer.

Nous étions quelques amis, l'autre soir, qui causions de ce Mozart, le dieu des dieux, le *seul,* disait Gounod — et, dans la fumée des cigarettes, chacun disait son avis, parlait des sensations que faisait naître en lui la musique, des souvenirs qu'elle évoquait, de tout ce que contient d'admiration et de joies profondes ce nom, ce grand nom qui faisait tressaillir et frissonner, quand il le prononçait, maître Favilla, le musicien idéal de George Sand.

— Remarquez-vous, disait celui d'entre nous qui est plus spécialement un critique, que chaque génération *aime* sur une musique particulière? Mozart semble

précisément l'accompagnateur des amours de cette George Sand et de ce Musset dont on déterre les lettres jaunies comme on exhumerait leurs os de la terre où ils se dissolvent. Mozart! Quand George Sand parle de Mozart, elle s'exalte, ses yeux s'emplissent de larmes. Ou, plutôt, elle demande la paix de son âme troublée à cet artiste sublime dont elle compare l'œuvre à un lac tranquille où, dans la paix des nuits, se mirent les étoiles. Musset, lui, en revient toujours à

> La mélancolique et piteuse chanson
> Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.

Sans Mozart, on dirait que cet amour qui le torture ne serait pas complet pour lui. Ils ont dû souvent demander aux guitaristes de Venise qui les accompagnaient en gondole des airs de don Ottavio, et leur passion, qui n'était pas un caprice de bal travesti, mais un drame de jalousie et de souffrance, avait pour orchestre la musique du trio des *Masques*. Aujourd'hui, c'est sur le duo d'amour de *Lohengrin* ou de *Salammbô*, qu'on aime, comme, il y a un quart de siècle, on s'adorait sur les airs de la *Traviata*. L'accompagnement varie, la mode change, les sentiments restent les mêmes. *Don Juan* c'est le romantisme, la *Traviata* c'est le réalisme, Elsa c'est le botticellisme. Et sous les bandeaux plats ou sous la ferronnière, c'est toujours la femme, c'est toujours le rêve et c'est toujours l'amour!

— Ajoutez qu'on a fortement aimé aussi sur les airs d'Offenbach et qu'on aime peut-être également

sur les refrains d'Yvette Guilbert, fit un Parisien pratique.

— Et quand on pense, interrompit, entre deux bouffées de cigare, un ironiste qui se plaît aux rapprochements narquois, quand on songe que cette musique de Mozart, presque trop facile aujourd'hui et tout naturellement traitée de *musiquette* par les amis du compliqué, les algébristes de la composition musicale, cette musique qu'on nous déclarait, l'autre jour, *démodée*, parut autrefois hérissée et comme menaçante! Oui, Mozart fut un épouvantail à son heure. On connaît le mot de cette cantatrice fameuse s'écriant devant ce pur cristal artistique : « Je ne comprends rien, rien, *niente*, *niente*, à cette *maledetta musica!* » Ce qui n'empêchait point les gens, depuis la duchesse de Maufrigneuse jusqu'à Lousteau, de se pâmer, aux Italiens, devant la *maudite musique*, et les snobs de ce temps-là de s'évanouir de joie quand on leur jouait du Mozart. Le bon Béranger, enfonçant sur ses oreilles son bonnet de coton gaulois, était plus sincère, ou plus naïf, lorsqu'il disait, n'y entendant goutte :

Pour que j'applaudisse,
Si c'est du Mozart, que l'on m'avertisse!

— Il y a toujours, répondit quelqu'un (c'est un peintre de beaucoup de talent, fort paresseux et très original), des gens qu'il faut *avertir* lorsqu'on leur présente ce qui est beau, que ce soit une toile de Delacroix, une

prose d'Aloysius Bertrand ou un opéra de Mozart, ou de Wagner. Il est certain que l'oreille et l'œil des hommes se façonnent en vieillissant. J'ai vu le temps où Puvis de Chavannes faisait pousser les hauts cris aux visiteurs du Salon et où Renan écrivait dans les *Débats* de merveilleux articles sur Marc-Aurèle, dont en tout dix ou douze personnes peut-être s'occupaient à Paris. Mais les *avertis* ont beau faire, ils n'ont pas la passion et les jouissances des purs initiés. Ils écoutent par devoir, applaudissent par politesse, ou par respect humain, ou par genre, mais ils gardent, si je puis dire, le bâillement intérieur que leur bouche dissimule. D'ailleurs, l'oreille a beau s'habituer à la musique, elle est — par conformation, par nature — musicale ou non musicale. Et musicale, l'oreille française ne l'est pas. Je ne parle point de l'élite, je parle du nombre, je parle de la race. Le peuple, en France, ne comprend guère la musique qu'en tête d'un régiment et marquant le pas d'un défilé. Il donnerait tout le *Tannhæuser* pour la marche de *Sidi-Brahim.* Et voyez nos poètes eux-mêmes. Vous citiez Musset. Il était fou de musique. George Sand aussi, qui, avec Chopin, y ajoutait les musiciens. Mais n'est-ce pas Théophile Gautier, cet admirable musicien du vers (musicien et peintre à la fois), qui a dit ce mot tant de fois répété : « *La musique est le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits*? » Paradoxe de causeur, jeté, je le veux bien, entre deux aspirations de narghilé; mais Victor Hugo, qui n'était point paradoxal, qui était, au contraire, passionné, militant convaincu, aimant à formuler ses pensées, à les frapper à sa

marque, répétait volontiers cet étonnant axiome : « *Ce qui démontre l'infériorité de l'Allemagne, c'est sa supériorité en musique.* » Vous riez ?

— Certes.

— Et vous avez tort de rire. Cette parole n'est que le grossissement même, l'hypertrophie d'une vérité très française. Le Français, qui n'a point la tête, mais qui a eu longtemps la baïonnette épique, n'a pas le tempérament musical. Il a, en art, le tempérament dramatique. Il a fait la Révolution sur le modèle des tragédies classiques. Il court au drame bien plus qu'au concert. *Don Juan*, le *Don Juan* de Mozart gagne tout de suite cinquante pour cent à être chanté en italien et non en français. La langue française est une langue de drame et non d'opéra. Nes conseillers municipaux se préoccupent de créer à Paris un second Théâtre-Lyrique, et ils ont raison s'il s'agit de créer des débouchés pour les malheureux compositeurs qui se morfondent, leur musique inédite entre les doigts. Mais, s'il s'agit des sympathies du public, du plaisir, des *desiderata* de cette foule qui ne manifeste ses préférences qu'en portant son argent là où on lui donne ce qui l'attire, de ce brave public parisien qui se moque du snobisme et du chic et des modes, et qui n'a pas besoin qu'on l'*avertisse*, comme dans la chanson de Béranger, c'est un théâtre de drame qu'il faudrait ouvrir, et si tous les goûts sont dans la nature, au dire du proverbe, le drame, le vieux drame, et même le mélodrame, le « mélodrame où Margot a pleuré », sont dans la nature même du Parisien et du Français !

— Ça, fit le critique en souriant, c'est de la pratique administrative, cela n'a rien à voir avec notre Mozart. Qu'on le chante en français, en italien ou en volapuk, peu importe, pourvu qu'on le chante. Quel est l'imbécile (j'ai peur que ce ne soit un grand poète) qui a écrit : « L'infériorité de la musique, c'est qu'elle peut dire *j'aime* et ne peut pas dire : *je t'aime.* » Erreur, Mozart peut tout dire. Il a tout dit. Ah! ce Mozart ! J'ai fait, l'autre été, un pèlerinage à sa petite maison de Salzbourg, absolument comme une miss anglaise qui irait porter sa carte avec ses *best remembrances* au faux tombeau de Juliette, à Vérone ! Authentique, du moins, la maisonnette où Mozart débutant a poussé ses premier soupirs, où Mozart enfant a joué ses premiers morceaux.

Je suis entré là comme dans un temple sacré. J'ai gravi le pauvre escalier sombre de l'humble logis, comme un dévot monterait les degrés de la *scala santa.* Non pas à genoux, mais le cœur battant comme à un premier rendez-vous. Et quand, dans la petite chambre étroite au toit très bas, où l'on a rassemblé toutes les reliques du dieu : portraits, partitions, autographes, j'ai promené ma main sur le clavecin qu'il a touché, d'où se sont échappées ses immortelles mélodies, j'ai éprouvé une sensation que ne me donneront jamais les auditions de *Don Juan,* ni à l'Opéra-Comique ni à l'Académie nationale de musique. Le son montait grêle et chevrotant. Il semblait que ce fût une voix d'outre-tombe, une voix cassée d'aïeule chère qui chantât. C'était étrange, saisissant, fantastique. On eût dit le soupir d'un spectre. Les touches d'ivoire rendaient

sous mes doigts ce son d'osselets qui donne, dans la *Danse macabre* de Saint-Saëns, l'idée d'un choc de tibias. Et, par là-dessus, la romance, la romance de Chérubin, tendre, pénétrante, ailée, délicieuse! « Monsieur, on ne touche pas! On ne touche pas, monsieur! » me cria tout à coup, furieux, le gardien du petit musée. Il avait raison : on ne touche pas. Là où les phalanges de Mozart ont passé, on ne porte plus la main. J'avais commis un sacrilège et je méritais l'excommunication majeure, comme le jour où nous sommes entrés dans le chœur de la Chartreuse de Miraflores, près de Burgos. Mais que m'importait! Ainsi qu'en ces soirs d'occultisme et de magie que d'autres snobs mettent à la mode, j'avais eu l'illusion de croire que je venais d'évoquer l'ombre de Mozart, Mozart lui-même, et que c'était lui, invisible, l'âme même du maître, qui venait de tirer du clavecin muet cet air fêlé, cassé, cristallin, imperceptible, et de l'autre monde, qui nous donnait comme l'écho d'un air envolé, comme le fantôme de *Mon cœur soupire!* Notez qu'en pareille matière l'imagination joue un rôle énorme, la suggestion, comme disent les docteurs. Ainsi, avant d'entrer dans la chambre même où naquit Mozart, j'avais, à l'étage supérieur, poussé une porte entr'ouverte, et je regardais, ému et respectueux, une petite chambrette bourgeoisement meublée, en me disant : « C'est là qu'il a poussé son premier cri vers la vie! » lorsqu'une femme très courroucée, — la locataire de l'étage où je pénétrais, ignorant et retenant mon souffle, — apparut et me dit brusquement : « Ce n'est pas ici! Descendez! C'est au-dessous! » C'est en pareil

cas surtout qu'il faut qu'on vous *avertisse*. Et quand je pense que, trois jours après, j'aurais pu chercher de même, avec la même émotion destinée à la même déception, à travers les cimetières ou les églises de Vienne, la place où repose Mozart! Fort heureusement M. G. Singer, le directeur de la *Nouvelle Presse libre*, le plus aimable des hommes, a coupé court à mes voyages à la recherche du tombeau de Mozart dans la capitale autrichienne. « Où Mozart est-il enterré? — On ne sait pas! » Et je m'en suis tenu à la réponse de M. Singer. D'ailleurs, à quoi bon chercher la place où reposent les os? En promenant mes doigts sur le vieux clavecin centenaire, j'avais bien su retrouver, ce qui vaut mieux, le sanctuaire où revit son âme!

— Vous parlez là comme un *conte* d'Hoffmann, reprit le peintre lorsque notre ami le critique eut fini. Vous vous rappelez cette audition de *Don Juan* côte à côte avec le frôlement d'un fantôme féminin? Mais, dites-moi, vous qui faites métier d'analyser les tempéraments et qui avez adopté la fameuse théorie des milieux, étudiant les œuvres à travers les hommes et déclarant que l'œuvre est presque toujours *adéquate* à l'artiste, oui, dites-moi comment ce Mozart, qui ressemble à un archange, a pu comprendre, inventer, traduire le désir, l'amour de la chair, le caprice, comme il l'a fait dans *Don Juan*?

— Demandez à Raphaël, autre archange, pourquoi il est mort de la Fornarina!

Mozart n'est pas nécessairement l'homme de ses créations. La musique peut être chaste et le musicien passionné. Et peut-être l'œuvre de génie est-elle sim-

plement, lorsqu'elle n'est pas une œuvre d'observation, mais de rêve, le songe intangible de l'homme réalisé par l'artiste. Voyez Balzac. Ses lettres à Mme de Hanska sont les soupirs d'un mystique écrasé de travail, et ses romans sont comme l'épopée de la chair et des appétits.

— Excepté *le Lys dans la vallée*, *Eugénie Grandet*, *Ursule Mirouet*, *la Fausse Maîtresse*, etc., etc. Mais enfin, Mozart, à trente ans, Mozart marié et paisible, campait pour l'éternité ce don Juan pervers par lequel il a immortalisé l'éternelle séduction du vice.

— Ah! don Juan! Il a ses raisons pour être immortel, et la meilleure c'est qu'il n'est pas mort du tout. Il change de noms, il change de costumes; il est toujours don Juan. Savez-vous que Littré enregistre son nom comme un nom commun? Parfaitement. Ouvrez le célèbre *Dictionnaire* qui figure sur le bureau de l'Académie, les jours de séance, vous y lirez : « *Don Juan, substantif masculin ; séducteur, homme sans mœurs et sans conscience, mais agréable dans ses manières et se faisant un jeu de perdre les femmes de réputation.* »

— Alors Littré fait aussi un substantif de *Lovelace ?*

— Absolument. « Lovelace : *s. m.; élégant séducteur de femmes.* » Notez que Lovelace et don Juan peuvent n'être pas élégants et séduire. Il est des don Juan de barrière qui ont toutes les bonnes fortunes des don Juan de boudoir et qui inspirent même des passions plus fortes. Doña Anna et doña Elvire en viennent aux mains sur les talus des fortifications et se disputent le séducteur à coups de couteau. Don Juan? Regardez-le

passer dans la vie. Il a tous les noms et tous les visages. Élégant, lui? Non, non. Pas toujours, quoi qu'en dise Littré. Don Juan, c'est Prado, dont la tombe reçoit encore la visite de victimes éplorées; don Juan, c'est Pranzini, — et l'autopsie de l'éminent professeur Brouardel expliquera la séduction du monstre, — don Juan, c'est, dans un tout autre ordre d'idées, Arton qui pourra se vanter d'avoir vingt-deux maîtresses à la fois, ce qui fait encore neuf cent quatre-vingt-une conquêtes de moins que les *mille et trois* du héros de Mozart. Il faudrait peut-être modifier la définition du *Dictionnaire* et dire tout simplement : *séducteur*. On pourrait même ajouter que ce don Juan n'est pas toujours jeune et que le duc de Richelieu, devenu vieillard, *donjuanisait* encore. Mais quel drame pourtant, quel terrible drame que la *Vieillesse de don Juan!* C'est la *pièce à faire* que plus d'un d'entre nous a voulu écrire. Avez-vous lu *Miremonde* de M. Henry Roujon? Mérimée n'aurait pas fait mieux, c'est un chef-d'œuvre exquis. Et quel autre beau sujet : *Don Juan marié!* Don Juan jaloux! Don Juan trompé! Don Juan Sganarelle! Car ce type extraordinaire, si étrange, multiple, intrigant, et divers plus que tout homme au monde, ce type offre à la fois toutes les couleurs du prisme et toute la profondeur de la mer. Et Littré aurait dû ajouter encore en le définissant que ce damné don Juan est immortel. Oh! immortel, certes, Don Juan, et multiforme, il l'est. Avez-vous lu dans les journaux l'annonce de l'enlèvement de la fille de don Carlos par un peintre italien qui aurait amené, de Rome à Paris, la jeune fille lestée de tous ses dia-

mants? Simple invention de reporter peut-être. Mais quelle jolie anecdote, si elle est vraie, et voyez-vous le chercheur de couronnes se heurtant au chercheur d'aventures! Le don Juan de la royauté berné par le don Juan de l'amour! Le titre du roman pour journal populaire est tout trouvé : *la Fille du prétendant!* Et voilà pour don Carlos l'occasion de jouer le rôle du justicier inévitable et d'endosser, après la tunique militaire peinte par Bonnat, l'armure du Commandeur!

— Ne riez pas, fit le critique. Le Commandeur, polymorphe aussi, comme don Juan lui-même, le Commandeur arrive toujours, inévitablement, à son heure. Le Commandeur? « *En voilà un qui est heureux*, disait spirituellement, l'autre soir, Victorien Sardou : *il est vivant à huit heures un quart, et il a sa statue à onze heures et demie!* » Si cela allait aussi vite pour Balzac ou notre cher Dumas! Le Commandeur? Lui aussi, dans la société actuelle et dans la vie, a changé d'aspect, et il y a, dans l'éternel drame du donjuanisme, des modifications de dénouement comme il y a des transmigrations de caractères. Pour vos don Juan de bas étage, Prado ou Pranzini, le Commandeur arrive à l'aube, un matin, et presse vivement le déclic d'une machine, place de la Roquette. Pour les don Juan vieillis de la vie haute, le Commandeur change de forme, et son pas lourd, devenu indécis et comme titubant, est celui de l'ataxie. Il *fauche*, comme on dit, en attendant d'être fauché. En Angleterre, don Juan voit le Commandeur lui apporter un papier officiel et lui demander compte de ses séductions. Tu as plu, donc tu payeras! Lovelace ne voit plus se dresser devant

lui, menaçant, le colonel Morden. L'épée vengeresse se change en demandes d'indemnité et de livres sterling. Le *commandement* du commandeur! Mais, amende ou apoplexie, poursuite judiciaire ou ramollissement sénile, le dénouement est le même et le Commandeur apparaît toujours, je vous le répète, à la fin de la pièce, farce ou *mélo*, comme le Diable armé d'un bâton au bout des tours, des fourberies et de la vie de Polichinelle. Il finit toujours mal, Don Juan, c'est une justice à lui rendre. Et la main de marbre de la statue est encore moins implacable que la griffe de l'aphasie ou le coup de la fin de l'hébétude. Don Juan gâteux, quelle misère! Il eût fallu un médecin et non un poète pour écrire et décrire la *Vieillesse de don Juan*.

— Oh! conclut l'un de nous, Balzac y a suffi (et il cite le vieil Hulot). Et Mozart même, sous ses fleurs et ses rires, cache la leçon, et le pas nocturne de son commandeur est aussi lugubre que le pas matinal du bourreau. Ce qui prouve que l'art le plus exquis a sa morale, au besoin, et qu'un sermon n'a pas besoin d'être triste.

— Ce qui prouve aussi, reprit le critique, que le génie est le génie et que Molière vaut Mozart. Je vous prouverais même que le *Don Juan* de Molière est supérieur à celui de Mozart. Molière est un puits de raison et Mozart est un puits de lumière. Mais nous retomberions dans le vieux parallèle entre la littérature et la musique. Lisons Molière et écoutons Mozart. Au paradis, tous les fruits sont beaux! Et c'est ainsi que, devisant et *paradoxant*, nous nous étions préparés, entre amis, à la lumineuse soirée d'art de l'Opéra-Comique.

XLVIII

Le procès d'hier. — Les assassins de la baronne de Valley. — Une déception. — Petits et grands coquins. — La bohème du meurtre. — Truel, Lagueny et Cie. — Souvenirs de Mazas. — Marquelet. — Visite aux cellules. — Les étapes des criminels. — Ce qui persiste en eux de sensibilité. — La mère. — La maîtresse. — Manons du ruisseau et Desgrieux du bagne. — *Il fallait me corriger.* — Le *Coupable,* selon François Coppée. — Les responsabilités et les atavismes. — On se moque des philanthropes. — *N'avouez jamais!* — La vertu. — Les récidivistes du bien. — La foule et l'abbé Lanusse. — Noël Parfait. — Théophile Gautier et la *Juive de Constantine.*

26 novembre.

C'est une déception, ce procès des meurtriers de la baronne de Valley. La victime ne descend pas du ministre de Charles X, les meurtriers ne sont que de la *petite espèce*, comme disait Napoléon Ier en regardant les morts de ses dernières batailles. Le drame attendu est tout simplement un mélodrame vulgaire, une sorte de bas vaudeville puant l'alcool autant que le sang.

On croyait apercevoir des bêtes fauves et l'on voit entrer des maraudeurs, des souteneurs, des piliers d'estaminet, de médiocres conscrits de l'armée du mal.

Mais si ces coureurs de brasseries, ces déclassés, gens de tous métiers, aujourd'hui brocanteurs et demain marchands de chiens ou vendeurs de journaux, ces vagabonds que peuvent coudoyer nos étudiants pris de dégoût et qui roulent çà et là, des cafés du quartier latin aux boulevards extérieurs ou aux asiles de nuit, si ces jeunes drôles, à demi dégénérés, aux trois quarts alcooliques, ne présentent pas à l'observateur des types bien tranchés et ne fourniraient pas au romancier des personnages intéressants, du moins ont-ils ce mérite d'incarner toute une catégorie : variétés de bohèmes, flâneurs, tous prêts à devenir meurtriers, baguenaudeurs sinistres frisant et flairant le crime. Kiesgen, Lagueny, Julien « le Frisé », Ferrand — bachelier ès lettres avant d'être recéleur, — Durlin, dit l' « Astro » — l'Astronome parce qu'il regarde volontiers le ciel — ces êtres vaseux et ces étouffeurs qui bâtissent les scénarios de leurs *coups* chez les liquoristes ; ces fainéants, disposés cependant à tout faire, ont cela de caractéristique, en dépit du manque de *caractère* de leurs physionomies, qu'ils sont légion, qu'ils incarnent en eux toute une population indécise et flottante, sorte d'écume humaine, qui passe son temps à *rôder la vie*, si je puis dire, comme Chateaubriand *la bâillait*, et qu'on rencontre partout, en semaine, aux fêtes foraines, aux courses de banlieue, aux enterrements fameux, aux mariages tapageurs,

allant au hasard et « je ne sais où », comme le héron de la fable.

Par là, par leur médiocrité même, ils méritent un moment d'attention. Ce ne sont pas de ces profils d'oiseaux de proie qu'on pourrait comparer aux tyrans féroces gravés sur les vieilles médailles ; ce sont des sous vulgaires, déjà usés, quoique neufs, par bien des contacts banals et des morsures acides, mais précisément ce billon vert-de-grisé, ces espèces de liards effacés, donnent la moyenne même des vices de tous ces êtres louches, aux instincts pervers, qui vivent de hasards et battent le pavé comme ils battraient l'estrade, et imbibés en quelque sorte d'absinthe et d'eau-forte, sont rapidement tout feu, tout flamme, lorsque leur appétit de jouissance vient, devant eux, faire flamber l'espoir *d'une belle affaire.*

La belle affaire, on la connaît. Dans le cas présent, c'est l'étranglement de la septuagénaire avare dans son appartement de la rue de Penthièvre. Le but varie, mais, en général, ces meurtriers imberbes s'attaquent plus spécialement aux vieillards. L'homme, à la fin de sa vie, est solitaire. Il a perdu ceux qu'il a aimés. Son passé est au cimetière. Pour les Lagueny et les Kiesgen, voilà une proie. Bonne à piller, la vieille femme ! Bon à tuer, l'aïeul au coin du feu ! Ces pubertés ne redoutent pas ces faiblesses.

Car ils sont médiocrement courageux, ces bacheliers du couteau. La faim seule, la faim du plaisir, fait sortir ces louveteaux, non pas du bois, mais du bar. J'en ai connu de plus sinistres. Marquelet, Tellen, qui, voilà quelques années, assassinèrent à l'Isle-Adam une

vieille femme, à peu près comme ceux-ci ont étouffé, pareille à Desdémone, la baronne de Valley, avaient une autre envergure et maniaient le couteau de façon plus hardie. Je les vois encore, regardant de côté, d'un œil soupçonneux, méprisant et féroce, les papiers contenant leur signalement, les rapports de police; je les entends, dans leur cachot de Mazas, s'accusant l'un l'autre, farouches, regrettant d'avoir, après le *coup*, gardé un complice — dont il était si facile de se débarrasser quand on le tenait au bout de son arme.

La vieille femme égorgée alors avait une montre. Tellen la prend, veut la garder : « Ça me rappelle la montre qu'avait ma mère! »

Marquelet répond : « Tu *collectionnes*, toi? Écoute bien : ça te portera malheur! »

Et, en effet, c'est la montre, reconnue par le mari de la victime, entre les mains de l'assassin, qui dénonce Tellen. A quoi celui-ci réplique en disant : « J'aurais dû écouter Marquelet! Sale montre! » Tandis que, devant moi, à M. Macé qui l'interrogeait, Marquelet, parlant de ce complice dont l'aveu le condamnait, ajoutait :

— J'aurais dû lui coller une balle dans la tête, au coin du bois, quand nous avons eu *fini*. Je me doutais qu'il m'arriverait malheur avec ses machines! Il m'avait déjà fait *sauter* cent francs!

Voilà tout le remords de ces âmes : le regret de n'avoir pas troué le crâne ou le ventre du complice.

Ils ne gardent pas tous, il est vrai, cette attitude militante. Je les ai souvent vus de près. Quand on les arrête, ils sont farouches, se défendent désespérément,

j'allais dire héroïquement, mais n'insultons pas l'héroïsme en le comparant à cette fureur. Au Dépôt, ce sont des lions encore. Ils menacent, rugissent, insultent, indomptés. Mais le temps passe et l'énergie s'use. A Mazas, on les trouve radoucis déjà. Pour un paquet de tabac, ils livreraient un camarade. Devant la cour d'assises, c'est bien pis : ils s'accusent les uns les autres. « Chacun pour sa peau », c'est leur mot. Condamnés, ils s'affaissent. Les lions sont devenus des chats fouettés, abrutis. Devant l'échafaud, la blême peur les prend. Ils sont parfois à demi morts quand on les tue.

Mais, lorsque, comme ce Marquelet dont je parle, — Marquelet, bandit de la *grande espèce*, — ils conservent leur audace à travers ces étapes lugubres, comme il est curieux de les interroger, de les analyser ! Ils se livrent. Ils affectent une franchise hideuse, la forfanterie du forfait. Ils ont des mots terribles, d'un pittoresque qui épouvante.

— Nous nous étions *mariés au sang!* disait Marquelet en parlant du Belge Tellen, son complice.

Ils disent aussi : « *le mariage au cadavre* ». Ce qui signifie qu'ils ont tué quelqu'un ensemble, comme ils auraient trinqué chez un débitant de vins.

Et encore, avec leur argot :

— J'avais voulu cacher mon *centre* (mon nom), aller à *Niort* (nier) ; mais à quoi bon le *battage* (le mensonge, la *blague*) — je ne peux pas me faire *tapatrapalatrap* (me sauver). Alors, après avoir eu envie de mettre à l'agent ma tête dans la figure, je lui ai dit : « Vous n'avez pas été *bath !* » Et, jetant mon *sion* (ou

scion — mon couteau), celui que j'avais essuyé dans la terre à cause du sang, après le coup, je me suis rendu. Voilà. Mais, à l'avenir, je ne ferai plus ça. C'est plus travailler, ça. Je veux bien du *travail*, mais du *plus facile!*

J'ai noté jadis ces réponses, en sortant de la prison de Mazas où j'avais vu de près ce scélérat herculéen, sinistre et menaçant, avec son front bas, son cou solide, sa petite moustache faisant sur sa face gouailleuse deux touches de couleur rousse. « *Du plus facile!* » Voilà, en effet, leur programme. Pour Kiesgen, le condamné d'hier, c'est *Margot*, cette Jeanne Leprévost, qui peut, comme l'enfermée de Bruant, lui écrire du fond de Saint-Lazare. Pour Marquelet, c'est un *travail* qui ne demande pas la mort du *pante*, qui n'entraîne pas pour le *travailleur* la condamnation capitale.

Je l'entends encore, ce meurtrier, quand on lui demandait ce qu'il faisait, tout le jour durant, dans sa cellule de Mazas, attendant ses juges.

Railleur, il répondait : « Ce que je fais? *Je pense!* »

Il ajouta même : « J'écris. »

— Quoi?

— Un travail sur l'*Agrandissement de la France!*

Car ils sont volontiers philosophes, réformateurs, ces rôdeurs qui passent dans la vie en prenant les objets et les jours *à la flanc* (au tas). Rien ne les attendrit, aucun sentimentalisme, rien que, parfois, le souvenir de leur mère.

— Il faut que je la voie, votre mère! disait à Marquelet M. Macé.

Et, dans les yeux narquois à la fois et farouches de l'assassin, ce jour-là, je vis monter des larmes.

Et l'amour?

L'amour leur tient au cœur, aussi ils ne l'oublient pas plus facilement que celles qui les aiment ne les oublient eux-mêmes. Ces fauves rencontrent des dévouements absolus, éveillent des tendresses quasi idylliques. La chair ne joue pas seulement son rôle prédominant en ces unions de hasard : — l'âme aussi, l'âme, ce je ne sais quoi d'impondérable et de pur, apparaît là comme une étoile qui se réfléchit dans un bourbier. Voyez avec quelle simplicité Jeanne Leprévost sacrifie tout ce que gagne *Margot*. Marquelet est arrêté. Sa maîtresse, Marie Leblanc, pleure quatre heures devant le Dépôt, et quand on parle d'elle au meurtrier :

— Ah! Marie Leblanc ! Une belle fille! C'est avec moi qu'elle a *débuté !*

Car ils ont les primeurs de ces malheureuses. Les fils de bourgeois ramassent ensuite les reliefs de ces drôles. Les premières larmes que versent ces filles, c'est pour ces monstres. Quel amour! Le seul vrai amour peut-être de toute une existence de femme ! A Mazas, lorsqu'elles vont les voir, elles se donnent pour leurs sœurs. Elles supplient au nom de *la famille*, et si elles pouvaient leur donner le gain de leur journée, elles l'apporteraient dans ce parloir où, à travers les grilles, elles aperçoivent du moins le bien-aimé. Quelles Manons! Quels Desgrieux! Ce sont pourtant ces êtres sinistres qui fabriquent parfois les *anonymas* qu'on rencontrera plus tard sous des pseudonymes de *sportswomen* nobiliaires aux grands *events* des courses!

— Je la *lance !* disait Hyacinthe en parlant de je ne sais quelle tapageuse dans une vieille pièce du Palais-Royal.

Hélas! il y a longtemps qu'elles sont lancées, et par qui, grand Dieu! quelquefois. Mazas les a entendus, les premiers soupirs, les premiers sanglots de la pauvre Manon !

Je relis mes carnets d'alors. J'y retrouve notée, j'ai encore présente aussi l'expression tragique avec laquelle le bandit, songeant à son enfance rôdeuse et rouleuse, nous dit, irrité :

— La première fois que j'ai fauté, il fallait *m'attacher au pied du lit !* Je retournais les poches du tablier de ma mère ! J'étais né *loupeur !*

Ainsi, ils ont la sensation du bienfait de la surveillance, le respect instinctif de l'autorité. La correction, voilà ce qu'ils souhaitent. « Il fallait m'attacher au pied du lit ! » François Coppée, dans son dramatique roman, *le Coupable*, montre, sur le vif même, les défauts et presque les méfaits de la maison de correction où, comme des fruits pourris gâtant les fruits sains, les esprits faibles se corrodent dans la promiscuité des vices. Mais aussi bien que doit-on faire? Où est le remède? Où est le devoir? Les colonies pénitentiaires ne sauvent-elles pas bien des faillis de la vie, ne redressent-elles point bien des caractères? Avec son grand cœur, qui vaut son grand talent, François Coppée a écrit une œuvre poignante, poussé un retentissant cri de pitié à la Dickens. Il a écrit son

Olivier Twist. N'en faut-il pas moins remercier ceux qui, comme le fondateur de Mettray, ont voulu sauver, racheter, modifier, régénérer le coupable?

« Il fallait m'attacher au pied du lit ! »

C'est un mot profond, c'est l'aveu de l'espèce de méchanceté morbide de la déviation morale atavique dont le criminel a parfois la sensation, — la sensation et la terreur. Et quel est le sentiment qui se dégage de sa confession ? Il lui fallait un tuteur, une barrière, uue direction, une loi, il lui fallait un maître, l'amour de la mère ne suffisait pas, la pauvre femme pillée déjà par le bandit précoce qui fouillait dans ses poches ! Alors, quoi, la force ? — O le dur problème inquiétant pour tout esprit épris de la pitié sainte, la discipline implacable se substituant à la caresse, au cher raisonnement entrant dans l'oreille des petits avec un baiser !

Mais aussi que faire d'un prédestiné ou d'un dépravé comme Ferrand, ce bachelier, qui a devant lui une existence possible, de ces fils de braves gens, de petits négociants, d'humbles bourgeois laborieux que le *far niente* attire, que grise l'alcool, que la débauche rend névrosés ?

Je ne voudrais pas recommander le remède préconisé par Marquelet : « Attachez-moi au pied du lit ! » Mais il est des prédestinés de la faute, des impulsifs que la crainte de la correction arrête, et le gendarme a du bon.

Il s'ensuit que les ascendants ont leur part de responsabilité dans les méfaits et que la faiblesse ou la négligence des parents a souvent le caractère d'une

complicité. On pourrait dire aussi que socialement nous sommes tous un peu responsables. Nous ne sommes pas assez *altruistes*, comme on dit aujourd'hui. Nous ne nous occupons pas assez du voisin, du voisin plus débile ou du voisin plus pauvre. Nous passons.

Nous ne sommes pas mauvais, nous sommes pires, puisque nous sommes neutres. Les désœuvrés trouvent très curieux de coudoyer ces rôdeurs et ces souteneurs dans la grande allée de Neuilly, les jours de la fête, et d'aller à la foire de Montmartre, contempler avec eux, coude à coude, un nègre qui rit en croquant des rats. Nous regardons ces *types* équivoques et redoutables avec le plaisir un peu inquiet que donne une visite à un égout ou à une clinique. Nous les trouvons singuliers, amusants, pittoresques. Plus les visages portent les stigmates du vice, plus le flâneur qui les contemple en est amusé.

Mais quant à les moraliser, à les protéger contre eux-mêmes, à les sauver, c'est affaire aux philanthropes, et l'on sait qu'en ce beau pays de France la philanthropie est un peu ridicule. Si bien qu'on se demande si le surnom de *Petit manteau bleu* appliqué à un homme est un hommage ou une raillerie.

Et nous avons si profondément instinctif le sentiment que nous ne faisons pas tout ce que nous devrions pour les êtres douteux, déséquilibrés, souffrants, et même délinquants, que nous accordons des circonstances atténuantes à tout criminel qui se repent ou semble seulement jouer la comédie du repentir.

Ce qui atténue pour nous l'ardeur pour le mal que

montre le criminel, c'est la tiédeur que nous avons pour le bien.

Et lorsqu'un Truel dit, comme hier, devant ses juges : *Je me repens!* ou un Lagueny : J'ai le regret que le crime ça *eusse lieu!* » les jurés, dans la salle des délibérations, s'entre-regardent et se disent : « Après tout, le remords est venu peut-être et la responsabilité remonte à d'autres ! »

Mais ne nous attendrissons pas trop. La morale du procès est dans le cri de Truel jetant, au milieu des gardes, ce mot d'ordre aux *frangins* groupés, là bas, au fond de la salle, camarades et copains, gibiers et piliers du Palais de justice, candidats à la cour d'assises :

— N'avouez jamais !

Truel avait *pioché* ses classiques, car ces malfaiteurs ont aussi leur Plutarque, et le conseil pratique renouvelé d'Avinain que je citais à propos des *correspondances* est de citation courante dans leur triste monde.

— N'avouez jamais !

Avec cela, on sauve du moins sa tête et le doute subsiste, avec la pitié de la dernière minute, celle qui atténue le verdict, qui empêche qu'un mot tombé d'une plume sur un petit bout de papier fasse tomber une tête.

La journée de demain sera l'antithèse de la journée d'hier. M. d'Haussonville célébrera la vertu. La tâche n'est point facile. Le crime a un pittoresque et un ragoût que l'humble vertu n'a pas. Cependant je sais

des braves gens qui pratiquent tout aussi sûrement que les coquins le précepte d'Avinain ; ils font le bien et ne l'avouent pas. Ils se dérobent aux interviews et aux récompenses. Ce sont les coutumaces de la vertu qui, du reste, a aussi ses impénitents, ses récidivistes.

Mais — on l'a dit cent fois — ces récidivistes-là n'ont pas sur le public l'action décisive des autres. Ils n'effrayent pas. On ne redoute rien d'un homme vertueux que son prosélytisme pour le bien. S'il tente de nous convertir, on le trouve bavard, long, ennuyeux, fatigant, et on lui tourne le dos. Tandis que l'autre, le récidiviste du mal ! il intéresse, parce qu'il fait peur. La foule n'aime guère que ceux qui la terrifient ou qui la domptent. Et cependant, non. Je me rappelle, pendant les fêtes russes, avoir vu, au balcon du Cercle militaire, à côté des chefs arabes et de nos officiers en uniforme, un vieil homme en robe de prêtre que la foule précisément regardait et admirait beaucoup. C'est qu'il avait bonne tournure avec sa figure rasée sous son grand chapeau noir, et qu'il portait sur sa soutane une infinie quantité de croix. Sa poitrine en était chamarrée, et, à côté de moi, sur le trottoir, en bas, des ouvriers disaient :

— Je ne sais pas qui c'est, mais il ne doit pas avoir volé ça, ce vieux-là !

Et il y avait dans ce mot de l'homme du peuple un hommage comparable à celui que l'orateur de l'Académie rendra au vénérable abbé Lanusse, l'aumônier de Saint-Cyr, qui, ce jour-là, pour les yeux de la foule, incarna la vertu et la rendit visible et pittoresque aussi. Car en vérité, si l'abbé Lanusse n'était pas aussi

décoré, ses longues années de dévouement eussent passé inaperçues, on ne l'eût point remarqué, là-haut, ce noble récidiviste du devoir.

Je me suis laissé aller à trop parler des coquins aujourd'hui. Je n'ai plus de place pour saluer un vieil ami qui disparaît, le père d'un camarade de collège, Noël Parfait. Un jour, au lycée Bonaparte, un de nos voisins manqua dans la classe :

— Où est Paul Parfait ?

— A Bruxelles. Il est allé rejoindre son père, représentant du peuple, exilé !

Il devait le précéder là-bas, au Père-Lachaise, ce père qui fut le meilleur homme de la terre, le plus simple et le plus exquis. Vieux républicain d'autrefois, peu *profiteur*, vieux romantique ami de Théophile Gautier. Si ami qu'il avait, avec l'auteur d'*Emaux et Camées*, écrit un drame, ou plutôt un mélodrame, avec enlèvements, fusillades, chasses aux Bédouins, tirades et pétarades, *la Juive de Constantine*, comme Théo avait écrit des vaudevilles avec Siraudin. Le bon Théo disait :

— Il n'y a de parfait, dans cette *Juive de Constantine*, que Noël !

Il aurait pu ajouter que Noël Parfait lui-même, le vieil honnête homme, était digne de ce nom qui ressemblait à un surnom.

XLIX

Hommes et choses de la semaine. — La politique. — Emmanuel Arago. — Une exposition culinaire. — De l'influence de la cuisine. — La question sociale. — *Vivre* et *bien vivre*. — La cuisine au théâtre. — Molière, Augier et Alexandre Dumas fils. — La salade japonaise. — Le menu de l'*Avare* et les conseils de Valère. — La cuisine au moyen âge. — Les oies. — Un cours de pot-au-feu. — La cuisine française et la cuisine exotique. — Visite au palais de l'Industrie. — Décor de féerie. — Charles Monselet et les cuisiniers. — Une statue à Carême. — La gloire d'un conquérant et celle d'un maître queux. — Broussais et Carême. — Talleyrand. — Pieds de mouton à la poulette. — Ramenez-nous à la *Cuisinière bourgeoise.*

4 décembre,

Une bagarre à Carmaux, la discussion du budget par la Chambre, les funérailles du vieil et honoré Emmanuel Arago qui disparaît, emportant plus d'un demi-siècle d'histoire que nous feront peut-être revivre ses *Souvenirs*, des premières représentations, des deuils, des banquets, des statues, Musset ressuscité autrement par ses lettres d'amour, La Tour d'Auvergne

célébré par des admirateurs dans une fête militaire prochaine, l'éternel brouhaha des débuts d'une saison et l'espèce de tristesse vague qui indistinctement nous saisit un peu tous lorsqu'approche la fin de l'an, — voilà le bilan de ces derniers jours, et l'hiver est, à tout prendre, le débutant dont on s'est le plus inquiété.

Il arrive vite et semble un peu dur. Nous n'avions pas eu d'hiver, l'an dernier, et nous ne nous en plaignions guère. Il est vrai que nous n'avons pas eu d'été et que nous en avons gémi. Mais quand, en son voyage au long cours, l'homme ne gémit-il point?

Tout est sujet à réflexions sérieuses et même pessimistes, si l'on met un verre noir à sa lorgnette, et c'est ainsi qu'un de mes amis, qui ferait du fiel avec du miel, me disait que rien ne l'avait plus attristé que cette Exposition de l'Art culinaire ouverte maintenant à Paris.

— Mon cher, me disait-il, elle me rappelle ces exhibitions de pièces d'or qu'on voit aux étalages de changeurs. La pièce d'or tente le pauvre, l'affiche de l'Exposition de l'art culinaire le raille. Un art culinaire, s'écrierait Thomas Vireloque. L'art de bien manger. *Et du pain ?*

Il est certain que l'art de la cuisine est un art de raffinés. Il est surtout pratiqué au profit de ceux qui n'ont plus d'estomac, les estomacs vides se souciant beaucoup moins de l'*art* d'apprêter les mets que des moyens de les gagner.

La question culinaire est de la sorte un des mille et un problèmes et des aspects de la vie à Paris. On

pourrait presque dire qu'elle fait partie de la question sociale. « Quand on pense que toutes ces femmes-là souperont ce soir, voilà qui donne une crâne idée de l'homme, s'écrie le philosophe mondain de Gavarni accoudé au rebord d'une loge pendant un bal, à l'Opéra. « Quand on pense que tous les hommes cherchent avidement leur nourriture tous les jours et souvent ne la trouvent pas, voilà qui donne une pitoyable idée de la nature! » Elle nous est souvent une marâtre, la mère nature. Peu d'artistes, de docteurs culinaires, songent à ceux qui, par misère, n'en savent pas même l'orthographe.

Alexandre Dumas fils, qui touchait à tout sans avoir l'air parfois d'y toucher, fait dire mélancoliquement à une jeune fille dans *Francillon*, à cette petite Annette qui fait si bien la *salade japonaise :* « Je pensais qu'il fait ce que nous appelons, nous, les gens heureux, une belle journée... mais qu'il y a quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro, et, par conséquent, bien des gens qui ont froid sans pouvoir faire du feu et qui ont faim sans pouvoir manger. Je cherchais une combinaison pour qu'il n'en fût plus ainsi et je ne trouvais pas. Voilà à quoi je pensais et vous voyez que cela ne touche à la cuisine que bien indirectement et par son côté le plus défectueux. »

Cette question de la cuisine a, en effet, un double aspect : pour les uns il ne s'agit que de *vivre*, pour les autres il s'agit de *bien vivre*.

La cuisine pour les pauvres, c'est tout simplement la nourriture; pour les autres, c'est la dégustation et la jouissance. Mais, à dire vrai, lorsque l'art de la cui-

sine devient une science, j'entends lorsqu'on s'attache à faire, pour le plus grand nombre, de la cuisine à bon marché, ce n'est plus seulement pour les gourmets qu'on travaille, c'est pour la foule, pour les affamés et les dolents, et voilà en quoi les pensées attristées d'Annette de Riverolle touchent à la fois au problème de la misère et à celui de la cuisine.

Donc la cuisine est à la fois une science et un art. On l'enseigne aux jeunes filles comme la couture et le tricot — c'est le baccalauréat de la ménagère — et, pendant ce temps, les docteurs ès tourne-broches la perfectionnent. Car même aujourd'hui la cuisine a ses Edison, qui, dans leurs nuits d'insomnie, utilisent les heures à des combinaisons de plats nouveaux. Balzac eût écouté avec un profond intérêt le chef de la *Tour d'Argent*, Frédéric, lui parler de ses découvertes culinaires, de son gibier rôti aux sarments, et il eût rencontré là le Balthasar Claës de la cuisine, penché sur ses fourneaux comme l'alchimiste sur ses cornues.

Mais la cuisine courante, la cuisine économique, la cuisine bourgeoise, la cuisine populaire a aussi ses inventeurs, ses vulgarisateurs.

Cuisine *économique!* Oh! la grosse question du budget, non seulement au Parlement, mais partout, dans tous les ménages, dans la maison tout entière, du rez-de-chaussée à la mansarde! Le dur, le poignant problème de la *vie à bon marché!*

Il l'avait résolu, le philosophe qui, regardant les objets de luxe accumulés sous ses yeux, disait tout simplement : « Que de choses dont on peut se passer! » Mais la sagesse ne consiste pas toujours à

couper les ailes de ses rêves, et Voltaire a depuis longtemps prouvé qu'aussi bien le luxe profite aux plus pauvres. C'est une cataracte qui, en tombant, se pulvérise sur le plus grand nombre.

Et cependant, le point d'interrogation est là :

— Comment vivre — vivre dans le sens absolu du mot — sans trop dépenser?

La plaisanterie de Valère dans l'*Avare*, qui, au théâtre, nous fait sourire, est cependant tout le problème : « Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, *il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent !* »

Maître Jacques a raison, à son point de vue, de se rebuter contre les économies de monsieur l'intendant. Cependant Valère, ce narquois, n'a point tort. Il ne parle pas seulement comme un courtisan, pour flatter Harpagon, il parle comme un sage. Il dit la vérité en raillant. « Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. » Ce n'est pas seulement chez Harpagon qu'on pourrait graver ces mots en lettres d'or sur la cheminée de la salle.

Et le *menu* d'Harpagon lui-même, avec son apparence de grossièreté, « le bon haricot bien gras, quelque pâté en pot bien garni de marrons », n'est pas fait pour me déplaire. C'est la bonne cuisine de nos pères, la vieille cuisine traditionnelle, celle que le vieux bourgeois de la rue des Bourdonnais, beau-père

du marquis de Presles, impose au cuisinier Vatel lorsqu'il a résolu de couper à son gendre ses talons rouges. Et, dans la fameuse scène d'Augier, le dialogue entre M. Poirier et son cuisinier, M. Poirier ne me semble pas aussi barbare lorsqu'il remplace le potage aux raviolis à l'italienne par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette, la carpe du Rhin à la lithuanienne par la barbue sauce aux câpres, et les filets de volaille à la Concordat par le classique et bon rôti.

J'aperçois souvent, le mardi, quand je traverse la galerie vitrée du Palais-Royal, une réunion de femmes, de jeunes filles, de ménagères d'aujourd'hui et de demain, assistant, pressées et silencieuses, à une leçon de cuisine que font là des professeurs tout spéciaux. Autrefois le rez-de-chaussée, à boutique vitrée, était occupé par une librairie. Le livre de littérature y a fait place au livre de cuisine, le roman mondain à la *recette* du gigot braisé ou du bœuf à la mode. Et rien n'égale le recueillement et l'attention de cet auditoire. Ces jeunes filles prennent des notes sur leurs genoux comme jadis au cours de Caro. Elles ouvrent de jolis yeux, pétillants de curiosité, sur un chou qu'on épluche ou un bouillon que visite l'écumoire. Elles ont la passion de la cuisine, et si j'étais jeune homme, c'est peut-être au cours de potage et de rôtisserie comparés que je chercherais femme. Chrysale les regarderait, certes, d'un œil complaisant ces étudiantes de la bonne cuisine bourgeoise, de la cuisine de nos aïeux.

Car, à tout prendre, les vieux traités publiés jadis

par les érudits, les livres de cuisine du moyen âge nous donnent déjà sur cet art particulier — joie ou nécessité de la vie — des préceptes qui seraient encore utiles, utilisables, aujourd'hui. Le *Menagier de Paris*, qui date de Charles le Sage et qu'un bon bourgeois traçait, voilà cinq cents ans, pour l'instruction de sa femme, brave ménagère inconnue, pourrait servir de *vade mecum* à plus d'une maîtresse de maison de ce temps-ci, et les devis des repas de noces, la manière de servir un dîner, l'art de tenir table et couvert y sont indiqués avec une précision singulière.

Nos pères, *tout grossiers*, avaient pour les oies, les grosses oies rebondies, un culte particulier. Du Louvre jusqu'au Roule, jusqu'à Chaillot, les oies étaient nourries dans une plaine spéciale. On ne les pouvait acheter que là. On les vendait ensuite dans un quartier de Paris qui est devenu la *rue aux Ours*, mais qui primitivement était la *rue aux Oues*, aux oies. Le Roux de Lincy rappelle le culte (et l'appétit) qu'avait le moyen âge pour ces volailles succulentes qui apparaissent, aujourd'hui, sous le gaz et les flambées de pétrole, aux devantures des rôtisseries, à Paris et à Londres, dans les nuits de réveillon et les jours de Christmas. L'oie, la bonne oie, qui, placée sur la table de famille, rassemble autour d'elle toute une maisonnée, c'est le mets national de la vieille France, ce qu'est le vieux roatsbeef, cher à Falstaff, pour la joyeuse Angleterre.

Le moyen âge a ses sauces étranges, dont il accommode ses nourritures, sauces au raisin, sauces aux mûres, sauce muscade, sauce à Madame — sauce Robert, venue jusqu'à nous — sauce poivrade, sauce

à la rose et le *saupiquet* qu'on arrose de vin clair et de bonnes historiettes gauloises, joyeux devis accompagnant franches lippées ; — il a ses soupes, qui sont un mets bien français, la bonne soupe dont parle le bonhomme Poirier et que nos médecins modernes déclarent parfaitement inutile et surchargeant sans les nourrir nos estomacs dilatés ; il a les soupes aux raves, aux pommes, au verjus, à la citrouille, au coing, au persil...

On a traditionnellement conservé, sous divers noms, dans nos provinces de France, la soupe,

> La soupe épaisse et fumante
> Où la cuiller tient debout,

comme disait Monselet, chantant, en la humant, la soupe aux choux, la *bréjeaude* limousine.

Je m'imagine bien que, dans ces cours de cuisine du Palais-Royal, c'est la vieille et bourgeoise cuisine française qu'on enseigne et non les raffinements de la cuisine exotique qui nous envahit comme si l'art culinaire avait aussi ses Ibsen et ses Strindberg.

Et dans cette exposition culinaire du palais de l'Industrie, c'est aussi la cuisine française qui triomphe, et j'ai assisté à la confection d'un chaud-froid de volaille, devant un public patriotiquement alléché. Car il faut voir avec quel empressement on accourt à cette exhibition, d'ailleurs curieuse. La visiter, c'est se promener dans un de ces décors de féerie où la fantaisie des peintres et des cartonniers nous fait assister au défilé des mets, viandes, poissons, desserts et pâtisseries. Les yeux sont étonnés par les

somptuosités de ce que Rabelais nommait les *harnois de gueule*. Les pièces montées étalent leurs recherches singulières, les langoustes ornées et comme damasquinées de légumes dressent leurs carapaces rouges sur des socles et des garnitures qui ressemblent à des fleurs; des canards rouennais semblent, les ailes étendues, s'envoler au-dessus des tables bien servies et, décharnés, découpés comme tout vivants, laissent tomber au-dessous d'eux, dans les assiettes, leur chair tailladée en petites lamelles rougeâtres. Des galantines de perdreaux, des foies gras, des poulardes éveillent de tous côtés les gourmandises assoupies. On se croirait chez Gamache, on a l'illusion de marcher dans le palais de la Gourmandise, un des sept *Châteaux du Diable*. Fénelon, le doux Fénelon, n'avait pas rêvé mieux lorsqu'il nous tentait, lui aussi, par ses descriptions culinaires.

Et il faut voir l'ingéniosité avec laquelle les pâtissiers, luttant avec les cuisiniers, donnent à leurs gâteaux des formes inattendues. Ce n'est plus le saindoux qui se métamorphose en vase de fleurs, en cathédrale gothique, en chasse Louis XV, rappelant les surtouts de table en biscuit de Sèvres. C'est la pâte et le pastillage qui revêtent les aspects les plus inattendus; corbeilles de fleurs, lions au repos, caravelle de Christophe Colomb, hôtel de ville du Havre, tour Eiffel (encore aujourd'hui), pavillon algérien, Opéra exécuté au cornet, et — c'était inévitable — tsar Nicolas à cheval et en sucre. La fantaisie la plus curieuse s'unit là à l'application la plus parfaite, et Gustave Flaubert eût volontiers conduit à ces œuvres

d'art, imaginées par la charcuterie, les pâtissiers et la chambre syndicale des cuisiniers de Paris — qui expose tout un déjeuner complet, et quel déjeuner! — ses philosophes observateurs Bouvard et Pécuchet.

J'ai été touché de retrouver, chez les cuisiniers, une mémoire qui n'existe plus chez les gens de lettres. Autour d'un navire en pâte blanche qui semble fièrement voguer comme le vaisseau même de la ville de Paris, l'auteur de cette pièce délicate a inscrit, sur de petites banderoles, les noms des êtres chers aux serviteurs de l'estomac : Richaud, le grand maître des sauces, Lasnes, supérieur dans la *belle partie du froid*, comme disait Carême, et Carême lui-même et Laguépière, le cuisinier de Napoléon Ier, qui périt dans la retraite de Moscou, et Jules Gouffé, que j'ai connu et qui fut un poète du fourneau, et Brillat-Savarin, et Grimod de la Reynière, et tant d'autres. Or, parmi les célébrités de la cuisine et de la table, l'exposant n'a pas oublié Charles Monselet, dont les jeunes générations ne lisent plus les pages exquises, Monselet dont on connaît à peine un vers sur l'*animal-roi*, Monselet, qui ne fut gourmet qu'en littérature, mais qui était gourmand avec délices, Monselet qui, sortant d'un superbe banquet donné à Lyon par le sénateur Vaisse, à l'Hôtel de Ville, disait ingénument, en souriant, au dessert, de l'éternelle question sociale : « Et l'on dit qu'il y a de la misère à Lyon ! »

Mot d'égoïste, en apparence, mot de railleur, en réalité. L'estomac bien rempli n'empêchait point le cœur

de battre. Et ce mot de misère prononcé après un bon repas était moins une drôlerie qu'un rappel à la réalité. Eh bien, ce Monselet, dont on n'imprime même plus le nom, les cuisiniers de France ne l'oublient pas. Ils se souviennent de l'*Almanach des gourmands* et ils donnent place à l'écrivain dans ce Panthéon de saindoux qui en vaut bien un autre. On a son monument où l'on peut et comme on peut.

Mais seul, parmi ces grands hommes du fourneau, Carême, Antoine Carême a sa statue. Le projet en est exposé au palais de l'Industrie. Le cuisinier fameux est représenté là, debout et songeant à un plat nouveau, tandis qu'à ses pieds — tel un affût de canon près de l'image de marbre d'un général victorieux — se dresse une rôtissoire symbolique, avec deux poulets embrochés.

Et pourquoi Carême n'aurait-il point sa statue ? Il a vécu pour son art comme Vatel en est mort. Il a donné, dans sa sphère, un modèle d'existence et de dévouement qui eût tenté le stylet d'un Plutarque. On a dit que l'homme qui invente un plat nouveau rend plus de services à l'humanité qu'un guerrier qui gagne une bataille. Et, à tout prendre, le paradoxe est acceptable.

Que reste-t-il d'Austerlitz ou de Wagram sinon des noms glorieux inscrits sur des tombes, et des portraits ou des bustes de héros dans les galeries des musées ? Les vraies victoires, celles qu'une défaite inattendue n'abolit pas, ce sont les victoires littéraires, le *Cid*, *Andromaque*, *Hernani*... Ajoutez-y l'invention de quelques plats fameux et salutaires, Carême a mérité

d'être plus illustre que la plupart des poètes de son temps.

Il savait bien ce qu'il valait, quelle était sa fonction et je dirai sa mission, lorsqu'il s'écriait, noblement orgueilleux :

— Je n'ai jamais risqué ma santé et j'ai fortifié celle de mes contemporains. Ma tâche a été belle : j'ai renforcé la santé des sociétés vieillies ! J'ai collaboré avec Broussais !...

Encore pourrait-on reprocher à Broussais, apôtre fanatique de la saignée, d'anémier ses contemporains que régénérait la cuisine de Carême. Un cuisinier de génie, mais c'est le plus admirable des hommes. M. Bouchard doit être de cet avis. Le poète console les cœurs attristés ; le cuisinier refait les estomacs débilités. Médecin en son genre, il prend aussi sa part des événements politiques de son temps. A tout homme d'Etat il faut un cuisinier supérieur. Le congrès de Vérone, le congrès de Laibach, le congrès d'Aix-la-Chapelle ont eu leurs diplomates illustres, mais ils ont eu Carême qui aplanissait bien des difficultés en les réunissant autour d'un plat de maître. Et Talleyrand, que ne dut-il pas à Carême ! Si M. de Montrond lui fabriquait ses mots, le cuisinier lui faisait sa table, cette table servie avec *sagesse et grandeur*, et dans la renommée du prince de Bénévent il y a un peu de la sauce de Carême !

Cet homme, d'ailleurs, qui, au nom de la cuisine française, protestait contre l'*ignoble fabrication de la routine*, qui étudiait la cuisine de l'Inde, de la Chine, de la Grèce, de l'Égypte, de la Turquie, écrivait,

comme un membre de l'Institut, une *Histoire de la cuisine romaine*, et la déclarait au surplus *foncièrement mauvaise et atrocement lourde* (j'en appelle à M. Gaston Boissier), cet Antoine Carême, à qui les cuisiniers veulent élever une statue, fut un héros en son genre et mourut de son labeur, se disant épris du *vert laurier*, comme Ronsard, mais du laurier-sauce :

« Le charbon nous tue ! Qu'importe? Moins d'années et plus de gloire ! »

Il l'a, cette gloire, le grand Carême. L'humanité, rendons-lui cette justice, n'oublie pas ceux qui ont songé à lui léguer des nourritures exquises. Corcellet est plus célèbre que Monselet, avec lequel il rime. Et si la cuisine française, cette bonne et saine cuisine de nos pères, se relève et reprend, je ne dis pas son rang dans le monde — elle ne l'a point perdu — mais son goût, sa tradition, sa séduction, c'est du souvenir de Carême qu'elle devra s'inspirer.

Même en matière de cuisine, il faut en revenir aux plats légendaires et familiaux de nos grand'mères. On ne fait plus de ces humbles et savoureux beignets, de ces naïfs pets-de-nonne, de ces crêpes qui jadis étaient la joie des repas d'anniversaires ! On ne sert pas plus au dessert de certains gâteaux regrettés qu'on n'y chante les refrains d'autrefois. Je ne demande pas qu'on revienne à la goguette, pas plus qu'au lourd flan populaire. Mais un peu de cuisine *bourgeoise* (*pot-au-feu*) et française ne nuirait pas à nos dyspepsies !

En attendant, les cuisiniers du palais de l'Industrie

exposent tout simplement des *pieds de mouton à la poulette*, et ce simple plat produit là-bas l'effet d'un sonnet sans défaut. Sonnet, c'est un sonnet. Ramenez-nous en toutes choses aux pieds de mouton à la poulette et que Carême nous préserve des cuisines épicées, féroces et barbares d'où naît la fâcheuse gastrite, comme des philosophies à brouillards est sorti le noir pessimisme.

Et si la question sociale n'était pas résolue — hélas! elle est trop compliquée! — par la réforme de la cuisine, la belle humeur et la santé du peuple en seraient du moins augmentées. Et n'eût-on qu'un morceau de pain, c'est quelque chose que de le pouvoir digérer. Le cuisinier est à la fois le poète et le médecin de l'estomac.

L

Une loge vide à une première représentation. — Un auteur dramatique et une comédienne. — Le bouquet du mort. — Scandale parisien : l'affaire des deux médecins. — Pourquoi le public rit des médecins aux théâtres. — Molière et ses héritiers. — Le secret médical. — Vieille question toujours nouvelle. — Doit-on parler ? — Les mœurs médicales d'autrefois. — Ordonnances du passé. — M. Gisquet. — Le devoir civique et le devoir médical. — Quelques exemples. — M. Rogeard et les *Propos de Labienus*. — L'allusion et le coup de poing. — La forme ! — Autrefois, aujourd'hui.

10 décembre.

J'évite avec soin, dans ces causeries, de parler de la Comédie-Française. On comprend pourquoi. Chasse réservée. Deux de mes prédécesseurs, François Buloz et Arsène Houssaye, ajoutaient à leurs fonctions de directeurs du grand théâtre celles de rédacteurs en chef de revues militantes. Buloz était à la fois commissaire royal auprès du Théâtre-Français et chef tout-puissant de la *Revue des Deux Mondes*. Lorsqu'il allait aux Tuileries saluer, le premier de l'an venu, le

roi Louis-Philippe, François Buloz lui répétait volontiers :

— Sire, vous voyez un homme qui gouverne les plus difficiles à conduire de tous vos sujets : les comédiens et les gens de lettres.

Louis-Philippe souriait à la phrase prévue et Buloz retournait, travailleur robuste, à son théâtre et à sa revue.

Arsène Houssaye, passant des bureaux de l'*Artiste* au foyer de la Comédie, se défendait de son mieux dans son recueil des attaques de ses adversaires, et si Villemessant lui décochait des traits malins dans la *Chronique de Paris*, le rédacteur en chef de l'*Artiste* avait, pour lui répondre dans ce fantaisiste et pimpant et vivant recueil, Théophile Gautier, Gérard de Nerval et les nouveaux venus.

Ces feuillets, où j'ai si grand plaisir à m'entretenir avec les lecteurs du *Temps* des choses « ondoyantes et diverses » de la vie à Paris, je ne les consacre guère qu'au tableau des menus événements parisiens, à la philosophie cursive des faits qui se déroulent, éperonnés, — presque aussitôt disparus qu'apparus, — comme dans un cinématographe. Et ce m'est un repos, une halte, une satisfaction intime que ces sortes de pages d'un *journal* personnel que je donnerais au public au lieu de le garder dans le tiroir. C'est pourquoi, je pense, il m'est bien permis de noter ici une impression vivement ressentie, il y a deux jours, — à la première représentation de l'*Evasion*, de M. Brieux, devant une loge vide.

La seule loge restée vide, dans cette salle qu'on eût

remplie trois fois si l'on eût pu répondre à toutes les demandes de plus en plus nombreuses qui font décidément d'une *première* parisienne, non pas une soirée artistique, mais une façon de sport; la seule loge inoccupée, la seule loge demeurée là, béante, avec sa porte close, et que j'ai contemplée — pensant à tant de choses! — tout ce soir-là ; la loge de l'artiste qui devait créer la pièce de M. Brieux, de l'admirable mère qu'un deuil tragique éloignait du théâtre, la loge de Mme Bartet.

Vraiment je n'en pouvais détacher mes regards, tandis que sur la scène se déroulait l'action de l'œuvre nouvelle. Je me rappelais ces répétitions poignantes où l'admirable artiste surmontait ses préoccupations lancinantes, ses affreuses inquiétudes, pour exprimer les douleurs d'un être imaginaire, d'une héroïne de comédie. Et je revoyais, par la pensée, l'appartement vide, vide comme la loge, où la mère était enfermée, à cette heure même, avec le souvenir de son fils.

Il est des deuils auxquels il ne faut point toucher, pas plus qu'il ne faut tenter de les consoler. Ils sont sacrés et je blesserais la noble femme dont ses amis connaissent l'âme profonde, si vaillante à la fois et si douce, en parlant tout haut de cette douleur silencieuse, qui ne veut pas être aperçue. Je ne sais point d'être plus opposé à tout ce qui est fracas, tapage démonstration extérieure. Mais pourtant comment l'oublier pendant cette représentation, où chaque mot nous la rappelait, où la vie de l'œuvre jetée au public avait été sa vie ? Et quelle vie! Un supplice.

M. Brieux pourra dire qu'il a vu jouer sa pièce par

une artiste supérieure qui, un jour, dans une inoubliable angoisse, a mêlé avec une puissance effrayante ses douleurs personnelles aux douleurs de la femme étudiée par le dramaturge. Nulle émotion plus torturante que ces pleurs de théâtre qui étaient des larmes d'angoisse, rien de plus tragique, en vérité, que les nerfs cruellement tendus par l'inquiétude et servant à exprimer la souffrance d'un personnage imaginaire. Rien de plus déchirant que ce regard de comédienne qui semblait agrandi, terrifié, et qui était un regard de mère apercevant, de loin, le chevet de son fils. Il est des courages d'art qui valent les héroïsmes de guerre. Mme Bartet nous en a donné un exemple jusqu'au jour où, à bout de forces, brisée, elle n'a plus pu lutter.

Elle tenait bien pourtant, elle tenait, fidèle à sa parole, à jouer l'œuvre qu'elle avait accepté de créer. Elle voulait donner à cet auteur jeune, fier d'avoir pour interprète l'autorité de son talent, la preuve de son dévouement. « J'ai promis, » me disait-elle. Et elle est toute dans ce mot.

Si la douleur qui nous attend tous tant que nous sommes n'a pas de limites, les forces humaines en ont. Il fallut s'arrêter, céder à l'écrasement d'une telle épreuve. Une autre vint, dont la comédienne acclamée souhaita de loin le succès et prédit l'avenir. Comme on le calomnie, ce monde du théâtre, et qu'il eut, autour de cette pièce nouvelle, de touchantes inquiétudes ! Heureux d'être joué, attendant depuis longtemps

cette heure ardemment désirée où le rideau de la Comédie-Française se lève lentement devant une élite assemblée, l'auteur (je tiens à noter ici ces souvenirs, à apporter ce témoignage), l'auteur me disait :

— Je sacrifierais ma pièce à Mme Bartet, s'il le fallait, et je l'attendrais, si c'était nécessaire, toujours !

Et la comédienne qui aimait ce rôle, qui l'aimait peut-être par les souvenirs douloureux mêlés pour elle qui souffrait, pour nous qui la voyions souffrir, la comédienne, songeant à l'auteur comme il songeait à elle, me répétait : « Je lui dois de mon dévouement. Eh bien ! qu'il pense à moi, je lui jouerai un rôle un jour ! »

Avant-hier, pendant que les porteurs de corbeilles et de fleurs montaient dans les loges des comédiennes jouant dans l'*Évasion*, les bouquets que l'auteur envoie, le soir de la *première*, à ses interprètes, une gerbe était déposée à la même heure, avec la carte de M. Brieux, chez celle qui avait si longtemps, à travers tant de tristesses, répété l'œuvre nouvelle, et l'auteur, songeant à la mère douloureuse, à la pauvre Niobé de la scène, les envoyait, ces fleurs, au fils de Mme Bartet.

Elles ont, j'en suis sûr, été chères à celle qui pleure le brillant officier, estimé de ses chefs, adoré de ses frères d'armes, que nous avons conduit à Saint-Roch, l'autre jour, sous les palmes, avec les épaulettes d'or sur le drap noir. Jamais deuil fut-il plus poignant, jamais destinée plus atroce? Elle était justement fière de ce fils de vingt ans qui promettait un hardi soldat, esclave du devoir, à la France. Il était fier, lui, de

cette mère qui est une grande artiste si simple, dont la renommée est faite à la fois d'admiration et de respect. Et, au moment où ils allaient, elle appuyée sur lui, lui heureux du bonheur de sa mère, passer à travers la vie, le sort brise tout, brutalement, de façon inique. Si quelque chose peut adoucir le chagrin mortel de celle qui demeure, c'est l'universelle douleur qui a accompagné sa douleur, c'est le deuil partagé par tant d'êtres à la fois, unis dans une même tristesse, une pitié navrée sur le sort de cet enfant, devenu un soldat et un homme.

Et c'est à quoi je pensais, devant la sombre loge vide, pendant que l'auteur envoyait à l'absente ces fleurs qui ont dû toucher au vif cet exquis cœur maternel — tendre et héroïque — ce cœur frappé par la destinée comme en raison de sa supériorité même. Fleurs de reconnaissance et pieux hommage ! Elles eussent fait sourire de joie, devant le triomphe de sa mère, le jeune marin reparti, parti avant nous, pour le grand voyage, voyage éternel où la mer n'a pas de limites, mais nous garde peut-être un port inconnu où les mères retrouvent leurs fils.

« Le médecin guérit rarement, soulage quelquefois, mais il console toujours », fait dire à un vieux médecin de Caen, M. Brieux dans sa pièce.

Consoler, c'est beaucoup, mais la science soulage aussi et, à dire vrai, elle sauve souvent. On pourrait se demander si ce n'est point par une variété d'un sentiment d'ingratitude que le public aime, depuis et

avant Molière, à entendre médire des médecins. Depuis le mirrhe du moyen âge jusqu'au morticole d'aujourd'hui, on a toujours raillé ceux qui ont pour métier de guérir. C'est qu'ils ne peuvent pas guérir toujours, et, comme on le disait hier, qu'on ne leur pardonne pas de n'avoir pu supprimer la Mort.

On leur demande l'impossible, et comme ils ne peuvent le trouver, étant des hommes, on se moque d'eux après les avoir implorés. « Un médecin ! un médecin ! » C'est le cri éperdu de l'homme qui souffre. « Les médecins ne savent rien, » c'est la parole de l'homme guéri, le *post-scriptum* de la maladie.

Ils savent beaucoup, s'ils ne savent pas tout, et les plus grands savent, avant toutes choses, ce qui leur reste à savoir. Ils ont endormi, supprimé la douleur, augmenté la moyenne de la vie humaine. Ils disputent à la mort, au péril de leur propre existence, les existences humaines. Ils font de la vie dans les charniers de l'amphithéâtre; ils en trouvent dans les poisons qui tuent.

Ce qu'on peut leur reprocher — à quelques-uns du moins — c'est de manquer de pitié. Un médecin ne saurait pleurer, sans doute, au chevet de ses malades; mais à ses ordonnances quelle douceur lorsqu'il ajoute une bonne parole! La main du chirurgien tremblerait si son cœur, à toute opération, sautait dans sa poitrine; mais si son visage confiant et comme souriant se penche avec bonté sur le patient, quelle consolation pour le malheureux qu'on charcute !

J'aime les médecins qui sont les soldats de la vie, font journellement campagne, se lèvent la nuit pour

courir au chevet des mourants. On les raille, je le répète, et on les respecte pourtant tout bas, parce qu'on les redoute. Il y a eu comme un sentiment de féroce ironie dans cette constatation amenée par l'affaire des docteurs Boisleux et de la Jarrige : que des médecins pouvaient être poursuivis, accusés d'un crime. Eh! pardieu, les médecins sont des hommes et les hommes ont leurs vilenies et leurs vices. Castaing, l'homme de la *Tête noire*, et La Pommerais furent des docteurs.

Mais pourquoi, parce que médecins, ces deux hommes seraient-ils, par l'opinion, condamnés plus vite? Pourquoi n'attendrait-on pas, avant de porter sur eux un jugement quelconque, les résultats des enquêtes? La foule va vite aux extrêmes : elle s'engoue ou elle injurie. Je ne sais rien de l'affaire que ceci : deux hommes semblent tombés de haut, souhaitons qu'ils se relèvent!

Dans tous les cas, la médecine et les médecins ne devraient point porter la responsabilité de la tragique aventure. Je sais des gens qui refusent aux médecins le fameux droit au *secret médical* qui est un des problèmes les plus poignants de notre vie moderne, un de ces cas spéciaux et inquiétants soumis aux romanciers et aux auteurs dramatiques, ces cliniciens de la pensée, ces prosecteurs du cœur humain.

Le *secret médical?*

On a beau avoir cherché à résoudre le problème, il est toujours, par certains côtés, insoluble. Il y a longtemps — trente ans peut-être — que M. Hémar, doc-

teur en droit, alors substitut du procureur général, étudiait devant la Société de médecine légale de Paris la question qui émut si profondément alors les gens de science et les gens de loi :

— *Dans quelles conditions le médecin est-il tenu de révéler un crime ? Dans quelles conditions doit-il en garder le secret ?*

Supposez que, pendant l'opération, ou l'opération à peine commencée, Mlle Thomson ait révélé au docteur son état, devait-il s'arrêter — et, s'il y avait ensuite infanticide — parler? Si la révélation porte sur un fait confié au médecin à raison de son état et de sa profession, non, en aucun cas, le médecin ne doit rien dire. Les propos saisis autour du chevet du malade, les secrets de famille, la suppression d'un testament, par exemple, tout doit entrer en lui comme dans un tombeau vivant. La loi du secret est formelle.

Et cependant l'article 378 du Code spécifie que les médecins doivent se taire « hors les cas où la loi les oblige à se porter dénonciateurs ».

Le rapport de M. Hémar avait été, je le répète, un véritable événement pour le corps médical.

Des questions comme celle-ci avaient été posées et traitées :

Le médecin doit-il déclarer à la justice un empoisonnement qu'il voit se commettre sous ses yeux ?

Ou encore : *Une femme se fait avorter. Le médecin le sait, en a la preuve. Doit-il en appeler à la justice ?*

Le Code d'instruction criminelle dit que toute personne *témoin* d'un *attentat* doit le dénoncer. Le code de conscience des médecins répond que non.

Combien de drames intimes, de *tempêtes sous un crâne*, dans cette question du secret médical. L'assurance sur la vie, par exemple, force le médecin à donner son opinion, à livrer son secret sur la maladie même du malade. La compagnie d'assurances n'assure que si le docteur conseille. Et s'il ne conseille pas, il révèle l'état de santé.

— Faut-il donner ma fille à cet homme? demande un père à un médecin. Le médecin connaît les tares personnelles ou héréditaires de l'homme. Que doit-il faire?

Le Dr Jules Worms était fort radical là-dessus lorsqu'il disait :

« Le médecin ne doit parler dans aucun *cas !* »

Mais, parmi ces cas, il en est de plus graves que cette douloureuse question du père parlant de la santé du fiancé de sa fille. Par exemple, le devoir civique peut se trouver opposé au devoir médical. Un médecin peut se trouver dépositaire du secret d'un crime d'État plus terrible qu'un infanticide. Et l'éternelle question se pose, terrible, déchirante, sinistre : « *Que faire?* »

— Le droit de punir peut abdiquer. Le devoir de se taire subsiste, répondent la plupart des docteurs.

La dénonciation du crime par l'homme de l'art est une trace des mœurs sévères d'autrefois. Les maîtres chirurgiens étaient jadis tenus d'avoir boutiques ouvertes et de déclarer les « blessez au commissaire du quartier ». L'infirmier ou administrateur des hospices de même (Édit du roi, de décembre 1666).

Cent ans après, les règlements subsistaient. En 1778,

« enjoignons aux maîtres en chirurgie d'écrire les noms, surnoms, qualités et demeures des personnes qui seront blessées, soit de nuit, soit de jour, et qui auront été conduites chez eux pour y être pansées, ou qu'ils auront été pansez ailleurs, et d'en informer incontinent le commissaire du quartier ». La fameuse ordonnance du préfet de police Gisquet, après l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, était comme le *post-scriptum* de ces cruels édits.

Mais quoi ! l'Assemblée constituante elle-même n'avait-elle point déclaré que « *la dénonciation civique n'est pas une délation !* » Elle ajoutait même, cette libérale Assemblée : « *La lâcheté est de ne pas dénoncer.* »

Et cependant, en combien de cas un médecin est-il tenu de se taire, d'agir, en son âme et conscience, et par devoir professionnel, contre la loi! Un médecin est appelé près d'une femme en couches. Il apprend que cette femme, qui va devenir mère, est mariée. Le mari est absent. L'enfant naît. On le déclare à la mairie. La déclaration porte : « Né d'une personne qui a dit se nommer... » Ici, un nom quelconque, un pseudonyme, un faux nom. Le docteur le connaît. Il n'a garde de le révéler. Il laisse commettre un faux, un faux en écriture publique ; mais n'y est-il vraiment pas autorisé et pour sauver l'honneur de cette mère et pour assurer l'avenir de cet enfant qui aura, sous un nom supposé, sa personnalité propre?

Ce cas est un de ceux qu'on a pu citer. Il en est d'autres, et combien et de plus dramatiques encore! Le blessé de la guerre civile, poursuivi par l'autorité

militaire et soigné par le médecin, n'est-il point sacré? Le meurtrier qui se confie au docteur, qui dit : « J'ai tué, cette plaie que voici, je l'ai reçue en frappant ; guérissez-moi, sauvez-moi ! » — à qui appartient-il, à l'homme qui sauve ou à l'homme qui châtie, au chirurgien ou au bourreau?

Oh ! les médecins ne fournissent guère, à dire vrai, que des études sérieuses et même tragiques aux peintres de mœurs, et, après avoir fait rire, au temps de Molière, ils font penser.

Au temps de Molière, du reste — qui était celui de Louis XIV et de Fagon — on ne pouvait guère parler des choses graves qu'en riant. A ce point de vue spécial, les époques autoritaires ont une influence spéciale sur les écrivains. Elles les forcent à être colossalement drôles, comme Rabelais, ou comiques du comique moliéresque. Il en est un peu alors du théâtre et du roman comme du journalisme et du pamphlet en temps de despotisme. Quand on ne peut pas tout dire, on le dit tout de même, mais on le dit mieux.

Voyez ce Rogeard, qui vient de mourir. Il a laissé une brochure qui est un pur chef-d'œuvre, d'une langue savante et rare, parce qu'il lui fallut, pour donner à entendre la vérité à Napoléon III, chercher l'allusion érudite et la phrase aiguisée comme une arme de guerre. Les *Propos de Labienus*, comparables aux meilleures pages du *Vieux Cordelier*, n'eussent été qu'une attaque violente sans l'admirable souci de tout dire sous la forme possible d'un écrit pétri de latinité et qui semblait l'évocation d'un vieux Romain de la

République. Il faut plus de talent pour ciseler certaines armes que pour donner des coups de poing ou de massue.

En ce temps-là une épigramme de Prévost-Paradol, une allusion de Beulé, secouant la foudre des Césars, un mot narquois de Rochefort, avaient plus de portée, plus de retentissement, plus de force que toutes les polémiques scandaleuses et toutes les injures d'aujourd'hui. Nous savi ns par cœur les *Propos de Labienus* et la *France nouvelle*. Et — autre supériorité sur les violences actuelles — on peut relire ces pages. Il en est de prophétiques. Elles durent et dureront, documents politiques et morceaux de littérature, lorsque tant d'autres, comme des feuilles tombées, pourries sous les pluies d'automne, ne seront bonnes qu'à faire du fumier !

LI

Une lettre entre tant d'autres. — L'écriture d'un ami. — Vassili Verestchagin. — Un revenant. — L'exposition de demain au Cercle de la rue Volney. — *Napoléon Ier en Russie.* — Tableaux de bataille. — La guerre. — Un peintre soldat. — L'*Abandonné* et le général Kauffmann. — La campagne du Turkestan. — Skobelef. — Le fanion du *général blanc.* — Souvenirs de Plevna et de Maisons-Laffitte. — Skobelef et les Allemands. — Une revue à Tempelhof. — Une lettre de Skobelef. — Conversations avec Gambetta. — Un projet, un rêve. — Gambetta soldat. — Deux patriotes morts. — La guerre. — Un Tolstoï du pinceau.

17 décembre.

Au milieu des nombreuses lettres inutiles ou banales qui m'arrivent ce matin, j'en distingue une, d'une écriture à moi connue, mais que je n'avais pas vue depuis longtemps, trop longtemps, et je la décachette avant toutes les autres ; je ne m'étais pas trompé : elle est bien de mon ami Verestchagin, Vassili Verestchagin, le peintre militaire russe, qui ne nous donnait plus signe de vie, courait le monde, allait en Amé-

rique ou aux Indes et semblait pour jamais avoir quitté la France. Verestchagin, un des types d'hommes les plus originaux, les plus nets et les plus fiers qu'il m'ait été donné de rencontrer. Verestchagin, dont notre ami Gérôme, qui s'y connaît et qui a le droit de parler, dit : « Personne n'est plus brave que lui. C'est un *homme.* »

Et la lettre du peintre, reprenant après des années une cordiale conversation interrompue, me dit : « Peut-être trouverez-vous quelques minutes pour feuilleter mon catalogue. Que devenez-vous? Quant à moi, je suis vieux et blanc. » Vieux, Verestchagin est de ceux qui ne le sont jamais et dont l'activité supérieure demeure irrésistible, en dépit du temps. Mais je ne me l'imagine pas avec sa longue barbe blonde, maintenant blanchie, ses yeux d'acier, sa belle tête maigre d'artiste-soldat. Il faut pourtant bien se dire que les journées passent et que la neige tombe sur le front des hommes qui durent...

La neige! C'est précisément, cette fois, la neige, la neige russe, que Vassili Verestchagin a voulu peindre, après le soleil de l'Inde et les roses de Kachmir, dans ces tableaux qu'il va — attraction de demain — exposer au Cercle de la rue Volney et qu'il a déjà montrés en Russie. La neige blanche, tachée de sang, de la campagne de 1812, la neige qui recouvrait les grenadiers de Ney raidis autour des feux éteints, la neige sinistre de la retraite, la neige qui fut le linceul de la grande armée, le suaire glacé de l'Empire. Je ne connais pas ces tableaux que Paris verra dans huit jours. Je sais, par quelqu'un qui les a vus, à Péters-

bourg ou à Moscou, qu'ils sont comme une sorte d'épopée réaliste de cette campagne de Russie dont Ségur fut le poète en prose. Depuis l'arrivée de l'empereur devant Moscou jusqu'à la dernière charge des Cosaques, à travers toutes les douleurs et toutes les horreurs de la retraite, l'incendie de la ville sainte, la fuite du Kremlin, les longues et sinistres étapes à travers les routes encombrées de chariots, de caissons, de cadavres, hommes et chevaux tordus par la gelée, le peintre note, étape par étape, les diverses phases de cette agonie d'une cohue en déroute, ce chemin de la croix d'une armée qui tombe, se débat et meurt.

Je suis certain que le réalisme farouche de Verestchagin intéressera la foule parisienne. Implacable, il nous montre Napoléon, ayant quitté sa berline bourrée de fourrures, pour marcher à pied, enveloppé dans une pelisse de velours bordée de zibeline et garnie de brandebourgs d'or, pour aller, appuyé sur un bâton de bouleau, la tête coiffée d'un bonnet de fourrures à oreillettes, les pieds chaussés de bottes fourrées, les yeux fixes et rouges, la face comme marmoréenne, impénétrable, le long des routes bossuées de morts. Derrière, silencieux, morne, découragé, l'état-major, toujours fidèle... Et des morts, des morts, des morts! Verestchagin n'aime pas la guerre. Son *Napoléon Ier en Russie* est destiné à la faire mieux connaître et encore plus haïr.

.

Je le vis, un jour, à son retour de la campagne des

Balkans, dans sa demeure de Maisons-Laffitte. Il revenait de là-bas avec une sorte de fièvre. Il avait encore devant les yeux tout le sang qu'il avait vu couler. La route de Plevna, encombrée de cadavres, la passe de Schipka, avec ses milliers d'hommes engloutis sous la neige, l'éternelle neige! Un de ses tableaux les plus poignants, *Tout est tranquille à Schipka* (c'était la formule même du bulletin officiel donnant à la Russie des nouvelles de son armée), montre une sentinelle, à demi perdue dans la solitude blanche et grelottante sous le ciel implacable, veillant — sur quoi? — sur des morts recouverts de neige. Verestchagin, lorsqu'il exposa cette toile poignante à Pétersbourg, fut accusé par un journaliste d'avoir émasculé le sentiment patriotique, porté atteinte à la discipline...

« Monsieur, répondit l'artiste, il y a entre vous et moi une différence : c'est que vous parlez de la guerre sans l'avoir vue et que je la peins après l'avoir faite. »

Faite et bien faite, héroïquement. Au début de la guerre turco-russe, un officier et un volontaire montaient, la nuit, dans une barque pour faire sauter un bateau militaire turc, chargé de soldats. Les deux hommes accostaient le transport, jetaient leur engin. Et tout sautait à la fois, la barque, le bateau, les Turcs et les Russes. L'officier mourut, le volontaire blessé fut tiré du Danube, porté dans une ambulance voisine où le tsar Alexandre vint lui dire : « Je te donnerais bien une croix, mais tu les as toutes. » C'était Vassili Verestchagin. Il avait autrefois fait campagne avec Skobelef, dans le Turkestan, et combattu les Kirghises

et les Derviches. Il pouvait, le pinceau à la main, parler de la guerre.

L'*Apothéose de la guerre!* C'est précisément le titre d'un de ses tableaux les plus suggestifs. Verestchagin a rencontré, non loin de Samarcande, une pyramide d'ossements, tout un entassement macabre de crânes aux orbites creuses, aux mâchoires édentées, avec de sinistres rictus — restes de massacres féroces qui datent de Tamerlan peut-être, le grand égorgeur d'hommes. Cette pyramide, Verestchagin a voulu la peindre d'après nature. Ce n'est qu'une *étude*, mais combien effrayante et hideuse! Et, au-dessous, il a écrit en caractères russes : *Dédié à tous les grands conquérants, passés, présents et futurs!*

Cette *Apothéose de la guerre*, le peintre l'avait précisément exposée, à Berlin, il y a quelques années, avec ses autres tableaux de la campagne de Transcaucasie et de la guerre turco-russe. Un jour, M. de Moltke vint visiter la collection de ses toiles et Verestchagin se fit, à travers son exhibition, le guide du feld-maréchal. En sa qualité de soldat, M. de Moltke paraissait intéressé profondément par ces scènes tragiques — convois de blessés, tranchées de neige, Skobelef galopant sur le front de ses troupes et criant aux vainqueurs de Schipka : « Au nom de la patrie, merci, mes amis! » Mais Vassili Verestchagin tenait à montrer au capitaine la toile qui, pour lui, philosophe de la palette, résumait sa pensée sur la guerre, les tueries et les conquêtes.

Il amena M. de Moltke devant le tableau qui représente la ugubre pyramide de crânes.

Haut placée dans la galerie, la toile forçait alors le petit M. de Moltke, qui suivait du regard le geste de Verestchagin, à lever sa tête maigre, rasée, ridée, voltairienne.

— Un tableau très exact, Excellence !

M. de Moltke regardait.

L'inscription russe, ajouta froidement Verestchagin, signifie : *Dédié à tous les grands conquérants passés, présents et futurs !*

L'œil du petit vieillard semblait un peu effaré et M. de Moltke ne répondait rien. Il restait là, son visage de masque japonais toujours levé vers les crânes grisâtres...

Alors, de sa voix brève, nette, claire et volontaire, habituée au commandement, Verestchagin précisa, enfonçant vivement chaque mot, comme une vengeresse ironie, dans l'oreille du soldat de Sadowa et de Sedan :

— ... *A tous les grands conquérants passés... présents... et futurs !... A tous les conquérants...*

Mais M. de Moltke n'en entendit pas plus long. Il laissa là très vite — comme s'il eût fui — le sinistre trophée de Tamerlan et passa rapidement à un autre tableau, tandis que Verestchagin insistait encore sur cette inscription qui est comme la pensée même de son œuvre — soit qu'il nous montre, comme il l'a fait, la guerre turco-russe, soit qu'il évoque — comme il le fera dans huit jours, Napoléon en Russie. « Une guerre est toujours une guerre, dira-t-il, et toutes les guerres se ressemblent — plus ou moins ! »

Je n'ai pas revu, depuis bien des années, l'atelier où, entouré de toiles immenses, Verestchagin, à Maisons-Laffitte, travaillait à ses tableaux de l'Inde, à ses blanches visions de l'Himalaya. Il y avait précisément là une vue de l'Himalaya, couvert de neige, dont la blancheur donnait la sensation aiguë, l'impression de réverbération d'un glacier. Rien de plus particulier que cette *symphonie en blanc majeur*, comme eût dit Gautier.

— Votre Himalaya, demandai-je un jour à Verestchagin, qu'en avez-vous fait? Je l'ai brûlé, répondit-il.

Il est, d'ailleurs, coutumier du fait. Une de ses toiles les plus saisissantes représentait le cadavre d'un soldat russe, couché sur le sable du Turkestan, avec un corbeau noir juché sur son uniforme blanc. L'*Abandonné!* Il n'en reste plus qu'une photographie. Le général Kauffmann ayant dit au peintre :

— Ce tableau est faux. Jamais l'armée russe n'a abandonné ni un blessé ni un cadavre.

Veretschagin, militairement, prit le tableau et le jeta au feu.

— Mais que faites-vous là, Verestchagin? cria le général.

— Rien. Puisque le tableau est faux, vous ne l'aurez pas. Voilà.

Je lui ai entendu répondre à peu près de même avec une netteté absolue au prince de Galles visitant son exposition à Londres et lui demandant à acheter certain tableau, *Alexandre II devant Plevna*, qui lui plaisait : « Impossible, impossible. Il appartient à l'empereur. »

— Mais si je vous priais de m'en faire une copie?

— Impossible, répétait Verestchagin.

— Cependant...

— Votre Altesse me fera la grâce de ne pas insister. Je n'ai qu'un mot à lui répondre : *Impossible ! Impossible! Impossible!*

Visiblement le prince de Galles était étonné.

Et je revois encore, dans cet atelier de Maisons-Laffitte, le fanion, le glorieux fanion percé de balles, qu'avait donné au peintre un général ami et qui était celui de l'héroïque Skobelef, le *général blanc*, le héros de Schipka, Fanion de soie, parfumé par des mains de femme et qui, après avoir si souvent flotté dans une atmosphère de salpêtre et de fumée, gardait encore, gardait toujours je ne sais quelle vague odeur de musc et d'iris dont le satin avait été imprégné, là-bas, à Pétersbourg, à l'heure du départ, peut-être par les doigts de la jolie Française (nous l'avons applaudie à Paris dans une opérette turque), de la comédienne dont Skobelef gardait sous son uniforme les derniers billets et les fleurettes desséchées, porte-bonheur, disait-il, talisman contre les balles, fétiche du passé, souvenirs des heures d'amour embaumant les jours de carnage...

Ce fanion, Vassili Verestchagin doit sans doute l'avoir encore, le garder comme une relique. Mais Skobelef n'est plus là! C'est le peintre, son frère d'armes, qui, pour la première fois, nous parla de ce chef de guerre qui n'était pas seulement le sabreur, l'homme d'attaque et d'héroïque coup de collier dont la légende est restée et restera, mais qui fut aussi un

tacticien de premier ordre, un officier d'étude et de réflexion, un cerveau puissant au service d'un bras redoutable, d'une renommée populaire. Pouvant tout demander à ses troupes, tout exiger d'elles, Skobelef leur avait voué toutes les sollicitudes de sa vie. On a retrouvé de lui des monceaux de notes, de travaux commencés — études militaires, projets de réformes, enseignement pratiques — qui pourraient figurer à côté des écrits de Maurice de Saxe ou des préceptes de Dragomirof. Cet assoiffé de plaisir, usant et gaspillant la vie en homme comme affolé de la mort, était un *bûcheur* formidable, épris de labeur, toujours prêt, pensif et érudit, et que rien, rien ne pouvait harasser.

C'est Verestchagin qui nous révélait les colères de ce soldat contre les Allemands, nous contait ce mot du *général blanc* envoyé par le tsar pour suivres les manœuvres militaires prussiennes. Après la revue finale à Tempelhof, le vieil empereur Guillaume lui disait, de ce ton souriant et calme que notait notre ambassadeur, M. de Gontaut-Biron :

— Eh bien, général, vous avez, je l'ai vu, examiné mes soldats jusqu'au cœur ?

— Jusqu'*aux tripes*, sire, répondait Skobelef.

C'est en se rendant à ces manœuvres et arrivant de nuit à Berlin, déshabillé dans son sleeping-car, que Skobelef, réveillé assez brusquement à une station où l'on demandait leurs billets aux voyageurs, répondait à l'employé qui lui demandait son ticket : « Je n'en ai pas, laissez-moi dormir. » Et à un autre, qui lui demandait son nom : « Général Skobelef, ou si vous le préférez, l'*Avant-Garde*.

Pendant un de ses derniers voyages à Paris, son dernier peut-être, en 1882, Skobelef s'était plus d'une fois dans ses causeries avec les Français, laissé aller à des boutades parfois violentes contre l'Allemagne, et le bruit avait même couru qu'il était brusquement rappelé en Russie, à la suite de certaines plaintes du gouvernement prussien motivées par son libre et franc parler. Je n'en sais rien. Mais je retrouve une lettre du *général blanc* qui semble indiquer qu'en réalité son départ soudain pouvait bien être un rappel.

Nous devions nous réunir à dîner, précisément avec Vassili Veretschagin et, la veille du jour fixé, je recevais cette lettre, si précieuse aujourd'hui, du héros des Balkans :

A Paris, 2, rue de Penthièvre.

« Monsieur,

» C'est avec un immense regret que je suis obligé de quitter Paris sans avoir eu l'honneur de vous serrer la main et d'avoir échangé quelques idées. Ce qui est remis n'est pas perdu, monsieur. J'ai bon espoir qu'on n'est pas absolument un homme perdu pour avoir encouru les colères de ces bons et honnêtes Germains.

» En tout cas, monsieur, recevez mes remerciements sincères pour la sympathie dont vous m'avez honoré et qui, croyez-le, venant d'un homme comme vous, ne pouvait me laisser indifférent.

» Agréez, monsieur, l'expression de mes profonds sentiments.

» M. Skobelef. »

La lettre était tracée sur le solide papier rayé qui servait au général — fougueux comme Murat, savant comme Jomini — a écrire ses études militaires.

Je voulais demander à Skobelef s'il était vrai, comme on l'a dit, que, dans ses entretiens avec Gambetta, celui-ci lui eût confié un projet, demeuré inconnu, caché aux plus intimes et qui tenait au cœur du tribun patriote. Il m'a été jadis donné communication de l'extrait d'une causerie, d'une sorte de conférence faite par Skobelef au Cercle de la Noblesse, a Moscou, et où le général avait parlé de ses rapports avec Gambetta, au retour de son voyage en France. J'y ai trouvé la révélation d'un fait ou plutôt d'un rêve généreux et hardi, qui n'a été révélé nulle part et que je voudrais faire connaître aujourd'hui, puisque ce nom glorieux de Skobelef arrive sous ma plume.

Le général raconte que, pendant son séjour à Paris, plusieurs fois il vit Gambetta. « Je m'étais fait pré-
» senter à lui dès mon arrivée. Dès notre seconde en-
» trevue, il avait été convenu que nous dînerions en-
» semble en tête à tête. » Le premier jour, leurs noms étant à peine échangés, leurs mains s'étaient cherchées, un même sourire indiquait une pensée commune.

« Nous restâmes, dit Skobelef, de six heures du soir à deux heures du matin. Son regard clair et brillant avait je ne sais quoi de railleur et de bon enfant qui donnait à sa conversation un charme tout particulier. Quand il s'animait, les narines se gonflaient, la bouche devenait dédaigneuse, l'œil s'allumait de lueurs superbes, le masque entier revêtait un air de grandeur.

... Il avait une intuition merveilleuse des choses militaires, et adorait l'armée qui, chose rare, l'avait adopté, bien qu'il ne fût pas sorti de son sein ; elle comptait sur lui, sinon pour la conduire, du moins pour préparer l'*avenir*.

L'idée fixe de Gambetta, ajoute Skobelef (et c'est le projet dont on n'a jamais parlé et qui paraîtra singulier, peut-être), son rêve était de porter l'uniforme. Comment? « Sans devenir ridicule, il me l'a, dit le » général, confié dans notre longue conversation, en » me jurant qu'il n'en avait point parlé, même à ses » plus intimes, car il eût suffi que la chose s'ébruitât » pour devenir impossible et donner à ses ennemis » une arme victorieuse contre lui, celle de ce ridicule » qu'il craignait tant. »

Je cite Skobelef:

« J'étonnerais bien les Français s'ils pouvaient m'entendre, mais voici ce qu'il comptait faire une fois nommé président.

» De par la Constitution, il était chef des armées de terre et de mer. Qui donc lui en eût voulu de tenir à l'armée par un lien personnel plus étroit ? Il se fût fait immatriculer dans un régiment comme simple soldat, et pas n'était besoin pour cela d'une loi, ou d'un décret me disait-il, car chef de l'armée, il pouvait y prendre la place qui lui plaisait. Une fois soldat, le reste allait de soi : il devenait caporal, sergent, sous-lieutenant, dans le temps rigoureusement réglementaire, et il faisait la guerre, ah ! la guerre ! La guerre qu'il rêvait, dans le grade qu'il eût eu alors, sous-lieutenant ou capitaine, et eût demandé aux

champs de bataille la consécration des grades supérieurs...

— Ne craignez-vous pas au début des difficultés de la part des Chambres, la dénonciation de votre ambition, le spectre d'un coup d'État militaire exploité par tel adversaire? (Skobelef le nomme).

— Ah! me dit-il, j'y ai pensé, et j'aurai plus de peine à me faire nommer caporal que général de division, mais j'aurai le peuple pour moi. En France on peut tout faire, il suffit de savoir le faire. »

Skobelef a-t-il bien saisi ce qu'il appelle lui-même le rêve de Gambetta? N'a-t-il pas pris un beau songe patriotique pour une réalité? Gambetta a-t-il vraiment eu cette vision d'un chef d'État se fondant dans un régiment pour avoir le droit de marcher à la tête de l'armée? Ne fut-ce qu'un noble et fier paradoxe d'après-dîner ou un projet prémédité, longuement mûri? Je ne donne pas ce souvenir comme un fait indéniable. Ce qui est certain c'est qu'entre deux hommes, le Russe et le Français, la fumée des cigares a comme l'odeur de la fumée des canonnades.

Skobelef précise les sentiments de Gambetta sur l'alliance franco-russe. Il y trouvait « cette diversité » d'intérêts qui permet aux deux nations de se soute- » nir mutuellement sans jamais se heurter sur le ter- » rain des convoitises communes. » Et le *général blanc* ajoute ce jugement qui fait honneur à son coup d'œil et à son cœur: « C'est un esprit élevé, accessible » à toutes les idées généreuses et en même temps » assez fin et assez subtil pour démêler en tout le » côté pratique des choses. Patriote avant tout, il

» mourra de la France et pour la France, et je lui » souhaite une longue vie dans l'intérêt de cette belle » terre française que nous aimons tous comme un » pays d'adoption... »

Le souhait du héros de Plevna ne devait pas s'accomplir. Et lui aussi, comme Gambetta, était destiné à mourir jeune, sans toucher à son rêve. Sa haute figure militaire se dresse sur l'histoire de ce siècle, parmi les plus fières. Là-bas, en Russie, ses soldats maintenant vieillis ne peuvent croire qu'il est mort. Lui, mort? Allons donc! Ils haussent les épaules comme les grenadiers de la garde quand on leur parlait de l'agonie de Napoléon. Mort, Skobelef? Il reviendra, au jour du danger, il reviendra le *général blanc* et il saluera encore, de sa casquette, les balles ennemies, comme il saluerait une jolie femme à son balcon. Il n'est pas mort, et son fanion parfumé mènera encore les régiments à la bataille.

Ainsi pense l'âme populaire russe. Elle ne se trompe pas. Il est des hommes dont le souvenir et l'exemple restent toujours vivants et sont des ferments de victoire.

Skobelef! Verestchagin! Je me suis arrêté avec joie devant ces deux hommes, si différents des autres, compagnons du combat, du reste, et s'empêchant l'un l'autre d'aller trop imprudemment, inutilement au-devant des coups de feu, en se disant : « Si tu veux te faire tuer, j'y vais! » Verestchagin va nous montrer des coins tragiques de champs de carnage, des

cadavres raidis. des morts gelés, des tueries féroces. Ce sera le spectacle de demain. Nous avons eu avec Tolstoï le tableau de la guerre tracé par un écrivain de génie. La campagne de Russie peinte par l'artiste russe, c'est comme du Tolstoï au pinceau.

Et il a bien le droit de tant haïr la guerre, notre ami Verestchagin, car il en a respiré l'horreur, et il l'a faite comme s'il l'avait aimée!

LII

La neige. — Un poète oublié. — La poésie de la neige. — Un enfant martyr. — Le petit Pierre et son chien. — Sentiment et sentimentalité. — Les *bottines* des chiens. — Auguste de Châtillon et sa *Levrette*. — Les enfants. — Ceux qui les aiment, ceux qui ne les aiment pas. — Les pères et leurs petits. — Autant de pris sur la vie! — Les étrennes. — Étrennes de riches, étrennes de pauvres. — Les joujoux. — Philosophie des jouets à propos de catalogues. — Jouets scientifiques et jouets artistiques. — Uniformes de soldats. — La poupée et le drapeau. — Le général Bourbaki et les *turcos* en 1897.

Je me souviens d'une chanson
Que j'entendais, petit garçon,
Loin du collège;
La chanson finissait ainsi;
Il pleut là-bas, il neige ici.
Il neige, il neige!

Quand on est petit, on aime la neige. On y réchauffe ses doigts avec délices, on y ramasse à pleines mains, des projectiles pour la bataille. On se bombarde d'obus dont les éclats ne tuent pas et font rire. Cette grande nappe blanche, étendue sur la terre, plaît aux yeux des

enfants, comme une distraction, un décor, une féerie, un cadeau du bonhomme Hiver qui donne pour joujoux des boules de neige aux gamins.

Plus tard, le point de vue change. La neige, qui jadis éveillait les idées de jeux et de combats dont la poudre serait blanche, réveille durement les rhumatismes endormis. Ce qui semblait une joyeuse nappe claire paraît un drap funèbre et fait songer au linceul. Mais, pour les petits ou les vieux, elle est toujours amusante, elle est toujours nouvelle et quand je l'aperçois sur les toits je songe aux neiges d'antan dont les flocons semblaient tout simplement des fleurs printanières tombant gaiement sur la terre dure.

Comme ils sont loin, ces hivers-là qui nous faisaient l'effet de printemps! Il neige encore, il neige toujours, mais

C'est maintenant sur nos cheveux
Qu'il neige, neige!

On ne le connaît plus guère, aujourd'hui, le poète qui chantait ainsi, voilà quarante ans, la chanson de la neige. C'est Auguste de Châtillon, qui s'éprit des moulins de Montmartre, des lilas de Montmorency et des canots du lac d'Enghien comme ce pauvre Paul Arène des oliviers, des mûriers, des routes blanches, des cigales et du soleil de son pays. Châtillon, que mepriseraient les nouveaux, n'est plus connu que par son ironique *Levrette en paletot*, d'une gaieté stridente, et comme féroce sous son rire. Et que dirait-il, Châtillon, s'il savait que les levrettes n'ont plus seulement des paletots mais des bottes, des bottes de caoutchouc et

que les chiens portent des *snow-boots*, en temps de neige, comme un promeneur frileux qui craint un rhume?

« *Chaussures d'hiver pour chiens !* » c'est l'annonce que j'ai vue hier à la devanture d'un spécialiste. Un pauvre diable, aux souliers béants, prenant par leurs trous l'eau glacée et la boue, peut s'arrêter — après une autre station à la boutique d'un changeur, devant les obligations en montre et les pièces d'or à l'étal — et regarder ces bottines chaudes à l'usage des terriers et des king-charles. *Chaussures d'hiver pour chiens !* L'étiquette semblera cruellement narquoise à l'errant de jour et de nuit, à Thomas Vireloque en haillons.

Quel beau sujet d'éloquence poignante et vengeresse pour un socialiste? Société, qui laisses grelotter les misérables et qui t'inquiètes, aux heures de l'hiver, des pattes délicates d'une levrette! Mais on ne saurait avoir trop de pitié pour les bêtes, à cette condition qu'on en aura pour les hommes. L'animal devient, de plus en plus, notre *frère inférieur* et les yeux calmes du chien, ces *yeux honnêtes*, comme disait Hugo, nous troublent souvent avec leur fixité profonde.

Il ne faudrait cependant pas confondre, en cette matière comme en beaucoup d'autres, la sentimentalité avec le sentiment. La Société protectrice des animaux qui propose, dit-on, de voter une mention honorable ou une médaille au chien Médor — ou *Toutou*, on hésite sur le nom — qui allait lécher dans son auge le petit enfant martyr, me paraît, dans son zèle bien intentionné, dépasser un peu le but. Ce chien qui console ne semble un chien sublime que par la

comparaison avec les horribles gens qui torturaient le malheureux enfant. La bête pitoyable obéissait à son instinct et les chiens ont souvent une affection pour les petits, pour les faibles; la bête humaine, au contraire, allait brutalement, affreusement jusqu'au crime, poussée par ses férocités ataviques.

Il y a, dans les masses, un puissant, un profond sentiment de justice. De quoi la foule s'est-elle préoccupée le plus, en ces derniers jours? D'un être faible, abandonné à la bestialité d'un père immonde. Tous les suicides, tous les drames, tous les crimes de ces semaines dernières pèsent moins dans la pitié publique qu'un pauvre bébé abandonné dans une rue de Paris après de longs mois de martyre. Le cœur de tous s'est serré. Une sorte d'horreur et d'angoisse a passé sur nous. On a senti qu'il y avait là un renversement épouvantable des lois humaines.

L'enfant est sacré. A-t-il demandé à naître? Qui, lui ayant donné le jour, ne se sacrifie point pour lui assurer la vie est déjà coupable. Mais un père dénaturé comme ce Calixte Grégoire est purement et simplement un monstre. Torturer la faiblesse, s'attaquer à un pauvre petit être dolent et désarmé! Taillader cette chair de sa chair, faire couler ce sang qui est le sien, et le verser goutte à goutte, comme pour faire durer le supplice plus longtemps, comme on *siroterait* une liqueur de prix. Et quelle plus précieuse liqueur que le sang humain, répandu à flots par les gens, à conception supérieure, comme d'un tonneau défoncé!

Grégoire n'avait, lui, d'autre conception que le plaisir raffiné d'arracher des cris à un être sans défense et qu'il n'aimait pas. On ne s'imagine point sans épouvante ces longs jours dont chacun marquait une torture nouvelle pour le petit Pierre. Le foule a été féroce, l'autre après-midi, lorsqu'elle s'est précipitée vers ce père pour l'écharper. Mais ce crime de cannibale fait aussitôt penser à une vengeance de sauvage, et l'instinct des êtres simples se révolte et devient épouvantable en son avidité de représailles.

Il y a encore bien de la bête dans l'homme, j'entends de la bête farouche, très peu comparable au bon chien qui consolait, comme il le pouvait, le petit Pierre. Ce chien dévoué et cet enfant martyr demeureront légendaires. Nous aurons en chromolithographie le *Chien du bébé mourant*, comme nous avons en lithographie le *Convoi du pauvre*. Les supplices de ces débilités attendrissent éternellement les âmes et la mort du petit Dauphin au Temple a nui pendant plus longtemps à la Révolution française que les plus tragiques fournées du tribunal révolutionnaire.

J'entends, du reste, des gens sévères déclarer que, tout en plaignant beaucoup et d'un cœur sincère le petit Pierre, on pousse peut-être un peu loin, non pas *en l'espèce*, comme on dit au palais, mais en thèse générale, l'amour, et en quelque sorte le respect de l'enfant. Je ne suis pas de cet avis. L'enfant gâté ne devient pas nécessairement l'enfant indiscipliné. *Gâter* ses enfants, c'est les aimer peut-être un peu plus qu'on ne les aimait ou du moins qu'on ne les dortottait autrefois. Mais faire à l'enfant une enfance heureuse, n'est-

ce pas tout simple? Lui assurer, pendant les années de faiblesse, des heures de puériles joies, n'est-ce pas lui donner peut-être ce qu'il y a de plus certain dans l'existence? N'est-ce pas, pourrait-on dire, *autant de pris sur l'ennemi*, qui est la vie?

« Nous ne sommes plus assez sévères pour nos en-
» fants, nous en faisons trop tôt des amis, des égaux.
» Ils assistent, dès leurs premiers pas, aux réunions de
» famille. Ils ouvrent, tout petits, leurs grands yeux
» sur les secrets des parents. Ou plutôt il n'y a plus de
» secrets pour eux. Ils font partie de la vie courante
» des parents. Ils sont comme émancipés avant l'âge. »
Ainsi gémissent les pessimistes. Peut-être ont-ils raison, bien qu'à mon sens je ne pense point que la terreur ait jamais été un moyen d'éducation. Ce n'est pas parce qu'il avait le père terrible — hôte du château de Cambourg — que Chateaubriand devint Chateaubriand. L'enfant aimé devient bien plutôt, je pense, un homme aimant. Et ce respect même, je dis ce respect, que les forts doivent avoir pour les faibles, et, en un sens, les pères pour les fils, un proverbe qui ne date pas d'hier, le proverbe latin, nous l'enseigne : *Maxima debetur puero reverentia*. Cet être qui n'a pas vécu, qui arrive, étonné, à la vie, est plus respectable, étant sans tache, que l'homme dont l'existence est finie, qui a fait son œuvre, gagné la partie ou perdu la bataille.

C'est une belle couronne, sans doute, qu'une couronne de cheveux blancs. Il y a peut-être quelque chose de plus touchant — je dirai le mot, de plus véritable encore — dans la couronne de cheveux blonds des fronts candides qui n'ont pas eu encore de tenta-

tions sinistres, pas une pensée mauvaise nettement formulée. Entre la poésie d'une noble ruine et la poésie d'une fleur qui pousse, on peut hésiter. La fleur qui s'ouvre, c'est le fruit de demain, et l'avenir est toujours sacré, par cela seul qu'il est l'avenir. Et c'est ce qu'est l'enfant — *moitié fleur*, *moitié fruit*, a dit un oublié — l'enfant, ce mystère vivant, cet être de clarté dont le regard, interrogateur, trouble les plus assurés, sa limpidité se posant, implacable, sur nos prunelles inquiètes, préoccupées et songeuses. Ah! les petits! quels juges d'instruction !

Leur heure va sonner. C'est le moment des étrennes. Gâtons-les. Pas d'étrennes utiles ! Les beaux livres gaufrés sont pour eux. Pour eux les jouets nouveaux, les joujoux franco-russes, les spahis escortant la voiture présidentielle, les turcos articulés, les alpins en bois, les poupées coiffées du kakochnick, toutes ces inventions de fin d'année dignes de figurer dans l'amusant et précieux recueil de documents, de souvenirs et d'images que M. Grand-Carteret a consacré aux fêtes d'octobre, aux inoubliables journées du tsar. Pour eux, pour les enfants, tout ce que la bimbeloterie parisienne peut avoir inventé, dans les mansardes de la rue des Gravilliers. Pour eux, le boulevard encombré de boutiques. Pour eux, les étalages des docks de nouveautés, les devantures des magasins. Pour eux, à eux Paris ! Mais que ceux qui auront des joujoux se souviennent qu'il y a d'autres enfants dolents, abandonnés, attristés, d'autres patients que le petit mort de la rue Vaneau !

Je sais bien des gens qui, dans leurs distributions de joujoux, font avec soin la part du pauvre et prélèvent la dîme de ceux qui n'ont plus de parents et qui, si l'on n'y songeait point, n'auraient pas d'étrennes. C'est la joie du petit riche lorsqu'au réveil il voit dans la cheminée de la chambre, le soulier déposé vide, la veille et maintenant empli de jouets ou de bonbons qu'ont apportés là, marchant doucement les parents, chargés de paquets, pendant la nuit. Mais quand sur les pauvres lits blancs des hospices d'enfants malades quelque polichinelle apparaît envoyé aux petits prisonniers de l'hôpital, combien est plus grande et profonde l'émotion parmi les déshérités et comme on le fête et l'admire et l'embrasse, ce polichinelle qui, depuis des siècles, à travers tant de révolutions, de modifications des mœurs de générations disparues (et disparates) n'a pas été détrôné.

Je regardais et consultais tout à l'heure un catalogue de jouets et d'étrennes. Que de choses dans un catalogue! Il n'est peut-être point, pour le moment du moins, de lecture plus philosophique et, comme on dit, décidément plus suggestive. Le curieux qui ferait collection de ces catalogues de nouvel an aurait un jour en sa bibliothèque, un recueil tout à fait précieux pour l'histoire de nos mœurs. C'est dans les goûts de l'enfant qu'on peut deviner, sans être Mme Lenormand ou Mme de Thèbes, la destinée de l'homme.

Eh bien ! parmi ces joujoux, Polichinelle apparaît toujours et toujours triomphant, et avec ses galons d'or courant sur ses bosses et sa fraise de dentelle enserrant son cou, incarnant éternellement la drôlerie qui attire

35.

et l'impudence qui amuse. Il roule sa bosse depuis des siècles et la roulera longtemps encore. Il est le roi Ubu du royaume de fantaisie.

Mais ce n'est pas lui qui, étant de toutes les époques, me donne la caractéristique et la philosophie même du jouet moderne. Ce qui est particulier, ce qui est tout à fait de notre temps, ce qu'il faut signaler, c'est le côté scientifique du jouet d'enfant. Nous avions autrefois la boîte de peinture, avec ses godets de porcelaine et ses pains de couleur. La boîte à télégraphe ou le kodak photographique semblent avoir plus de succès que nos boîtes à enluminures, absolument comme les romans scientifiques ont plus de lecteurs que les contes de fées. L'enfant moderne se plaît aux minuscules télégraphes Morse, exécutés sur le modèle des postes et télégraphes, aux télégraphes Bréguet, aux téléphones, aux machines à vapeur, aux moteurs à air chaud, aux petits nécessaires de galvanoplastie, aux appareils de photographie ou de métallisation. Il aura, l'an prochain, quelque cinématographe simplifié, et les fabricants doivent chercher à mettre à son usage les rayons Rœntgen. Le jouet scientifique menace de tout envahir. Il est de son temps. Et quand il n'est pas amusant, il est macabre.

Ne rencontré-je point, dans ces catalogues, un chemin de fer à crémaillère sur rails, un chemin de fer machiné de façon spéciale, un chemin de fer qui porte cette désignation : *à catastrophe* (?) A un moment donné, le railway déraille et les wagons, garnis de voyageurs, tombent les uns sur les autres, tandis que des pièces accessoires figurent les assistants terrifiés.

Ce chemin de fer *à catastrophe* — à catastrophe! — est une des inventions plaisantes de nos vendeurs de jouets.

Mais encore est-il moins ironique, à mon sens, que le *jeu de la roulette* ou la *jeu de société*, jeu de dés et jeu de cartes, [que le père peut mettre et met gravement, sans remords, entre les mains de son fils. Donner à l'enfant un jeu de roulette, lui apprendre les émotions et les surprises de *la rouge et la noire*, apporter Monaco chez soi, c'est une éducation toute particulière qui a son originalité sans nul doute, mais qui — je n'ai pas besoin d'insister — peut avoir, je pense, ses dangers. L'humble jeu de l'oie, familial et doucement plaisant, le jeu de l'oie, renouvelé des Grecs et débusqué par le baccarat, le loto et ses facéties séculaires figurent de moins en moins sur les catalogues et le pur jeu de hasard, le jeu des maisons de jeu, a, depuis des années, ses entrées au foyer patriarcal. On a une roulette chez soi comme on avait jadis des dominos. Et le père, qui rêve aussi de Monte-Carlo, semble donner aux petits la primeur des voyages futurs vers les royaumes du trente-et-quarante.

Et pourtant, les joujoux immuables, les jouets dont l'amour tient à la race même persistent : le tambour et la trompette pour le petit Français, la poupée pour la petite Française ou, pour mieux dire, pour la petite femme. La fillette joue *à la mère* comme le garçon joue au soldat. Une layette à l'une, un képi galonné à l'autre, et les voilà contents! Les trousseaux de poupées

et les panoplies à épaulettes sont encore ce qui fait le plus rêver les petites têtes blondes aux approches des étrennes. Instinctivement, la petite fille se sent mère et le petit garçon militaire. L'image que j'ai là, sur mon catalogue, symbolise ces deux amours nés : la fillette regarde un bébé, le garçonnet contemple un drapeau.

Et cette année, l'actualité a remis à l'ordre du jour les uniformes étrangers, l'uniforme ami de soldat russe et les uniformes oubliés, le zouave et le turco, Comme autrefois, et le fusil scolaire à la main, le petit Français demande à se costumer en zouave. La veste bleu clair du turco lui fait envie. « Un *turco*, maman, achète-moi un *turco !* « Ces tirailleurs d'Algérie, un moment apparus, il y a trois mois. puis retournés à leur soleil, à leurs villes blanches, ils auront laissé un éblouissement dans les yeux des petits.

Être habillé en turco est une joie pour le petit Parisien de 1897. Le général Bourbaki, là-bas, dans sa retraite des Pyrénées, peut se dire que ses chers tirailleurs ont retrouvé leur popularité de 1859, alors que nous les allions voir, au bois de Vincennes, campés et montrant leurs dents blanches autour de leur drapeau. Et la chanson d'autrefois, la vieille chanson des turcos, n'a pas quitté les lèvres des troupiers de la jeune armée. Bourbaki peut se répéter, encore une fois, qu'à l'heure de la retraite — cette retraite quotidienne qui sonne chaque soir en attendant le grand couvre-feu final — lorsque les cuivres annoncent la rentrée au quartier et le sommeil bien gagné après la journée dure, les échos redisent, comme autrefois, le refrain d'Algérie:

Ce chic exquis
Par les turcos acquis,
Ils le doivent à qui ?
A Bourbaki,
A Charles Bourbaki !

Et ce n'est pas uns des moindres curiosités — et un des moins consolants symptômes de l'heure présente — que les petits Parisiens en quête d'étrennes à choisir, choisissent précisément le vieil uniforme bleu de ciel des tirailleurs de Turbigo, la veste et la *chéchia* des turcos que forma, entraîna, popularisa, le héros retiré là-bas et à qui — à propos d'un catalogue de jouets et de panoplies militaires d'enfants — j'envoie ce renseignement curieux comme un souvenir de sa gloire passée, au vieux général en retraite.

LIII

Une année qui finit. — Le coup de minuit. — L'horloge du boulevard. — Songeries de fin décembre et de coin du feu. — L'avenir, le passé, les tristesses, les remèdes. — Un peu de rêve. — Adieu, 1896 ! — Salut, 1897 !

Une année qui finit ressemble à ces petites vieilles qui vont courbées, mélancoliquement, comme alourdies sous le poids des souvenirs. Elles hochent la tête, marmotent des paroles confuses, disent tout bas ce qu'elles furent, parlent de leur jeune temps, de leurs jeunes amours !

Et la fin est là qui les guette. Et personne, en la voyant décliner la vieille année, personne en la voyant disparaitre ne songe à la regretter. L'homme est avide de nouveau. L'année qui vient semble toujours devoir lui apporter ce que ne lui a point donné l'année passée. Et c'est pourquoi, froidement ingrat, il voit s'enfoncer comme dans une trappe l'année ridée, courbée, cassée, la vieille année au dos voûté pareil à celui d'une fée centenaire. Il n'a de regard que pour

l'année future, la nouvelle année au berceau, l'année qui vient, l'année qui va naître, la *bonne année* qu'il qu'il souhaite aux autres en se souhaitant à lui-même une *meilleure année* !

C'est l'heure des ressouvenirs, du bilan de ces douze mois, des songeries et de l'examen de conscience. On a si peu de temps, dans cette vie de Paris, à donner à la pensée, aux retours sur soi-même, qu'il faut de ces dates spéciales, de ces changements de calendrier, pour que, les pieds sur les chenêts, un moment, dans le brouhaha quotidien, dans la cohue et la poussée éternelles, on jette un regard en arrière, on se demande comment on a vécu et si l'on a vécu même car se bousculer, se presser, s'énerver, est-ce vivre ? Eh ! oui, c'est vivre ! C'est vivre comme vit l'homme moderne, haletant, exacerbé, névrosé, toujours en bataille. La lutte a ses lois et le veut ainsi.

Cependant il est des instants où ce cheval de fiacre qu'est cet homme moderne s'arrête et souffle un peu. C'est quand l'heure sonne de l'an neuf et que l'agenda change de numéro final. Un 7 après un 6. Ce n'est rien en réalité, et c'est cependant tout un monde. C'est un pas fait vers l'inconnu. C'est un chapitre inédit qui commence. C'est un peu d'espoir qui revient, car jusqu'à la fin, l'espérance, l'illusion, le rêve, voilà notre viatique à nous tous. Un calendrier nouveau. « Est-il *bon*, celui-là demande au facteur un des mélancoliques héros de Mürger. Vous savez que je n'ai pas été content de celui de l'an dernier ! »

Il y a, sur un de nos boulevards parisiens, une horloge, au cadran énorme, qui marque à la fois l'an, le

mois et le jour qui s'écoulent. Lorsque la dernière heure d'une année — de la petite vieille ridée et ratatinée — va sonner, il se forme, tous les douze mois, devant ce cadran, un rassemblement nombreux, ému et curieux. C'est un spectacle comme un autre. On veut voir disparaître l'année vieillie, on veut voir naître l'année nouvelle. La foule est là, et dès que le premier coup de minuit va sonner, elle lève la tête, elle regarde, attend, écoute. Puis elle compte, la foule lorsque le marteau s'abat sur le timbre, les coups qui tombent un à un comme un glas... *huit, neuf, dix, onze, douze!* Et le douzième coup n'a pas encore fini de tinter que déjà un ressort invisible a remplacé en haut du cadran le millésime de l'année morte par le millésime de l'année naissante. Quelque chose de nous a disparu, quelque chose recommence.

Que de fois déjà, tous les ans, à la même heure, en sortant du théâtre ou en flânant pour voir les boutiques, nous sommes-nous arrêtés, parmi les passants, devant cette même horloge! Que d'années y avons-nous vu naître qui arrivaient pleines de promesses et qui nous apportaient souvent — et si vite — tant de désillusions et tant de douleurs!

Et je me rappelle en ce moment, tout en tisonnant le feu de décembre, une allégorie d'un peintre oublié, qui m'est restée présente et me fait songer aussi à cette horloge, à l'horloge qui sonnera encore cette année et qui sonne toujours, ... *huit, neuf, dix, onze, douze!...* tandis que les passants, les éternels passants, la foule des anonymes écoutent, regardent, attendent — et s'écoulent. Je me rappelle la compo-

sition symbolique, à la fois attristée et charmante, qui me revient à l'esprit : deux flambeaux, deux flambeaux parallèles, et tandis qu'une main lugubre éteint irrévocablement le flambeau qui fut 1896 et dont la cire déjà à demi figée coule tristement, une autre main approche l'étincelle de ce qui sera la lumière de 1897. Dans un coin cependant, au-dessous des microcosmes qui tournoient dans l'espace, une figure inquiétante affile son éternelle faux. C'est la mort, l'inévitable mort qui guette les êtres et les mondes et qui sait bien que l'éternelle gravitation aboutit à elle, après un temps plus ou moins long. Immobile, elle attend, patiente en sa certitude : elle a vu s'user et se fondre comme cire 1896, elle verra se fondre 1897 et les petits flambeaux futurs qu'allumera la main fatidique : 1898, 1899, 1900... Ils ressemblent terriblement à des cierges, les flambeaux du peintre symboliste dont l'allégorie se présente à ma pensée, comme une vision !

1896 ! C'est fini. On va éteindre! Un tour de clef et ce qui fut la vie, le mouvement, la fièvre, la joie, nos tristesses, nos anxiétés, nos tourments, nos dangers, nos minutes d'oubli, nos rires furtifs, nos désirs, nos espérances, nos jours de soleil ou de brouillard, tout cela ne sera plus que cette chose morte qu'on appelle de l'Histoire. On fouillera ce passé comme on ouvre les hypogées, pour y trouver le secret des disparus. Et, le long, le long de l'année qui s'en va, comme nous en avons ouvert des fosses nouvelles, combien nous en avons semé, de tombeaux !

Que de compagnons de nos vingt ans, que de guides plus âgés de notre jeunesse, nous avons conduits là-haut sur la colline où, comme par couches successives de terrains, apparaissent, s'entassent les générations diverses : poètes mythologiques de la fin du siècle dernier, généraux et soldats robustes du premier empire, orateurs ardents de la Restauration, écrivains des belles heures romantiques — Michelet non loin de Balzac — tribuns de Février, et, plus récemment, tous ceux que 1896 a réunis, Spuller, Floquet, Challemel-Lacour, les camarades des années dures. On les revoit une dernière fois, en détournant la tête du foyer où le bois se consume lentement, sûrement comme les hommes. Et 1896 en a pris bien d'autres ! L'histoire semble viser, dévorer, une génération entière et la pousser à la fosse commune.

Il faut bien que les générations nouvelles aient leur tour et que les *arrivistes* arrivent ! Ils ont tort du reste, d'être si pressés. L'horloge du boulevard marque aussi leur heure. Tout arrive, même la fin de tout.

Mais, du moins, l'année qui s'en va nous a donné des jours de profond espoir. La vision du tsar passant sur le front de nos troupes, la vue de cette foule, de ces milliers de gens entassés sur les boulevards, dans l'avenue de l'Opéra et acclamant ce jeune souverain revêtu de son uniforme rouge et debout, dans la lumière, sur le balcon du théâtre, cette féerie de quelques jours, ce rêve de quelques heures n'est pas sorti de nos mémoires, 1896 sera bien l'année *franco-russe*, et de ces fêtes se sera dégagée une idée généreuse, rassurante et cordiale, une idée de paix.

Étrange paix, sans doute. On n'entend partout que des bruits de fer, les usines géantes fondent des canons nouveaux et les armuriers, partout, forgent des armes. L'Europe ressemble à une vaste cheminée pleine de copeaux enduits de résine et prêts à flamber. Une allumette suffirait pour faire instantanément jaillir la flamme. Aux frontières russes, les cavaliers galopent et les clairons sonnant la diane sonneraient, au besoin, la charge. Par-dessus les blancs tas de neige, les alpins français regardent manœuvrer les *alpini* d'Italie. On se contemple, on s'examine, l'arme au pied, et le monde est un vaste camp. Mais personne ne veut la guerre et, tout en armant, on désarmerait volontiers. Le bon Tolstoï, qui est aussi le grand Tolstoï, propose d'ailleurs un moyen tout simple pour en finir avec le militarisme : c'est la désertion. Refus de service. Quand tous les soldats fuiront la caserne, il n'y aura plus de guerres, puisqu'il n'y aura plus d'armées. Tolstoï est un *simpliste* qui risque de passer pour un naïf ou un original assez peu pratique.

Il n'en est pas moins vrai que ce que les hommes réclament le plus vivement de l'année 1897, c'est la paix. Toute à la préparation de sa grande kermesse de 1900, la France ressemble à une maîtresse de maison qui, donnant un grand dîner, ne redoute que l'arrivée de quelque télégramme ennuyeux, la venue d'un *petit bleu* inopportun. Elle prépare le logement de ses hôtes, elle voudrait mettre des rallonges à sa table. Elle ne songe à aucune aventure et l'Exposition va suffire à son activité, à son besoin de renouveau, à son amour des chimères. Que de projets ce couronnement du siè-

cle a déjà fait naître, et, présentement, que de cerveaux bouillonnent! Jusqu'en 1900, nous serons tranquilles, peuple de gourmets et de curieux; nous avons du plaisir et de la curiosité sur la planche.

Il ne faudrait pourtant pas nous endormir sur le consolant programme de cette *frairie* future et nous dire que les petites Javanaises à venir et les nouvelles rues du Caire suffiront à nous conserver notre rang dans le monde. En ce pays où un vaudeville nouveau a plus d'importance qu'un beau livre et assurément qu'une belle action, on a à peine parlé de ce congrès de gens bien intentionnés qui se réunissaient naguère pour constater la dépopulation croissante de la France et rechercher les moyens d'y remédier. Chez nous, tout est facilement poussé au comique et on entend d'ici les plaisanteries gauloises que pouvait faire naître l'idée du remède. Il n'en est pas moins vrai — et voici une de nos réflexions de fin d'année — il est certain que la France se dépeuple, et on me citait l'autre jour le département qui, aux prochaines élections, aurait à élire un député de moins, parce que le chiffre de la population y a étrangement baissé.

Là encore, je prévois la plaisanterie facile :

— Un député de moins! Mais c'est tout bénéfice!

Seulement un député de moins, c'est je ne sais combien d'électeurs de moins et (le comte Tolstoï en serait peut-être heureux), un nombre porportionnel de conscrits, de soldats en moins. La dépopulation peut ainsi venir en aide à l'idée philanthropique du désarmement. Soit! L'idéal de l'humanité n'est pas le cimetière, que les fosses y dévorent les régiments ou

que la terre y recouvre les nouveau-nés non viables.

Je ne vais pas attrister les dernières heures, que tu nous laisses, ô vieille année, en constatant une fois de plus que la natalité française décroît et que tu as ajouté, année 1896, cette décroissance à toutes les autres.

C'est pourtant là le point cruel de la situation. Le reste est hilare sans doute. On le dit du moins. La France est encore et sera toujours peut-être le pays où l'on s'amuse le mieux. Les cabarets artistiques ont les chansonniers les plus alertes du monde, et le plaisir des grands-ducs et des membres du Parlement anglais est d'aller entendre les narquoises *Chansons rosses*. Hortense Schneider faisait autrefois accourir les princes. On se précipite aujourd'hui au *Carillon* ou au *Tréteau de Tabarin*. Cependant, au dessous, là-bas, d'autres refrains passent et grondent. Une lointaine *Carmagnole* répond à nos couplets de fin d'année, et ce n'est pas toujours M. Jean Jaurès qui la chante. D'autres voix plus violentes la reprennent en chœur. Les *gueules noires*, farouches et fortes, entonnent le refrain. Est-ce qu'on ne pourrait pas souhaiter aussi, de ce côté, une fin de guerre, un désarmement de colères, une fraternité sociale et faudra-t-il pour cela attendre le *grand soir?*

Mon feu s'éteint doucement, pendant que je songe — et je pense à ceux qui n'ont pas de feu. La vie à Paris n'est point faite seulement de bals parés, de dîners priés, de vente de charité aussi *select* que des *five o'clock* et de *premières* à sensation. Que de mélancolies, avec la fin de l'an, tombent — linceuls mouil-

lés — sur les misères ! Dans quelques heures, les rues seront pleines de gens chargés de paquets, faisant des visites, portant des bonbons. Il y aura des pauvres, par les carrefours, qui auront la permission de mendier — pour leurs étrennes. Il y en aura de plus pauvres, dans les mansardes froides, et qu'on ne verra même pas. Les orgues dans la rue, les orgues dolents et pénétrants feront entendre lentement leurs musiques plaintives. Oh ! ces orgues des jours de fêtes ! Ces orgues qui semblent, comme du fond des ruelles, du fond des caves, du fond même du passé, chevroter les tristesses des foules ! Ils vous donnent à la fois sur les nerfs et vous emplissent les yeux de larmes. Ils vous agacent et ils vous troublent. Romances traînantes, gaietés navrantes, dans leurs sautillements factices, c'est la plainte du pauvre, l'éternel refrain de Lazare qui demande du pain en chantant...

Nous allons entendre chevroter les orgues — *la vieille chanson qui berce (ou qui broie) la douleur humaine* — mais nous n'entendrons pas les douleurs muettes. Et c'est cependant le problème que l'année mourante, la petite vieille cassée, 1896, la duègne, lègue à la petite année nouvelle. Il faut entendre, il faut comprendre, il faut plaindre, il faut consoler, il faut aider. Hélas ! chacun de nous ne peut tout faire, et les tristesses de ceux qui succombent écrasent ceux qui luttent et jusqu'à ceux-là qui semblent avoir triomphé. Mais il ne faut être ni sourd, ni dur. Et la question cordiale prime souvent — et dénoncerait peut-être — la question sociale.

Vais-je donc finir l'année par une homélie ? Non,

mais le dernier regard jeté à l'horloge où sonnent les heures suprêmes porte à ces songeries, le coin du feu pousse aux rêves, et, comme ce personnage de Dickens dont toutes les chimères se concentraient dans un feu de coke brûlant lentement, nos ressouvenirs dansent dans les languettes de flamme qui s'échappent de la bûche qui flambe; le sifflement du bois qui se consume semble l'écho des vieilles chansons du passé et on dirait que la vie, tout ce qui fut la vie, s'envole en tourbillons, comme la fumée qui monte, monte, disparaît dans la cheminée...

Pourquoi, d'ailleurs, ce feu qui s'éteint nous laisserait-il des pensées tristes? Pour un curieux, nulle époque peut-être ne fut plus intéressante que celle-ci. Tout y est singulier, avec des originalités inattendues. Il est de par le monde et dans le monde, des dilettantes de liberté illimitée qui célèbrent et réclament les douceurs de l'anarchie, entre une gorgée de kummel et une bouffée de cigare. L'anarchie n'est pas à venir, elle est venue. Elle est partout à dire vrai, dans les esprits et dans les mœurs et la société actuelle me fait parfois l'effet de ces clowns qui marchent la tête en bas, sur les mains, trouvant sans doute fort banal de se servir de la plante des pieds. Et si cette anarchie n'est point l'anarchie formidable des destructeurs de profession, elle n'en a pas moins ses côtés redoutables. Elle est faite de pessimisme et de raffinement. Ennemie de toute règle, elle semble une anarchie de poche, un bibelot d'anarchie, à l'usage des intellectuels. Elle a remplacé l'aristocratie d'autrefois et l'anarchiste en gants gris-perle a pour le vulgaire le dédain qu'un

gentilhomme pouvait avoir autrefois pour les *espèces*.

Cet état social a ses compensations pour les badauds. Il est divertissant en apparence s'il est inquiétant en réalité. Ce qui se passe est digne d'intérêt. Nous vivons dans un temps où telles excentricités qui eussent autrefois conduit un homme aux Petites-Maisons le mène tout droit au Parlement et, en ce sens, le burnous du député musulman pourrait bien être tout un symbole. La lutte pour le succès, en toutes choses, dans tous les arts et sur tous les terrains, est si ardente et si brutale — la concurrence est si violente — qu'on se fait distinguer comme on peut et que l'excentricité est un moyen de triomphe. Mais précisément toutes ces bizarreries sont des cas particulièrement attirants pour le moraliste. Les époques de discipline manquent de pittoresque. Les heures débridées où chacun fait ce qu'il veut laissent plus de place à l'observateur, plus d'imprévu au peintre de mœurs. O le bon vieux temps des contes bleus où les rois épousaient des bergères ! Eh bien ! le voici revenu, et les princesses authentiques épousent aujourd'hui des musiciens errants au fond d'un village tzigane !

Je vous le dis, c'est curieux et le monde a son bonnet sur l'oreille, comme un matelot qui a trop bu. Anarchie ou bravade, dilettantisme ou lassitude, on fait ce qu'on veut — quelques-uns font encore ce qu'ils doivent — et la terre tourne, bien qu'un peu détraquée, ce me semble. Continuons à la voir tourner, tourner — et peut-être errer — jusqu'à ce qu'elle ait pour nous le dernier refuge qu'elle garde à tout le monde, l'asile de nuit de l'éternité.

Et voilà le feu éteint, la pensée envolée, la cheminée sombre. Et j'entends, par avance, l'horloge sonner les derniers coups du 31 décembre, comme dans les vers du poète qui passèrent en leur temps pour une hardiesse, une gageure (nous en avons bien vu d'autres !)

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze,
Douze...

Puis, adieu à l'année défunte ! Au panier, le vieil almanach ! Prenons vite l'agenda du nouvel an, saluons la première aurore de 1897 et qu'elle nous donne, l'année nouvelle, la petite année souriante, tout ce que nous avait promis l'année défunte, tout ce qu'elle nous a refusé...

C'est ainsi que les ans s'écoulent et que le conte de la vie s'achève, d'espoirs en espoirs, de songes en songes, et de fumée en fumée !

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ-DE L'ARBRE.

